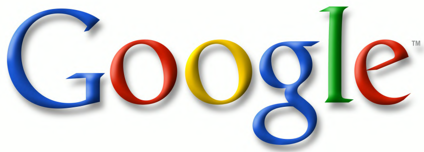





CIO PRETIOSA FACIT



HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

PAR D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME TROISIÈME

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1863

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LIVRE TROISIÈME.

(SUITE.)

CHAPITRE HUITIÈME.

§ I. Quels perfectionnements pouvait recevoir la tragédie après Corneille. — Les tragédies de Quinault. — § II. De la sensibilité dans les ouvrages de l'esprit. — § III. Débuts de Racine. — *Les Frères ennemis* et *Alexandre.* — § IV. *Andromaque.* — En quoi cette pièce parut une nouveauté. — Différences générales entre le théâtre de Racine et celui de Corneille. — § V. Du rôle d'*Andromaque.* — *Hermione.* — § VI. De l'importance des rôles de femmes dans le théâtre de Racine. — § VII. Des trois passions principales qu'il leur a données. — § VIII. Des caractères d'hommes. — § IX. Quelle idée se formait Racine d'une excellente tragédie. — De la simplicité d'action. — X. Que faut-il penser des trois unités? — XI. *Athalie.* — XII. De la langue de Racine, et de quelques illusions auxquelles donne lieu la perfection de ses ouvrages.

§ I.

QUELS PERFECTIONNEMENTS LA TRAGÉDIE POUVAIT RECEVOIR APRÈS CORNEILLE. — LES TRAGÉDIES DE QUINAULT.

L'histoire de la littérature française, à partir de 1660, n'offre plus ces générations de grands

hommes recevant de leurs devanciers l'esprit français en héritage, et le transmettant à leurs successeurs développé et agrandi. Dans les deux premiers tiers du XVIIe siècle, naissent comme tout exprès, pour porter tous les genres à leur perfection, des hommes de génie, qui, en suivant librement leur tour d'esprit, s'adaptent chacun au genre qui semble lui être échu. Nul ne se jette au hasard sur plusieurs genres à la fois, ou n'est tenté d'exceller dans tous. L'ouvrier est fait pour l'œuvre, l'œuvre pour l'ouvrier. Chaque genre se personnifie dans un nom : la tragédie dans Racine; la comédie dans Molière ; la fable dans La Fontaine; la philosophie morale dans La Rochefoucauld d'abord, puis dans La Bruyère; l'éloquence chrétienne dans Bossuet et dans Fénelon ; le genre épistolaire dans Mme de Sévigné ; les mémoires dans Saint-Simon. L'esprit français est un arbre majestueux qui jette toutes ses branches à la fois, et presque en même temps. L'histoire de la littérature n'a plus, pour les quarante dernières années, qu'à contempler successivement les chefs-d'œuvre qui font du XVIIe siècle le plus grand de notre histoire, et peut-être de l'histoire de l'esprit humain.

Quels perfectionnements pouvait recevoir la tragédie après Corneille? Perfectionner comprend deux choses, compléter et corriger. On ne pouvait compléter la tragédie, après Corneille, qu'en y faisant entrer d'autres caractères et d'autres passions; la corriger, qu'en la purifiant de tous les vices, soit de

fond, soit de langage, nés de quelques fausses vues de Corneille et du tour d'esprit de son époque. Quant à le surpasser, la gloire n'en était possible à personne. Tel est le propre du sublime, que l'esprit humain ne conçoit rien au delà dans l'ordre des choses qui sont de l'homme, et c'est le sentiment qu'il en a qui lui a fait imaginer le mot de sublime, le plus haut de la langue des choses humaines, et le plus près de la langue des choses divines.

On demandait, après Corneille, des héros qui fussent plus des hommes, des femmes qui fussent moins des héros. On voulait une plus grande part pour le cœur, et une langue, sinon plus belle que celle des beaux endroits de Corneille, du moins plus exacte (1) que celle de ses pièces faibles, et, en général, plus pure et plus égale.

La preuve que le public éclairé désirait ces perfectionnements, c'est qu'il en salua l'apparence dans les pièces de Quinault dont le succès attrista la vieillesse de Corneille. Il s'en plaint avec amertume :

A force de vieillir, un auteur perd son rang;
On croit ses vers glacés par la froideur du sang ;

(1) Corneille n'est pas toujours maître de ce qu'il écrit ; il en fait un naïf aveu dans ces vers, d'une pièce à Mazarin :

Certes, dans la chaleur que le ciel nous inspire,
Nos vers disent souvent plus qu'ils ne pensent dire ;
Et ce feu, qui sans nous pousse les plus heureux,
Ne nous explique pas *tout ce qu'il fait* pour eux.

Leur dureté rebute et leur poids incommode,
Et la seule tendresse est toujours à la mode.

Cette faiblesse est commune aux plus grands écrivains, surtout dans un art où la mode, comme le dit Corneille, a tant d'empire. Il faut avouer que ce grand homme s'inquiétait de peu de chose. Quand on lit ces pièces de Quinault, si courues, si admirées, dont la plus en vogue, *Astrate*, enrichit les acteurs du théâtre de Bourgogne, « qui semblaient », dit un auteur du temps, « comme autant de Crésus, » on s'étonne qu'il en ait pris de l'ombrage. Quinault n'était que l'imitateur de tout le monde. Il imitait de Corneille la politique, les sentences ; il imitait de la société contemporaine, où le ton était donné par les Précieuses, le galant et le tendre, qu'on prenait pour le langage de l'amour. Les pièces de ce poëte, esprit facile et aimable d'ailleurs, et qui valait mieux que ses succès, ne sont que d'agréables flatteries à la jeunesse et aux passions naissantes de Louis XIV. Son théâtre n'a pas plus duré que les décorations et les fêtes du nouveau règne. Boileau en a bien jugé

Les héros, chez Quinault, parlent tout autrement,
Et jusqu'à *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Et plus loin :

Avez-vous lu l'*Astrate*?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé !...

Son sujet est conduit d'une belle manière ;
Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière (1).

Boileau, selon Brossette, regrettait d'en avoir trop peu dit. « Il n'y a rien de plus ridicule », ajoutait-il; et il semble que tout y ait été fait exprès en dépit du bon sens. » La chose ne valait pas que Boileau se fît un cas de conscience de n'avoir pas été assez sévère; mais les vers de la satire ne disaient rien de trop.

Cependant, il n'y a pas de succès sans talent; et, quelque frivole que fût le tour d'esprit d'alors, un public formé par le théâtre de Corneille ne pouvait pas battre des mains à des pièces où tout « aurait été fait exprès en dépit du bon sens. » Bon nombre d'esprits sains pensaient de l'*Astrate* ce qu'en disait Boursault (2) :

Que les vers en sont forts, et que tout m'en a plu !
Un ouvrage si fort part de la main d'un maître.

Parmi les choses imitées de Corneille, on y rencontrait des traits comme ceux-ci :

J'ai besoin d'un époux illustre et magnanime,
Qui m'allie à la gloire et me tire du crime;
Dont la vertu pour moi calme les factieux,
Écarte la tempête et désarme les dieux (3).

(1) Satire III.
(2) *Satire des Satires.*
(3) Acte I, sc. v.

et des maximes de ce style :

Et l'aveugle terreur, quand on doit trébucher,
Précipite la chute, au lieu de l'empêcher (1).

Ce que le poëte imitait du tour d'esprit du temps, de ce galant, de cette tendresse qui fâchait si fort le vieux Corneille, il avait assez d'esprit pour le rendre agréable, et assez de goût pour n'y pas trop raffiner :

Mais, s'il faut dire tout, contre un mal qui sait plaire,
On ne fait pas toujours tout ce que l'on croit faire ;
Et, pour se reprocher un crime qu'on chérit,
Pour peu que l'on se dise, on croit s'être tout dit (2).

Le principal personnage de *l'Astrate*, Élise, reine de Tyr, assiégée par le peuple dans son palais, s'empoisonne. Ramenée mourante devant Astrate, qui ne sait que lui dire : « Madame » (3) ! elle lui adresse ces touchants adieux :

Adieu, j'ai trop de peine à mourir à vos yeux ;
En ne vous voyant plus, je vous vengerai mieux.
Dans mon cœur expirant, je sens que votre vue
Rallume ce qu'éteint le poison qui me tue,
Et que de vos regards le charme est assez fort
Pour retenir mon âme et suspendre ma mort.
Qu'on m'emporte (4)....

(1) Acte II, sc. II.

(2) Acte I, sc. I.

(3) « Cela n'est-il pas bien touchant ? » dit Boileau. « Nous « disions autrefois qu'il valait bien mieux mettre *Tredame*. »
(*Entretiens de Brossette et de Boileau.*)

(4) Acte V, sc. V.

Quelques passages écrits de ce ton, dans des pièces sans invention et sans force, mais non sans facilité; un certain naturel dans l'expression des sentiments de l'amour; un langage ordinairement clair, non de cette clarté dans la profondeur, qui n'est donnée qu'aux écrivains de génie, mais de celle qui rend les lectures aisées; plus de modération dans les passions des personnages; une grandeur plus accessible; de la faiblesse qui fait l'illusion de la douceur; voilà ce qui découragea le grand Corneille, et qui le dégoûta quelque temps de la tragédie. Le public, fatigué de ses dernières pièces, embarrassé dans ces complications où s'épuisait ce grand homme, troublé de l'obscurité croissante de sa langue, un moment si claire, si neuve et si frappante, applaudissait, ceux-ci de bonne foi, ceux-là par envie, un auteur qui ne demandait aucun effort au public, ni pour suivre sa fable, ni pour comprendre son langage. Les pièces de Quinault furent longtemps à la mode; je soupçonne donc qu'elles étaient mauvaises : car la mode ne s'y trompe pas; elle ne s'attache jamais à ce qui doit lui survivre, et je pense avec mélancolie au lendemain de ses admirations. Mais la mode, dans les choses de l'esprit, n'est souvent que l'excès d'une disposition vraie. Il faut prendre garde, par dédain pour l'excès, de ne pas voir le goût raisonnable qui l'a précédé. C'est même la partie solide de la gloire des écrivains à la mode, d'avoir contenté le goût raisonnable avant de se mettre au service de l'excès.

§ II.

DE LA SENSIBILITÉ DANS LES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

On doit donc regarder le théâtre de Quinault plutôt comme une indication heureuse que comme un perfectionnement de la tragédie. Ce prefectionnement, ce point suprême, au delà duquel l'esprit humain est condamné à déchoir, c'est Racine qui l'atteignit; Racine, un de ces génies accomplis, de la famille des Virgile, des Raphaël, des Mozart; non moins étonnants pour s'être sauvés de tous les défauts que pour avoir réuni toutes les qualités; lumières douces et pénétrantes, qui éclairent les plus ignorants comme les plus versés dans la science des choses humaines, et qui n'éblouissent personne; esprits harmonieux chez qui nulle qualité n'est poussée jusqu'à son défaut, mais qui possèdent une qualité supérieure et charmante par laquelle ils sont les premiers parmi les hommes de génie, la sensibilité.

C'est de leur cœur que s'est répandu dans le nôtre cet intérêt plus vif que l'admiration, qui nous fait aimer tout ce qu'ils ont aimé, sentir tout ce qu'ils ont senti. Virgile nous fait compatir aux terreurs de la nature, à l'approche des grandes tempêtes; au plaisir de la terre, quand Jupiter y fait descendre les pluies printanières; aux travaux de l'abeille; aux souffrances de la vigne, dont le fer abat les luxuriantes branches; aux jeunes taureaux rendant leurs âmes innocentes auprès de la crèche pleine d'herbes; à

l'oiseau, pour qui les airs même ne sont plus un sûr asile, et que la peste atteint jusque dans la nue.

Je ne puis m'arrêter devant la *Tête de jeune homme*, par Raphaël, sans m'attendrir pour ce charmant adolescent, qui semble rêver à l'entrée de la vie, dont il ignore encore les biens et les maux, et qui se recueille avant l'action.

Mozart me fait revivre tous mes jours ; il me rend mes joies d'autrefois sans leur emportement, et mes plaisirs sans leur lendemain ; il me donne une langue pour exprimer les choses qui se dérobent aux langues parlées ; il fait de la mélancolie, que dissipe ou aigrit la réflexion exprimée par des paroles, un état de l'âme délicieux qu'on voudrait voir durer toujours. Combien de regrets, de désirs, d'espérances, qu'on ne peut dire à personne, soit qu'on ne les conçoive pas assez clairement, soit qu'il n'y ait aucune amitié dans ce monde pour en recevoir le secret, et qui néanmoins ne laissent pas de peser sur le cœur ! Ses chants divins les attirent au dehors, et nous en soulagent.

Le charme de ces grands enchanteurs, Virgile, Raphaël, Mozart, Racine, c'est qu'ils ont beaucoup aimé. « Mon père était un homme tout sentiment et « tout cœur, » dit Louis Racine ; et il avoue ne pouvoir copier les lettres paternelles « sans verser à « tous moments des larmes, parce qu'il me commu- « nique, dit-il, la tendresse dont il était rempli (1) ».

(1) Mémoires *de Louis Racine.*

Les vers de Virgile, les tableaux de Raphaël, les chants de Mozart, rendent le même témoignage; comme Racine, ils ont été tout sentiment et tout cœur.

Les ouvrages où la raison et l'imagination se montrent seules ne touchent pas. Il est tel chef-d'œuvre, que nous pouvons lire tout entier sans être avertis un moment que nous avons un cœur. Les ouvrages de sentiment ont seuls le privilége de nous toucher; et s'ils sont les premiers dans l'ordre des productions de l'esprit humain, c'est que, de tous les effets des lettres et des arts, ils produisent le plus grand, qui est de tirer des larmes du cœur de l'homme. L'admiration n'est souvent qu'un ravissement passager et stérile; les plaisirs de la raison peuvent dessécher l'esprit par leur sévérité même; les émotions du cœur sont seules fécondes et durables.

C'est, dans la culture de l'homme moral, la différence entre deux labourages, dont l'un ne fait qu'effleurer le sol, et dont l'autre le retourne à fond.

Le théâtre de Corneille parle surtout à l'imagination et à la raison. Par l'imagination nous sommes émus de la grandeur qu'il imprime à ses personnages, de ce surhumain dont il les a marqués. Par la raison, par l'opinion que chacun de nous a de la sienne, nous goûtons cette quantité de belles sentences, politiques ou morales, dont il a semé leur langage. Corneille sait aussi nous tirer des larmes; mais ce sont des larmes d'admiration plutôt que de

sentiment. Il est telle surprise de l'âme qui nous ébranle et nous amollit jusqu'à produire cet effet le tendresse ; nos yeux se mouillent sans que notre œur soit remué. Ce qui remue le cœur, ce sont les passions, et non cette force d'âme qui les sacrifie u devoir. L'homme, dans Corneille, s'immole à ne idée ; dans Racine, à sa passion même. C'est ette faiblesse, toujours combattue de remords, ui trouble si profondément notre cœur, et qui en rrache, sous la forme de larmes, l'aveu qu'il s'agit ien là de nous, et que ces personnages qui se dé-battent en vain contre la fatalité des passions, c'est ous-mêmes, dans ces éternels combats où nous ommes si souvent vaincus. Voilà ce que le public ésirait confusément, au temps où commençait le ong déclin du grand Corneille. On ne donnait pas e nom à cette nouveauté ; Corneille, dans son dépit, a nomma *tendresse :* le mot était juste des tragédies e Quinault ; mais le vrai nom, celui qui est demeuré ans la langue de l'art, est né avec la chose, le jour ù parut *Andromaque :* c'est le sentiment, lequel 'essaya sur la scène, dans les deux premières ièces de Racine, sous l'image populaire de la *ten-resse.*

§ III.

DÉBUTS DE RACINE. — *La Thébaïde.* — *Alexandre.*

Ce grand homme fit d'abord comme Quinault : l imita Corneille, mais il trouva quelques-unes des

beautés du maître. Créon, dans la *Thébaïde*, parle en héros de Corneille, quand il dit à Jocaste :

On ne partage point la grandeur souveraine;
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne...
L'intérêt de l'État est de n'avoir qu'un roi,
Qui, d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
Accoutume à ses lois et le peuple et les princes.
Ce règne interrompu de deux rois différents,
En lui donnant deux rois, lui donne deux tyrans.....
Ce terme limité, que l'on veut leur prescrire,
Accroît leur violence, en bornant leur empire (1)....

Porus est de l'école des héros de Corneille ; il en a la grandeur et le langage; et, dans ses invectives contre Alexandre, il en imite le sublime et la subtilité :

Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire,
Embrase tout sitôt qu'elle commence à luire;
Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison;
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
Et que, maître absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes!
Plus d'États, plus de rois : ses sacriléges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore :
De tant de souverains nous seuls régnons encore.
Mais que dis-je, nous seuls? il ne reste que moi
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matière;
Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus (2).

(1) Acte I, sc. V.
(2) *Alexandre*, acte II, sc. I.

Corneille avait fait dire à Rodrigue, au moment ù Chimène l'envoie combattre don Sanche :

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants;
Unissez-vous ensemble, et faites une armée
Pour combattre une main de la sorte animée (1).

Alexandre imite cet enthousiasme sublime de l'a-our heureux dans ces paroles à Cléofile, moins ›nnue que Chimène :

Par des faits tout nouveaux je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre :
Maintenant que mon bras, engagé sous vos lois,
Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois,
J'irai rendre fameux, par l'éclat de la guerre,
Des peuples inconnus au reste de la terre,
Et vous faire dresser des autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux dieux (2).

Deux ans plus tard, le disciple ingénieux qui ›st souvenu d'un beau mouvement du maître, et ıi l'imite avec plus d'esprit que de sentiment, ettra Pyrrhus de pair avec Rodrigue, et l'imi-teur au rang de l'original, dans cet admirable pas-ge :

Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père;
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens;
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.

1) *Le Cid*, acte V, sc. I.
2) *Alexandre*, acte III, sc. VI.

Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils (1).

C'est ainsi que le même enthousiasme de valeur et d'espérance convient à deux situations si différentes. Rodrigue, certain d'être aimé, fait éclater des transports de joie. Pyrrhus, qui doute autant qu'il espère, s'exagère son espoir, pour persuader Andromaque. Rodrigue a la foi qui soulève les montagnes; il suffit à Pyrrhus de ne pas désespérer, pour oser tout ce qu'entreprendrait Rodrigue.

Au génie seul se révèlent ces nuances, qui sont autant de découvertes dans lecœur humain.

Les beaux endroits de la *Thébaïde* et de l'*Alexandre* sont moins des beautés solides que de fortes impressions produites par de grands exemples sur un jeune homme destiné à devenir à son tour un maître de l'art. On y sent à toutes les pages l'imitation; et puisque les défauts seuls s'imitent, c'est tour à tour la complication d'amours croisés, les raisonnements, la galanterie mêlée de politique, qu'emprunte à Corneille le jeune Racine. Mais, au lieu de cette force d'invention de Corneille, qui éclate jusque dans le mauvais emploi qu'il en fait, la faiblesse d'un talent naissant, une langue débile et incertaine ajoutent au froid de l'imitation, dans les deux pièces de Racine. Même les beaux vers que débite Porus, héros

(1) *Andromrque*, acte I, sc. IV.

rnélien, qui aime mieux la gloire que la vie, se ntent de la grandeur d'imitation ; et la grandeur ıitée est bien près de la bravade. Porus termine en pitan la tirade que j'ai citée :

Et qu'on dise partout, dans une paix profonde :
« Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde;
« Mais un roi l'attendait au bout de l'univers,
« Par qui le monde entier a vu briser ses fers (1). »

Voilà la grandeur imitée. Ce n'est pas la vraie. ais, dans les vers qui suivent, en cherchant la andeur sur les traces du maître, le disciple la rentre dans le cœur humain. Le capitan redevient héros :

. . . . Que pourrais-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre?
Serait-ce sans effort les Persans subjugués,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués?
Quelle gloire, en effet, d'accabler la faiblesse
D'un roi déjà vaincu par sa propre mollesse,
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissait sous l'or dont il était armé,
Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposait que des morts au grand cœur d'Alexandre?...
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons les conquérants,
Nous savons que les dieux ne sont pas des tyrans;
Et, de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin;
Il nous trouve partout les armes à la main (2).....

(1) Acte II, sc. II.
(2) Ibid.

Je suis très-sensible à ce qu'il y a de force et d'élévation dans ces idées, de variété, de nombre, de justesse dans cette diction : ce n'est pas là pourtant que j'aurais deviné le caractère du génie de Racine. Avec un peu plus de talent que n'en avait Quinault, on pouvait écrire cette tirade. La critique qualifie de morceaux d'éclat les passages de ce genre, parce que les sentiments que l'auteur y exprime, naturels sans être profonds, vrais de la vérité des lieux communs, ne vont pas chercher la passion au fond du cœur, comme le voulait Boileau (1).

S'il est un morceau, dans les deux pièces de début de Racine, qui révèle son génie, c'est ce couplet d'Antigone, où, malgré quelque uniformité dans le tour, et un certain manque de couleur poétique, on reconnaît, à la douceur et à la grâce des vers, ce cœur auquel toutes les passions humaines semblent avoir dit leur secret :

> Je m'en souviens, Hémon, et je vous fais justice;
> C'est moi que vous serviez en servant Polynice :
> Il m'était cher alors comme il l'est aujourd'hui,
> Et je prenais pour moi ce qu'on faisait pour lui.
> Nous nous aimions tous deux dès la première enfance,
> Et j'avais sur son cœur une entière puissance;
> Je trouvais à lui plaire une extrême douceur,
> Et les chagrins du frère étaient ceux de la sœur.
> Ah! si j'avais encor sur lui le même empire,
> Il aimerait la paix, pour qui mon cœur soupire;

(1) Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.

Notre commun malheur en serait adouci :
Je le verrais, Hémon ; vous me verriez aussi (1)!

Dans ses deux premiers ouvrages, Racine ne fait qu'obéir docilement à ce qu'on appelait les règles d'Aristote. Le respect pour ces règles était une superstition d'alors, plutôt qu'un consentement intelligent et réfléchi donné par l'esprit moderne à un précepte de l'esprit antique, par la poétique française à une discipline de la poétique grecque. Racine ne vit d'abord dans ces règles que de pures conventions théâtrales, indépendantes des lois qui président aux événements tragiques, et qui les font sortir des passions des hommes par uné logique irrésistible. Il put croire que les grands effets, au théâtre, étaient produits par l'application de ces règles à tout événement tragique, plutôt que par une action qui, en se développant selon la vérité et selon la logique des passions humaines, s'adapte aux règles naturellement et comme à l'insu du poëte. Aussi, dans son respect d'école pour ces règles, qu'il justifia le jour où il les comprit, ne se fit-il pas scrupule de donner aux personnages de ses deux premières pièces des traits invraisemblables, aux événements des causes de caprice, et de sacrifier le fond à la forme. Le génie de Racine n'a pas été une certaine précocité extraordinaire, qui s'est épuisée de bonne heure en fruits hâtifs; faible et petit d'abord, il s'est fortifié, il a crû par degrés, commençant par la *Thébaïde* et finissant par *Athalie*.

(1) Acte II, sc. I.

§ IV.

Andromaque. — EN QUOI CETTE PIÈCE PARUT UNE NOUVEAUTÉ.

Racine n'avait que vingt-sept ans, trois ans de moins que le grand Corneille écrivant le *Cid*, lorsqu'il mit sur la scène l'*Andromaque*. Cette pièce renouvela tout l'étonnement qu'avait excité le *Cid*, et suscita la même admiration et les mêmes critiques. On sentit que l'art venait de faire un pas, et qu'il y avait là quelque chose de nouveau et de durable. Les amis de Corneille s'en émurent. « *Andromaque* a bien l'air des belles choses, » disait Saint-Évremont; « il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand. » L'admiration sincère pour le nouveau chef-d'œuvre perce dans cette réserve d'un des plus fermes amis de Corneille. Si Saint-Évremont eût osé suivre sa pensée ou se fier à ses impressions, il ne se serait pas avisé de dire que le grand peut manquer là où se montre le beau.

Qu'y avait-il donc de si nouveau dans l'*Andromaque*? La Bruyère l'a dit : L'homme tel qu'il est, substitué à l'homme tel qu'il devrait être. Nous sommes au sein du vrai. C'est avec nos cœurs que Racine a pétri les cœurs de ses héros.

Pyrrhus, Oreste, Hermione, Andromaque, quels noms chers et populaires! Ce sont nos proches : nous avons connu leurs faiblesses; il en est peu parmi nous, de ceux qui sont capables de faire des

fautes intéressantes, qui n'aient eu à porter la peine d'une passion un moment plus forte que leur raison, et chez qui la représentation d'une pièce de Racine n'éveille quelque souvenir personnel (1).

(1) J'en vis un jour un exemple bien frappant. Si le récit peut en être à la gloire de Racine, on me pardonnera de citer une anecdote personnelle.

En 183.., j'étais, pour un soir, l'hôte d'une famille allemande nombreuse et respectable, où l'on s'occupait beaucoup des lettres françaises, et où l'on en parlait avec goût, et dans le plus pur français. Après quelque conversation sur les auteurs alors à la mode, on en vint au dix-septième siècle et à Racine. On l'admirait beaucoup; mais on admirait davantage Schiller. Je protestai comme Français et comme lettré; et, parmi tout ce qu'on voulut bien écouter de l'apologie que je fis de Racine, j'insistai sur ce qu'il y avait d'applications à faire de ces tragédies à la plupart de nos conditions. Et l'exemple d'Agrippine s'étant présenté : « Combien, dis-je, n'y a-t-il pas d'Agrippines domestiques, femmes de tête, comme on les appelle, qui veulent rester maîtresses dans la maison d'un fils devenu chef de famille, et qui continuent à gouverner sous le nom de ce fils? » Je développai cette idée, faisant d'ailleurs les différences, adoucissant les traits de ces Agrippines, substituant des fils simplement faibles à des fils capables de faire assassiner leurs mères, et des mères simplement impérieuses à des épouses empoisonnant leurs maris. Mes réflexions paraissaient fort goûtées, et j'étais heureux de pouvoir faire honneur à Racine d'un silence que n'interrompait aucune remarque. L'heure de se retirer étant venue, je sortis avec un Français, ami fort ancien de cette famille, qui, à peine dans la rue, me dit : « Savez-vous ce que vous venez de faire? — Quoi donc? — Agrippine et Néron vous écoutaient. Vous avez fort contrarié Agrippine, qui a fait la fortune de son fils et qui veut continuer à la gérer; mais, en revanche, vous avez fait plaisir à Néron; c'est un excellent fils : il n'est pas homme à secouer le joug; mais il le sent, et il sait gré à ceux qui lui conseillent de régner. Il y a même un Burrhus : c'est un honnête commis placé par la mère auprès du fils, et qui prend l'intérêt de Néron plus

Je ne me jetterai pas dans un vain parallèle de Racine et de Corneille ; encore moins me permettrai-je d'assigner des rangs. Ces querelles de préséance sont plus ridicules dans l'art que partout ailleurs. Il n'y a rien au-dessus du génie, et, dans la sphère des Corneille et des Racine, il y a des égaux, il n'y a pas de rangs. L'esprit de comparaison, qui nous aide à porter des jugements exacts sur les ouvrages de l'esprit, deviendrait un travers, si nous voulions donner des rangs à ceux qui sont hors de rang, et distinguer des degrés dans la perfection. Je pratique plus volontiers Racine, parce que je vois plus d'hommes que de héros ; mais, quand j'assiste à une pièce de Corneille, j'oublie Racine lui-même ; et, si j'ai quelque idée de comparaison, c'est l'idée qu'il n'a été donné à aucun homme de s'élever plus haut. Il ne s'agit donc pas de comparer Racine à Corneille, mais de rechercher ce que le grand art où ils ont excellé tous les deux a tiré de cette substitution si féconde de l'homme tel qu'il est à l'homme tel qu'il devrait être.

Dans Corneille, les beaux rôles appartiennent aux personnages qui sacrifient leur passion à leur devoir. Ce sont des héros tout faits, que le poëte jette au milieu d'une situation extrême, mais qu'il a créés plus forts que cette situation, et capables de s'en tirer à

que ne veut Agrippine. » Je fus fâché d'avoir admiré Racine si mal à propos ; mais je retins cette preuve en action de la vérité pratique de ses tragédies.

leur gloire. Chimène et Rodrigue font le sacrifice de leur amour, l'un au devoir de venger l'honneur de son père, l'autre au devoir de venger le meurtre du sien. Pauline aime Sévère, et reste fidèle à Polyeucte. Auguste préfère le pardon à la vengeance, même légitime. Horace immole sa sœur à sa patrie.

Dans Racine, je ne vois plus des héros, mais des types humains. Leur caractère est au service d'une passion plus forte qu'eux, qui les domine, et où ils succombent. Ainsi Roxane, Phèdre, Athalie ; ainsi, dans *Andromaque*, ce pendant du *Cid,* les trois premiers rôles, Hermione, Oreste, Pyrrhus, dont le parjure révoltait le grand Condé.

Tous les personnages de Corneille qui sacrifient la passion au devoir sont récompensés : tous ceux qui sacrifient le devoir à la passion sont punis.

Si Corneille ne marie point Chimène et Rodrigue, c'est par une réserve qui est de génie. Mais on sort de la pièce avec l'espoir que deux si nobles amants seront unis.

Polyeucte mort, on espère aussi que Pauline deviendra la femme de Sévère. Elle est chrétienne ; mais Sévère est bien près de n'être plus païen. N'est-ce pas lui qui dit des chrétiens :

> Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire;
> Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire;
> Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux (1)....

(1) *Polyeucte*, acte V.

Par qui les connaîtra-t-il, sinon par Pauline?

Émilie a sacrifié à son devoir filial d'abord à sa passion pour Cinna, auquel elle ne veut se donner qu'au prix du sang d'Auguste ; ensuite sa reconnaissance pour ce prince. Elle épousera Cinna, auquel Auguste pardonne. Le pardon de Cinna change le plus mortel ennemi d'Auguste en un ami dévoué, et lui rend plus léger le poids de l'empire.

Les héros de Corneille, pour s'être mis au-dessus des faiblesses humaines, sortent de ses tragédies pleins de vie et heureux. Ceux de Racine, pour y avoir cédé, périssent ou perdent la raison. Pyrrhus, qui a trahi Hermione et la Grèce, est égorgé; Oreste, qui l'a immolé, est en proie aux Furies. Roxane, Phèdre, Athalie finissent misérablement. Néron vit encore à la fin de *Britannicus ;* mais déjà il a été puni doublement : Junie est perdue pour lui ; et Narcisse, son odieux confident, est mis en pièces par le peuple (1).

De ces deux manières de concevoir le poëme dramatique, quelle est la plus vraie?

L'une et l'autre sont également vraies, mais diversement.

(1) Il veut s'arracher la vie ;

Il marche sans dessein ; ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés ;
Et l'on craint, si la nuit, jointe à la solitude,
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,
Si vous l'abandonnez plus longtemps sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
(*Britannicus*, acte V, sc. VIII.)

La vérité, dans la tragédie cornélienne, est plus haute; elle est plus générale dans Racine, par la raison qu'il y a plus d'hommes que de héros. Corneille la tire de ces grands cœurs où les faiblesses humaines n'arrivent que pour y susciter la suprême vertu. Racine la reçoit, comme un aveu, de la conscience même de ces hommes chez qui le mal est mêlé de bien, au-dessous du nombre infiniment petit des héros, au-dessus de cette foule sans nom, qui se conduit par l'imitation, et à qui n'appartiennent ni ses vertus ni ses vices.

La vérité cornélienne n'a guère qu'une expression, une forme, un style : c'est le sublime. Hors des situations héroïques, dont le sublime est en quelque sorte le langage familier, les personnages deviennent douteux, leur langage obscur et incertain. Les héros de Corneille ne savent pas être des hommes : il semble qu'ils se ménagent pour l'effort que va leur demander le poëte, ou que, cet effort accompli, ils soient épuisés.

L'expression de la vérité, dans Racine, sublime où il le faut, est variée comme cette nature intermédiaire à laquelle il emprunte ses types.

Les belles scènes de Corneille ressemblent à certains chants sublimes, qui consistent en un rhythme simple, formé de quelques accords. Racine, c'est le musicien qui parcourt le domaine infini de l'harmonie, et qui fait jaillir, sous ses doigts inspirés, des chants de tous les caractères.

Les héros de Corneille sont raisonneurs. C'est

le tour d'esprit qui leur convient. Ils sont les gardiens et comme les champions de quelque grande vérité morale à laquelle ils ont dévoué leur vie. Le regard fixé sur cette vérité, toutes leurs pensées sont comme les prémisses d'une conclusion invincible. Tous les obstacles qu'on leur suscite, toutes les difficultés de la situation où ils sont jetés, tous les piéges que leur tend la passion pour les détacher de cette vérité qui les possède, tout cela leur est sophisme ; et c'est pour cela qu'ils raisonnent jusque dans l'enthousiasme et le sentiment.

Racine n'a pas de tour de langage particulier : ses personnages sont esclaves de la passion ; et la passion, comme on dit, ne raisonne pas. Non qu'elle parle sans suite dans le théâtre de Racine ; mais elle n'est pas en présence d'une vérité morale plus forte, qui la ramène à la logique d'où elle veut s'échapper. Elle sent ; elle s'exprime par des mouvements ; toute forme lui est bonne, même celle du raisonnement, quand elle en a besoin pour se débattre contre le devoir qui lui apparaît, et dont elle essaye de s'arracher par des sophismes. Cette diversité de passions et de caractères produit un langage où se mêlent toutes les expressions et toutes les nuances, et où ne domine aucun tour particulier.

Racine nous inspire une autre sorte d'admiration que Corneille. Nous admirons Corneille d'avoir une si haute idée de nous ; Racine, de nous connaître si bien. Tous deux étonnent ; car il y a de l'étonnement dans toute admiration : le premier, parce qu'il

reconnaît en nous une grandeur que nous n'osions y voir; le second, parce qu'il découvre au fond de notre cœur la faiblesse que nous voulions nous cacher.

L'intérêt, dans les pièces de Corneille, c'est celui qu'on prend à des aventures de demi-dieux, qui n'ont de l'homme que le visage. Tant de grandeur nous enlève, sans nous convaincre toujours. C'est à nous-mêmes que nous nous intéressons dans les pièces de Racine. Chaque parole de ses personnages nous trahit, nous arrache des aveux, nous accuse quelquefois. Pourquoi n'en voulons-nous pas à Pyrrhus? Je n'ose le dire. N'est-ce point parce que nous ne nous sentons pas de force à faire autrement? Son manque de foi est d'ailleurs si cruellement expié, que nous pouvons nous intéresser à lui honorablement : en nous faisant solidaires de sa faute, nous souscrivons à son châtiment. Ainsi, l'effet moral des deux théâtres est le même : il y a le même profit pour la conscience à reconnaître la justice de l'expiation qu'à applaudir à la justice de la récompense.

Je me figure l'impression d'un spectateur éclairé, revenant de la première représentation d'*Andromaque*. Sous une fable brillante et populaire, il vient de reconnaître des événements de la vie réelle. Sous les noms de la Grèce héroïque, il a vu l'homme de tous les temps. Sa conscience approuve le triple châtiment qui ôte la raison ou la vie à trois des personnages principaux, coupables d'avoir sacrifié le devoir à la passion. Mais son cœur est ému de pitié au sou-

venir de leurs combats, du prix dont ils payent les passagères douceurs de leurs espérances ; car, dans cet admirable ouvrage, la peine suit d'aussi près la faute que l'ombre suit le corps, et ces tristes cœurs ne goûtent pas un moment de joie qui soit pur de regret ou de crainte. Notre spectateur les a blâmés et les a plaints. La seule Andromaque lui a paru admirable par cette fidélité à son devoir, qui met dans sa dépendance les trois personnages qui ont manqué au leur. Enfin, l'illusion du temps où se passe la fable, la condition des personnages, ne lui ont pas caché les traits par lesquels ce drame ressemble à tant de drames domestiques, dont les acteurs sont inconnus, et dont le théâtre est notre propre maison : des amours malheureux ; des cœurs rebutés ; une femme passionnée, qui se sert de l'amant dédaigné pour se venger de l'amant aimé ; l'amour faisant rompre la foi jurée ; une Andromaque, une jeune mère, belle de sa jeunesse et de son malheur, qui se donne en frémissant au protecteur de son fils.

Était-ce donc là de la tragédie rabaissée ? Personne ne le crut, sauf dans les compagnies où l'admiration pour le vieux Corneille rendait toute nouveauté incommode. Racine ne rabaissait pas la tragédie, il la rendait plus générale, il la rapprochait de toutes les conditions. Qu'y a-t-il donc de plus noble que notre cœur ? Et que serait-ce pour nous qu'une tragédie qui s'accomplirait entre des personnages inaccessibles, agités de passions ou capables de vertus sans aucune ressemblance avec les nôtres ?

§ V.

DU ROLE D'ANDROMAQUE.

Chimène n'eut pas plus d'admirateurs qu'Andromaque. Les autres personnages de la pièce, par la violence même de leur passion, appartiennent plus au genre héroïque. Andromaque, sublime sans être au-dessus de l'humain, héroïne sans cesser d'être femme, était la véritable nouveauté de cette tragédie; type charmant, sorti du cœur le plus tendre et de l'esprit le plus délicat de son temps.

Tout ce qu'il y a de dévouement dans l'épouse, de tendresse dans la mère, Racine en a doué Andromaque. Mais il a voulu en même temps que la belle et aimable fille d'Éétion, l'Andromaque aux bras blancs (1), fût femme, et qu'elle n'ignorât pas la puissance de sa beauté. Elle s'en sert pour se défendre, pour protéger son fils; c'est de sa vertu même qu'elle apprend l'influence de ses charmes et que lui vient la pensée d'en user. J'appellerais cela une coquetterie vertueuse, si la plus noble de toutes les épithètes pouvait relever le mot de coquetterie. Le détail en est exquis; c'est la partie la plus touchante du rôle d'Andromaque.

Dans son premier entretien avec Pyrrhus, elle lui dit :

Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.

(1) Λευκώλενος.

Il n'en faut pas plus à Pyrrhus, que la passion ouvre à toutes les espérances ; il croit que sa captive s'adoucit, quand elle ne fait que s'envelopper d'une habileté innocente. Il est prêt à réparer tous les coups qu'il a portés : il sauvera le fils d'Andromaque :

Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre,
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre,
Je ne balance point : je vole à son secours (1).

Mais il y met un prix : la permission d'espérer. Andromaque, pressée vivement, se dérobe ; elle se fait petite, peu aimable, toujours en pleurs :

Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?

Elle veut toucher Pyrrhus de la gloire de sauver gratuitement un orphelin ; mais elle ne dit pas : Jamais. Aussi, Pyrrhus n'a-t-il pas encore quitté le ton de l'espérance. Là sont ces incomparables vers que j'ai déjà cités :

Madame, dites-moi seulement que j'espère, etc., etc....

Que répondra Andromaque? Comment échapper à Pyrrhus? Comment l'encourager? Elle semble effrayée, et comme rejetée dans l'amertume de ses souvenirs par la vue des transports de Pyrrhus ; elle va lui ôter l'espérance :

Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

(1) Acte I, sc. IV.

L'occasion est trop belle pour Pyrrhus de flatter la femme, en la mettant au-dessus d'Hermione; la Troyenne, en lui sacrifiant la fille d'un des vainqueurs de Troie : aussi n'y manque-t-il pas. Mais plus il la presse, plus elle recule : à la fin elle jette entre elle et lui les noms irritants de Troie et d'Hector. Pyrrhus éclate, il menace :

Le fils me répondra des mépris de sa mère.

Andromaque n'oppose point menaces à menaces. Si elle parlait de mourir, Pyrrhus pourrait ne pas la croire, et elle aurait compromis sa gloire sans le persuader. Elle se contente de dire :

Et peut-être, après tout, en l'état où je suis,
La mort avancera la fin de mes ennuis.

Ce *peut-être* suffit pour ramener Pyrrhus :

Allez voir votre fils. . . . .

Dans une autre scène, Pyrrhus paraît devant Andromaque; elle feint de ne pas le voir; car que lui dire ? Elle va se retirer; Pyrrhus l'arrête par ce mot cruel :

. . . . . Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

Alors la mère oublie l'épouse. Elle se jette aux pieds de Pyrrhus, elle lui rappelle ses serments d'*amitié :* amitié, mot qui lui en épargne un autre; elle s'excuse d'un reste de fierté; enfin la femme venant encore

au secours de la mère, elle rend malgré elle quelque espoir à Pyrrhus.

Cette lutte dure jusqu'au dénoûment : admirable dénoûment, digne du caractère d'Andromaque. Si elle hésite à se sacrifier pour son fils, c'est que l'épouse doute que la mère en ait le droit. Elle n'existe que par ces deux affections et par ces deux devoirs. Ce n'est pas la femme qui se révolte à l'idée d'entrer dans le lit du meurtrier de sa famille; c'est la veuve d'Hector qui résiste à immoler au salut du fils la fidélité à la mémoire du père. Hector seul, à qui elle appartient, peut lui tracer son devoir. Elle va le consulter sur son tombeau.

Assurément l'Andromaque de Racine n'est ni celle d'Homère, qui donne le plus pur froment aux chevaux d'Hector (1), et qui tisse la pourpre pour son époux; ni celle de Virgile, trois fois mariée, mais si touchante par sa fidélité au souvenir d'Hector; encore moins celle d'Euripide, qui n'est que la veuve de Pyrrhus et la mère de Molossus. C'est, comme l'a très-bien fait remarquer M. de Châteaubriand (2), la femme de la société moderne, telle que l'a faite le christianisme; c'est l'âme de l'Andromaque antique, perfectionnée par l'esprit moderne. Que m'importe qu'elle ne soit pas une copie exacte du type grec? Le théâtre, chez un peuple civilisé, n'a pas pour objet de donner aux savants le plaisir d'apprécier l'exactitude d'un pastiche de l'antique, mais d'expri-

(1) *Iliade*, VII, v. 185.
(2) *Génie du christianisme*.

mer des sentiments généraux dans la langue et le tour d'esprit de ce peuple. On supporte qu'Andromaque parle en vers français, et l'on ne veut pas qu'elle sente comme une mère, comme une épouse, comme une Française du dix-septième siècle! Pour moi, je ne souffrirais pas sur la scène un rôle de femme qui ne réunirait pas tout ce que l'esprit chrétien et l'esprit français, cultivés par les siècles, ont donné de profondeur à la sensibilité des femmes, de force et de grâce à leur imagination, de justesse à leur raison. S'il se trouvait dans la salle une mère plus tendre, une épouse plus fidèle, une femme d'un esprit plus délicat qu'Andromaque, Racine serait condamné.

Hermione en use avec Oreste comme Andromaque avec Pyrrhus. L'une ne veut pas désespérer celui qui peut lui ôter son fils; l'autre, celui qui pourra l'aider à se venger d'un infidèle. La situation est la même; toutes les deux essayent de faire croire à des sentiments qu'elles n'éprouvent pas. Mais cette coquetterie, puisque j'ai eu besoin de ce mot, dans l'une est le manége innocent d'une mère qui fait servir sa beauté à la défense de son fils; dans l'autre, une ruse inspirée par une passion furieuse. C'est pour son fils qu'Andromaque ne décourage pas Pyrrhus; c'est pour sa haine qu'Hermione leurre de quelque espoir le malheureux Oreste.

Le détail de ces deux conduites est présent à tous les esprits cultivés; il rend sensibles deux nouveautés du théâtre de Racine : la première, que j'ai déjà

notée, est le caractère purement humain et presque familier des sentiments ; la seconde est la diversité qu'imprime aux mêmes sentiments la différence des caractères et des situations.

§ VI.

DE L'IMPORTANCE DES RÔLES DE FEMMES DANS LE THÉATRE DE RACINE.

Mais la grande nouveauté de ce théâtre, c'est qu'à la différence de celui de Corneille, où les situations font les caractères, ici les caractères font les situations. Racine ne tient aucun personnage pour connu avant le lever du rideau ; ceux dont les noms sont le plus populaires viennent sur la scène se faire reconnaître par la peinture même de leurs sentiments. Leurs noms ôtés, ils vivraient encore comme types. Sous l'empire irrésistible de leur caractère et de leur passion, ils marchent à l'événement sans langueur, sans relâchement, sans qu'il y ait une parole perdue, sans que le caractère s'interrompe un moment. Les situations, dans Racine, sont préparées de plus loin par les passions qui vont les rendre inévitables; elles sont plus prévues que dans Corneille : aussi les trouve-t-on moins frappantes. La négligence des scènes intermédiaires, dans Corneille, nous rend plus impatients d'arriver aux principales, ce qui ajoute à leur effet. Voilà pourquoi l'on se souvient plus des dénoûments dans Corneille, de l'action dans Racine. Les coups que frappe le

premier sont plus soudains et plus forts; le second, en préparant les siens, en affaiblit l'effet sur l'imagination; mais il les rend plus sensibles pour la raison. Si l'on sort plus étonné d'une pièce de Corneille, on sort plus ému et plus instruit d'une pièce de Racine.

C'est par cette supériorité dans l'analyse des caractères, outre la tendresse de cœur qui lui était propre, et le goût de son temps, que Racine a donné une si grande part aux femmes dans son théâtre. Les deux tiers de ses pièces ont pour premier rôle une femme dont elles portent le nom. Agrippine, Roxane, Monime, auraient pu donner leurs noms à *Britannicus*, à *Bajazet*, à *Mithridate*. Sur ce point, Corneille avait laissé presque tout à faire à son successeur : les femmes, dans ses pièces, sauf Chimène et Pauline, sont des hommes. Il l'avouait lui-même; et, dans une boutade contre le succès de Quinault, il se loue d'avoir mieux aimé élever les femmes jusqu'à l'héroïsme viril, que d'avoir rabaissé les hommes jusqu'à la mollesse des femmes.

Corneille, en ne souffrant que des femmes capables de l'héroïsme des hommes, suivait sa nature et son système. Esprit plus vigoureux que délicat, plus subtil que pénétrant, plus porté à la force qu'à l'analyse, il n'avait pas la curiosité tendre et patiente qui nous fait lire au fond de ce mystère de mobilité et de persévérance, de dissimulation et d'abandon, d'amour et de haine, d'ambition et de

dévouement, que recèle le cœur d'une femme. La tragédie de Corneille, dont la principale beauté est dans le sacrifice de la passion au devoir, ne pouvait pas s'accommoder de caractères chez qui le devoir n'est le plus souvent que de l'amour. Ce n'était pas assez, pour le surhumain de ses situations, de la force fébrile et passagère que tirent les femmes de leur exaltation même. L'héroïque sang-froid d'un Rodrigue, d'un Horace, d'un Auguste, d'un Polyeucte, immolant leur passion ou s'immolant eux-mêmes à un devoir, à une politique ou à une foi, convenait mieux à Corneille que cet héroïsme d'emportement, dont le suprême effort n'est le plus souvent que la vie sacrifiée à la passion.

Racine, en donnant de grands rôles à toutes les femmes de son théâtre, et le principal rôle à quelques-unes, obéissait également à son tour d'esprit, et aux conditions de cette tragédie plus humaine où les situations naissent du développement des caractères. Génie plus étendu, plus profond, plus délicat, il aimait à chercher au loin dans la vie passée, ou au plus enveloppé du cœur de ses personnages, les causes et les progrès de la passion qui devait les précipiter. Il se plaisait à développer cette logique des passions, par laquelle les actes sortent de la succession et du combat des pensées. Il l'avait étudiée dans son propre cœur, où ses maîtres de Port-Royal lui avaient appris à lire sans complaisance; il l'avait reconnue dans la fatalité du théâtre antique. Son dessein étant de montrer sur la scène les effets de

ion, et plutôt le mal qu'on se fait en y cé-
ue la gloire de la résistance, il dut choisir,
tous les cœurs sujets à ses ravages, celui où
sion est toute la vie morale, le cœur d'une

spectacle plus attachant pour cette âme si
que cette lutte de la femme entre toutes les
ntes de sa nature et de sa condition, et l'en-
nent irrésistible de ses passions ! Il s'y for-
ces délicatesses du langage, expression des
tives de cette lutte, reflets de la mobilité du
où nul poëte n'a excellé autant que lui. On l'a
le peintre des femmes ; ce n'est pas une pe-
ire que les femmes n'y aient pas contredit, et
s aiment mieux se reconnaître aux faiblesses
antes qu'il leur donne qu'à l'héroïsme dont
ouées Corneille.

eût-il dans le théâtre de Racine que cette vé-
s rôles de femmes, ce serait assez pour le
au premier rang dans son art. Un caractère
me, un portrait de femme, une statue de
, voilà l'écueil ou le triomphe du poëte et de
e. La perfection d'un ouvrage de ce genre est
rême beauté. Est-ce parce qu'il a plu aux
es d'attacher la plus grande gloire de l'art
ite de représenter l'objet de leurs plus chères
uisances ? Est-ce parce que rien n'est plus diffi-
e d'exprimer ce qu'il y a d'ardeur et de déli-
dans l'âme d'une femme, de finesse et de lu-
sur son visage, de suavité dans ses formes, et

qu'il faut, pour y réussir, joindre à la raison et à l'imagination la plus rare sorte d'intelligence, celle du cœur? Nous donnons le prix à celui qui a su exprimer l'idéal dans la personne d'une femme. On en jugeait ainsi chez les anciens, quoique la femme n'y fût pas l'égale de l'homme. Combien plus dans nos sociétés modernes, où les mœurs et la religion lui ont rendu son rang, et où l'union de la beauté morale et de la beauté physique compose l'idéal de la femme?

Mais c'est cet idéal même qu'on reproche à Racine, transportant dans une fable grecque, juive ou romaine, des caractères de femme façonnés par la société moderne. J'ai déjà touché à cette critique en parlant d'Andromaque. Il faut bien souffrir un peu de mensonge dans les ouvrages d'art. Si l'on n'y peut faire entrer à la fois la vérité locale et la vérité telle que la connaît un grand poëte dans un grand siècle, il faut savoir se passer de la vérité locale. J'aime mieux que les personnes pèchent par le costume que par le fond. Le manque d'exactitude dans le costume ne touche que les savants; des caractères mal développés ou incomplets, des personnages qui ne diraient pas tout ce qu'ils doivent sentir, des passions écourtées, des sentiments sans nuances, choqueraient, dans un parterre moderne, tout ce qui a du cœur et de la raison. Demandez aux spectateurs qui assistent à une pièce de Racine, s'ils ne trouvent pas qu'Andromaque en dit trop pour la fille d'un roi qui menait paître ses bestiaux. Ils vous répondront d'a-

bord qu'ils ne connaissent pas cette particularité de l'histoire d'Andromaque; ensuite, qu'une mère, Andromaque ou toute autre, n'en peut trop dire pour sauver son enfant, et que Racine ne lui fait dire que ce qu'il a lu lui-même dans le cœur maternel.

§ VII.

DES TROIS PASSIONS PRINCIPALES DES FEMMES DANS RACINE.

Racine a représenté les femmes dans les trois passions les plus habituelles à leur sexe : l'amour, la tendresse maternelle, l'ambition. Mais l'amour domine. Deux de ses pièces seulement, *Esther* et *Athalie*, sont sans amour. Racine recherchait les sujets dont cette passion est le fond, parce qu'il n'en est pas qui touchent plus d'esprits et dont la vérité soit plus générale. Il n'en est pas non plus de plus difficiles, ni où le lieu commun et la mode aient plus de part. Échapper à ces deux écueils dans la peinture de l'amour est le plus bel effort du poëte dramatique. Racine en a eu la gloire.

De toutes les passions humaines, aucune n'affecte dans notre pays des formes plus diverses que l'amour; aucune n'a plus subi l'influence du tour d'esprit dominant à chaque époque. Elle a porté les livrées de l'érudition au seizième siècle, de la métaphysique galante au commencement du dix-septième, de la galanterie majestueuse sous le grand roi. Elle est devenue champêtre dans les premières années

du dix-huitième siècle, sensuelle au milieu, ou, comme on disait alors, sentimentale. Nous l'avons vue romanesque et mélancolique dans ces derniers temps; aujourd'hui elle affecte à la fois l'exaltation de l'âme et le délire des sens. Si, depuis trois siècles, nous avons toujours pris la livrée pour la passion elle-même, c'est peut-être que l'amour est plus dans notre imagination que dans notre sang, et que peu de gens parmi nous sont assez passionnés pour ne l'être pas selon la mode. Quoi qu'il en soit, la plus difficile beauté, dans un poëme dramatique, c'est une peinture de l'amour qui ne vieillisse pas. Rien ne sent plus son homme de génie que d'y avoir réussi.

Racine pouvait confondre l'amour avec la galanterie majestueuse de la cour de Louis XIV, comme le grand Corneille l'avait confondu avec la métaphysique galante de l'hôtel de Rambouillet. Il y avait tant de gravité véritable sous cette gravité composée, tant de naturel sous cette étiquette, que les plus habiles pouvaient s'y tromper. On le voit par les fadeurs où Racine lui-même est quelquefois tombé. Il était fort à craindre qu'au lieu de chercher les caractères de l'amour historiquement, pour ainsi dire, et dans les profondeurs du cœur humain, il ne s'en tînt à la forme particulière que lui imprimait le tour d'imagination de son temps. C'est un piége auquel il échappa. Aucun poëte n'a mieux peint l'amour. Il semble même qu'il ait épuisé le sujet, et qu'il ait réduit les poëtes venus après lui,

soit à dire les mêmes choses en les affaiblissant, soit à emprunter à la mode de leur temps une nouveauté qui a passé avec elle.

Le plus difficile, dans la peinture de l'amour au théâtre, c'est qu'il soit, chez tous les personnages qui aiment, absolu et parfait, et que l'expression varie selon les situations et les caractères. On ne souffrirait pas une mère qui ne le serait pas comme Andromaque ou le serait moins que Clytemnestre; on ne souffrirait pas davantage une amante qui n'aimerait qu'à demi. Dans la tragédie, les passions ne doivent pas être des humeurs passagères; la destinée tout entière des personnages y est engagée. N'est-ce donc vrai qu'au théâtre? Combien de vies, autour de nous, dont une passion a décidé! Il faut donc que le personnage sacrifie tout à l'objet aimé; ou, s'il a le cœur assez haut pour lui préférer le devoir, il faut que ce sacrifice lui coûte la vie. Telle doit être la passion de l'amour au théâtre : la même au fond pour tous les personnages, elle sera diverse dans l'expression, selon les caractères, l'âge, la condition, le temps et le lieu. Diversité non artificielle : c'est l'observation et le sentiment qui révéleront au poëte toutes ces nuances.

Hermione, Roxane, Phèdre, sont trois personnifications de l'amour sensuel. Toutes les trois sacrifient leur amant à leur passion; deux s'y sacrifient elles-mêmes. Quoi de plus semblable au premier aspect? Le poëte les fait passer par les mêmes alternatives. Elles ont *une scène d'espérance*, une de dé-

sespoir, une de fureur; c'est le même amour, furieux, exalté;

> C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Et, cependant, que de variété dans cette ressemblance! Qui diffère plus d'Hermione que Phèdre, de Phèdre que Roxane?

Hermione est la jeune fille avec toutes les passions de la femme; mais, si son amour est emporté, il est du moins légitime. Elle a reçu la foi de Pyrrhus, elle réclame ses droits; elle a la noblesse, la fierté d'une femme trahie; la vengeance lui est permise; et, si elle commet un crime en frappant Pyrrhus, on n'en dit pas moins que Pyrrhus est justement puni.

Phèdre et Roxane sont toutes deux infidèles à un époux absent, et toutes deux dédaignées de celui qu'elles aiment; le crime qu'elles commettent, l'une en accusant Hippolyte, l'autre en livrant Bajazet au lacet fatal, est odieux et sans excuse. C'est par ces traits que, différentes d'Hermione, Phèdre et Roxane se ressemblent; mais l'une aime le fils, et l'autre le frère de son mari. L'amour de Phèdre est combattu par le remords; l'énormité de son crime l'épouvante au moment même où elle s'y encourage. Roxane aime sans remords; et, au lieu que dans le palais de Thésée, dans ce pays où domine la croyance au destin et où les crimes des mortels sont dans les desseins des dieux, l'amour est comme une fureur sacrée; au sérail, dans l'ombre et le mystère

où vit Roxane, cachée et surveillée, l'amour ressemble à une intrigue sanglante.

Ce ne sont pas les seules différences entre ces trois victimes de l'amour sensuel. La fière Hermione frappe ouvertement Pyrrhus avec le bras d'Oreste. Phèdre, avilie par un amour à la fois incestueux et adultère, montre, en tuant Hippolyte par la calomnie, combien elle se méprise elle-même. Roxane se venge comme on fait au sérail, dans un lieu où la vie humaine a si peu de prix ; elle commande le meurtre avec une cruauté froide et tranquille.

Racine n'a pas moins de variété dans la peinture de l'amour innocent. Il l'a personnifié dans les plus charmantes créations de notre théâtre tragique, Iphigénie, Junie, Bérénice, Monime. Les nuances les plus délicates de caractère font de ces quatre jeunes filles quatre personnages très-divers (1), sœurs par la douceur et la timidité, par ces sentiments contenus, voilés, dont Racine a eu seul le secret et le langage. Iphigénie et Junie sont dans la dépendance de la famille; elles aiment d'un amour permis. Bérénice, Monime sont maîtresses de leur destinée; elles ont donné leur cœur librement. Avec le même charme de douceur qu'Iphigénie et Junie, elles ont plus de volonté et de force; elles se sen-

(1) Monime, quoique destinée à Mithridate, peut dire de son mariage avec ce prince, qu'elle croit mort :

Et veuve maintenant, sans avoir eu d'époux.
(Acte Ier, sc. II.)

tent reines, et elles semblent tirer de cette situation la même dignité, Monime pour résister à Mithridate, Bérénice pour s'immoler à la gloire de Titus.

D'autres nuances, produites par les situations, ajoutent à cette diversité. L'amour, chez Iphigénie, est combattu par sa tendresse pour son père, et par l'obéissance, le seul sentiment héroïque de cette jeune fille, qui n'a de force que pour se dévouer.

Junie aime, comme Iphigénie, d'un amour légitime. Mais Britannicus n'est pas un Achille, un roi puissant, victorieux, qui peut protéger celle qu'il aime; c'est un prince dépossédé, surveillé, menacé. Junie cache son amour sous les sentiments qui peuvent le moins effaroucher Néron : elle aime par respect pour la volonté du père de Britannicus et par déférence pour Agrippine; elle aime par pitié pour Britannicus :

> Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
> Et n'a pour tout plaisir, seigneur, que quelques pleurs,
> Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs (1).

L'amour de Bérénice est d'abord confiant; puis il s'inquiète et doute. L'ironie même, le dépit, altèrent un moment sa douce figure :

> Retournez, retournez vers ce sénat auguste,
> Qui vient vous applaudir de votre cruauté (2).

(1) *Britannicus*, acte II, sc. III.
(2) *Bérénice*, acte V, sc. V.

ais ce qu'elle craint, c'est moins de n'être pas
pouse de Titus que de n'être pas aimée. Rassurée
ır Titus, elle trouve dans la confiance qu'il lui
rendue la force de se sacrifier. Elle part malheu-
use, mais aimée.

L'amour, dans le rôle de Monime, est peut-être
ıcore plus touchant, parce qu'il est plus combattu.
oujours contrainte, toujours regrettant ses paroles,
ı les craignant, non pour elle-même, mais pour
n devoir ou son amant; inquiète, agitée, au mi-
eu de toutes ces embûches des caractères et des
'énements dont elle est entourée, un seul moment
voit rassurée, et tranquille, c'est quand son de-
ir a parlé et qu'elle n'a plus à risquer que sa vie.
ır là, Monime est cornélienne et digne sœur de
ıuline, dont en croit entendre la noble langue,
ıns cette scène où Monime, plus grande que Mi-
ridate, lui reproche les détours par lesquels il a
rpris ses aveux :

Vous seul, seigneur, vous seul vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étais attachée;
Et ce fatal amour, dont j'avais triomphé,
Ce feu, que dans l'oubli je croyais étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignait de ma vue,
Vos détours l'ont surpris et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé; je dois le soutenir...
Et le tombeau, seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'était pas pour lui (1).

(1) Acte IV, sc. IV.

Voilà les beaux sentiments où se plaisait le grand Corneille. La suite n'appartient qu'à Racine. Monime, une fois sa vertu satisfaite, redevient femme et amante; elle pense à Xipharès, dont elle a trahi le secret :

> Et quand il n'en perdrait que l'amour de son père,
> Il en mourra, seigneur (1).....

Mot sublime, dans cet ordre de pensées délicates et de vérités de cœur, où Racine est sans égal comme sans modèle.

Il n'est pas besoin de noter tout ce que cette variété des caractères et des circonstances fait éclore de sentiments dans ces natures tendres et mobiles, au milieu de vicissitudes où elles ne peuvent ni s'appartenir ni se donner. On gâterait même son plaisir en le voulant trop analyser; on risquerait de raffiner là où l'on ne doit que sentir. Il est des choses dont il ne faut pas faire la science; si l'on subtilise pour s'en rendre compte, leur charme se dissipe dans ce travail; et, pour en vouloir être convaincu, on perd le plaisir d'en être touché.

Je conviens que ces jeunes filles grecques, juives ou romaines, dans la fable de Racine, sont plus de notre pays que du leur, plus contemporaines du siècle de Louis XIV que de la Grèce héroïque ou de la Rome des Césars. Mais mon plaisir n'en est point gâté. Est-il quelque peinture authentique de

(1) Acte IV, sc. IV.

la véritable fille d'Agamemnon, de la Bérénice dont parle Suétone (1), de Junie, la plus agréable de toutes les jeunes filles, comme l'appelle Sénèque (2), de la Monime de Plutarque, qui fût plus aimable que ces charmantes filles, belles comme les originaux qui les ont inspirées, mais plus ingénieuses, et sachant mieux lire dans un cœur plus profond? Si c'est ainsi que nos filles sentent et s'expriment, j'en suis bien vain pour la France, puisqu'elle a inspiré à l'un de ses plus grands poëtes les plus nobles types de la jeune fille.

On ne peut pas nier pourtant que certains détails ne se soient affadis. Quoique le dix-septième siècle soit l'époque où la société française a été le plus naturelle, et qu'en aucun temps l'homme ne se soit mieux connu, il s'est néanmoins mêlé aux sentiments si vrais et au langage si sain de cette époque unique quelque chose qui est aux lettres ce que l'étiquette est aux usages. Racine n'a pas su en préserver ses plus aimables créations. Par ses yeux, par ses oreilles, il recevait des impressions de cette galanterie noble qu'affectait alors l'amour le plus vrai. Quelques passages sont donc refroidis. Peut-être n'était-ce pas les moins goûtés; car nous sommes plus touchés des façons de parler ou de sentir auxquelles

(1) « Titus la renvoya de Rome, malgré lui, malgré elle. » « Berenicem statim ab urbe dimisit, invitus invitam. » *Titus*, VII. C'est toute la pièce.

(2) « Festivissima omnium puellarum. »

nous prépare le langage à la mode que des beautés qui s'adressent à ce fond de naturel qu'aucune mode ne peut altérer. Il faut même pardonner au poëte dramatique la faiblesse qui le porte à faire cette part à la mode, ou l'illusion qui lui persuade que le vrai est ce que la foule applaudit. Au théâtre, le succès n'est pas de réflexion; il faut emporter les âmes; et souvent c'est à l'aide de caresses au tour d'esprit régnant que le poëte supérieur fait agréer les vérités qui ne passent pas.

Mais rien n'a fléchi dans les rôles des mères, tels que les a tracés Racine. L'amour maternel échappe à toute étiquette, il est libre de toute mode. Les mères aiment de la même façon en tout temps et en tout pays. L'autre amour est une passion violente, mais qui ne dure pas; il se nourrit de tout ce qui change et qui passe. Les théâtres, les livres en faveur le donnent en spectacle tous les jours; et, quelque naïfs que soient les premiers sentiments d'un jeune cœur, il est rare qu'il ne se glisse pas de l'imitation dans la manière dont il les exprime. Enfin l'amour est plein du désir de plaire; et comment plaire, sans se composer un peu?

Aucune de ces servitudes ne pèse sur l'amour maternel. Sentiment sublime, il est sans vicissitudes et sans combats; flamme éternelle, l'âme qui l'a une fois reçue la garde et l'entretient tant que dure la vie, et s'exhale avec elle; passion plus semblable à une vertu qu'à une faiblesse, elle se contente par elle-même et n'a pas besoin de retour; religion de

la famille, les lettres et les arts, qui nous repaissent les yeux des tableaux de l'autre amour, laissent respectueusement l'amour maternel au foyer domestique et n'en amusent pas les imaginations. S'il paraît sur la scène, soyez sûr que le poëte n'en a pas pris les traits à un type à la mode; il est allé les chercher, sur les indications de son propre cœur, dans les entrailles maternelles, où l'imagination n'a pas d'empire.

C'est de cette source que Racine a tiré les deux types les plus pathétiques de la mère au theâtre, Andromaque, Clytemnestre, personnages si semblables par la profondeur du sentiment maternel, si différents par la situation et le caractère qui en modifient l'expression. Dans le cœur d'Andromaque, l'amour de son fils se confond avec l'amour encore vivant qu'elle garde à Hector. Clytemnestre, l'épouse indifférente, qui sera bientôt l'épouse adultère, mêle à sa tendresse pour Iphigénie d'autres passions qui couvent dans son cœur, et la violence d'une lutte domestique.

Deux autres sortes d'amour qui touchent à l'amour maternel par le dévouement, l'amour de la mère adoptive, dans le rôle de Josabeth, l'amour pour la patrie, dans le rôle d'Esther, sont peints avec la même vérité et personnifiés dans des types non moins vivants. Tout en est durable, parce que la mode n'y a rien mis de passager. Le trait de caractère commun à ces deux femmes, c'est la confiance en Dieu. Mais dans Josabeth, il s'y mêle du doute et

de l'inquiétude ; n'étant pas mère de Joas, ses entrailles ne lui crient pas qu'il ne peut pas périr. Il y a de l'enthousiasme dans Esther, à cause de la grandeur de l'intérêt auquel elle se dévoue.

L'ambition, telle que Racine l'a reconnue dans le cœur de la femme, est cet ardent désir de commander, non pour de grands desseins, mais pour être maîtresse et pour donner toute carrière à ses passions. C'est l'ambition d'Agrippine et d'Athalie. L'une veut reconquérir le pouvoir qui lui échappe : l'autre, reine par le meurtre, veut retenir le pouvoir qu'elle a usurpé. L'objet de leur ambition, différent en apparence, au fond est le même. Il s'agit de régner pour régner (1), sans contradiction et sans obstacle.

Dans les palais, comme au plus modeste foyer, cette ambition est la même : gouverner sans but, mais gouverner sans contradiction. Les femmes ont plus besoin d'obéissance, parce qu'elles peuvent moins se commander à elles-mêmes ; de liberté, parce qu'elles ont plus de mobilité. Voilà l'inquiétude qui travaille Agrippine et Athalie, l'une près du trône où elle a élevé son fils par le crime, l'autre sur le trône où elle est montée à travers le carnage de la race royale. On ne les voit pas poursuivre une grande pensée, ni combiner, pour l'exécution de

(1) Néron dit à Agrippine :

Et si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.
(*Britannicus*.)

cette pensée, leurs actions et leurs paroles. C'est par de petites raisons que l'une regrette le pouvoir et que l'autre craint de le perdre ; et, malgré l'audace virile que leur a prêtée Racine, malgré l'énergie qui les rend capables de ces crimes où l'on risque sa propre vie, malgré des traits d'habileté politique, la nature féminine se trahit, dans Agrippine, par un dépit puéril, par des imprudences qui compromettent le succès à peine obtenu, par le besoin d'abuser du pouvoir avant même de l'avoir reconquis ; dans Athalie, par la croyance aux rêves, par des terreurs superstitieuses qui se trahissent sur son visage, par une imprévoyance qui la livre à ses ennemis.

Je sais bien que, dans la pièce de Racine, les rêves d'Athalie se réalisent, et que Dieu, voulant ajouter à son châtiment l'horreur d'en voir les approches, la pousse lui-même dans l'abîme qu'il lui montre ; mais il l'y pousse par ces passions qui ôtent le sens aux femmes, dans le pays où la loi de l'État leur donne la souveraine puissance sans leur donner la force d'en user.

Rien, dans ces créations de femmes, les plus originales du théâtre de Racine, rien n'excède l'humain. Leurs vertus ne sont pas hors de notre portée, ni leurs passions plus fortes que leur nature. Ce ne sont pas des particularités du cœur humain, qu'on nous donne à croire sur la foi d'anecdotes ; ces caractères appartiennent à l'histoire et point aux *Mémoires ;* ils ne sont extraordinaires que par l'auréole poétique qui les en-

toure et par la scène qui les grandit. Tout spectateur dont l'esprit est cultivé est leur juge ; tout homme qui a quelque expérience de la vie a rencontré leurs originaux. Plus d'un y reconnaît une femme aimée, la tendresse immense d'une mère, l'esprit de domination d'une épouse.

Là est la vérité du poëme dramatique. Nous vivons dans une si profonde obscurité sur nous-mêmes, et avec un si violent besoin de nous connaître, que nous appelons excellent l'art qui nous apprend qui nous sommes et avec qui nous vivons. Et tel est le charme de la vérité pour les mortels, qu'ils applaudissent à la peinture de leur propre misère, et qu'ils se consolent presque de souffrir en sachant pourquoi ils souffrent. La vérité, au théâtre, se manifeste toujours à nous par un retour sur nous-mêmes, pénible ou agréable, selon que la parole de l'acteur éveille en nous un écho de douleur ou de joie. Quiconque sort d'une représentation théâtrale sans y avoir été autant acteur que spectateur est incapable de ce noble plaisir. Ne disons pas qu'on rabaisse l'art en lui donnant l'office d'un enseignement : il n'y a rien de plus grand que le cœur du plus simple des hommes. L'art, qui est sorti de l'homme, aurait-il la prétention d'être plus haut que son origine? Pourquoi Dieu, dans la Genèse, prend-il la parole, si ce n'est pour nous parler de nous?

§ VIII.

DES CARACTÈRES D'HOMMES.

Les caractères d'hommes, dans le théâtre de Racine, sont inférieurs, pour la plupart, aux caractères de femmes. Agamemnon, Achille, dans *Iphigénie*, sont accablés par les sublimes originaux d'Homère. L'amour que Racine prête à Mithridate l'avilit. Corneille avait été mieux inspiré, en ne faisant pas Auguste amoureux, quoique la chose pût n'être pas invraisemblable, même d'Auguste. S'il est un soin à prendre dans la peinture des grands hommes, c'est de ne montrer que les côtés par où ils sont grands. On veut apprendre d'Auguste ce que son âme profonde cachait de pensées secrètes, d'ambition combattue, de fatigues et d'ennuis, dans la plus grande jalousie du pouvoir ; on veut savoir ce que c'est qu'un fondateur d'empire. Mithridate doit personnifier la lutte de l'univers contre Rome, et le génie de la barbarie aux prises avec le génie de la civilisation. Racine y a bien songé, dans le fameux discours de Mithridate à ses enfants ; mais plus le vieux roi est grand en parlant de ses défaites et de ses invincibles espérances, plus il s'abaisse par sa jalousie de vieillard amoureux et par les stratagèmes dont il use pour s'assurer s'il est trompé. Racine a donné de bien bons exemples ; cette fois, c'est une de ses fautes qui nous apprend que l'unité du caractère est la première des vérités théâtrales. Vainement oppose-t-on à cette vérité celle de l'homme « ondoyant

et divers ; » c'est au moraliste à nous faire voir cet homme-là. Mais au théâtre, si nous aimons les contrastes entre les différents rôles, nous ne les supportons pas dans le même. Une petitesse prêtée à un grand caractère ne nous fait pas réfléchir utilement sur l'imperfection de la nature humaine ; elle nous fait douter que le même homme puisse être à la fois si grand et si petit. Et le doute, au théâtre, c'est le froid : aussi *Mithridate*, malgré des scènes sublimes, est-il une œuvre froide.

Trois rôles d'homme seulement, dans Racine, sont de la force de ses plus beaux rôles de femme. C'est Néron, que le poëte a emprunté à l'histoire; c'est Acomat, qu'il a inventé tout entier; c'est Joad, dont les livres saints lui avaient fourni l'énergique esquisse.

Que veut-on, au théâtre, d'un personnage historique? Qu'il remplisse en quelque sorte sa renommée. Nous y sommes d'autant plus exigeants que le personnage est plus célèbre; et, si déjà son portrait existe, tracé par un peintre comme Tacite, il faut que le drame nous le rende égal à sa renommée, qu'il vive comme le portrait de l'historien et qu'il n'en soit pas la copie. Ce tour de force, Racine l'a réalisé dans le caractère de Néron. Néron, dans *Britannicus,* nous fait horreur comme dans l'histoire, mais plus efficacement, parce que cette horreur commence, s'accroît peu à peu, et qu'elle nous instruit en même temps qu'elle nous épouvante. Le Néron de Racine prépare au Néron de Tacite et le rend plus vraisemblable.

Voilà peut-être la création la plus hardie de Racine. La tragédie, d'ordinaire, prend les héros tout faits, à un certain moment de leur vie où ils ne changent plus. Dans *Britannicus*, Néron s'essaye à la pensée du crime ; il fait son apprentissage de tyran ; il se lasse de cette innocence qui n'est qu'une surprise de son éducation ; la bête féroce se sent des griffes et s'étonne de n'avoir encore rien déchiré :

> Je l'ai laissé passer dans son appartement,
> J'ai passé dans le mien,

dit-il en parlant de Junie. En un jour, en quelques heures, dans une action qui ne souffre pas de délais, Racine a marqué tous les pas de Néron dans la carrière du crime, et il l'a conduit des dernières contraintes de son éducation jusqu'à l'exécrable cruauté qui le poussera au parricide.

Acomat et Joad sont tout de l'invention de Racine. Pour les personnages d'invention, nous voulons qu'ils soient réels, qu'ils vivent comme les personnages historiques. Or l'histoire a-t-elle des héros plus vivants que Joad et Acomat? L'ambition, dans une cour où les mœurs en font une sanglante intrigue et où la mort violente est au bout de tous les desseins, c'est tout Acomat. Joad, c'est la foi et la politique, l'enthousiasme et le calcul, peut-être aussi l'ambition de la tutelle unie à la fidélité passionnée pour le pupille. Néron est un personnage historique dont Racine a fait une création ; Acomat, Joad,

sont des créations dont il a fait des personnages historiques.

La même vérité anime la plupart des rôles d'homme secondaires de son théâtre, Pyrrhus, Oreste, Burrhus, Narcisse, Xipharès, Mathan, Abner. Un souffle de vie immortelle a passé de l'âme de Racine dans chacun de ces personnages. Sous le héros de la fable, je reconnais dans Pyrrhus le jeune prince exalté par la jeunesse, l'orgueil, la puissance, le courage; cruel, comme il est généreux, par emportement; qui n'a, pour résister à sa passion, ni le sens moral, ni l'expérience qui en donne les scrupules. La fatalité qui pèse sur Oreste est ce mélange de passion et d'ennui de soi qui mène au crime par le dégoût. Burrhus est l'honnête homme à la cour, un gouverneur qui élève un prince pour les vertus de la vie privée. Narcisse est le noir complaisant de tous les vices d'autrui pour contenter les siens. L'ambitieux que la faveur étourdit et précipite, c'est Mathan; le soldat qui a servi sous deux maîtres, et qui obéit au second en gardant sa foi au premier, c'est Abner. Qu'y a-t-il de plus aimable que Xipharès, ce fils d'un grand homme, qui ne sait rien de plus beau que l'honneur d'avoir un tel père, qui entre par tendresse dans tous les desseins de Mithridate, et, dans sa haine contre les Romains, sacrifie, comme un héros de Corneille, sa passion au devoir filial?

§ IX.

QUELLE IDÉE SE FAISAIT RACINE D'UNE TRAGÉDIE PARFAITE. — DE LA SIMPLICITÉ D'ACTION. — DES TROIS UNITÉS.

J'ai indiqué, au chapitre sur Corneille, quels étaient, au temps de ses premiers ouvrages, les modèles de la tragédie. Il y en avait de deux sortes : les anciens, dont on imitait les plans ; le théâtre espagnol, plus présent, rendu populaire par la connaissance et l'usage presque général de la langue espagnole, et par la mode, qui donnait crédit à tout ce qui venait d'Espagne. Corneille ne connut que médiocrement le théâtre grec ; il était versé, au contraire, dans le théâtre espagnol ; il l'avait imité dans ses imitateurs français, avant de l'étudier dans la langue originale. Il suivit les exemples de ce théâtre, mais en homme de génie qui ajoute plus qu'il n'emprunte à ses modèles. J'ai dit à quelle marque principale on reconnaît, dans ses pièces, l'influence des exemples espagnols : c'est que les situations y déterminent les caractères et sont l'effet, souvent artificiel, d'une action complexe.

Racine, venu à une époque où les modes d'Espagne perdaient faveur, nourri dans une école où l'on pratiquait l'antiquité, s'attacha aux modèles du théâtre grec. Il les étudiait la plume à la main ; il y notait, pour en faire son profit, soit les vérités de passion, soit l'art de les mettre dans le plus beau jour. Il rapporta de ce commerce les deux principes les

plus opposés aux expédients du théâtre espagnol : une action simple, des situations suscitées par les caractères.

C'est là le principal dans la tragédie. Le reste est particulier, local, anecdotique, vrai seulement pour quelques-uns et par la diversité des opinions ; tandis qu'une action simple, des caractères produisant des situations, c'est la vérité pour tous, du consentement de tous.

Racine reconnut dès l'abord, dans cette simplicité d'action si fort du goût des anciens (1), non un procédé, car c'est l'absence même de tout procédé, mais la conformité du théâtre avec la vie.

Ce qui nous touche dans la tragédie, comme il en fait la remarque excellente, c'est la vraisemblance. Or quelle vraisemblance y a-t-il à entasser dans les deux heures que dure une représentation, sous peine d'excéder la faculté si bornée que nous possédons même pour le plaisir, assez d'incidents pour remplir des mois et peut-être des années? La véritable invention, c'est de trouver un événement tragique qui s'accomplisse sur la scène en aussi peu de temps qu'il en eût fallu dans la réalité ; c'est de ne lever la toile que sur des personnages mûrs pour l'événement, que leur vie antérieure, leurs intérêts, leurs passions, ont amenés, comme de force, dans le même lieu et dans le même temps, autour d'un personnage principal de qui tous dépendent, chacun plein de sa

(1) Préface de *Bérénice*.

ıssion, abondant dans son sens, ne pouvant plus ni culer, ni se dérober à la catastrophe qu'il a pré-rée par tout ce qu'il a été et par tout ce qu'il est. :la est si bien la vie, que, lorsque nous parlons de ıelque aventure tragique, nous appelons fatalité t enchaînement invincible des causes et des effets, :s caractères et des situations, par lequel chacun ıurt au-devant du personnage qu'il aurait le plus intérêt à éviter, et se précipite vers sa destinée, ıi n'est que le châtiment de sa volonté aveuglée par ı passion.

Voilà ce que le simple et profond génie des an-ens avait vu dans la vie, et ce que Racine a imité 'eux, comme on imite la vérité, en la trouvant à ɔn tour. Il cherchait, non dans son imagination, ɔmme les poëtes espagnols, mais dans la tradition t dans l'histoire, des tragédies toutes faites, qui lui ffrissent une action simple à remplir par la violence es passions, par le développement des sentiments, ar l'analyse en action des caractères. De là ce qui été dit de ses nombreuses ébauches, et de quan-té de sujets essayés par lui et abandonnés, parce u'il eût fallu pour les traiter des ressorts extraor-inaires, suppléer au manque de matière par l'arti-ce et imaginer au lieu de créer. De là son usage 'écrire ses pièces d'abord en prose, afin d'éviter 'illusion du poëte, et ce chatouillement de l'imagi-ıation et de l'oreille, qui aurait pu troubler son ju-ement. Il voulait voir son œuvre à nu, sans orne-ɒents, pour en mieux suivre le plan, et pour qu'au-

cun moyen de métier ne se glissât sous le déguisement de vers heureux.

Aussi disait-il pour marquer le dernier degré d'avancement de ses pièces : « Je n'ai plus que les vers à faire. » Mot profond, qu'on n'attendait guère du poëte qui passe pour avoir donné le plus de soin au vers.

Que penserait Racine, lui qui ne se souciait que de l'invention, de tous ces éloges qu'on fait de son talent d'écrire? Il faut le prendre au mot. Les vers ont été pour lui le travail secondaire; le travail principal, c'était la pensée, c'était le plan. Trouver des caractères, les engager dans des intérêts naturels et contradictoires, faire sortir de cette lutte des situations vraisemblables et un événement suprême qui punît ou récompensât chacun selon ses actes, voilà où portait tout l'effort de Racine. C'est le travail de l'architecte qui dessine et fonde l'édifice, comparé à celui de l'ouvrier qui le bâtit.

En louant surtout les vers dans les ouvrages de Racine, on loue ce qu'il en estimait le moins. Pour le juger à son prix, il faut fermer les oreilles aux séductions de sa poésie, et chercher, sous les grâces de l'exécution, ce travail de fondation, qu'il en regardait comme la plus solide partie. Alors seulement on connaît le génie de Racine, et l'on s'étonne plus de la force de ses plans que de la beauté de ses vers.

Dirai-je, en ce qui me touche, que voulant, sur la foi de sa parole, le juger par où il croit avoir le plus mérité de son art, j'ai mis en prose certaines de ses

tragédies, pour en mieux apprécier la conduite, et que ce simple canevas me donnait une plus haute idée du génie de Racine que toutes les splendeurs de ses vers? Est-ce à dire que les vers, lus après cette étude, perdissent de leur prix? Ils ne m'en paraissaient que plus beaux; mais, au lieu d'admirer la main qui les a tracés, je sentais le cœur qui les inspirait; et cette harmonie racinienne, dont on lui fait un mérite exclusif, ne m'y semblait plus que l'effet général de toutes les convenances réunies.

§ X.

DE LA RÈGLE DES TROIS UNITÉS.

Quand je pense à Shakspeare, qui n'a pas connu ces fameuses règles; à Corneille, qui en a plus disserté qu'il ne les a appliquées, je ne suis pas tenté de prendre fait et cause pour elles. Mais, quand je pense à *Polyeucte*, où Corneille s'en est le plus rapproché; à *Athalie*, qui en est l'application la plus complète, je me demande si les trois unités ne sont pas, sous un titre pédantesque, le dernier degré de conformité du théâtre avec la vie.

Non, il n'est plus permis à personne, après *Polyeucte* et *Athalie*, de regarder ces règles comme une invention des grammairiens et des rhéteurs, ou plutôt, puisqu'elles nous viennent d'Aristote, comme un code imposé aux poëtes par le caprice d'un philosophe.

Il n'est plus permis de dire qu'elles sont une gêne pour l'homme de génie, puisque voilà les deux plus beaux ouvrages de notre théâtre tragique, où l'effort qu'elles ont coûté est si peu sensible, que les auteurs semblent les avoir rencontrées, sans les chercher, parmi toutes les autres sortes de vérités qui rendent ces pièces immortelles.

Il est évident que dans un sujet où l'unité d'action, de temps et de lieu est dans la nature des choses, il n'y a pas de place pour les hors-d'œuvre, pas un instant pour les tirades d'un acteur aimé du public, ni pour les oiseuses répliques d'un confident, ni pour ces monologues qui dissimulent le mauvais emploi du temps ; que là où l'action marche, l'exécution ne risque pas de languir ; que là où chaque sentiment, chaque pensée est un pas vers l'événement, la langue, n'ayant rien à dire qui ne soit nécessaire, ne faiblira pas.

Ces règles ne sont donc pas de vaines recettes imaginées pour produire des effets de théâtre ; c'est la loi par laquelle la tragédie se confond avec la vie elle-même.

De même que le langage de la passion la plus emportée peut se ramener à un raisonnement rigoureux, et presque à un syllogisme d'école ; de même, dans tout événement tragique produit par des caractères, des intérêts et des passions en lutte, l'homme de génie trouvera les trois unités, non comme cause, mais comme effet. Il verra que cet événement agite à la fois tous les personnages, que tous sont

dès l'abord sous l'empire de la catastrophe qui se prépare : voilà l'unité d'action. Il remarquera ensuite que plus les personnages sont tranchés, plus ils se cherchent, se poursuivent, jusqu'à ce qu'ils en viennent aux mains; qu'il n'y a point de muraille qui empêche des ennemis irréconciliables de se joindre; que les passions aux prises veulent en finir : voilà les unités de temps et de lieu.

Dans la plus parfaite des tragédies de notre théâtre, *Athalie*, les trois unités ne seraient-elles pas une suprême vérité ajoutée à toutes les autres?

Corneille prenait ces fameuses règles un peu trop à la lettre. Leur antiquité, la mode, qui peut s'attacher même à des règles, en faisaient de son temps une chose sainte. Corneille les respecta plus qu'il n'en fut convaincu. Il n'est pas jusqu'aux subtilités dont elles sont obscurcies dans Aristote, jusqu'aux *parties de quantité et d'extension*, avec lesquelles il n'ait cru devoir compter. Rien n'est plus charmant que son contentement modeste en parlant de la conformité de ses pièces avec ces règles, si ce n'est l'air timide dont il demande grâce pour les légères infractions qu'il s'est permises. Il avait plus médité ces abstractions qu'il n'avait lu les tragiques grecs; et, comme on ne raffine pas impunément sur des abstractions, ce grand homme s'y égarait. Ce qu'il a écrit là-dessus ressemble fort à une discussion théologique, où un casuiste essaye de concilier avec un dogme absolu des faits qui le contrarient. Il en est fort souvent incommodé, mais il n'ose s'en

plaindre; et, quand il s'y soustrait, il s'excuse sur ses bonnes intentions.

Racine ne parle nulle part des trois unités. Il ne les prenait point pour des lois antérieures à la tragédie, mais pour des effets, pour des degrés de ressemblance avec la réalité, dont les poëtes anciens avaient donné des exemples et les critiques la théorie. Il étudiait les œuvres plutôt qu'il ne subtilisait sur les doctrines. Il n'arrangeait pas son poëme d'après ces règles, et il ne s'avisa jamais de leur rien sacrifier de la nature des choses; mais en méditant fortement son sujet et en y réunissant toutes les vraisemblances, il rencontrait les unités.

Corneille, à son début, dans cette première mollesse de l'esprit qui reçoit toutes les empreintes, avait été surpris par le mécanisme du théâtre espagnol. Plus tard, le crédit des fameuses règles l'avait intimidé. Il voulut mettre d'accord ce qu'il avait fait avec ce qu'on lui donnait à croire. Dans ces subtilités, il perdit jusqu'au sentiment du mérite relatif de ses pièces. Ainsi, après avoir écrit le *Cid*, *Cinna*, *Horace*, *Polyeucte*, fruits divins de son génie émancipé de la mode espagnole et libre encore de la mode des unités, laquelle de ses pièces va-t-il citer en preuve du bon effet de je ne sais quelle règle? Je vous le donne à deviner : c'est *Mélite!*

Plus Racine produit, plus il se rapproche de l'idéal de l'art dramatique, la simplicité d'action. Par cette force de méditation qu'il sait si bien cacher sous la facilité de l'exécution, en suivant ses person-

nages là où les entraînaient invinciblement leurs caractères, leurs intérêts et leurs passions, il arriva naturellement et tomba pour ainsi dire sur la règle des trois unités. C'est ainsi que, par un dernier effort de l'art, il composait *Athalie*, le chef-d'œuvre de notre scène, la pièce à la fois la plus conforme aux règles des anciens et la plus libre de toutes les servitudes théâtrales.

§ XI.

Athalie.

Athalie est une de ces tragédies toutes faites, comme les cherchait Racine. Il n'a rien eu à imaginer, et le peu qu'il y a mis du sien est si admirablement lié à la donnée de l'Ancien Testament, que le poëte semble avoir suppléé quelque omission de l'historien sacré. L'invention, ç'a été de trouver, dans un des plus tragiques événements de l'Histoire sainte, une tragédie aux conditions où la voulait Racine, avec toutes les vraisemblances qui font d'une fable une réalité.

Les livres saints offraient à Racine, dans l'enceinte de la même ville, deux familles de race royale séparées par la haine et le meurtre, l'une victorieuse et sur le trône, l'autre vaincue, mais restée maîtresse de la religion nationale, gardant au fond du temple le roi légitime, et tolérée parce qu'on la croyait faible. Il vit tout ce qu'il y avait de pressant, d'irrésistible dans ce contact de l'usurpation et du droit,

de la religion et de l'idolâtrie, outre la volonté du Dieu des vengeances, qui joue le même rôle, dans *Athalie*, que le dieu Destin dans le théâtre grec.

Le sujet, c'est un soupçon d'Athalie, aigri par un songe que rendent vraisemblable la situation de cette reine, son esprit violent, ses sanglants souvenirs. Dans ce songe, elle s'est vue poignardée par un enfant; au temple, elle reconnaît cet enfant dans Joas. Dès lors, il faut que Joas lui soit livré, ou qu'il périsse.

Cet événement agite et absorbe tous les personnages de la pièce, selon leurs caractères, leurs intérêts et leurs passions. Athalie y porte l'inquiétude attachée à l'usurpation violente, l'ardeur d'une femme impérieuse, l'audace qui ne voit pas le péril; Joad, l'esprit de Dieu, l'enthousiasme pour la foi de David opprimée, et, comme mobiles humains, l'attachement d'un sujet à son roi, d'un oncle à son neveu, le tendre intérêt d'un homme pour un enfant échappé aux assassins; peut-être l'ambition de la tutelle, et la rivalité de puissance entre le pontificat et la royauté. Les personnages secondaires, autour d'Athalie et de Joad, sont engagés dans l'événement par des causes pour ainsi dire proportionnées à leurs rôles : Mathan, par sa jalousie contre Joad et la mauvaise conscience d'un apostat; Abner, par sa muette fidélité au sang de ses rois, à laquelle se mêle l'esprit d'obéissance militaire aux puissances établies; Josabeth, par une tendresse mêlée de crainte, qui lui fait préférer

pour son enfant adoptif la sécurité à la gloire: Zacharie, son fils, par l'âge, qui le rapproche de Joas, et par la communauté de leurs pieux amusements dans le saint lieu; Salomith, cette charmante sœur de Zacharie, par les soins qu'elle a donnés, de moitié avec sa mère, au mystérieux enfant qu'elle aime sans le connaître.

Du moment qu'Athalie est entrée dans le temple, tous ces cœurs sont saisis à la fois d'un trouble qui va croissant jusqu'à la fin; il n'y a plus ni paix ni trêve possible. Ce n'est pas l'artifice du poëte qui enferme tous ces personnages dans la même action, dans le même lieu, dans la même heure; c'est la nature des choses: c'est la terrible fatalité des livres saints qui livre le méchant au dieu de la guerre et des vengeances.

On est sous le charme quand on lit ces beaux vers que Voltaire admira soixante ans, jusqu'au jour où il eut la faiblesse d'en vouloir à *Athalie* d'être un sujet chrétien; mais on est saisi d'étonnement lorsque, dépouillant la pièce de ce magnifique vêtement, on l'étudie dans son plan, dans son nœud, dans les entrées et les sorties, dans la convenance et l'à-propos du langage de chacun, dans le rapport de l'action au temps et au lieu; en un mot, quand on compare l'art à la vie. Là, le personnage qui entre ne vient pas seulement pour remplacer celui qui sort; l'action, en se personnifiant dans le premier, ne quitte pas pour cela le second, elle le suit; et dans le même temps qu'on est occupé de ce qui se passe

sur la scène, on est inquiet de ce qui se prépare au dehors. Nul ne se retire sans que l'action ne l'y force, ou ne revient sans qu'on l'attende et à l'instant précis où il est attendu; au lieu d'un effet de surprise, le spectateur éprouve l'émotion d'un homme qui voit se réaliser ses pressentiments.

C'est ainsi que Racine, en rapprochant de plus en plus l'art de la réalité, a fini par l'y confondre, et a surpassé les anciens en l'appliquant de leurs propres règles. Il perfectionna de la même façon tout ce qu'il leur avait pris. Les anciens lui avaient donné le chœur : il le lia plus étroitement à l'action, et l'y intéressa par des sentiments plus personnels. Dans le théâtre antique, le chœur représente la foule; c'est quelque vieillard sans nom qui la conduit et qui parle pour tous. Dans *Athalie,* le chœur est composé de jeunes filles, que tantôt Josabeth, tantôt l'aimable Salomith associent à leurs sentiments. Il ne moralise pas froidement sur ce qui se passe; il souffre, il craint, il espère; il a sa part des dangers, il est menacé par la catastrophe. Ses chants, soit qu'ils expriment l'espérance, la crainte ou la prière, continuent l'action, et prolongent, pour ainsi dire, chaque acte jusqu'à l'acte suivant.

Par exemple, la fin du premier acte nous a laissé sous l'impression des redoutables confidences que Joad vient de faire à Josabeth. Le chœur, introduit par Salomith, chante la grandeur et la bonté de Dieu; il en rappelle les preuves les plus éclatantes, et, il vient en aide à Joad, en achevant de raffermir

la foi d'Abner et en relevant le courage de Josabeth.

Au second acte, Athalie vient d'interroger Joas. Le chœur chante la fermeté de l'enfant, l'iniquité d'Athalie, les profanations des sectateurs de Baal, le réveil qui doit interrompre leur songe passager. L'action marche; elle gronde, pour ainsi dire.

Dans le troisième acte, Mathan demande qu'on lui livre Joad. Joad le chasse du temple. Encore tout frémissant des paroles d'anathème dont il a accablé son ennemi, il prophétise. Les lévites s'arment. Que font les jeunes filles? Elles s'effrayent de ces préparatifs. Les unes espèrent, les autres pleurent Sion. L'ambiguïté de la prophétie les laisse dans l'incertitude : mais le sentiment qui domine à la fin est celui d'une résignation confiante.

Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

Joas est couronné au quatrième acte. Joad range les lévites en bataille; il exhorte Joas à mourir en roi. On attend Athalie. Le cœur entonne l'hymne du combat; il interpelle Dieu; l'esprit de guerre a passé dans ces aimables filles. Tout à coup la trompette des Tyriens se fait entendre autour du temple. La place du chœur n'est pas au milieu des armes; Salomith entraîne ses sœurs au plus profond du temple.

Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du *redoutable sanctuaire*.

Voilà ce que Racine appelait modestement se conformer au goût des anciens. Il les imitait en marchant dans les mêmes voies; il les surpassait en se conformant plus sévèrement à cette loi de la vraisemblance qu'ils ont eu la gloire d'inventer.

Pour la rendre plus sensible dans *Athalie*, Racine se passa d'incidents, d'épisodes, de monologues, ressources des poëtes faibles, tentations même pour le génie. Il sut aussi n'avoir pas besoin de confidents. Le seul confident, dans la pièce, c'est Nabal; mais Nabal n'est pas inutile; il a sa physionomie. Il n'est ni à Baal ni au Dieu d'Israël; c'est un officier subalterne de la cour d'Athalie, qui voit dans l'événement un coup à faire. Les confidents ne sont si froids que parce qu'on ne les emploie pas pour leur compte; ils servent, soit à épargner aux personnages principaux des monologues, soit à leur éviter l'embarras d'attendre seuls l'interlocuteur véritable qui n'arrive pas. Ils remplissent les intervalles que l'imperfection du poëme a laissés. Nabal remplit un office; et, sans vouloir exagérer le mérite du rôle, n'est-ce pas un trait de convenance et de vérité d'avoir donné pour confident à l'apostat Mathan un indifférent qui n'est dupe ni de son ambition ni de ses remords?

Enfin, il semble que Racine, en se passant d'amour dans *Athalie*, ait voulu tirer la tragédie de la plus dangereuse des servitudes. Était-ce pour approprier sa pièce à l'établissement pieux auquel il la destinait? Était-ce plutôt l'effet de ses réflexions sur

la fragilité inévitable des peintures de l'amour? Quoi qu'il en soit, en faisant une pièce sans amour, il la déroba à ces caprices d'imagination qui, depuis l'existence de notre théâtre, nous ont fait si souvent applaudir l'amour dans la galanterie. Aussi le temps, qui fait des ruines dans tous les monuments de l'esprit, et qui en effeuille, pour ainsi dire, tout ce qui n'est pas de marbre, a respecté le noble édifice d'*Athalie.* La mode a abdiqué tous ses droits sur ce chef-d'œuvre. C'est assez qu'en lui fermant la scène pendant trente ans (1), elle se soit vengée du poëte qui s'était soustrait à son empire, et qu'elle l'ait attristé un moment du doute d'avoir réussi.

De tous les chefs-d'œuvre de notre scène, aucun n'a eu, au même degré, cette fortune unique de ne réussir pas moins à la représentation qu'à la lecture. La dramatique des scènes, la beauté du spectacle, des tableaux à chaque acte et que l'action rend nécessaires, une musique qui ne sent point l'artifice, et qui, étant un religieux usage du lieu où se passe la scène, ajoute à la vraisemblance; voilà ce que Racine a fait pour le spectateur (2). Quant au lecteur, la perfection de ces vers lus dans le recueillement d'un œil que ne distrait pas le spectacle, le

(1) *Athalie* ne fut représentée qu'en 1720.

(2) Ceux qui ont vu Talma jouant le rôle de Joad, dans une de ces représentations dont lui-même ordonnait la pompe, ne se souviennent pas d'avoir rien vu ni rien imaginé de plus grand en fait de représentations théâtrales. Et cependant il y manquait l'Athalie de ces derniers temps.

dédommage de tous les plaisirs qui ne lui arrivent pas par les sens; et, s'il n'entend pas la musique des chœurs, il reçoit par l'oreille de l'âme l'harmonie de leurs strophes divines. Racine a-t-il donc pensé à ceux que la maladie, l'éloignement, la pauvreté peut-être, empêcheraient d'assister à ces nobles fêtes de l'esprit? Pour combien de gens ce chef-d'œuvre n'a-t-il pas été le petit livre de choix dont parle Horace, qui, lu trois fois d'un esprit purifié, calme les douleurs de l'âme (1).

§ XII.

DE LA LANGUE DE RACINE, ET DE QUELQUES ILLUSIONS AUXQUELLES DONNE LIEU LA PERFECTION DE CE POETE.

L'admiration n'a rien laissé à dire d'essentiel sur le langage de Racine. La variété de ce style, qui en est la qualité la plus éminente, ce mérite de force où la force sied ; cet éclat tempéré, ces grâces, cette vigueur, cette souplesse, cette mollesse même où la situation le veut, qu'est-ce autre chose que la conformité du langage dramatique avec la vie? La langue de Racine est celle de ses personnages. Il l'a tirée du fond de ces cœurs que troublent des passions si diverses, et qui sont à la fois les plus agités et les plus exercés à lire en eux-mêmes. On a dit qu'il avait créé d'innombrables rapports de mots ; qu'il avait été tout à la fois le plus hardi et le plus sage des novateurs; qu'aucun n'a plus risqué que

(1) *Épîtres*, liv. I, I, 37.

lui ; qu'il excelle dans le style elliptique. J'aimerais mieux qu'on l'eût loué de n'avoir point songé à tout cela, mais bien d'avoir rencontré naturellement toutes ces richesses de l'expression, en ne cherchant que la vérité des sentiments.

Cette variété, image de la diversité des caractères et des passions, échappe à plus d'un esprit trop prévenu pour certaines qualités particulières du style, pour la force, par exemple, ou pour l'éclat des figures. J'ai vu des gens d'esprit que leur admiration pour Corneille, qui est hors de pair dans les endroits de force, rendait injustes pour Racine. Je les compare à ceux qu'un goût opposé, et également exclusif, pour la pureté du langage, fâche contre Corneille, et qui sont près de lui faire un crime d'avoir laissé quelque chose à perfectionner, et de n'être pas à la fois Corneille et Racine. Mais on fait moins de tort à Racine en lui préférant la force de Corneille, qu'en admirant avec excès la pureté de son langage. Écrire purement en vers, au temps de Corneille, c'était inventer; au temps de Racine, c'était suivre.

Croire qu'on lui a donné son rang quand on l'a appelé le plus harmonieux des poëtes, n'est pas une moindre injustice. Qui donc songe à l'harmonie en lisant les rôles de Néron, d'Acomat, d'Athalie, de Phèdre, d'Hermione? J'ai peur qu'on n'accorde si libéralement à Racine le privilége d'une qualité dominante, que pour lui refuser les autres. L'harmonie de Racine, pas plus que la douceur de Vir-

gile, n'amollit l'expression des sentiments qui veulent de l'énergie. Mais dans ces deux divins poëtes les nuances sont si justes et l'œuvre entière si harmonieuse, que l'impression dernière est une certaine douceur par laquelle je veux bien qu'on les distingue, mais non pas qu'on les résume.

C'est la douceur, ou, pour parler plus juste, la plénitude que nous éprouvons à la vue d'un de ces grands paysages où la nature a réuni tous les contrastes, depuis les âpres rochers qui portent encore l'empreinte primitive de la création, jusqu'aux paisibles campagnes dont le travail de l'homme renouvelle incessamment l'aspect.

Cette qualité suprême n'appartient qu'aux génies du premier ordre. Ne faisons pas de comparaisons, pour n'exciter pas de disputes; mais n'hésitons pas à dire que ce mérite d'harmonie et de douceur n'est que l'effet de la réunion de tous les autres, et que ce qu'entendent par là ceux qui y regardent de près, c'est la perfection. Mais tel est le propre de la perfection, que les uns ne la voient pas, et que les autres ne la supportent pas. Les premiers aiment mieux le génie qui fait des chutes, parce qu'au moment où il tombe il se rapproche d'eux. Les seconds apportent dans l'art l'esprit de la démocratie: la perfection, c'est du privilége, c'est de l'autorité; ils la nient. Le plus grand nombre, fort heureusement, la reconnaît et l'adore. Les débats qu'elle soulève passent, et elle demeure; et l'esprit humain est grand tant qu'il en conserve le sens.

CHAPITRE NEUVIÈME.

§ I. De la comédie au temps de Corneille. — Ce qu'il en en fit. — *Le Menteur.* — Ce qu'il laissait à faire. — § II. De trois sortes de comédie dans Molière. — La comédie d'intrigue. — *L'Étourdi.* — § III. La comédie de caractère et de mœurs. — *L'École des Maris.* — *L'École des Femmes.* — § IV. De la haute comédie. — *Le Misanthrope.* — *Tartuffe.* — *Les Femmes savantes.* — Des autres pièces de Molière. — § V. Des sources de Molière. — § VI. Pourquoi, des trois grands poëtes dramatiques du XVIIe siècle, Molière a-t-il le moins perdu au théâtre ?

§ I.

DE LA COMÉDIE AU TEMPS DE CORNEILLE. — CE QU'IL EN FIT. — *Le Menteur.* — CE QU'IL LAISSAIT A FAIRE.

Pour bien apprécier le prodigieux mérite d'invention de Molière, il faut savoir où en était, vers le milieu du dix-septième siècle, l'art de la comédie, ce que Corneille avait fait pour cet art, ce qu'il laissait faire après lui.

La fin du seizième siècle avait vu naître, de la double imitation des anciens et des Italiens modernes, un essai de comédie où des traits de mœurs véritables et des indications de caractères sont perdus parmi des scènes de nuit, des travestissements, des reconnaissances, dans un dialogue assaisonné d'obscénités. L'auteur de cet essai était un Champenois, Pierre de Larivey. La comédie des *Esprits* offre un caractère d'avare tracé avec beaucoup de conduite, et dont Molière n'aurait pas dé-

daigné certains traits (1). Après cette pièce et d'autres du même genre, une nouvelle imitation, celle du théâtre espagnol, fait tomber de mode l'imitation de la farce italienne, et produit la tragi-comédie, où se distinguent, après Hardy et sur ses traces, les Théophile, les Scudéry, Racan, Rotrou et Corneille, avant d'être le grand Corneille.

Au moment où ce grand homme parut, trois genres d'ouvrages dramatiques défrayaient le théâtre : la tragédie, imitée des anciens; la tragi-comédie, imitée des Espagnols; la farce, imitée de l'italien. Quelques pièces pourtant s'intitulent *comédies*. Les intrigues de la tragi-comédie en font la matière; la farce en fait l'assaisonnement.

Pour ne parler que de ces premières ébauches de comédies, au lieu de caractères, on y trouve des situations; au lieu des ridicules de la nature, des ridicules exagérés ou imaginaires; au lieu de personnages, les types de certaines professions, un docteur, un capitan, un juge; au lieu de la vraisemblance dans l'action, un auteur mettant tout ce qu'il a d'esprit à la violer. Ce ne sont que rencontres impossibles, confusions de noms, générosités tombées du ciel, pardons où l'on attendait des vengeances, cachettes dans les murailles, derrière les tapisseries, *aparté* pour unique moyen des effets de scène; un mélange grossier de traditions grecques

(1) Il faut lire le jugement que porte de Pierre de Larivey et de sa pièce M. Sainte-Beuve, dans son *Histoire de la poésie du seizième siècle*.

ıtines, espagnoles et italiennes ; et, pour la part la France, de gros sel gaulois, la seule chose qui quelque saveur dans ce ragoût.

Les situations, presque toujours les mêmes, tour- ›nt autour de quelque amour, qui d'amour dé- :ndu devient légitime. Le premier cavalier venu, la ›remière dame jeune et jolie sont les héros de ce :oman. On ne songeait pas à leur donner de caractères ; l'intérêt, dans ces sortes de pièces, ne consiste pas dans la contrariété du caractère et de la passion, mais dans les complications qui séparent les deux amants. Les auteurs commençaient par imaginer une suite et une confusion d'incidents singuliers : c'était là l'invention. Ils y jetaient ensuite des personnages de convention, jouets de situations qui n'étaient pas l'effet des caractères. Rien n'y est vraisemblable ; plus le spectateur est dépaysé, plus la pièce est heureuse. Il n'est pas jusqu'à l'architecture des maisons qui n'y soit de fantaisie. Il faut, pour ces jeux de situation, des murs perméables, et surtout une absence innocente de précautions, qui facilite ces entrées et ces sorties dont l'entre-croisement amusait tant le public espagnol.

Voilà ce que nos auteurs imitaient des Espagnols. Ils leur empruntaient tout ce qui peut se prendre ; ils ne savaient pas se donner la verve d'un Lope de Véga, ni tout ce qui échappe de vérités à un génie heureux, malgré son public et malgré lui-même. Ils ne se doutaient pas, et je l'entends des plus habiles, que la comédie fût autour d'eux, à leur main,

en eux. Quant au public, personne ne l'avait encore averti qu'il n'y a pas pour lui d'amusement solide sur la scène s'il n'en est la matière, et qu'il doit apporter la comédie au théâtre pour l'y trouver. Il perce pourtant à travers tout ce factice de l'imitation espagnole plus d'un trait de naturel, et la grande beauté que la comédie devait tirer de la peinture des mœurs du temps s'annonce de loin par des allusions piquantes aux ridicules du jour. La farce, faut-il le dire? était plus près de la nature que la comédie ; c'était une caricature fort exagérée, mais on pouvait y entrevoir l'original. La comédie proprement dite n'était qu'un jeu d'esprit dont s'amusaient, comme des enfants aux marionnettes, ceux qui devaient plus tard fournir la matière de la vraie comédie, le jour où un homme de génie devait la créer, en mettant le parterre lui-même sur la scène.

Il faut chercher, dans les pièces de début de Corneille, ce qu'était le théâtre, et la comédie en particulier, avant le Corneille du *Cid* et de *Cinna*. L'imitation de la tragédie latine a produit *Médée;* l'imitation de la tragi-comédie espagnole, *Clitandre;* la comédie s'essaye dans six pièces, dont *Mélite* est la première et la meilleure. Aucune de ces pièces ne vaut les bons ouvrages de Lope ; mais, comparé à ce qui se faisait alors en France, c'était le meilleur dans le médiocre. Si le génie dramatique s'y montre à peine, le grand écrivain en vers s'y révèle déjà tout entier. Dans ces pièces froides, embrouil-

lées, dont l'intrigue est plus subtile qu'ingénieuse, vrais logogriphes à la lecture, il y a une force de langage inconnue avant Corneille. C'est un style tout formé, plus franc que la pensée, facile parmi ces embarras du plan et ce pêle-mêle d'incidents; quelque chose de sec, mais de spirituel et de vigoureux; un grand poëte qui pointe sous l'imitateur de Hardy.

Deux autres qualités annonçaient la comédie : une conversation de bonne compagnie, d'honnêtes gens, comme on disait alors; et l'absence des trivialités cyniques dont les auteurs croyaient égayer leurs compositions insipides. Corneille tend plus haut qu'aucun autre poëte de son temps. S'il n'arrive pas tout d'un coup à la comédie, c'est déjà de l'invention que de se priver, par pudeur de génie ou par dédain, des moyens d'effet le plus à la mode, et d'élever le goût du public, avant de lui offrir les vrais modèles. Le public même n'en demandait pas plus; la preuve, c'est le succès de *Mélite*, qui n'excita guère moins d'applaudissements que le *Cid* neuf ans après, et rendit nécessaire l'établissement d'une seconde troupe de comédiens. On battait des mains à ces spirituelles boutades de Tircis contre les mariages d'amour :

Pauvre amant, je te plains, qui ne sais pas encore
Que, bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût on n'a qu'à l'épouser.
Un bien qui nous est dû se fait si peu priser,
Qu'une femme fût-elle entre toutes choisie,
On en voit en six mois passer la fantaisie...

7.

Mais, lui dit Éraste, tout le monde médit de ce joug, et tout le monde y vient :

Pour libertin qu'on soit, on s'y trouve attrapé;
Toi-même, qui fais tant le cheval échappé,
Nous te verrons un jour songer au mariage.

Tircis répond :

Alors ne pense pas que j'épouse un visage :
Je règle mes désirs suivant mon intérêt.
Si Doris me voulait, toute laide qu'elle est,
Je l'estimerais plus qu'Aminte et qu'Hippolyte;
Son revenu chez moi tiendrait lieu de mérite :
C'est comme il faut aimer (1).

Voilà déjà le langage de la comédie : encore un pas, et nous aurons les caractères et les mœurs ; et ce langage, déjà si ferme, nourri de pensées plus sérieuses, prendra plus de corps et s'épurera. Ce pas, Corneille n'en fit que la moitié; mais c'était assez pour sa gloire, et assez pour emporter le reste. *Le Menteur* nous met bien loin de *Mélite*, et nous fait toucher à *l'École des Maris*.

Le Menteur.

C'est encore le théâtre espagnol qui avertit Corneille de son propre génie. Une tragédie espagnole avait suscité *le Cid;* une comédie espagnole suscita *le Menteur*. Le génie de Corneille avait quelque chose

(1) *Mélite*, acte I, sc. I.

d'espagnol. Les Grecs, qu'il connut plus tard et mal, ne le frappèrent pas aussi vivement que les Espagnols ; et quant aux Latins, qui lui furent plus familiers, ceux qu'il goûta le plus furent les Latins de sang espagnol, Lucain, Sénèque le Tragique, qu'il appelle le grand Sénèque (1). Le tour d'esprit de ce grand homme était un peu tourné vers la déclamation, et quelquefois plus touché du grandiose que du simple. Je m'imagine qu'il n'eût pas reconnu Hercule dans cette statuette de Lysippe, dont parle Stace, si petite à l'œil, mais si grande par l'air de grandeur divine que lui avait imprimé l'artiste (2).

Situations, caractères, peintures du temps, langage de la conversation, toutes ces parties de la comédie sont dans *le Menteur*, les unes esquissées, les autres déjà en perfection. C'est pourtant moins un modèle qu'une indication supérieure de la vraie comédie.

Le principal personnage, le Menteur, n'est un caractère que par comparaison avec les types imaginaires de la comédie d'intrigue. Il n'existe pas de menteurs qui soient seulement menteurs. L'habitude de mentir n'est qu'un travers de plus chez un homme qui en a de plus graves, un calcul mal-

(1) Préface du *Menteur*.

(2) Stace, liv. IV, silv. IV, en parle avec enthousiasme :

.... Deus, ille deus ; seseque videndum
Indulsit, Lysippe, tibi, parvusque videri
Sentirique ingens !....

honnête pour se faire estimer plus qu'on ne vau
Tartuffe ment pour mieux tromper l'imbécile Orgo
c'est un méchant homme qui se sert du mensong
Dans Corneille, le menteur ment sans nécessit
là où mentir n'avance nullement ses affaires; c'e
une sorte de perversité de son esprit, dont s
cœur est innocent.

Quand, au premier acte, Dorante se donne à Cl
rice pour un brave qui revient des guerres d'All
magne, je le conçois : son vice peut lui servir. (
sait de tout temps l'effet du costume militaire
des récits de guerre sur l'imagination féminine (1
un soldat qui vient de faire campagne est pl
écouté qu'un écolier débarqué le matin de Poitier
Que, pour échapper à un mariage pour lequel s
père a donné parole, il imagine de dire qu'il e
marié, à trois mois d'être père, et qu'il fasse
charmant conte des deux amants surpris dans l'a
côve; son mensonge s'explique encore : il est util
il est dans l'action. Mais à quoi bon l'histoire de

(1) C'est par là qu'Othello a séduit Desdémone :

> .... These things to hear
> Would Desdemona seriously incline :
> But still the house affairs would draw her thence,
> Which ever as she could with haste dispatch
> She'd come again, and with a greedy ear
> Devour up my discourse.........
>
> (*Othello*, acte I, sc. III.)

« Un sérieux attrait attachait Desdémone à tous ces récits; quand les soins de la maison l'appelaient au dehors, elle fai toute la hâte qu'elle pouvait, et revenait, l'oreille avide, dévo mes discours. »

fête donnée sur l'eau, de cette sérénade, de ce festin dont il décrit le menu? Je n'aime guère l'excuse qu'il en donne à son valet :

> J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles;
> Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
> Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
> Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
> Qui l'étonne lui-même et le force à se taire (1).

Conte d'autant plus hors de propos, que Clitandre ment sans sujet comme sans intérêt. Pourquoi encore cette fable de son duel avec Alcippe, qu'il a percé, dit-il, de deux coups d'épée et jeté sur le carreau, et qui entre au moment même où le menteur le donnait pour mort (2)?

Je ne reconnais plus là un menteur, mais un reste du faux brave, du fier-à-bras de la farce, de ce matamore de *l'Illusion*, qui met le grand Turc en fuite et force le soleil de s'arrêter.

Malgré les inconséquences du personnage principal et la légèreté de la pièce, si vous la comparez à tant de vains ouvrages sans invention et mal écrits qui défrayaient alors le théâtre, *le Menteur* est de la comédie.

Comparé à la comédie même, c'est-à-dire à Molière, j'y vois une scène où *le Menteur* n'a pas été

(1) Acte I, sc. VI.
(2) Ce qui fait dire à son valet :

> Les gens que vous tuez se portent assez bien.
> (Acte IV, sc. II.)

surpassé, même par Molière. C'est la scène où le père de Dorante, indigné de ses fourberies, l'accable de reproches. J'entends parler en français le vieux Chrémès de Térence, que Corneille égalait sans peut-être l'avoir lu.

Êtes-vous gentilhomme? . . . .

Scène d'autant plus belle qu'elle est la conséquence du caractère, et que le Menteur y est puni de ses mensonges.

Aussi ne suis-je point surpris du noble aveu de Molière, disant que, sans l'exemple du *Menteur,* il n'eût jamais fait que des comédies d'intrigue. Après le *Menteur*, l'art ne pouvait plus reculer; et si peu qu'il avançât, il allait atteindre à la comédie de caractère. Pour le style des beaux endroits, il est si excellent, qu'il fallait un poëte de génie pour le soutenir. Corneille est donc le père de la comédie, et c'est pour lui une gloire unique que Molière lui en ait rapporté l'honneur.

Les personnages du *Menteur* sont moins des caractères que des rôles; il fallait en faire des caractères. Les situations y sont le plus souvent des inventions arbitraires; il fallait y substituer des événements naturels. Les mœurs n'y sont pas plus françaises qu'espagnoles; il fallait les remplacer par des peintures de la société française. Enfin, à un langage qui n'appartient pas en propre aux personnages, qui vise au trait, que gâtait un reste de pointes imitées de l'italien, il fallait substituer la conversation de gens exprimant naïvement leurs

sentiments et leurs pensées, et n'ayant d'esprit que le leur; il fallait, en un mot, plus observer qu'imaginer, plus trouver qu'inventer, et recevoir des mains du public les originaux qu'il offrait au pinceau du peintre.

C'est là ce que fit Molière. Sa cinquième pièce, *l'École des Maris*, donnait à la France la comédie.

§ II.

DES TROIS SORTES DE COMÉDIE DANS MOLIÈRE. — LA COMÉDIE D'INTRIGUE. — *L'Étourdi, Sganarelle, le Dépit amoureux, les Précieuses ridicules.*

Molière commença par la farce. Il nous en est resté deux échantillons, *le Barbouillé* et *le Médecin volant*. Ce sont de vives ébauches qu'il reprendra plus tard et dont il fera des tableaux. L'homme mûr retrouvera son bien dans les essais du jeune homme. Molière ne pensa d'abord qu'à s'amuser le premier de ses pièces.

Le Menteur, joué en 1652, suscite *l'Étourdi*, joué un an après. *L'Étourdi* est suivi du *Dépit amoureux*, des *Précieuses ridicules*, autre ébauche admirable, d'où sortiront *les Femmes savantes;* puis vient *Sganarelle*. Ce sont quatre comédies d'intrigue, même *les Précieuses ridicules*, quoique le fond en soit un portrait des mœurs du temps.

Les personnages de ces pièces sont moins des caractères que des rôles composés pour des acteurs. C'était l'usage; Molière, acteur et auteur tout à la fois, devait commencer par flatter l'usage. Mais,

en homme de génie, Molière met dans ces rôles le plus de l'homme qu'il peut, et c'est assez pour les faire vivre. On rit du rôle, et on reconnaît la vigoureuse et naïve ébauche de caractère qui est dessous.

De même, au lieu d'événements naturels où les personnages sont engagés par leurs passions ou par leurs travers, je vois le plus souvent des incidents artificiels, tout de l'invention du poëte. Pourquoi, dans *Sganarelle*, l'amant et sa maîtresse, Lélie et Célie, se trouvent-ils mal si à point, et l'un après l'autre? C'est pour que Sganarelle, en recueillant Célie chez lui, donne à sa femme le soupçon qu'il la trompe, et pour que celle-ci, à son tour, en venant au secours de Lélie, fasse croire à Sganarelle qu'il est en effet ce qu'il craint si fort d'être.

La combinaison de ces incidents, l'intrigue, est tout entière dans la tête de quelque valet, d'un Mascarille, héritier des Scapins et des Arlequins de l'Italie, fourbe, gourmand, lâche, insolent, ayant mille tours en son bissac, à qui Molière, qui jouait ce rôle, a prêté tant d'esprit, qu'il a fait d'une imitation un original. Le maître est dans l'embarras; son travers gâte à chaque instant ses affaires; qui réparera le mal et renouera la pièce qui va finir? C'est Mascarille, c'est ce maître fourbe, dont la tête est remplie de tous les tours de ses devanciers d'Italie, sans compter ceux que Molière lui a appris.

L'intérêt de ces pièces, c'est l'intérêt de la surprise. Il y a une énigme à deviner. Les Italiens, que

Molière imitait, ne songent qu'à embrouiller l'intrigue, soit que le moyen fût du goût du public pénétrant et prompt auquel ils avaient affaire, soit plutôt que la faiblesse d'invention s'y soit déguisée sous cette vaine richesse d'incidents.

Là où l'intérêt n'est que le plaisir de la surprise, l'effet doit être le gros rire. Mais le gros rire est-il si à dédaigner? Heureux le génie à qui il a été donné de l'exciter! heureux le spectateur qui se dilate au théâtre! Le rire délicat, ce rire de l'esprit, que provoque le ridicule finement exprimé, laisse une arrière-pensée et comme un arrière-goût d'amertume; le gros rire, que ne suit aucune réflexion, réjouit le cœur et fait circuler le sang. C'est une surprise de l'âme enlevée à elle-même; c'est comme une secousse involontaire qui fait tomber pour un moment de nos épaules le poids de la vie. Le gros rire d'ailleurs, comme le rire délicat, est l'aveu involontaire que nous sommes touchés de quelque vérité. Nous rions intérieurement quand le personnage de la pièce est tel homme que nous connaissons ; nous rions tout haut de sa caricature.

Ce que l'on remporte de la représentation de *l'Étourdi*, c'est l'idée de ce singulier travers dans lequel on s'enfonce plus avant par la résolution même qu'on prend de s'en défier. Quelles charmantes images, dans *le Dépit amoureux*, des brouilleries entre amants sitôt suivies de raccommodement; de leurs jalousies passagères, pour le plaisir d'en être guéris; de la puissance de l'illusion

sur une âme éprise? *Sganarelle* nous fait honte de la jalousie dans le ménage; il nous rend moins chatouilleux aux apparences, nous rassure pleinement sur notre mérite. Quant aux *Précieuses ridicules*, si elles ne nous font pas ôter tous les livres des mains de nos filles, elles nous font adorer dans une femme la simplicité, la grâce, les soins du domestique portés légèrement, la femme qui sait être utile sans cesser d'être agréable. Un père qui vient d'assister aux *Précieuses* y prend le sujet de quelque bon propos sur ce point, en rentrant à la maison.

Ces quatre pièces, quoique du même ordre que *le Menteur*, et dans le même genre, sont plus près de la comédie de caractère. L'aimable création de *l'Étourdi*, par exemple, bien qu'elle ne soit pas de force à porter tout le développement d'une comédie, est plus vraie que celle du *Menteur*. Il y a plus d'étourdis simplement étourdis que de menteurs de profession. Ce jeune homme sans cervelle, que son travers compromet à chaque instant, c'est déjà la comédie. Imaginez un travers plus sérieux, un vice, une peine proportionnée à la faute, voilà un caractère, voilà la vie.

Les mœurs, dans cette partie du théâtre de Molière, sont plus vraies que dans *le Menteur*. En vain Corneille a mis la scène à Paris; en vain on y parle du Pré-aux-Clercs, du Palais-Cardinal, aujourd'hui Palais-Royal (1), je ne vois point là de

(1) Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du Palais-Cardinal.

Parisiens. Ces gens-là ne sont d'aucun pays, ils sont faits de tête; et s'ils sont hommes par quelques traits généraux, Corneille ne leur a donné la physionomie ni d'un temps ni d'un pays. Le grand tragique n'observait guère. L'histoire, la réflexion, le travail solitaire du génie, peuvent révéler au poëte les caractères et les mœurs de la tragédie; mais pour la comédie, qui doit être l'image de la société, ni la force du génie, ni les études du cabinet ne suppléent l'observation. La comédie est bien plus près de la peinture que la tragédie; ce sont deux arts où il est besoin d'yeux : l'homme se manifeste au peintre par les couleurs et par la forme, au poëte comique par les mœurs. Il faut pour les deux arts quelqu'un qui pose. Le Gorgibus de *Sganarelle*, qui veut marier sa fille à un homme qu'elle n'aime pas, c'était le bourgeois du temps de Molière; c'est encore le nôtre. N'est-ce pas lui qui rit là-bas dans un coin de la salle, des saillies de bon sens de son type?

Enfin, ces valets de fantaisie, venus, d'imitation en imitation, de la Grèce en France, par l'Italie ancienne et moderne, sous ce costume bizarre auquel l'imagination de chaque auteur avait cousu

Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.
(Acte II, sc. IV.)

Est-ce bien là le langage d'un bon bourgeois de Poitiers en 1653?

quelque pièce, ils vivent ; car ils sont possibles. Si la race en est perdue, il est tels maîtres aujourd'hui qui la ressusciteraient. En cherchant bien autour de certains fils de famille qui se sont ruinés galamment et qui vivent sur le bien des autres, toujours courant à la suite d'une maîtresse ou devant un créancier, vous trouveriez quelque Mascarille, vicieux comme son maître, larron pour vivre, attaché pourtant, non par dévouement, mais parce qu'il n'y a pas d'hommes plus près d'être des égaux qu'un libertin ruiné et son valet.

Que dire du langage de ces comédies? C'était peu de soutenir celui du *Menteur*, dont les meilleurs endroits se rapprochent du ton de la tragédie : le langage de la vie familière était tout entier à créer. Ce vers ferme, facile, naïf, où la périphrase elle-même ne semble pas une des servitudes de la rime, mais un tour ingénieux, Molière le prit à Corneille comme la moitié d'une trouvaille commune, et en revêtit cet excellent français de Paris, tel qu'il l'avait appris au comptoir de son père, et tel qu'on le parlait dans la rue Saint-Honoré, sa rue natale. C'est là le style de génie ; il n'y en a pas d'autre. Pour écrire de génie dans la comédie, il faut savoir écouter ses originaux, saisir au passage leurs paroles toutes chaudes et les fixer sur le papier. Le droit du poëte sur ce langage se réduit à en ôter les fautes de français. Rien n'est plus écrit de génie dans notre langue que cette conversation des Sganarelle et des Gorgibus, que rendent

si efficace tant d'excellentes sentences de ménage, et si piquante ces locutions parisiennes où Malherbe reconnaissait le vrai français.

Il y a un écrivain de génie dans *l'Étourdi*, *le Dépit amoureux*, *les Précieuses ridicules*, *Sganarelle;* il y a une comédie parfaite en son genre; il y a un théâtre. Molière en fût-il resté là, c'était assez pour être un des plus grands noms de notre scène. Mais il lui était donné d'être le plus grand par cette prodigieuse succession de trois genres de comédie et de trois théâtres, qui ont comme épuisé en vingt ans la matière de toute comédie durable (1).

§ III.

LA COMÉDIE DE CARACTÈRE ET DE MOEURS. — *L'École des Maris.* — *L'École des Femmes.*

Le second pas de ce géant le mène à la comédie de caractère. C'est un art nouveau : c'est nous qui de spectateurs sommes devenus les personnages. Au lieu de rôles, sous lesquels l'homme perçait, voilà l'homme au naturel; l'intérêt, c'est encore le plaisir de la surprise; mais il s'y joint celui de la voir expliquée. Dans les comédies d'intrigue, on voyait, sortant de la coulisse, la main du poëte faisant mouvoir par un fil tous ses personnages; sous leurs intonations diverses on entendait sa voix. Dans la co-

(1) *L'Étourdi* est de 1653; *le Malade imaginaire* de 1673.

médie de caractère, le poëte disparaît ; ces gens-là ne lui appartiennent pas ; chacun a son visage, sa voix, et n'a que l'esprit qu'il peut. En même temps, et comme vérité dernière, la comédie a trouvé sa morale. Chacun porte la peine ou reçoit le prix de son caractère ; mais la peine n'est pas tragique, ni la récompense romanesque ; tout est imité de la vie, où le bonheur qu'on tire de bien penser et de bien faire est médiocre, et où le châtiment attaché aux travers n'est jamais assez dur pour nous en corriger.

L'École des Maris.

L'École des Maris, représentée en 1661, marque ce grand changement qui substituait à des situations nées d'une intrigue artificielle, des caractères produisant des situations. La vérité de la vie remplaçait la vérité de convention.

La création du *Sganarelle* de *l'École des Maris*, c'est la création du premier homme dans la comédie.

Qui ne connaît Sganarelle ? qui n'est pas un peu Sganarelle ? Ses travers, c'est la vanité, l'entêtement, l'esprit de système, la bizarrerie, l'amour de soi : qui de nous n'en tient pas un peu ? Mais chez la plupart des hommes il s'y mêle des qualités qui compensent les défauts, et qui souvent les cachent. Sganarelle n'est qu'un fort vilain homme. Un mot le résume : c'est l'*égoïste*.

Tous ses défauts sont ceux de l'égoïsme. Il est entêté, systématique, pour n'avoir rien à céder aux

autres, ce qui serait donner quelque chose de soi ; bizarre, pour ne pas faire de sacrifice à la convenance; brutal, pour éviter la gêne de la civilité; vain, parce qu'on ne peut pas s'aimer, comme fait Sganarelle, sans estimer son jugement par-dessus tout. Il affectionne les vieilles modes, pour le plaisir de ne pas faire comme tout le monde; il attaque les nouvelles, par dépit d'être seul de son goût. Il ne lui manque même pas la cruauté de l'égoïsme : son gain ne lui est cher que s'il est une perte pour autrui.

On ne veut pas ressembler à ce portrait, et on a raison. Mais d'où vient que nous le trouvons si vrai ? En dirions-nous autant d'un caractère d'exception, d'un personnage anecdotique? Non. Nous avons tous posé pour ce portrait. Seulement, la plupart d'entre nous n'ont des défauts de Sganarelle que tout juste assez pour goûter la vérité de ce caractère, et ils ont assez de bonnes qualités pour être en droit d'applaudir à la façon dont Molière le punit. La vérité voulait qu'il ne fût pas ménagé. Il n'y a pas, Dieu merci, une société où l'on puisse être un tel égoïste impunément.

Sganarelle est tuteur d'une jeune fille, Isabelle, orpheline d'un ami qui la lui a fiancée par testament. Il l'aime à sa façon, et il songe à en faire sa femme, persuadé, comme le Scapin des *Fourberies*, que, pour son mariage, c'est assez qu'il consente. Il a voulu la former tout exprès pour lui ; il ne lui souffre nul goût auquel il aurait à sacrifier les siens ;

il lui a interdit les bals, les rubans, et jusqu'à la société de Léonor, sa sœur. Il la tient sous clef, non en jaloux, il est trop vain pour être jaloux, mais par système ; il pense l'avoir formée, parce qu'il la voit résignée ; et convaincue, parce qu'elle cède. Quand la toile se lève, il est sur le point de l'épouser. Son plan a réussi ; la fille lui paraît mûre pour lui ; il triomphe ; et comme il ne serait pas content d'avoir raison si quelqu'un n'avait tort, Molière le montre dans la première scène accablant Ariste son frère, qui a élevé Léonor avec indulgence, de la supériorité de son système d'éducation.

Les deux traits les plus caractéristiques de Sganarelle, sont la vanité et la malveillance. Tout l'égoïsme est là. C'est tour à tour de sa vanité et de sa malveillance, et plus souvent de ces deux vices à la fois, que vont naître les situations où nous le verrons engagé.

Isabelle aime Valère ; elle voudrait qu'il le sût. Comment faire ? Elle vit étroitement renfermée ; nul moyen de communiquer au dehors, sinon par Sganarelle. L'éducation d'Isabelle a porté ses fruits : elle lui a appris à tirer parti des travers de son tuteur. Sganarelle est vain : on lui dira qu'il est aimé, pour qu'il aille dire à Valère que lui Valère ne l'est pas ; il est malveillant : on le prendra par le plaisir d'humilier un rival.

L'artifice a réussi. Sganarelle va signifier son congé à Valère. Mais ce sont contre-vérités que les amants comprennent vite. Valère sait donc qu'il est

aimé, et il le sait par Sganarelle. Voilà un premier tour bien joué.

Mais Isabelle craint que Valère ne s'y soit mépris. Lui dire qu'on s'occupe de lui, ce n'est pas assez : il faut qu'il sache tout, et qu'il le sache par une lettre. Cette lettre sera un prétendu billet de Valère, qu'on lui renvoie sans avoir daigné l'ouvrir ; et c'est Sganarelle qui le portera. Ce second message enfle sa vanité et chatouille sa malveillance :

> Dans quel ravissement est-ce que mon cœur nage (1)?

Voilà Valère instruit qu'il est aimé, et qu'Isabelle ne veut que lui pour mari. Il ne lui reste qu'à l'entendre de la jolie bouche d'Isabelle. C'est encore Sganarelle qui ménage l'entrevue. C'est lui qui prendra Valère par la main et qui l'amènera, comme un rival éconduit, devant Isabelle. Là est cette scène si piquante, où, sans indiquer clairement Sganarelle ni Valère, Isabelle supplie celui qu'elle aime de la soustraire à celui qu'elle n'aime pas. Sganarelle, qui se croit aimé et déjà le mari, dans le transport de sa vanité satisfaite, donne sa main à baiser à Isabelle :

> Oui : tiens, baise ma main (2)...

mot si vrai, qui n'a d'égal que cet autre à Valère,

(1) Acte II, sc. VI.
(2) Acte II, sc. XIV.

au moment où celui-ci, cachant sa joie, sort pour se préparer à recevoir Isabelle :

> ..... Pauvre garçon ! sa douleur est extrême.
> Venez, embrassez-moi ; c'est un autre elle-même (1).

Cri de l'égoïsme dans sa plénitude. Sganarelle veut bien donner de sa joie ce qui en déborde. C'est le vin qui attendrit les méchantes gens. L'ivresse a rendu Sganarelle compatissant.

Le soir venu, Isabelle va s'échapper de la maison; sur le seuil, Sganarelle la rencontre. Que veut dire cette sortie si tard? Ce n'est guère le fait d'une jeune fille qui sait si bien congédier les galants. Tout autre que Sganarelle aurait des doutes. Il n'en a pas : son triomphe est encore trop près; il en a gardé toutes les fumées. Il verrait sa pupille au cou de Valère, qu'il n'en croirait pas ses yeux. Il n'est conte fait par elle qu'il ne soit prêt à tenir pour vérité. Elle a voulu, dit-elle, prêter sa chambre à Léonor pour s'entretenir de la fenêtre avec son amant. Et Sganarelle y ajoute foi ! Oui, vraiment. Il y croit par vanité, et il y croit encore par le plaisir de trouver en faute la pupille d'Ariste.

Il veut aller lui-même la chasser de cette chambre où elle n'est pas ; Isabelle lui persuade qu'il est plus séant qu'elle renvoie sa sœur, tandis qu'il se tiendra caché pour ne pas ajouter à la confusion de la pauvre fille. Elle entre dans la cham-

(1) Acte II, sc. XIV.

bre, et feint des reproches à sa sœur, dont Sganarelle s'applaudit tout bas comme d'un fruit de son plan d'éducation; puis elle sort pour aller au logis de Valère.

Molière avait besoin pour son denoûment d'amener sans invraisemblance tous les personnages chez Valère. C'est encore le caractère de Sganarelle qui lui en fournit le moyen. Il est sorti sur les pas d'Isabelle, qu'il prend pour Léonor, et il l'a vue entrer chez Valère; et, comme il n'est pas homme à se contenter du bien qui lui arrive, s'il n'est mêlé du mal d'autrui, il court informer Ariste du tort que l'on fait à son honneur. Votre pupille Lécnor, lui crie-t-il, le fruit de vos beaux préceptes, est chez Valère; ce bal où vous la croyiez, est *chez monsieur Valère.*

Tout s'explique; chacun est traité selon ses œuvres; et Sganarelle se retire, accablé, berné, hélas! et point corrigé!

C'est ainsi que dans ce chef-d'œuvre les situations sont les effets invincibles des caractères. J'en dis trop peu. Non-seulement les caractères produisent les situations, ils produisent d'autres caractères. Sganarelle est le vrai père d'Isabelle; de même qu'Arnolphe, dans *l'École des Femmes*, en voulant faire d'Agnès une sotte, en fait une fille de sens, qui aura plus d'inventions pour lui échapper que son jaloux pour la retenir. Sganarelle, Arnolphe, donnaient même à Molière le droit de faire finir leurs pupilles malhonnêtement; car c'est l'effet or-

dinaire d'une absurde contrainte d'engendrer le dé-sordre. Mais, écrivant pour la comédie, il n'a pa voulu rendre la vérité triste pour la rendre plı forte; il a donné pour amants aux deux jeunes fill d'honnêtes jeunes gens qui respectent ce qu'ils a ment; et c'est encore un trait charmant de véri qu'elles aient conservé, malgré leurs précepteur: un sens moral qui rend leurs tromperies innocent par la pudeur qu'elles savent y garder, et par le m riage qui est au bout.

L'École des Femmes.

Arnolphe, c'est le Sganarelle de bonne comp gnie. Il a les mêmes travers que Sganarelle bou geois; il est égoïste, systématique, entêté, vai mais quelques qualités s'y mêlent : il est civil, il n'e pas incapable d'un bon office. C'est d'ailleurs ι homme d'esprit; il a plus de ressources que Sg narelle pour donner une couleur honnête à ses tr vers; en revanche, son esprit lui tend plus de pi ges. Aussi Molière, qui a fait châtier Sganarelle p une fille d'esprit, choisit une ingénue pour dup Arnolphe.

Dans *l'École des Femmes*, comme dans *l'École d Maris*, chaque situation est l'effet du caractère. A nolphe professe un mépris systématique pour l femmes d'esprit : il se persuade qu'il n'y a de s reté pour un mari qu'avec une sotte. Quant a maris affligés de femmes d'esprit, il n'est raille

qu'il leur épargne. Ce travers l'a conduit à se façonner une femme dès le berceau; il l'a recueillie tout enfant d'une paysanne qui ne pouvait plus la nourrir, et l'a fait élever dans un *petit couvent*, avec la recommandation de la rendre sotte. Du couvent, il l'a placée dans une maison hors de la ville, où elle vit enfermée, sous la garde de deux domestiques aussi simples qu'elle. C'est de là qu'il va la tirer pour en faire sa femme.

Mais il a suffi d'une absence de huit jours pour détruire tout ce bel ouvrage. Au retour d'Arnolphe, la simple Agnès est amoureuse; ses honnêtes gardiens ont déjà reçu de l'argent du galant.

Arnolphe, fort troublé d'abord, pense à couper court à l'intrigue. Sa vanité, l'idée qu'il a de son esprit le rassurent; c'est par là pourtant qu'il aura le dessous.

Il essaye d'abord d'un sermon de morale sur Agnès. Il lui fait peur des damoiseaux, des chaudières du diable; il lui reproche son origine, la pauvreté d'où il l'a tirée : il pense la toucher, et il ne fait que rendre plus doux à Agnès, par la comparaison, le souvenir des tendresses d'Horace.

Il lui met dans la main une pierre, qu'elle promet de jeter au galant; la pierre est jetée, mais enveloppée d'une lettre.

Arnolphe se pique au jeu. Quoi! un homme de son esprit serait vaincu par une sotte et un étourdi! Non, il n'en sera rien. Quoique blessé au plus vif de sa vanité et un peu au cœur, car il aime

Agnès, il s'aveugle sur ses ressources, sur son expérience :

> Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses.

Il corrompra ses propres domestiques pour les rendre plus fidèles. Il fera espionner Horace par le savetier du coin de la rue. Toute personne suspecte sera écartée. Il croit ne faire la guerre qu'aux poulets :

> Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
> Si message ou poulet de sa part peut entrer (1)...

Et voici que l'homme lui-même est entré.

Il faut croire que l'esprit sert à bien peu; car Arnolphe sait par l'amant lui-même tout ce qui se fait et tout ce qui se fera, et il n'empêche rien. Il est instruit d'un rendez-vous convenu entre les deux amants; il en sait l'heure; il n'a rien négligé pour le rendre fatal à Horace; il y emploie même le guet-apens. Mais, tandis que ses valets chargent à coups de bâtons Horace qui monte à l'échelle de corde, et qu'Arnolphe, de la fenêtre d'Agnès, dirige la bastonnade, la jeune fille s'échappe et va rejoindre Horace.

Un dernier incident la fait retomber dans les mains d'Arnolphe. Molière eût pu trouver, dans l'observation de la nature, un moyen de la lui arracher une dernière fois ; mais, soit fatigue après cinq actes si pleins, soit pitié pour la passion d'Arnolphe et

(1) Acte IV, sc. V.

pour quelques souvenirs de son propre cœur, Molière termine la pièce par un dénoûment postiche; il fait retrouver à Agnès un père dans un personnage venu d'Amérique, et son fiancé dans son amant.

Ce grand progrès des situations suscitées par les caractères emportait tout le reste. Une fois averti des puissants effets de la nature bien observée, Molière n'eut plus besoin de la comédie d'intrigue : il se passa des personnages artificiels. Aux Mascarilles il substitua un premier crayon de ces valets qui font partie de la maison, qui ont voix aux conseils de l'honnête bourgeois, et font payer leur dévouement par plus d'une impertinence. La Dorine du *Tartuffe* en est le type. Lisette, dans *l'École des Maris*, et cet honnête couple auquel Arnolphe a confié la garde d'Agnès, en sont les ébauches. Les mœurs romanesques de la comédie d'intrigue cèdent la place aux mœurs véritables de la nation et du temps, qui sont la couleur locale de la comédie. Enfin, le langage, au lieu d'être un art, n'est plus que la nature elle-même parlant par la bouche des personnages, selon le sexe, le caractère, la passion, la condition.

Il n'y a plus là de ces acteurs favoris auxquels le poëte donnait tous les bons mots à dire, qui parlent plus que ne veut l'action, qui se moquent d'autrui et d'eux-mêmes, qui font penser à l'esprit du poëte et admirer celui qui les souffle. Dans la comédie de caractère, si les gens ont de l'esprit, c'est sans qu'ils

s'en doutent; s'ils font rire, c'est quand ils pensent le moins être risibles. Emportés par une action, ils n'ont pas le temps de s'écouter parler; il ne parlent que pour attaquer ou se défendre; et ce feu d'esprit de la conversation oisive, où l'on n'a d'autre objet que de plaire en parlant et de laisser à l'interlocuteur quelque impression de son mérite, n'est pas plus d'usage dans cette comédie que dans la vie dont elle est l'image. Un jaloux dont le bien est menacé, un systématique vaniteux qui voit tous ses plans tourner contre lui, une fille qui craint d'être mariée malgré elle, n'ont pas le loisir d'avoir du trait; leur esprit, c'est de sentir fortement et de s'exprimer au mieux. Je dis au mieux; car le poëte ne doit nous donner ni des gens qui bégayent, ni des esprits confus : il faut que les plus modestes se sentent de leur origine. Enfants du génie, ils doivent comme lui voir clairement dans leurs pensées, et ne jamais manquer de bien dire ce qu'ils sentent à propos.

Il y a cependant quelques restes de la comédie d'intrigue dans ces chefs-d'œuvre de la comédie de caractère. Le dénoûment de *l'École des Femmes* ne sort pas naturellement des caractères. C'est un expédient annoncé par Horace, qui nous parle d'un certain Henrique.

> Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
> Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique (1).

(1) Act. I, sc. VI.

Les invraisemblances de lieu n'y manquent pas, et la rue entend bien des choses qui ne se disent qu'à la maison. Les *aparté*, pour lesquels le grand Corneille déclare son aversion (1), y abondent. J'aimerais mieux Arnolphe muet, tandis qu'Agnès lui raconte les intrigues de la vieille entremetteuse et les visites d'Horace, que son dépit à haute voix en présence d'Agnès, qui est censée ne rien entendre. Les monologues, quoique plus dans l'action, y sont trop nombreux. On en compte jusqu'à huit dans *l'École des Femmes;* et quoique chacun soit un pas vers le dénoûment, on est près de trouver languissante une action qui laisse si souvent le principal personnage tout seul sur la scène? On ne songerait pas à les noter, si Molière n'eût pas fait mieux encore, et s'il ne nous eût montré enfin la comédie épurée de tous ces moyens d'effet, et le cœur de l'homme, dans la seule diversité de ses mouvements, suffisant à tous les plaisirs de surprise, d'émotion, de rire, que nous venons chercher au théâtre. Molière seul nous a rendus difficiles pour Molière.

§ IV.

DE LA HAUTE COMÉDIE. — *Le Misanthrope.* — *Tartuffe.* — *Les Femmes savantes.*

Ce mot de *haute comédie* n'appartient pas seulement à la langue de la critique; il est populaire. Molière, en créant la chose, a donné l'idée du mot.

(1) Examen du *Menteur.*

Après *l'École des Maris*, après *l'École des Femmes*, que restait-il à faire à la comédie de caractère et de mœurs pour devenir la haute comédie?

On pouvait lui demander des personnages de plus de considération, et dont les travers fussent de plus grande conséquence; on pouvait lui demander des mœurs plus relevées.

Dans les pièces de sa seconde manière, les portraits de ce grand peintre, comme les tableaux qui veulent être vus de loin, sont çà et là empâtés. Il a craint que la vérité de la nature ne fît pas assez d'effet; il l'a quelquefois chargée pour la faire applaudir. Les gens d'un goût délicat voulaient qu'il n'eût plus besoin ni d'un trait hasardé, ni d'une grimace, ni d'un coup de brosse, ni d'aucun embellissement emprunté à la mode et fragile comme elle. L'intérêt, dans la comédie, devait naître désormais de cette variété infinie du cœur humain, lequel contient plus de coups de théâtre que n'en peut créer l'imagination du dramaturge le plus fécond.

On demandait, au lieu de ces travers bourgeois que le poëte châtie, soit en donnant un violent dépit à un fantasque, soit en rendant un jaloux ridicule, soit en faisant craindre à l'amant qu'on ne lui enlève sa maîtresse, à celle-ci qu'on ne la marie de force, on demandait la représentation d'un vice à la fois redoutable et ridicule, qui scandalisât la société tout entière, en mettant le malheur dans une maison. On voulait entendre ces accents de la

comédie dont parle Horace, qui l'élèvent jusqu'à la tragédie sans l'y confondre (1).

Enfin, on voulait une image complète de la vie dans une comédie sans incidents, sans coups de théâtre, sans complications invraisemblables; où tout fût une cause naturelle ou un effet inévitable, et qui provoquât non ce gros rire, si bon qu'il soit, qu'excitent les bouffonneries de Scapin, mais le sourire de la raison émue et réjouie par le spectacle d'événements sérieux présentés sous une forme plaisante.

Plus d'un homme de goût, tout en battant des mains à *l'École des Maris*, demandait à Molière *le Misanthrope* et *Tartuffe*. Boileau, le plus impatient de tous, mais aussi le plus sûr que Molière avait de quoi répondre, l'en pressait vivement, l'inquiétant sur la solidité de ses premières peintures, pour l'exciter à se surpasser. Molière y venait de lui-même par ce généreux mécontentement de ses ouvrages, qui est la marque, dans un esprit de cette trempe, non qu'il ne les estime pas, mais qu'il est troublé du désir de faire mieux. Mais il hésitait. On sait ses touchantes résistances. N'avait-il pas à faire vivre sa troupe? Ne fallait-il pas trop de temps pour des ouvrages travaillés? Le public y prendrait-il le même plaisir qu'aux ouvrages légers? S'il se résigna enfin à faire mieux que *l'École des Maris*, nous en devons une bonne part à Boileau, qui eut plus d'une

(1) Interdum tamen et vocem comœdia tollit.
(*Épître aux* Pisons.)

fois à combattre ses scrupules, et qui sommait son ami au nom de la postérité, dont nul autre, dans ce temps de merveilles, n'eut plus que lui le secret. Moins de quatre ans après *l'École des Femmes*, Molière avait écrit *Tartuffe* et *le Misanthrope*.

Le Misanthrope.

L'Europe, a dit Voltaire, regarde *le Misanthrope* comme le chef-d'œuvre du haut comique. Et pourtant, dans ce chef-d'œuvre du haut comique, il n'y a pas de comédie. La comédie veut une fable ; je cherche une fable dans *le Misanthrope ;* je n'y vois que des incidents de la vie commune. La perfection de la tragédie, selon Racine, c'est de faire quelque chose de rien. Il l'avait appris de Molière. Voici une comédie sans un seul des procédés de la comédie, sans confident, sans figures de fantaisie, sans valets, sinon pour avancer une chaise ou porter une lettre ; sans Gros-René ni Mascarille, sans monologue, sans coups de théâtre. Quoi ! pas même un mariage au dénoûment ! Et l'intrigue, ce fil léger qui nous fait souvenir que la scène a d'abord été un théâtre de marionnettes ? Elle n'existe que dans la tête de certains commentateurs, qui ne souffrent pas de comédie sans intrigue.

Le Misanthrope échappe à l'analyse ; on ne peut pas plus l'expliquer par les procédés du théâtre, qu'on n'explique par les procédés de la peinture certaines têtes de Raphaël, qui, selon les termes de l'école, sont faites avec rien. Quand le plus habile

copiste en a reproduit la forme, le modelé, la couleur, il croit nous avoir donné l'original; nous n'en avons que le masque ; la vie est restée sur la muraille où une main légère a imprimé une pensée impérissable.

Nous voici dans le salon d'une coquette très-recherchée, et qui se plaît si fort à l'être qu'elle se soucie peu de qui elle l'est. Incapable d'aimer, elle n'a qu'une préférence de caprice entre des indifférents ; mais elle ne sait pas même respecter celui qu'elle préfère. Il vient chez elle des gens de cour, ou simplement de bonne compagnie, non épris, mais galants; ou, s'ils sont amoureux, par esprit de rivalité seulement. Un seul des amants de Célimène est épris; c'est Alceste, un honnête homme fâcheux, qui n'a peut-être pas tort de mépriser les hommes, mais qui a grand tort de le dire tout haut. Dans ce salon, on cause plus qu'on n'agit : que peuvent faire des oisifs autour d'une coquette? Chacun parle avec son tour d'esprit ou, son travers. Les galants flattent la dame dans son penchant à la malice, pour lui plaire; elle reçoit les flatteries et elle se moque des flatteurs. Une lettre, de tous les incidents communs le plus commun, apprend aux galants qu'ils sont joués, à Alceste qu'on ne l'aimait pas assez pour lui faire le sacrifice d'amants moqués. Le salon de Célimène est déserté. Voilà le dénoûment.

Les situations n'y sont pas plus extraordinaires que la fable. Y a-t-il même des situations? Ce sont les caractères eux-*mêmes qui* se développent. Al-

ceste a un procès : cela arrive à tout le monde ; mais il l'aurait eu plus tard et avec moins de chances de le perdre, s'il ne s'était pas entêté à vouloir que la justice soit l'équité. Il a un duel, pour avoir voulu tirer d'un poëte l'aveu que ses vers sont mauvais. La scène du sonnet, si fameuse, est doublement l'effet de son caractère, par la façon dont il y est jeté et par la façon dont il en sort. On le sait honnête homme et vrai, et les poëtes de tout temps sont friands de tels juges, parce que leur éloge a plus de prix, et qu'on les croit gagnés quand on les consulte. Oronte ambitionne l'estime d'Alceste : voilà le prix de sa réputation d'honnête homme. Alceste s'avise de dire ce qu'il pense du sonnet d'Oronte : voilà son travers.

Célimène est charmante ; elle est veuve, elle est jeune : il est tout simple que les galants y abondent. Mais elle est coquette ; et quelle est la coquette qui n'a pas à payer par quelques embarras le plaisir qu'elle prend aux hommages ? C'est déjà un châtiment de n'oser renvoyer même les amants qu'elle méprise. Célimène ne sait point se fixer : n'est-il pas naturel que tout le monde la quitte ? Elle est spirituelle, elle excite à railler, elle a souvent l'avantage dans le discours : n'est-il pas juste qu'elle y ait quelquefois le dessous ? Elle triomphe d'Arsinoé, et c'est bien fait, parce qu'une prude est pire qu'une coquette ; mais une vérité assénée par Alceste va la punir à son tour de tous ses manéges.

Chacun, dans cette pièce, reçoit une correction

proportionnée à son travers. Les galants emportent l'attache de ridicule que Célimène leur a mise au dos. Tous reçoivent de la main de la coquette un coup d'éventail sur la joue, qui ne les corrigera pas, mais qui les punit assez pour le plaisir du spectateur. La prude Arsinoé, qui a voulu brouiller ses amants pour pêcher un mari en eau trouble, reste prude, avec le châtiment de se l'entendre dire. Quant à Alceste, est-il puni? Trop, selon quelques délicats qui en ont fait le reproche à Molière. Il l'est, à mon sens, à proportion de ce qu'il a péché. Contrarié dans toute la pièce, il est violemment secoué à la fin; c'est mérité. Pourquoi gâte-t-il sa probité, en se prétendant le seul probe? Savons-nous bien d'ailleurs si cette opposition qu'il fait à tout n'est pas mêlée de quelque désir de dominer? Nicole nous dirait bien cela (1). Mais il échappe à un mariage avec une coquette, et cela lui était bien dû. Il était trop homme de bien pour que Molière ne lui épargnât pas ce malheur. Seulement il ne s'en applaudira que plus tard, quand il aura repris son sang-froid. Ainsi, la morale des sages et la morale de la vie sont également satisfaites, quand on le voit puni d'un travers innocent par une contrariété passagère, et récompensé de sa

(1) Peut-être Nicole, dans son *Traité des moyens de conserver la paix*, etc., etc., se rappelait-il Alceste, quand il écrivait cette suite de chapitres charmants sur l'obligation que l'on a de ménager les hommes. Voir ce que j'ai dit de cet ouvrage, t. II, ch. V.

vertu par l'avantage d'échapper à un malheur certain.

Par l'élévation de leur condition, les personnages du *Misanthrope* voient les choses de plus haut; leurs paroles ont plus de portée que dans la comédie bourgeoise. Esprits très-cultivés, formés par le monde, c'est de la raison la plus fine qu'ils emploient pour attaquer ou pour se défendre. Sganarelle ne voit guère au delà du gros bon sens bourgeois; il a ramassé dans son carrefour tous les aphorismes de cette sagesse de ménage, et il s'en sert contre les autres, sans songer à en profiter pour lui. Arnolphe, mieux appris, tient le milieu entre l'esprit de Sganarelle et l'esprit des gens de cour; il ne voit pas beaucoup plus loin que Sganarelle, mais il s'en fait plus accroire. Les personnages du *Misanthrope* ont assez d'esprit pour ne pas se tromper sur ce qui touche autrui, et pour se tromper sur ce qui les touche par les plus jolies raisons du monde. Je ne suis pas dupe de ces raisons et je ris de voir qu'on emploie tant d'esprit à faire des sottises.

Leurs pensées sont en même temps des traits de caractère individuel et des vérités générales. Quoiqu'ils ne disent rien qui ne soit dans leur situation, et qu'ils ne se piquent pas d'impartialité en plaidant leur cause, ils ne peuvent parler pour eux, en gens d'esprit qu'ils sont, sans répandre çà et là des lumières et des vérités d'expérience, qui nous apprennent à les juger et à lire en nous et chez les autres. Sans être sentencieux, ils sont penseurs; ou plutôt

c'est l'expérience des gens d'esprit qui coule de leurs lèvres sans efforts, et qui donne de la profondeur, sous une forme facile, à toutes leurs pensées.

Leurs discours sont à la fois ceux des gens les plus occupés de ce qui les regarde, et des moralistes les plus désintéressés. C'est sans doute ce qui rend *le Misanthrope* si attachant à la lecture; mais c'est peut-être ce qui en rend la représentation un peu froide. Le théâtre veut de l'action; et dans *le Misanthrope*, quoiqu'il ne se dise rien de trop, on n'agit qu'en parlant. Il ne faut pas donner trop à penser à des spectateurs. Molière l'a dit de son public : « Ces gens-là ne s'accommoderaient nullement d'une élévation continuelle dans le style et dans les sentiments. » On veut rire à la comédie, et la réflexion n'y provoque guère. Il est beau de ne faire rire que l'esprit; mais encore faut-il qu'il ne lui en coûte aucun travail, et qu'on ne lui donne pas trop de ces vérités dans lesquelles il ne peut pas enfoncer sans s'attrister.

Tartuffe.

Aussi *Tartuffe* est-il plus goûté au théâtre que *le Misanthrope*, sans l'être moins à la lecture. Il y a plus d'intérêt, plus d'action, plus de passion. Au lieu du salon d'une coquette, c'est le foyer domestique d'une femme honnête, envahi par un intrus. Tout y est troublé : les amusements innocents, l'honnête liberté des discours, les plaisirs et les projets de la famille, un mariage sortable et déjà

fort avancé ; personne n'y est incommodé médiocrement. C'est d'ailleurs le propre du travers religieux d'endurcir, de dessécher, de passionner ceux qui en sont atteints, et d'exaspérer ceux qui en souffrent. Aussi quelle agitation dans cette maison, désormais divisée en deux camps ! L'aïeule est devenue l'ennemie des petits-enfants ; le père se fait le tyran de sa fille. Voilà bien cette sécheresse impitoyable, fruit des exhortations de Tartuffe au détachement ! En revanche, dans l'autre camp on ne se défend pas de main molle. Le plus modéré, le sage de la pièce, Cléante, est toujours près de perdre patience ; Damis éclate dès le commencement ; Dorine, pour dire trop haut ce qu'elle a sur le cœur, risque à chaque instant de se faire chasser. Tout le monde est ému et presque hors de soi ; vous diriez l'agitation d'une maison où s'est introduite une bête dangereuse.

Cette émotion qui anime toutes les scènes du *Tartuffe* était passée de l'âme de Molière dans celle de ses personnages. C'est la pièce où il a mis le plus de feu. Il y a d'autres vilaines gens dans son théâtre, et il ne les a pas ménagées ; mais la preuve qu'il ne leur en veut guère, c'est qu'il se contente de les rendre ridicules. Il n'a pas eu à craindre leurs originaux dans le monde, et il ne leur fait pas l'honneur de se fâcher en les peignant. Pour le faux dévot, Molière en a peur ; il en a horreur du moins. C'est la révolte de sa noble nature contre ce vice, le plus odieux de tous, parce qu'il sert de couverture

à tous. Le faux dévot a toute la perversité des autres hommes, plus la sienne. Molière a moins songé à nous amuser qu'à nous avertir. Les sociétés où le juste crédit qu'on accorde à la foi sincère peut donner à de malhonnêtes gens l'idée de s'accréditer par la fausse piété, savent à quels signes on les reconnaît ; et *Tartuffe* n'est pas seulement un chef-d'œuvre d'art, c'est, particulièrement dans notre pays, une garantie et une sauvegarde. La comédie voulait pourtant qu'il y eût du ridicule dans la pièce; Molière l'a mis tout entier du côté des dupes de Tartuffe ; mais, comme pour ajouter à la force du préservatif, ce ridicule est à la fois si honteux et si odieux, qu'il a désormais contre lui notre conscience et notre vanité.

Les Femmes savantes.

Le Misanthrope, *Tartuffe* acquittaient Molière envers Boileau et le public délicat, dont il était l'organe. Cependant, six ans après, il faisait jouer *les Femmes savantes.*

C'était un retour vers la comédie modérée, dont le *Misanthrope* est le modèle. Le tissu en est aussi léger, et les figures aussi solides. Montrer les ravages de la manie du bel esprit dans une honnête maison, voilà la pensée de la pièce. Une mère bel esprit veut marier sa fille à un méchant poëte dont elle est entichée; le père veut qu'elle épouse l'amant à qui on l'a promise : voilà l'intrigue. Ce méchant

poëte est un cupide qui convoite la dot plus que la fille : il est découvert; voilà le dénoûment.

Trissotin est un de ces sots qui le sont en toutes choses, sauf sur leur intérêt. Sorte de petit Tartuffe littéraire; dont l'espèce n'est pas rare d'ailleurs, il flatte le travers de la mère pour arriver à la fille, et par la fille à la dot. Comme Tartuffe, il trouble toute la maison; mais s'il y fait des dupes, il n'y manque pas non plus d'ennemis. Il diffère de Tartuffe en ce qu'il est dupe tout le premier de son travers, et qu'il a cette confiance du sot

> Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit (1).

A l'époque où Molière conçut sa pièce, on était entêté de beau langage. Il y avait des termes nobles et des termes bourgeois. C'était l'excès d'une des plus belles ambitions du temps, le perfectionnement de la langue. Beaucoup de femmes y avaient gâté leur naturel. Au lieu de perfectionner la langue à leur insu, comme fait la charmante Henriette, en sentant vivement et délicatement, et en parlant comme elles sentaient, elles ne prenaient garde qu'à se conformer à Vaugelas. Le mal, borné d'abord à la cour, avait gagné la bourgeoisie. Pour rester dans le relevé, les femmes négligeaient leur ménage. Plus d'un rôt y avait brûlé, comme dit le bonhomme Chrysale, et plus d'un pot en était trop salé. Molière. vint au secours des filles négligées par leurs mères,

(1) Acte I, sc. III.

comme Henriette ; des maris dont les hauts-de-chausses étaient décousus ou les rabats mal repassés, comme Chrysale; des servantes chassées, comme Martine, parce qu'elles s'obstinaient à ne point parler le français de Vaugelas.

A tout ce que le bel esprit donne de ridicules à une femme ou ajoute à ses autres travers, il oppose tantôt le simple bon sens d'un bourgeois honnête homme, tantôt le naturel d'une jeune fille dont le cœur est pur et dont l'esprit n'est point gâté par la mode. A Philaminte, que le bel esprit a rendue plus sèche, plus impérieuse, plus acariâtre qu'elle n'était ; à la romanesque Bélise, qui a appris la vie dans la *Clélie* de mademoiselle de Scudéry, et qui croit tous les hommes épris d'elle ; à Armande, autre dupe qui ne veut pas s'avouer ni laisser voir aux autres qu'elle aime, parce qu'il n'est pas du bel esprit d'aimer, et qui en est punie par la jalousie, il oppose Chrysale, Henriette, créations admirables et sans modèle, même dans Molière.

Il se fait tous les jours, aux bureaux de l'état civil, des maris comme Chrysale. Son travers est d'avoir peur de sa femme et de s'imaginer qu'il ne la craint pas. Il cède toujours, en croyant ne faire que sa volonté. Il obéit à haute voix, pour se persuader qu'il commande. Ses colères contre sa fille Armande, sur le dos de laquelle il battrait volontiers sa femme, s'il n'était si bon homme ; sa résolution de résister à Philaminte, quand elle est loin ; sa première charge, pleine de vigueur, quand elle paraît ; le

secours qu'il tire d'abord de son bon sens et de la révolte involontaire d'un esprit droit contre un esprit faux; puis, à mesure que Philaminte élève la voix, sa fermeté tombant, son caractère retirant peu à peu ce que son bon sens a avancé, le mari cédant avec la persuasion qu'il ne fait que transiger; tout cela, c'est la nature observée avec profondeur et rendue avec la plus fine gaieté. Que ne pardonnerait-on pas d'ailleurs à Chrysale pour son excellent naturel? A la vue d'Henriette, sa fille préférée, et de Clitandre, se tenant tendrement par la main, il s'écrie:

. . . . . . Ah! les douces caresses!
(à Ariste.)
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses;
Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours (1).

Jamais paroles plus charmantes ne sont sorties d'un cœur paternel. Ne nous y fions pourtant pas. Tout à l'heure le père ne soutiendra pas le mari, et il sera fort heureux pour Henriette que son oncle Ariste trouve moyen de rendre Trissotin odieux, même à Philaminte, en démasquant le malhonnête homme sous le pédant.

Quel type charmant que l'aimable Henriette! Elle n'a ni l'ingénuité d'Agnès qui vient de l'ignorance, ni cette ingénuité trompeuse sous laquelle se cache de la science défendue. C'est une personne d'esprit

(1) Acte III, sc. IX.

qui s'est formée et fortifiée dans son naturel par les travers mêmes de ses parents. Elle a le ton de la femme du monde, avec une candeur qui témoigne qu'elle en a trouvé le secret dans un cœur honnête et dans un esprit droit. Ce n'est pas le bon sens de Célimène, où l'égoïsme domine, et par lequel elle fait servir les autres à l'amusement de sa vanité; mais, comme Célimène, Henriette est sans illusions. Tendre sans être romanesque, son bon sens a conduit son cœur; si Clitandre s'exalte en lui parlant d'amour, elle le ramène au vrai :

> L'amour dans son transport parle toujours ainsi :
> Des retours importuns évitons le souci (1).

Fille respectueuse et attachée à ses parents, elle n'est pas dupe de leurs défauts; et, quand il y va de son bonheur, elle sait se défendre d'une main douce, mais ferme. Dans la conduite, elle est sensée, discrète, honorable. Je n'ai pas peur de l'honnête liberté de ses discours : une fille qui montre ainsi sa pensée n'a rien à cacher; et si j'étais à la place de Chrysale, j'aurais bien plus de souci d'Armande, dont le front rougit au seul mot de mariage, que d'Henriette, qui désire honnêtement la chose, et qui ne voit l'amour que dans un mariage où le cœur est approuvé par la raison.

On ferait tort à la gloire de Molière en la réduisant à trois comédies d'intrigue, à deux comédies bour-

(1) Acte V, sc. v.

geoises, à trois chefs-d'œuvre de haut comique. Il n'est pas un feuillet à sauter dans ces petites pièces composées pour des fêtes; dans *l'Avare*, son chef-d'œuvre en prose; dans *l'Amphitryon*, qui est écrit comme *l'École des Maris;* dans ces impromptus d'un homme qui, la même année, malgré ses chagrins domestiques et les soucis de sa direction, pouvait donner avec *Tartuffe*, *le Sicilien;* avec *le Misanthrope*, *le Médecin malgré lui :* la grande pièce avec la petite pièce. Il met de la force comique jusque dans des comédies-ballets, de la grâce mâle jusque dans ses ballets, du sel le plus fin jusque dans ses bouffonneries, qui sont toujours la charge de quelque vérité profonde. Génie inépuisable, il a fait la part de tout le monde avec une libéralité sans exemple, écrivant pour la cour et la ville, pour les gens capables de tirer profit des plaisirs du théâtre comme pour ceux qui ne peuvent que s'y divertir; les bouffonneries pour la foule, les chefs-d'œuvre pour les lettrés sévères et pour les hommes de génie, ses égaux; composant pour le présent et l'avenir, pour la France et le monde; le plus grand nom de notre théâtre par la fécondité et par cette plénitude de génie propre à lui seul, qui fut sans commencement et sans déclin, et qui anima de la même vie les premiers croquis où il s'essayait dans son art et les immortels tableaux où il en a réalisé toute la perfection.

§ V.

DES SOURCES DE MOLIÈRE.

Il est deux sources principales où Molière puisa pour toutes ses pièces : sa vie d'abord, par laquelle il toucha à presque toutes les situations et il eut un peu de tous les caractères, et sa science, qui le mit en possession de tout ce qui s'était fait avant lui dans son art.

On reconnaissait Molière, même de son temps, dans Ariste, de *l'École des Maris*, Ariste, homme déjà mûr, qui doit épouser, comme lui, une fille de seize ans, comme lui tendre et indulgent, avec quelque inquiétude de caractère ; comme lui s'étudiant à contenter les goûts innocents de celle qu'il aime, à gagner son cœur par la facilité et la confiance ; comme lui se flattant de se rajeunir à ses yeux par les soins délicats et les bienfaits. On donnait la pièce en 1660 ; Armande Béjart, qui devait être la femme de Molière, y jouait le rôle de Léonor, et Molière se servait de l'aimable Ariste pour lui faire les promesses les plus touchantes. Un an après, il mettait dans la bouche de la Climène des *Fâcheux* une vigoureuse apologie des jaloux, défendant ainsi son propre penchant, ou, peut-être, par un scrupule d'honnête homme, voulant se montrer avec ses défauts à cette fille à laquelle il avait fait voir ses beaux côtés dans le rôle d'Ariste. Plus tard, marié et malheureux, mais n'ayant pas perdu l'espoir de ramener sa femme

il se servait du rôle d'Elmire, dans *Tartuffe*, pour la toucher par le spectacle d'une femme d'honneur qui défend sa vertu.

Quant à l'Alceste du *Misanthrope*, si ce n'est pas là Molière tout entier, quoi de plus probable que, déjà trompé, mais toujours épris et plein de pardons, il ait peint dans Alceste ses emportements et son indulgence? Armande Béjart ne ressemblait-elle pas trop à Célimène pour que le mari de l'une n'eût pas tous les sentiments de l'amant de l'autre? La vérité de toutes ces scènes, où Molière, selon une expression du temps, transportait tout son domestique, vient de cette ressemblance, que voilaient la pudeur de l'honnête homme et le désintéressement de l'homme de génie, entre sa propre situation et celle de ses personnages. Aussi, rien de romanesque dans ces fortes et charmantes peintures des sentiments de l'amour; rien qui soit fait de tête, ni sur le modèle de la galanterie à la mode ; pas un trait qui n'aille à tous les temps et à tout le monde. Molière ne nous donne pas seulement le fond de son cœur; il y fait un choix dans ses illusions et dans ses souffrances, et il n'en laisse voir que ce qui importe à la vérité et ce qui est compatible avec la dignité de l'art.

Boileau l'a caractérisé par un mot profond : il l'appelait *le Contemplateur*. Quand Molière composait ses pièces, le contemplateur observait et contenait l'homme, et, quoique l'ardeur de ses soucis domestiques le portât comme involontairement à

créer des scènes et des situations où il pût les répandre pour s'en soulager, la ressemblance ne va jamais jusqu'à la copie. Ces peintures de son propre cœur respirent plutôt la sérénité d'un retour sur soi-même que l'amertume des souffrances présentes. Nul poëte n'a fait parler les cœurs avec plus de passion et plus de justesse tout ensemble ; nul n'a fait meilleure garde autour de son esprit pour n'y pas laisser pénétrer les tours d'imagination de son époque, ni l'orgueil des sentiments extraordinaires.

On retrouverait Molière dans plus d'un autre personnage. N'a-t-il pas été quelquefois Chrysale ? Armande Béjart ne fut-elle pas, comme Philaminte, témoin de certaines retraites après une première résistance? Pour Philinte, c'est encore Molière donnant à quelque ami les conseils d'une raison aimable et indulgente. Tout ce que Cléante dit du faux dévot, Alceste des méchants, Chrysale du bel esprit, Célimène, qui a son bon côté, des sots qui lui font la cour; tout ce qui sent la haine des méchants, le mépris des gens à la fois malhonnêtes et ridicules, l'amour du bien, du naturel, du vrai; tout ce qui est, soit une maxime de devoir, soit un conseil de bienveillance, tout cela est sorti du cœur de Molière ; et tel est, dans ce convenu de l'art des vers, le tour naïf, la facilité, le feu, l'entraînement de ce langage, qu'il semble entendre Molière lui-même, et qu'au plaisir de voir des personnages peints au vrai se joint je ne sais quelle

affection tendre pour celui qui les a créés. On sort d'une représentation du *Cid* ou d'*Athalie* avec une profonde admiration pour le génie ; on sort d'une pièce de Molière avec de l'amitié pour l'homme. Les autres se tiennent plus sur la cime ; Molière vit au milieu de nous.

Aucun poëte, dans notre pays, n'a eu plus d'imagination, de sensibilité et de raison, ni dans une proportion plus parfaite. Chez les autres l'une ou l'autre de ces facultés a dominé, et tel s'est attiré des critiques, pour s'être laissé trop aller à la tendresse, tel autre parce que la raison y paraît trop en forme ou que l'imagination n'y est pas assez réglée. Molière met tous les goûts d'accord. Ni ceux qui se plaisent à la tendresse ne trouvent qu'il en a manqué où il en fallait; ni ceux auxquels il faut beaucoup de matière pour contenter leur imagination ne le trouvent timide ou stérile dans ses plans ; ni ceux qui veulent de la raison partout, même en amour, ne le surprennent un moment hors du naturel et du vrai.

Boileau, qui n'écrivait rien au hasard, qualifie de *doctes* les peintures de Molière. Il l'entendait non-seulement du poëte philosophe, mais du poëte comique, savant entre tous dans son art. Le prince de Condé louait l'*érudition* de Molière. Ses emprunts sont sans nombre. Quelques-uns sont directs; la langue seule en appartient à Molière; ce sont les plus rares. Le plus grand nombre est indirect : ce sont des confidences du cœur humain dont ses de-

vanciers n'ont entendu que la moitié, et qu'il complète. Il appelait cela prendre son bien partout. De Visé, Cotin criaient : Au voleur ! Le voleur dérobait du cuivre pour en faire de l'or.

Tantôt il prête à un personnage des paroles que l'original met dans la bouche d'un autre, et, par ce changement d'interlocuteur, il leur donne plus de vérité et de sel. Dans le *Phormion* de Térence, Démophon apprend que son fils est marié sans son aveu. Il veut se préparer des consolations, et il se dit à part lui : « Tout père de famille qui revient d'un voyage doit se figurer qu'il va trouver son fils en faute, ou sa femme morte, ou sa fille malade ; et s'il y en a moins qu'il n'en a prévu, c'est autant de gagné (1). »

Cela est sage, mais froid. Est-ce bien d'ailleurs une vérité de situation ? Dans une contrariété vive et présente, on peut tirer quelque soulagement d'une autre passion ; mais un aphorisme de morale n'y peut rien. Molière prend le trait à Térence, qui n'en a pas vu la pointe ; il fait tenir le même discours à Scapin, qui le débite au bonhomme Argante comme paroles d'un ancien qu'il a toujours retenues, et ces aphorismes deviennent une vérité de comédie. « Un père de famille, dit Scapin, qui a été absent de chez lui, doit se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée ; et, ce qu'il trouve

(1) Quidquid præter spem eveniat, omne id deputare esse in lucro.
(Acte II, sc. I.)

qui ne lui en est point arrivé, l'imputer à sa bonne fortune. Pour moi, ajoute-t-il, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie, et je ne suis jamais revenu au logis que je me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux bastonnades, aux étrivières; et ce qui a manqué de m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon bon destin (1). » Combien Scapin est plus comique que Démophon !

Tantôt Molière intervertit les rôles, et la même scène, déjà heureuse dans l'original, le devient plus encore dans l'imitation. Une farce italienne (2) lui fournissait le trait de Scapin ôtant une bague du doigt de Pantalon et l'offrant à Flaminia de la part de Pantalon, qui le laisse faire. Le trait est charmant; par la façon dont Molière l'imite dans *l'Avare*, il va doubler de prix.

CLÉANTE (le fils de l'Avare), à Mariane.

Avez-vous jamais vu, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt?

MARIANE.

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE, ôtant du doigt de son père le diamant et le donnant à Mariane.

Il faut que vous le voyez de près.

MARIANE.

Il est fort beau sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉANTE, se mettant au-devant de Mariane, qui veut rendre le diamant.

Nenni, Madame; il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous a fait.

(1) Acte II, sc. VIII.
(2) *Arlequin dévaliseur de maisons.*

HARPAGON.

Moi?

CLÉANTE.

N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON, bas à son fils.

Comment?

CLÉANTE, à Mariane.

Belle demande! Il me fait signe de vous le faire accepter (1).

Pourquoi l'imitation est-elle plus comique que l'original? C'est que le fils de l'Avare fait des cadeaux à sa maîtresse aux frais de son père; c'est que l'Avare est amoureux, et qu'il ne sait ni reprendre ni laisser à Mariane son diamant; c'est que Pantalon est généreux, et qu'Harpagon est avare.

Térence, dans *les Adelphes*, fournissait à Molière le contraste de deux vieillards, Micion et Déméa, l'un sévère jusqu'à la dureté, l'autre indulgent jusqu'à la faiblesse. Le contraste est plus piquant dans *l'École des Maris*. Déméa, qui est fort en colère, mais qui en a sujet, devient Sganarelle, qui est dur et ne se croit que sage; et Micion, dont la faiblesse n'est que le manque de caractère, se change en Ariste, dont l'indulgence n'est que de la raison.

L'Isabelle de *l'École des Maris* faisant savoir son amour à Valère par son jaloux, c'est la dame d'un conte de Boccace, qui fait dire à un jeune homme par son confesseur de ne plus la fatiguer de ses

(1) Acte III, sc. XII.

poursuites, et lui apprend ainsi qu'il est aimé. Mais quel parti Molière n'a-t-il pas tiré de l'anecdote? Outre la morale qu'il a sauvée, en se passant du confessionnal, quel mérite d'invention n'y a-t-il pas à remplacer le confesseur de Boccace par un tuteur égoïste et dur, et la dame tant soit peu effrontée de Florence par une jeune fille claquemurée dans la maison d'un jaloux, qui veut se sauver de son tyran et se marier honnêtement?

Une autre fois Molière met en action ce qu'il a trouvé en dialogue chez ses devanciers, ou en dialogue ce qui y est en action. Il réduit ce qu'ils ont trop développé, il développe ce qu'ils n'ont fait qu'indiquer. Ici, un trait lui fournit une scène; ailleurs, une scène se résume en un trait. Tel indice indifférent le conduit à une veine de comique; telle intention timide lui suggère une création hardie. Molière connaît mieux que le prêteur le prix de ce qu'il emprunte; il est, dans son art, ce que, dans la vie civile, sont tels habiles hommes qui savent mieux nos propres affaires que nous.

C'est ainsi que Molière imite. Les envieux se scandalisaient de ses emprunts. On ne pousse pas plus de cris quand on a pris le larron la main dans le sac. Ils croyaient lui ôter tout ce qu'ils restituaient aux originaux; ils n'ont fait qu'ajouter à ses titres de propriété. Un auteur dérobe le bien d'autrui quand il n'égale pas ce qu'il emprunte : c'est la vieille image du geai paré des plumes du paon. Il reprend son bien, comme disait Molière, quand ce

qu'il invente égale ou surpasse ce qu'il emprunte. Il n'y a pas d'imitation là où, pour se passer du trait imité, il eût fallu laisser une belle scène incomplète, un personnage boiteux. Molière n'emprunte que ce qui appartient à la nature ; il le fait sien, en le rapprochant, par les choses qu'il y change ou y ajoute, de l'éternel modèle. Si l'observation est du génie dans le poëte comique, y a-t-il moins de génie à reconnaître la nature dans l'auteur qu'on lit qu'à la surprendre sur l'original qui passe? L'imitation est aussi innocente de plagiat dans les pages du poëte que sur la toile du peintre ; tout ce qui rend la nature y est fait de génie.

§ VI.

POURQUOI, DES TROIS GRANDS POËTES DRAMATIQUES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, MOLIÈRE A-T-IL LE MOINS PERDU AU THÉATRE ?

Il y en a des raisons générales, tirées de la nature même de la tragédie. La tragédie finit par avoir contre elle l'érudition et la mode. Le procès qu'on fait à la nôtre pour avoir habillé à la française des personnages grecs ou romains n'est pas encore vidé; et c'est un grand tort, pour un art, d'avoir des procès avec l'érudition. En outre, la convention tenant plus de place dans la tragédie que dans la comédie, le public se croit le droit d'y demander plus de changements. Il se fatigue des mêmes types; c'est le hasard d'un acteur supérieur qui de loin en loin les rajeunit. La langue qu'ils parlent, dans les change-

ments que subit la langue nationale, devient peu à peu savante. Les esprits très-cultivés en aperçoivent seuls les nuances ; les autres ou la contestent, ou ne la comprennent pas. Voilà bien des choses entre l'art et le public.

La comédie échappe à toutes ces vicissitudes. Quiconque y apporte du sens et un cœur est compétent. De toutes les conventions elle est la plus près de la réalité : ce sont nos mœurs, nos scènes de famille, nos travers ; c'est nous. L'imagination ne se fatigue pas d'originaux qui se renouvellent sans cesse autour de nous, qui sont nous-mêmes. Une seule chose pourrait nous y dépayser : ce sont les mœurs d'un temps qui n'est plus. Mais nous nous y intéressons par leurs différences mêmes avec les nôtres. Ces mœurs ont été celles de nos ancêtres ; leurs travers nous appartiennent. Nous revendiquons nos marquis d'autrefois, si peu différents d'ailleurs des marquis d'aujourd'hui, dont les parchemins se fabriquent à la caisse du sceau. Quant à la langue de la comédie, qu'est-ce autre chose, dans sa plus grande perfection, que notre langue de tous les jours, quand nous avons le bonheur de parler bien ?

J'ai indiqué, pour Molière en particulier, les causes de cette éternelle jeunesse de la comédie ; il n'en reste qu'une à toucher : c'est cette réunion extraordinaire de talents qui fit de ce grand homme un poëte hors de pair et un acteur de premier ordre. Après avoir créé les caractères, il créait les rôles.

Il avait expérimenté le parterre par lui-même ; il savait comment on le prend, et comment on le rebute. Au lieu de regarder d'un coin de la salle, dans l'ombre d'une loge, l'effet de la pièce sur le public, avec un parti pris de tendresse pour l'une et de prévention contre l'autre, et l'excuse toute prête de quelque caba le pour expliquer les sifflets, il interrogeait lui-même le public. Selon la réponse, l'acteur corrigeait le poëte ou le poëte l'acteur, sans complaisance de l'un pour l'autre. Il fallait réussir ; et, si le poëte eût hésité entre sa vanité et le succès, la pièce eût été en péril. Nul doute que Molière n'ait été sifflé (1), quoique les mémoires n'en disent rien, soit par respect pour leur temps, soit plutôt que la chose n'ait pas paru digne de mention. Il n'avait pas aux yeux de ses contemporains cette grandeur que lui ont donnée deux siècles, et qui eût fait trouver exorbitante la liberté du parterre ; mais, s'il fut sifflé, il fit tourner à l'avantage de l'art les épreuves de la personne. Aussi, tandis que Corneille et Racine font plus d'effet à la lecture qu'au théâtre, la lecture de Molière donne le désir de le voir à la scène, et la scène, l'envie de le relire.

Les changements même que la langue a reçus ou

(1) Boileau nous le donne à conjecturer par ce passage de sa belle épître à Racine :

L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
(*Epître VII.*)

subis dans les ouvrages d'esprit ont profité à
lière : on fait des vocabulaires de sa langue; on
titue des prix pour le meilleur éloge de son st
Ce qui en a vieilli revient à la mode ; ce qui en
parfait n'a pas cessé de le paraître. Les novat
le vantent pour son archaïsme et pour la rud
naïve de quelques tours. Les gens de goût y re
naissent l'expression la plus parfaite de l'espr
société dans notre pays. C'est dans cette langue
s'exprime tout homme ému par quelque intérê
rieux ; c'est ainsi que la parlent, au moment o
ne sont que des hommes, les écrivains même
la violent dans leurs livres. De la sorte, tout se
la gloire de ce grand homme, jusqu'au travers
ronte, qui, lorsqu'il est auteur, écrit le fameux
net, et, lorsqu'il le défend, parle un français a
vif et aussi naturel que celui d'Alceste.

CHAPITRE DIXIÈME.

§ Ier. Pourquoi rien n'a péri dans les fables de La Fontaine. — § II. De la fable, et de son attrait particulier. — Des fabulistes français aux XIIIe et XIVe siècles. — De la fable dans Ésope et dans Phèdre. — § III. De la forme que La Fontaine a donnée à la fable. — § IV. De la morale dans les fables de La Fontaine. — § V. Il est le plus Français de tous nos poëtes. — § VI. Le plus inspiré des anciens. — § VII. Le poëte qui a eu le plus de goût. — § VIII. Des contes de La Fontaine et de ses autres poésies.

§ I.

POURQUOI RIEN N'A PÉRI DANS LES FABLES DE LA FONTAINE.

La Fontaine s'est rangé parmi les dramatiques : il appelle ses fables

Un drame à cent actes divers.

Le dramatique était son tour d'esprit. Tous ses ouvrages, pour ne parler que des excellents, sont des récits en action. Le sujet est le même que dans les pièces de Racine et Molière : c'est l'homme tel qu'il est. Le plus rêveur en apparence des poëtes de ce temps-là ne rêve jamais. La rêverie, comme genre, est inconnue au dix-septième siècle. Il s'en glisse quelquefois dans les charmants récits de La Fontaine ; c'est comme une volupté de sa pensée, à laquelle il se laisse aller un moment ; mais bientôt il reprend son récit ; le poëte ne s'est regardé un

moment que pour mieux voir dans le cœur d'autrui.

Le petit théâtre de La Fontaine a été plus heureux que celui de ses deux amis; rien n'en a passé de mode, rien n'en a péri. Si cette scène est plus humble, elle n'est point sujette aux servitudes théâtrales. On n'y voit pas la part du métier; il ne s'y trouve point de confidents pour donner la réplique, point de longs monologues pour l'acteur populaire. L'amour n'est pas forcé d'y affecter la forme passagère qu'il reçoit des mœurs, du tour d'imagination de l'époque ou de l'exemple du prince; il n'y est ni pompeux ni raffiné. Le fabuliste n'excite ni le gros rire, où il entre un peu de mode, ni les larmes, qui sèchent si vite. La raison seule y sourit, ou s'y attendrit.

La Fontaine a senti aussi vivement qu'aucun de ses contemporains les grandeurs de son époque; mais il n'a été dupe ni du grandiose, ni de l'étiquette. Ses mœurs, non pires que celles des autres, mais qu'il ne prenait pas soin de cacher, soit paresse, soit qu'il trouvât innocent ce qu'il ne sentait pas le besoin de dissimuler, ses mœurs lui rendirent ce service qu'en le faisant écarter de la cour elles lui conservèrent son naturel. Personne ne fut moins courtisan, quoique personne n'eût pas mieux demandé que de l'être. Ce n'était ni fierté ni chasteté du génie; c'est sa toilette négligée qui le sauva. La Fontaine, à la cour, eût été guindé par facilité d'humeur et par imitation. N'avait-il pas été bel esprit

in moment à la cour de Fouquet? Il est fort heureux qu'on ne l'ait pas trouvé d'assez bonne compagnie. Il y a gagné une physionomie à part, dans cette galerie de si nobles portraits.

Aussi, tandis que, dans les œuvres de ses deux amis, la critique peut compter plus d'une partie séchée, tout vit, tout est toujours vert dans La Fontaine. Tel passage qui provoquait le gros rire dans les pièces de Molière n'émeut plus notre parterre ; il rira plutôt d'un jeu de mots dans le goût de notre temps, d'une pointe, de quelque phrase de grand style mise dans la bouche d'un niais. De même, toute la partie romanesque ou de galanterie noble, dans le théâtre de Racine, si elle n'est pas tout à fait morte, grâce aux accents pathétiques que le cœur du poëte y a mêlés, est du moins fort refroidie. Et ce qui prouve que ce n'est pas notre faute, mais celle du poëte, ou plutôt du tour d'esprit qu'il subissait, c'est que, dans ces parties refroides ou mortes, les idées y communiquent leur fragilité à la langue. Quand Racine parle de son fond, sa langue est de diamant; quand il parle selon l'étiquette contemporaine, il est vague, effacé ; nous pourrions exiger même de nos écoliers plus de fermeté et de précision. Pour Molière, la galanterie de la cour ne l'inspire guère mieux, et le français n'est là ni de tradition ni de génie. Il choque moins pourtant que dans la bouche d'un Mithridate, d'un Achille, transformés par moment en doucereux de la cour de Louis XIV.

C'est là une des causes de la popularité de La

Fontaine, la plus grande popularité littéraire des temps modernes, et certainement de notre pays. Unique dans son genre, en France comme en Europe, il n'a point excité de disputes. Tout le monde l'accepte : la multitude, sans raffinements, par le doux et irrésistible empire du vrai sous l'habit le plus simple; les doctes et les poëtes, parce que ses exemples n'accablent personne. On le met à part: l'idée de disputer à La Fontaine le prix de son art, ou même de se faire compter après lui, n'est venue à personne, pas même aux gens d'esprit qui se sont crus fabulistes. Toutes leurs préfaces demandent pardon d'avoir osé faire des fables après La Fontaine. Pour les grands auteurs dramatiques, on n'est pas d'aussi bonne composition; on ne se rend pas après Corneille, Racine, Molière; on a imaginé des théories qui permettent de faire mieux, ou tout au moins de tenter autre chose. La Fontaine n'est d'aucune école; on a essayé d'en faire un des pères d'une école française plus libre et d'une poésie plus naïve; je n'y veux voir qu'un hommage un peu détourné à cette gloire aimable et chère, entre toutes, à notre pays.

Il y a de plus grands noms que celui de La Fontaine : ce sont les noms des fondateurs qui ont créé à la fois un art et une langue. Homère, Dante, Shakspeare, Corneille, ces pères de l'art antique et de l'art moderne, sont de plus grands hommes. Ils ont vu les choses humaines de plus haut. Ils sont plus admirés, ils sont moins populaires que La Fontaine

ıle sait confusément ce qu'elle leur doit ; les
s seuls et les esprits très-cultivés vont s'en ins-
dans leurs livres. La Fontaine est le lait de
:emières années, le pain de l'homme mûr, le
ɜr mets substantiel du vieillard. Nous avons
é ses fables tout enfants. Devenus pères, en les
t réciter à nos fils, nous nous étonnons d'y
ɜr de graves plaisirs pour notre âge mûr, après
ir pris un si vif intérêt dans notre enfance.
ie génie familier de chaque foyer; il nous fait
cette vie sans nous cacher une seule de ses
es. Il connaît nos plus secrets, nos plus im-
les instincts; il sait ce que nous pouvons
r de joie ou de peine. Sans nous rudoyer ja-
il nous avertit, ou, s'il nous gourmande, c'est
n de notre conscience, dont il connaît tous les
gements pour nous. Il réconcilie chacun avec
ıdition. Il n'y a de plus populaire que le livre
religion. Celui qui n'a que deux ouvrages dans
ison a les fables de La Fontaine.

indiqué une des causes de cette popularité. Il
a de plus sensibles pour tout le monde : le
même de la fable, la forme que La Fontaine
donnée, la place qu'il y fait à la description,
·fection de son goût, sa langue, le caractère de
ırale.

§ II.

DE LA FABLE ET DE SON ATTRAIT PARTICULIER. — DES FABULISTES FRANÇAIS AUX XIII[e] ET XIV[e] SIÈCLES. — DE LA FABLE DANS ÉSOPE ET DANS PHÈDRE.

Je ne ferai point de dissertation sur la fable : à regarder ce genre trop en savant, on se jette, comme Lessing, dans des subtilités. La fable, du moins, aurait dû échapper aux théories. Je ne sais si c'est la tyrannie ou la liberté qui donna naissance à l'apologue ; je me borne à remarquer qu'on a goûté ce genre dans des pays et dans des temps fort divers, et que, de toutes les conventions littéraires qu'on nomme genres, il n'en est aucune dont s'accommode un plus grand nombre d'esprits. Il n'y faut ni savoir, ni points de vue particuliers. Si un certain degré de culture est nécessaire pour en goûter toutes les beautés, il suffit d'avoir l'esprit sain pour s'y plaire. On lit des fables à tous les âges de la vie, et les mêmes fables ; à chaque âge elles donnent tout le plaisir qu'on peut tirer d'un ouvrage de l'esprit, et un profit proportionné.

Dans l'enfance, ce n'est pas la morale de la fable qui frappe, ni le rapport du précepte à l'exemple ; mais on s'y intéresse aux propriétés des animaux et à la diversité de leurs caractères. Les enfants y reconnaissent les mœurs du chien qu'ils caressent, du chat dont ils abusent, de la souris dont ils ont peur ; toute la basse-cour, où ils se plaisent mieux qu'à l'école. Pour les animaux féroces, ils y retrou-

ɘ que leur mère leur en a dit : le loup dont on
:e les méchants enfants, le renard qui rôde
· du poulailler, le lion dont on leur a vanté les
s clémentes. Ils s'amusent singulièrement des
drames dans lesquels figurent ces person-
; ils y prennent parti pour le faible contre le
›our le modeste contre le superbe, pour l'in-
t contre le coupable. Ils en tirent ainsi une
ère idée de la justice. Les plus avisés, ceux
t lesquels on ne dit rien impunément, vont
oin; ils savent saisir une première ressem-
› entre les caractères des hommes et ceux des
.ux : j'en sais qui ont cru voir telle de ces
se jouer dans la maison paternelle. L'esprit
nparaison se forme insensiblement dans leurs
›s intelligences. Ils apprennent par le livre à
naître leurs impressions, à se représenter leurs
nirs. En voyant peint si au vif ce qu'ils ont
ils s'exercent à sentir vivement. Ils regardent
c et avec plus d'intérêt. C'est là, pour cet âge,
›fit proportionné dont j'ai parlé.

. fables ne sont pas le livre des jeunes gens;
śfèrent les illustres séducteurs qui les trom-
ur eux-mêmes, et leur persuadent qu'ils peu-
out ce qu'ils veulent, que leur force est sans
s et leur vie inépuisable. Ils son trop su-
s pour goûter ce qu'enfants on leur a donné à
'était une lecture de père de famille, dans le
des conseils minutieux et réitérés, où le fa-
e était complice des réprimandes, et le doc-

teur de la morale domestique. Mais si, dans cet orgueil de la vie, il en est un qui, par désœuvrement ou par fatigue des plaisirs, ouvre le livre dédaigné, quelle n'est pas sa surprise, en se retrouvant parmi ces animaux auxquels il s'était intéressé enfant, de reconnaître par sa propre réflexion, non plus sur la parole du maître ou du père, la ressemblance de leurs aventures avec la vie, et la vérité des leçons que le fabuliste en a tirées!

Ce temps d'ivresse passé, quand chacun a trouvé enfin la mesure de sa taille en s'approchant d'un plus grand; de ses forces, en luttant avec un plus fort; de son intelligence, en voyant le prix remporté par un plus habile; quand la maladie, la fatigue lui ont appris qu'il n'y a qu'une mesure de vie; quand il en est arrivé à se défier même de ses espérances, alors revient le fabuliste qui savait tout cela, qui le lui dit et qui le console, non par d'autres illusions, mais en lui montrant son mal au vrai, et tout ce qu'on en peut ôter de pointes par la comparaison avec le mal d'autrui.

Vieillards enfin, arrivés au terme « du long espoir et des vastes pensées, » le fabuliste nous aide à nous souvenir. Il nous remet notre vie sous nos yeux, laissant la peine dans le passé, et nous réchauffant par les images du plaisir. Enfermés dans ce petit espace de jours précaires et comptés, quand la vie n'est plus que le dernier combat contre la mort, il nous en rappelle le commencement et nous en cache la fin. Tout nous y plaît: la morale qui se confond avec

tre propre expérience, en sorte que lire le fabu-
te c'est ruminer ; l'art, dont nous sommes touchés
squ'à la fin de notre vie, comme d'une vérité su-
rieure et immortelle ; les mœurs et les caractères
s animaux, auxquels nous prenons le même
aisir qu'étant enfants, soit ressouvenir des imper-
ctions des hommes, soit l'effet de cette ressem-
ance justement remarquée entre les goûts de la
eillesse et ceux de l'enfance. Il est peu de vieillards
ui n'aient quelque animal familier : c'est quelque-
is le dernier ami ; celui-là, du moins, est éprouvé.
souffre nos humeurs, il joue avec la même grâce
our le vieillard que pour l'enfant. Le maître du
hien n'a ni âge, ni condition, ni fortune ; le faible
t pour le chien le seul puissant de ce monde ; le
eillard lui est un enfant aux fraîches couleurs ; le
uvre lui est roi.

Il est vrai qu'en attribuant toutes ces propriétés à
fable nous avons involontairement en vue le genre
l que La Fontaine l'a traité. Cependant Ésope,
hèdre, ses deux modèles dans l'antiquité, donnent
même sorte de plaisir et de profit, quoique à un
gré moindre. La fable, dans toute sa grâce et dans
ut son effet moral, est de l'invention de La Fon-
ine.

Il avait eu des devanciers en grand nombre, en
urope et particulièrement en France, où nous
oyons la fable fleurir à l'origine de notre littéra-
re et dans sa maturité glorieuse. L'histoire litté-
ire compte, aux treizième et quatorzième siècles,

quantité de fabulistes qui se cachaient par modestie, ou peut-être pour se recommander, sous le nom générique d'Ésope. Ils développaient longuement, dans le goût des compositions poétiques du temps, les sujets venus de l'Inde et de la Grèce ; ils y entassaient des digressions, soit philosophiques, soit religieuses, parmi lesquelles brillent quelques éclairs de vive raison, des vers heureux, dont les meilleurs ne diffèrent de ceux de La Fontaine que par l'orthographe. L'art de développer un sujet ou un genre par son propre fonds leur était inconnu. Les animaux n'y sont pas représentés avec leurs caractères, et c'est à peine si leurs espèces et leurs formes sont respectées. On prête à l'oiseau ce qui convient au quadrupède; on fait faire au plus petit ce qui demanderait la force et la taille du plus grand. Leurs ressemblances avec les hommes n'y sont pas tirées de leurs mœurs; le plus souvent même le poëte ne leur donne aucune propriété particulière, et l'histoire naturelle n'a rien à y prendre : ce sont des hommes du temps sous des noms d'animaux. Quant à la morale de ces fables, elle n'est guère que locale, parce que les personnages sont des gens de parti. Ils concluent pour ou contre l'Église, contre plus souvent. Sous ces peaux de bêtes je reconnais les scolastiques.

Les modèles anciens, Ésope et Phèdre, avaient plutôt indiqué qu'exploité les richesses du genre. Les propriétés des animaux, les ressemblances de leurs mœurs avec celles de l'homme, y sont tou-

chées avec justesse : la morale sort naturellement du récit; mais tout cela est court et sommaire. Le fabuliste n'a qu'une épithète pour peindre un personnage; souvent même il se borne à le nommer. C'est à l'imagination du lecteur à se représenter, quand il entre en scène, sa physionomie et ses mouvements. La même brièveté donne à la morale l'air d'aphorismes tirés de quelque poëte gnomique et adaptés à un petit récit. La fable et la morale semblent n'être qu'un raisonnement, dont l'une forme les prémisses et l'autre la conclusion. Le sujet n'a pas été trouvé avant morale; le moraliste a commencé, le fabuliste a suivi. J'aime mieux celui qui pense d'abord au récit; la morale y est ce qu'elle peut. Aussi ne se plaît-on aux fables d'Ésope et de Phèdre que pour le mérite de justesse; et ce n'est pas si peu; mais on n'y fait pas amitié avec les personnages; on a l'instruction sans le plaisir.

§ III.

DE LA FORME QUE LA FONTAINE A DONNÉE A LA FABLE.

Faire de la fable un drame à cent actes divers, c'était la créer. La fable appartient à La Fontaine comme la comédie à Molière : l'idée en est venue après la chose. Tâchez donc de penser à la fable sans rencontrer La Fontaine ! Il n'est pas d'ouvrages de l'esprit où notre diversité infinie de goûts ne trouve quelque chose à désirer ou à regretter : Molière même n'a pas contenté tout le monde. Il s'est

vu des délicats, Fénelon, par exemple, à qui l'art du *Misanthrope* et de *Tartuffe* a laissé des scrupules! Est-il quelqu'un que La Fontaine n'ait pas comblé? Je ne parle ni de Lessing, ni de l'Allemagne : c'est un pays d'où il nous est venu des attaques contre Molière. L'idéal effarouche des esprits jaloux d'une liberté de spéculation illimitée; ils s'en défient comme d'une règle.

C'est par la forme dramatique que La Fontaine plaît si universellement. Comme il n'est pas de plaisir d'esprit plus vif que celui du théâtre, le livre qui nous donne quelque image de la scène est sûr de nous attacher. Le recueil de La Fontaine est un théâtre où nous voyons représentés en raccourci tous les genres de drame, depuis les plus élevés, la comédie et la tragédie, jusqu'au plus simple, le vaudeville. Les lecteurs sont spectateurs, et toutes les émotions qu'on éprouve au théâtre, la fable nous les donne en petit; émotions douces, en deçà du rire et des larmes, quoique telle fable gaie nous fasse plus que sourire, et que plus d'un visage se soit mouillé en lisant *les deux Pigeons*.

La curiosité est tenue en éveil par les incidents, dans la fable comme dans le drame. Les événements y sont plus réduits, les passions s'y précipitent plus vite, les discours y sont moins longs; mais cette loi du drame, qui, par des routes plus ou moins détournées, fait arriver chacun à ce qu'il a mérité, y est observée exactement, et l'on y goûte à la fois un plaisir de surprise en la voyant contra-

se, un plaisir de raison quand elle s'accomplit. Il
t cependant telle de ces petites pièces dont le dé-
oûment nous laisse une impression de mélancolie,
rce que le bien y a le dessous. Je ne vois là qu'une
ssemblance de plus avec la vie. C'est pour réparer
échecs du bien dans ce monde, qu'après la jus-
e des événements humains, d'où le drame tire
n principal intérêt, il en est une autre pour toutes
iniquités impunies, en laquelle l'homme croit et
père.

La forme dramatique n'est pas la seule dont se
ve La Fontaine. Il craindrait qu'on ne s'en las-
; ou plutôt, il en change par plaisir. Plus d'une
le n'est qu'un récit sans interlocuteur et sans dia-
gue. D'autres sont mélangées de description et de
cit. Souvent le poëte intervient de sa personne,
nme un auteur qui interromprait les comédiens
ır dire son avis sur la pièce : il s'amuse de ses
pres inventions; il se met lui-même en scène;
ourit; il se plaint doucement; il regrette les an-
s qui s'envolent. Que ne lui passerait-on pas? Il
endu le *moi* aimable. C'est du caprice; mais ce
rice se montre si à propos et si en passant, qu'on
tenté de le prendre pour une des lois du genre.
est le privilége du génie; la physionomie même
laquelle le génie est une personne, l'humeur,
andon, y paraissent autant de conditions de la
le.

A des formes si variées l'uniformité d'un mètre
ique n'eût pas suffi. La Fontaine y emploie des

vers de toutes les mesures. C'est en ce point surtout qu'il s'est montré oseur. Je ne sache pas, avant lui, d'ouvrage populaire écrit en vers de tous les mètres. L'histoire littéraire en trouverait peut-être quelque échantillon médiocre dans des recueils ignorés. A l'époque où La Fontaine composa ses premiers poëmes, l'usage était d'écrire chaque ouvrage en vers, petits ou grands, soit dans la même mesure, soit en strophes formées symétriquement de vers inégaux. La Fontaine devait imaginer un mètre particulier pour ses fables. Ce mètre est une combinaison de tous les autres, libre mais non capricieuse, et distribuée avec un goût exquis. Le premier ouvrage où l'on en vit l'effet fut sa *Joconde*. Boileau, qui se fit le champion de l'aimable chambrière, loua dans la pièce, « outre ce je ne sais quoi qui nous charme, et sans lequel la beauté même n'aurait ni grâce ni beauté (1), » la hardiesse de La Fontaine à rompre la mesure. Il l'entendait non-seulement des libertés que celui-ci prend avec la césure en la transportant à tous les pieds du vers, mais de cette diversité des mètres par laquelle le vers s'adapte à toutes les allures de la pensée, et se moule en quelque sorte sur chaque sujet.

Voilà sans doute un des plus grands charmes de La Fontaine. Le vers s'allonge ou s'accourcit, non pas au hasard, mais d'après des convenances très-délicates. Pour une description, pour un tableau,

(1) *Dissertation critique sur l'aventure de Joconde.*

un récit où les événements n'ont pas à se
›r, c'est d'ordinaire le grand vers de douze
es. L'esprit se prête alors à sa pompe et se met
pas. Dans le dialogue, dans le récit pressé, ou
le poëte y jette quelque réflexion, ce sont
›s mètres alternativement, mais sans confu-
l'alexandrin, en général, pour les choses im-
ıtes; le petit vers, pour les indifférentes; les
e deux syllabes, si vers il y a, pour finir le sens.
›irait qu'un dessein profond a coupé ou allongé
rs, et il est telle fable qui supporterait cette
e effrayante. Mais ne raffinons pas. La Fon-
n'a pas dû, pour chaque vers, chercher le
rt de la pensée avec la longueur du mètre.
l'un vers s'est présenté tout fait à son esprit,
'inspiration, petit ou grand, à la place où il
nait, et il est allé s'y mettre de lui-même sans
poëte l'eût d'abord mesuré. Tout a contri-
cet arrangement, l'instinct, le goût délicat et
›, le dessein, l'humeur, tout, sauf la paresse;
ı sait que, pour aimer beaucoup le dormir et
n faire, La Fontaine ne se ménageait pas au
l; sa paresse, dans l'intervalle de ces char-
s chefs-d'œuvre, pourrait bien n'avoir été que
pos bien gagné.

Fontaine n'a pas seulement connu notre fond;
ı de quelle manière et dans quelle mesure nous
nes attentifs. Les autres poëtes, soit dessein,
par la loi de leurs genres, semblent vouloir
er l'attention ou la tenir éveillée : lui, se

soumet à tous ses caprices. Nous ne savons pas s'il nous mène ou s'il nous suit. Il n'y a pas de poésie humaine qui nous donne plus d'aise, qui nous enveloppe plus doucement, qui nous domine plus en paraissant nous obéir.

Il est vrai qu'il n'y a pas de genre d'ouvrage qui s'accommode mieux que la fable à notre humeur de chaque moment. On ne lit pas une tragédie dans toute disposition d'esprit, ni même une comédie, quoique nous y soyons plus souvent prêts qu'à la tragédie. A quel moment la fable n'est-elle pas la bien venue? Nous savons ce qu'elle va nous demander. Elle nous laissera où elle nous a pris. C'est une distraction bonne en toute occasion, et qui ne donne pas, même aux plus paresseux, la peur d'avoir à apprendre quelque chose; le profit ne s'y annonce pas, il s'y glisse sous le plaisir. Les autres genres nous tendent plus ou moins l'esprit; c'est même là leur propriété et leur puissance. Mais, si cette ardeur d'attention est trompée, quel risque que l'esprit trop tendu ne revienne sur lui-même avec déplaisir! La fable ne court pas ce danger; elle ne prétend que caresser notre esprit, et, en quelque position qu'elle le trouve, elle se garde bien de le déranger. Ce lui est même une bonne chance d'avoir affaire à un lecteur nonchalant; elle est bien sûre de s'en faire un ami en occupant sa paresse sans la troubler.

Est-ce bien de la fable que je parle, ou de La Fontaine? Le genre et le poëte se confondent. Quand je

crois analyser le genre, c'est le poëte que je contemple.

§ IV.

DE LA MORALE, DANS LES FABLES DE LA FONTAINE.

Voilà bien des causes de la popularité de La Fontaine. La plus intime est sa morale. La Fontaine a-t-il donc une morale? Ne donnons-nous pas ce nom à sa science profonde de la vie, science qui ne condamne ni n'absout, mais qui fait voir toutes choses au plus vrai, et qui en porte des jugements dont peuvent s'autoriser également les gens sévères pour condamner, les indulgents pour absoudre? L'impartialité de cette morale lui ouvre toutes les consciences. Comme elle conseille et ne censure pas, elle ne rencontre ni objections ni défiances. Si La Fontaine blâme les abus, c'est sans aigreur, et peut-être avec l'arrière-pensée qu'ils ne sont guère moins nécessaires et vénérables que les bonnes choses. Sa sagesse n'est jamais grondeuse; il n'en demande pas plus qu'il n'en fait; et il n'en fait guère.

La satire ne lui sied pas; elle ressemble, sous sa plume, à de la colère soufflée du dehors à un homme pacifique. Il va tout d'abord aux gros mots. Lulli lui avait commandé un opéra; il composa *Daphné*. Lulli n'en voulut pas. On fit accroire à La Fontaine qu'il devait se tenir pour offensé. Il écrivit *le Florentin*. Dans cette pièce, Lulli

> . . . . est un mâtin
> Qui tout dévore,

Happe tout, serre tout : il a triple gosier.
Donnez-lui, fourrez-lui (1).....

Madame de Thiange intervint ; La Fontaine se débattit d'abord :

J'eusse ainsi raisonné, si le ciel m'eût fait ange
Ou Thiange;
Mais il m'a fait auteur : je m'excuse par là (2).

Bientôt il céda, et fit sa paix avec Lulli.

Une autre fois, La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, lui donne un sujet de fables. Il y fallait être dur pour les gens ; il s'agissait de peindre l'espèce de méchants auxquels ressemblent ces chiens de village qui se jettent sur les chiens étrangers, et qui,

. . . . n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire (3).

La Fontaine n'a réussi qu'à demi. Cette fable des *Lapins*, malgré des traits charmants, est de ses plus faibles; outre qu'on ne s'attend pas à y voir le peintre et l'ami des lapins à l'affût sur un arbre,

Foudroyant à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère.

(1) *Le Florentin*, satire, *OEuvres diverses*.
(2) Épître XV.
(3) Livre X, 15.

Ce jour-là, La Rochefoucauld l'a gâté. Il le met de mauvaise humeur contre les hommes, et il lui donne l'idée malencontreuse de nous faire savoir qu'en temps de chasse ses plus aimables bêtes avaient sujet de le craindre. Je me figure volontiers Boileau chasseur (1) : la chasse, c'est encore la guerre; mais comment supporter La Fontaine tueur de lapins?

Si sa morale nous plaît si fort, c'est qu'elle ne croit pas toujours à son efficacité, et qu'elle avoue ne pas connaître autant de remèdes qu'il y a de maladies. Quelquefois elle se cherche elle-même, mais sans subtiliser, sans faire d'effort pour se trouver :

> Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
> Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
> J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse (2).

La morale qui décide, qui n'hésite pas, eût-elle raison, risque parfois d'effaroucher. Mais où ne réussit pas la morale qui abdique ?

Cependant le goût du bon domine dans la morale de La Fontaine. Il ne s'y trouve rien pour justifier sa vie d'époux trop peu rangé et de père trop peu tendre. Sur ces deux points il ne se sent pas en règle, et il n'en dit rien. Il est vrai qu'il ne loue nulle

(1) Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
(Épître VI.)

(2) Livre XII, 2.

part la fidélité, et que plus d'un trait lui est échappé contre les enfants :

> Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié) (1).

Tout ce qui d'ailleurs est bon à savoir et à pratiquer en morale domestique, l'indifférence pour les faux biens, l'attachement modéré aux vrais, rien de trop (2), la discrétion, l'indulgence, le prix des vrais amis, la bienfaisance, toutes ces choses sont rendues aimables dans ses fables. Cette sagesse, au lieu d'être dogmatique, est douce et sereine ; elle paraît plutôt la volupté d'un esprit excellent et d'un cœur droit, qu'une conquête inquiète de la raison sur les mauvais penchants ; elle n'est accompagnée d'aucune colère contre ceux qui ne la pratiquent pas ; aussi ne l'aperçoit-on pas toujours, mais on la sent. Examinez-vous après une lecture de La Fontaine ; et s'il ne vous a pas fort ému contre vos défauts, du moins vous a-t-il doucement encouragé à être homme de bien.

§ V.

LA FONTAINE EST LE PLUS FRANÇAIS DE NOS POËTES.

Je n'ai pas épuisé toutes les causes de la popularité de La Fontaine. Il en est qui tiennent à son tour d'esprit, à sa langue, au choix de ses modèles, à son

(1) *Les deux Pigeons.*
(2) C'est le titre d'une de ses fables, liv. IX, 2.

goût, par où il semble avoir quelques avantages même sur ses illustres amis.

La Fontaine est peut-être, de tous nos poëtes, le plus profondément français. Il l'est par cet esprit sensé qui proportionne ses émotions à leur cause, droit, sincère, aimant la liberté pour soi et pour autrui ; s'arrêtant en beaucoup de choses au doute, à cause de la douceur de cet état ; plus vif que passionné ; hors de toute grimace comme de tout sentiment excessif ; sensible sans transports ; tenant le milieu en tout dans la spéculation et dans la conduite ; un second Montaigne, mais plus doux, plus aimable, plus naïf que le premier.

Quoique le poëte nous occupe plus que l'homme dans La Fontaine, je ne résiste pas à remarquer combien il était Français par l'idée qu'il avait de son pays. Dans son opéra d'*Astrée* (1), faisant allusion à la guerre de Flandre, ne s'avisait-il pas de menacer, de son chef, l'Allemagne des armes de Louis XIV?

Le Rhin sait leur vaillance;
Le Danube en pourra ressentir les effets (2).

Partisan de la révocation de l'édit de Nantes, comme Racine et Boileau, par une erreur commune aux meilleurs Français de ce temps-là, il disait du roi :

Il veut vaincre l'erreur : cet ouvrage s'avance;
Il est fait; et le fruit de ces succès divers

(1) Représenté en 1691.

(2) Le roi ne voulait pas qu'on éventât son dessein. Il fit mettre un carton à cet endroit.

Est que la vérité règne en toute la France,
Et la France en tout l'univers (1).

Nous sommes meilleurs juges que La Fontaine de la politique qui révoqua l'édit de Nantes ; mais nous n'entendons pas mieux que lui le rôle qui convient à notre pays.

Par sa langue, La Fontaine est le plus français de nos poëtes. Tous les âges de notre langue poétique, ou plutôt un choix des beautés de chaque âge forme la sienne. Avait-il lu tous nos vieux poëtes, et y prenait-il son bien, comme faisait Molière avec ses devanciers ? Il n'en dit rien, lui qui aimait tant à parler de ses lectures. Mais on pourrait extraire de ses ouvrages, du milieu de la langue nouvelle où il les reçoit, des échantillons des meilleurs tours de la vieille langue : le neuf et le vieux, tout y paraît du même temps. La Fontaine est doublement créateur ; il sent, dans la vieille langue, tout ce qui vit encore, et il le remet au jour ; et pour la langue nouvelle, aucun poëte n'y est plus hardi.

Il n'était pas mauvais qu'il commençât par être de l'école de Voiture, quoique ce poëte *ait pensé le gâter*. Par elle, il remonta jusqu'aux poëtes du seizième siècle, dont plus d'un excellent tour était passé de mode ; et, par ces poëtes, il donnait la main aux auteurs des fabliaux. Toutes les générations qui ont passé sur le sol de la France ont parlé quelque chose de cette langue. Le français-gaulois,

(1) Lettre à M. de Bonrepaux, lecteur du roi,

si vif pour tout ce qui est détail familier, fine moquerie, trait d'humeur, idées nées du sol et qui ne nous seraient jamais venues du dehors, y tient sa place à côté de ce grand langage, fruit de l'esprit français, devenu par l'éducation des siècles l'esprit humain. Le français de Paris s'y montre dans ses nuances si variées et si justes, ses délicatesses, son coloris modéré, cette rigueur logique qui sent sa langue universelle; et, à côté, le français des provinces y trouve à loger çà et là, dans quelque coin, ses naïvetés locales, sa rusticité expressive, ses fautes gracieuses.

Il avait retenu de l'école de Voiture, qui doit en garder l'honneur, le goût pour la description. Que ce goût lui fût naturel, cela n'est pas douteux; son humeur le portait vers les champs; sa première profession même (1), car il en eut une, le mettait trop souvent en présence de la nature pour qu'il n'apprît pas à l'aimer. Mais Voiture l'avertit peut-être de son propre goût, et lui donna l'idée de rendre la nature visible dans ses vers. Aucun poëte n'a fait un usage plus heureux et plus discret de la description. Il peint comme Virgile, de sentiment. L'école de Voiture, quand elle est exacte, inventorie; ses descriptions sont des états de lieux. La Fontaine décrit à grands traits, avec la fidélité d'une sensation présente plutôt qu'avec l'exactitude d'un calque. Il ne remarque dans le paysage que ce qui intéresse les mœurs et

(1) Il avait été maître des eaux et forêts.

la situation de ceux qui l'habitent ; il fait vivre de la même vie la scène et les acteurs. Son recueil est semé de ces vers qui peignent sans décrire, et qui font sentir même l'impalpable, la chaleur, la fraîcheur, l'étendue :

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent (1).

Qui de nous n'a visité ces royaumes-là, et gardé dans son imagination la fraîcheur humide de quelque marécage solitaire, que le travail de l'homme n'a pas encore disputé au vent et à l'eau? Ainsi décrit Virgile. C'est la corneille solitaire sur la plage desséchée :

Et sola in sicca secum spatiatur arena (2).

§ VI.

LA FONTAINE EST DE TOUS NOS POËTES LE PLUS INSPIRÉ DES ANCIENS.

Si La Fontaine est le plus français de nos poëtes, il est aussi le plus inspiré de l'antiquité. On sait comment il se tourna tout à coup vers « ces sources éternelles d'instruction et de vie (3). » Esprit charmant par son ouverture et son abandon, qui ne cherche pas à se connaître, pour n'avoir pas à se gouverner, et qui se laisse avertir de lui par les

(1) *Le Chêne et le Roseau.*

(2) *Géorgiques*, liv. I.

(3) De Humboldt, préface du *Cosmos*.

tres ; pieux, s'il vient à ouvrir un livre de piété ; lant et presque précieux, quand il lit Voiture ; un cien, quand il lit les anciens. C'est au plus fort son goût pour Voiture que son ami Maucroix et itrel son parent, tous deux de Reims, où sont harmants objets en abondance, »

Par ce point-là je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaulx, mais gentilles Galloises (1),

montrèrent les anciens. Il s'y fixa. Il couvre les irges d'un Platon de notes, d'observations, de ximes de sagesse, faisant d'avance des provins pour ses fables, auxquelles il ne songeait ère. Dans un voyage de Paris à Limoges, avec un ii de Fouquet exilé, il se trompe d'auberge, entre is le jardin voisin, et là, tandis qu'il lit Tite-Live us une tonnelle, il en oublie le dîner. Le voilà en loin de Voiture, et pour n'y pas revenir.

Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace ;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse :
Je le dis aux rochers (2)...

est de cette façon qu'il est pris. On le fâche, si on touche à un seul des anciens, même à Quintilien. « Il ne s'agit pas de donner des raisons, dit-il uelque part ; c'est assez que Quintilien l'ait dit. »

Son début littéraire fut une imitation de *l'Eu-*

(1) *Les Rémois*, conte.
(2) *OEuvres diverses*, ép. XXII.

nuque de Térence. L'ouvrage est faible ; mais le jugement qu'il porte de l'original est exquis. « Le nœud, dit-il dans sa préface, s'en fait avec une facilité merveilleuse, et qui n'a pas une seule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienséance et la médiocrité, que Plaute ignorait, s'y rencontrent partout. » Pintrel travaillait alors à une traduction des épîtres de Sénèque, vrai chef-d'œuvre, non de mot à mot, mais de français délicat, subtil, qui prend à Sénèque tout son esprit et lui laisse ses faux brillants. La Fontaine en traduisit en vers toutes les citations, et peut-être sema-t-il la prose de Pintrel de plus d'un tour heureux (1).

Le premier il se sentit blessé par les attaques de Charles Perrault contre les anciens, et ce fut au sortir de la séance de l'Académie française où Perrault avait lu son *Siècle de Louis XIV,* qu'il écrivit

(1) Son admiration pour les anciens lui échappe d'une façon piquante dans une de ces petites traductions. L'original lui donnait ces deux vers :

Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tenuesque piget cognoscere curas.

Il le paraphrase ainsi, en se substituant au poëte latin :

Je puiserai pour vous chez les vieux écrivains.
Écoutez seulement leurs préceptes divins;
Soyez-leur attentif, même aux choses légères;
Rien chez eux n'est léger.....

J'ai cru rendre service aux lettres latines et françaises en réimprimant la traduction de Sénèque dans la *Collection des Auteurs latins traduits en français.*

l'épître à Huet, où il les défend avec tant de sensibilité :

Je vois avec douleur ces routes méprisées;
Art et guides, tout est dans les champs Élysées.

Ce sont plus que ses modèles, ce sont ses amis qu'on attaque. Boileau, pour qui c'était une affaire de raison plutôt que de sentiment, tourne tout son chagrin en plaisanteries piquantes contre l'adversaire des anciens, et l'accable sous les excellentes *Réflexions sur Longin*, les *Petites Lettres* de la critique littéraire du temps. Pour La Fontaine, qui n'aimait pas à combattre, il est bien plus touché du mal qu'on fait à ses amis que de celui qu'il pourrait rendre à leur détracteur. Il gémit, et, par un trait de naïveté charmante, il se croit seul à gémir.

J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.

Il est vrai que pour aucun des admirateurs des anciens la querelle n'était plus personnelle. Molière, Racine, Boileau lisaient les anciens pour un objet particulier. Les deux premiers y cherchaient plus spécialement la vérité dramatique; Boileau s'y attachait aux traits satiriques, et, dans la morale, à la partie des défenses et des inhibitions plutôt qu'à la partie qui console, ou tout simplement qui instruit sans rien prescrire. Pour La Fontaine, tous les genres lui sont bons; il est friand de toutes lectures qui lui apprennent quelque chose sur

l'homme. Platon lui est aussi cher que Tér
Quintilien tout aussi agréable qu'Ésope ou Ph
Il n'y recherche pas la vérité pour l'emploi
en pourra faire, mais pour le plaisir qu'il y p
Les livres ne lui sont pas des instruments de tr
ce qu'il en fera, il ne s'en soucie guère; l'a
ment est son objet.

Nul ne donna plus de temps aux anciens. M
avait les soins de son théâtre, Racine et Boile
charges de cour. En outre, la piété ôta bie
heures aux études profanes de Racine, la ma
santé à celles de Boileau; et, lisant plus le
dèles dans la langue originale, ils en lisaient r
Du jour où La Fontaine fut poëte, il n'eut ni cl
ni emploi. Et même avant, il faut ne voir da
fonctions de maître ès eaux et forêts qu'un pr
pour se promener sans fin sous de beaux oml
ou sommeiller au bord des ruisseaux. Recuei
d'aimables protectrices, madame de La Sa
d'abord, puis madame d'Hervart, qui, pour p
gîte offert à cet enfant de la nature, mar
femme, père sans enfants, ne lui deman
même pas, comme Fouquet pour sa pension,
devance annuelle de quelques madrigaux, lir
la seule chose qu'il eût à faire. Il lisait les
d'œuvre de l'antiquité comme on lit des roma
latins dans le texte, les grecs dans la tradu
avec cette pénétration du génie qui sent l'o
sous le traducteur. Ses illustres amis cult
plus étroitement certains auteurs; La Fontair

ue l'antiquité tout entière; il pensait même en e ridicule, comme quelqu'un qui s'opiniâtrerait ne vieille mode :

Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature (1).

Il semble d'ailleurs avoir eu qualité pour caracriser, au nom des hommes de génie du XVIIe siècle, manière dont ils ont imité les anciens; car ce 'il dit de son imitation leur est commun à tous :

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.
J'en use d'autre sorte; et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité (2).

Ce que La Fontaine définit si délicatement, ce 'est pas l'imitation, c'est la prise de possession du ien commun. Ses amis et lui ne dérobaient pas la ropriété d'autrui; ils reprenaient au poëte ce qu'il vait pris lui-même, soit à un devancier, soit à la ature. Ce qui se *transporte, sans nulle violence*, d'un

(1) Épître à Huet.
(2) Même épître.

poëte dans un autre, appartient à tous les deux ; même titre. S'il y avait *violence*, il y aurait vol (1

Je ne m'étonne pas que La Fontaine ait si bi parlé de cette assimilation ; il fait plus que rend sien cet air d'antiquité que conservent ses emprun il se rend lui-même aussi ancien que ceux q imite. En lisant l'Épître à Huet, je crois lire u épître d'Horace. C'est le même tour aimable et cile ; rien de tendu ; point d'effort pour y suivre ordre didactique ; ce sont des sentiments qui se s cèdent plutôt que des pensées qui s'enchaînent se plaint de l'injure qu'on fait aux anciens, il admire, il s'en veut de ne les avoir pas admi assez tôt ; il ne prétend rien démontrer.

Dans les chefs-d'œuvre de ses amis, plus d'un droit porte la marque, j'allais dire la livrée goût du moment. Ce sont comme les formules musique ; chaque époque a les siennes : Moliè Racine et Boileau, les deux derniers plus que le p mier, ont de ces formules. La Fontaine s'en est franchi ; ses défauts sont siens comme ses quali il sommeille de temps en temps, comme Hom mais personne n'a attaché un oripeau à sa m Quant à ses beautés, elles semblent se cacher sa simplicité et s'ignorer elles-mêmes. Sa poési noble comme son lion, qui ne sait pas qu'il noble. Rien ne s'y montre de l'époque que ce en était le plus aimable : l'esprit, lequel y fut

(1) Je me suis étendu sur cette idée au chapitre IX, § V.

charmant qu'en aucun autre âge de la société française ; un peu de La Rochefoucauld, un peu de madame de Sévigné, avec le naturel qui les avait faits amis ; la galanterie tendre et ingénieuse, qui est la forme de l'amour dans notre pays.

§ VII.

LA FONTAINE A EU PLUS DE GOUT QUE MOLIÈRE, RACINE ET BOILEAU.

S'il n'était pas indiscret, en parlant de si grands écrivains, de donner quelque avantage de comparaison à tel d'entre eux sur les autres, je dirais que La Fontaine a eu plus de goût que ses trois amis. Le goût, cette conscience de l'esprit, est peut-être sa qualité la plus éminente. Comparé, sinon à Molière, chez qui les fautes contre le goût sont si excusables, et dont la fécondité et la force n'étaient peut-être pas compatibles avec cette surveillance délicate de l'esprit sur ses productions, mais à Racine et à Boileau, qui en avaient fait une sorte de science, La Fontaine a le goût aussi sain, et il l'a plus libéral. Il est sévère, sans être timide ni superbe. Il songe plus à jouir de ce qu'il aime qu'à se fâcher contre ce qu'il n'aime pas. Il n'a pas l'emportement de Boileau contre les méchants vers. Les fautes lui paraissent le prix dont il est bien juste de payer les beautés si diverses et si charmantes des lettres. Il aimait trop les livres, et trop toutes sortes de livres, pour faire des réserves théoriques

en les lisant, ou pour être prévenu contre eux, par quelque principe hautain, avant de les ouvrir.

Dans le livre Ier des *Amours de Psyché*, il représente une société de quatre amis, d'où l'on avait banni, dit-il, « la conversation réglée et tout ce qui sent sa conférence académique. » Ces amis étaient Molière, Racine, Boileau et lui, sous des noms de fantaisie. Il s'y appelle *Polyphile*, qui aime toutes choses. C'est son vrai nom, et cet amour pour toutes choses ajoute à la gloire de ce goût; car quel mérite n'y a-t il pas, quand on aime tout, à savoir choisir? Les anciens ne lui gâtaient pas les modernes :

> Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse;
> Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
> J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi......
> Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages (1).

Mais ce choix n'est pas préventif; les parties défectueuses ne font pas tort aux bonnes; La Fontaine préfère sans exclure. Nature heureuse entre toutes, il a les qualités sans les défauts; il peut aimer sans haïr, et il sait garder, jusque dans la perfection la plus sévère, je ne sais quelle aisance qui donne à cette infaillibilité de goût l'air d'un instinct.

N'en faut-il pas conclure que le propre du goût est de nous ramener à notre instinct? L'étude, la comparaison, toute cette intervention de la volonté, que suppose le goût, ne font que dégager ce que

(1) Épître à Huet.

nous sommes réellement de ce que nous a faits d'abord soit l'imitation du tour d'esprit de notre temps, soit une mauvaise éducation. Le poëte le plus naïf du dix-septième siècle en est peut-être le plus travaillé. Les ratures de La Fontaine sont célèbres. Il ne voyait pas toute sa pensée d'abord; ce qu'un premier travail amenait sous sa plume, c'était quelque impression encore vive de ses anciennes lectures; au lieu d'une grâce qui lui fût propre, c'était peut-être quelque réminiscence de Voiture. Pour arriver à sa vraie pensée, pour se trouver lui-même, il fallait que le goût vînt lui donner du doute sur ce qu'il avait écrit dans cette première faveur de l'esprit pour ce qu'il vient de produire.

Voilà une bien illustre preuve que nous n'arrivons au naturel que par le travail. De même que dans les arts du dessin et de la scène, et même dans l'art un peu frivole de la danse, le travail seul nous donne une main sûre, un geste aisé, la grâce et la souplesse des mouvements, de même, dans les ouvrages de l'esprit, c'est par le travail que nous nous débarrassons des fausses impressions, de l'humeur, de la tyrannie du corps, de l'imitation, du désir de briller, de la vanité, de tout ce qui nous empêche d'être naturels. Le travail seul fait les écrits durables; le goût seul nous rend capables de travail. Il y a eu des hommes doués d'un beau naturel à qui le goût a manqué, et, avec le goût la force de découvrir ce naturel, de s'y attacher, de le défendre contre la tentation des mauvais succès par des complaisances au tour d'es-

prit de leur temps. Après avoir été les instrum des plaisirs de la foule, ils ont laissé, comme acteurs célèbres, un nom sans œuvres; et l'on réduit à conjecturer leur génie d'après quel passages où il s'est fait jour, comme on conjec l'art des grands acteurs par quelques tradition foyer.

§ VIII.

DES CONTES ET DES AUTRES POÉSIES DE LA FONTAINE.

L'esprit de cet ouvrage ne me permet pas de ler des contes de la Fontaine; peut-être m m'empêcherait-il d'en être bon juge. Je ne aimer sans préférer, je ne sais pas préférer faire quelque injustice. Les fables, à mes yeux, tort aux contes.

Ce scrupule paraîtra peu conforme à la men détaillée que j'ai faite des contes et fabliaux des cêtres de La Fontaine (1); mais, si j'en ai parlé effet, c'était moins pour indiquer des lectures à f que par la nécessité de chercher la langue, et épier, pour ainsi dire, les progrès, dans les ouvr les plus goûtés d'alors. L'antiquité même de c langue, la difficulté d'arriver au sens ôte le sel plus piquants; c'est un plaisir de savant, trop i rect pour être dangereux. La grossièreté des mœ les excuse d'ailleurs; la licence n'y était peut-

(1) Voir au premier volume.

qu'une honnête liberté. Écrits à une époque de demi-barbarie, ils n'y ont pas eu la faveur des livres défendus. Il n'en est pas de même des contes de La Fontaine. C'est au plus bel âge de la langue, et pour le plaisir secret d'une société où les mœurs générales étaient graves, que notre poëte les a écrits. La lecture en est facile, et la gaze y est toujours transparente, quand le poëte ne s'en passe pas tout à fait. En parler pour les blâmer serait pruderie; les louer, ils n'en ont pas besoin. Ces livres-là ne font que trop leur fortune d'eux-mêmes; n'en rien dire est le plus sage.

Il faut pourtant défendre La Fontaine du reproche d'avoir voulu tirer gloire ou profit du scandale de ces contes. L'idée lui en vint, comme on sait, d'une grande dame de la cour, fort voluptueuse, laquelle ne se plaisait qu'aux écrits qui lui présentaient des images de sa vie galante et en prolongeaient ainsi les plaisirs. Il se fit auteur licencieux par laisser-aller, sans se douter qu'il fît tort aux mœurs. Quand les prudes réclamèrent, et que Tartuffe se fut récrié en se fermant les yeux, l'excuse que donna le poëte prouve qu'il ne se rendait guère compte de son crime. « Je dis hardiment, écrit-il, que la nature du conte le voulait ainsi ; » et il s'autorise des préceptes d'Horace sur les genres (1) Enfin, averti que c'était au genre même qu'on en voulait, et que plus il était conforme aux préceptes d'Horace, moins il

(1) Préface de la deuxième édition du Ier livre.

plaisait à M. le prévôt de Paris (1), il entendit le r proche, et il y fit cette réponse qui absout ses i tentions : « La gaieté des contes, dit-il, fait moi d'impression sur les âmes que la douce mélancol des romans les plus chastes. »

Je craindrais bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirants, belles; souffrez mon livre :
Je réponds de vous corps pour corps.
Mais pourquoi les chasser?.....
Contons, mais contons bien; c'est le point principal,
C'est tout. A cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille (2).

On ne parvint que fort tard à lui persuader q ces contes n'étaient pas innocents. Après une ma die, ne s'avise-t-il pas d'offrir le produit d'une é tion au prêtre qui l'avait assisté, pour être distril en aumônes aux pauvres? La piété seule à laquell accoutuma ses dernières années, l'éclaira enfin; core ne suis-je pas bien sûr qu'il n'y ait pas eı plus de soumission que de conviction, et qu'il c sérieusement avoir corrompu son siècle en ne s geant qu'à l'amuser.

Deux de ces contes, *la Courtisane amoureuse* e *Faucon*, le dernier tout au moins, mériteraien popularité de ses fables, même auprès de ceux

(1) Une sentence de police de ce magistrat vint interdire le d du quatrième livre, dont la lecture, y est-il dit, ne peut avoir d'a effet que celui de corrompre les mœurs et d'inspirer le libertin

(2) *Les Oies de frère Philippe*, liv. III.

se respectent le plus dans leurs lectures. Ce sont deux modèles de cette sensibilité douce, sans vapeurs ni fausses grâces, propre aux gens dont le cœur est bon et l'esprit juste. Par le récit, par la *narration si malaisée*, comme il dit, par la description qui ne l'est guère moins, par les réflexions enjouées ou sérieuses qu'il y mêle, par ses retours sur lui même, par cette façon de parler de soi au profit des autres, ces contes valent ses meilleures fables : et qui vaut plus au monde que ces fables?

Où La Fontaine est un peu, si peu que ce soit, c'est beaucoup, c'est tout, comme il disait tout à l'heure du bien conter. Or, dans laquelle de ses plus petites pièces, les plus humbles, les moins connues, rondeaux, sonnets, quittances en vers à Fouquet pour le quartier de sa pension, dizains, chansons, odes même, quoiqu'il y soit encore plus maladroit que Boileau, dans quelle pièce enfin n'est-il pas, au moins un peu? Il a moins imité Voiture qu'il ne croyait ; il y prenait tout le bon, qui lui fit un moment illusion sur le reste. Tout le monde pouvait le servir ; personne, quoi qu'il en ait dit, ne pouvait le gâter. Il n'eut à craindre que son goût pour la paresse, à laquelle Boileau ne lui permit pas de se laisser aller.

CHAPITRE ONZIÈME.

§ Ier. Des temps où fleurissent les moralistes. — De la société française au XVIIe siècle. — § II. La Rochefoucauld, spéculatif jeté par les événements dans l'action. Ses Mémoires. — § III. Des *Maximes*, et de ce qui en fait un ouvrage durable. – § IV. De quelles sortes sont les vérités dans les *Maximes*, et de la pensée générale du livre. — § V. Des quatre éditions publiées du vivant de l'auteur. — Esprit des retranchements et des corrections qu'il y a faits. — § VI. De la vérité des *Maximes* dans leur rédaction dernière, et sous quelles réserves il la faut admettre. — § VII. Du style des *Maximes*.

§ I.

DES TEMPS OU FLEURISSENT LES MORALISTES. — DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE.

Par moralistes il faut entendre les écrivains, prosateurs ou poëtes, qui traitent des mœurs, non parmi d'autres choses, mais à part, et comme sujet unique. Avant que la morale ne devienne un genre, elle se montre, par pensées détachées, dans les autres genres. C'est le jour où elle paraît dans une nation comme une des branches de sa littérature que l'esprit particulier de cette nation commence à soupçonner qu'il est l'esprit humain. Il y a des philosophes qui ont fait de la morale avant les moralistes. Aristote a précédé Théophraste, lequel est né de ce grand maître en l'art de penser sur toutes choses fortement et à fond ; Montaigne est l'aîné de La Rochefoucauld de près d'un siècle et demi. Dans l'histoire de notre littérature, on trouve de la morale mêlée

sque tous les écrits populaires ; on en trouve
des traités complets, sous forme de codes
nduite. Un peu plus de cinquante ans avant
ximes de La Rochefoucauld, on apprenait
es écoles les *Quatrains* du sieur de Pibrac,
st vraisemblable que La Rochefoucauld les
albutiés enfant. Moraliser a été presque de
mps un tour d'esprit propre à notre pays.
esure que la nation se constitue et que l'es-
société y fait des progrès, les écrits se rem-
t de maximes qui s'appliquent de plus en
l'homme en général. Mais l'idée de donner à
aximes de morale toutes les grâces d'un art,
ant aux préceptes des portraits et de la satire,
lée ne peut appartenir qu'à un esprit supé-
à une grande nation, à une époque où toute
umaine a été vécue. C'est un besoin des so-
arrivées à leur maturité de tracer des règles,
uire leur expérience en maximes, d'engager
s à venir par les exemples du passé. Elles
cet égard, comme les individus qui ont par-
leur carrière et rempli leur destinée : elles
sent.
les deux tiers du dix-septième siècle, la so-
française en était arrivée là. Elle pouvait
sans illusion, qu'aucune société humaine
vait su plus qu'elle sur l'homme. Si les rues
is, puisque La Bruyère en parle (1), n'étaient

iscours de Théophraste.

ni si propres ni si sûres que celles d'Athènes, nous n'avions pas d'esclaves, et nous avions une religion à laquelle on croyait, parce qu'en même temps que ses dogmes donnent un prix infini au moindre d'entre nous, nulle morale et nulle philosophie n'ont fait plus de découvertes dans le cœur humain. Le moment était unique pour tracer des règles de conduite aux âges futurs. La société française connaissait toutes choses ; elle commençait à jouir d'elle-même sous un gouvernement qu'elle croyait dans l'ordre de Dieu, et sous un prince digne de ce gouvernement. Le temps était mûr pour l'art des moralistes. La France, en 1665, avait déjà le droit de se donner en exemple au genre humain.

§ II.

LA ROCHEFOUCAULD, SPÉCULATIF JETÉ PAR LES ÉVÉNEMENTS DANS L'ACTION.

Ce que j'ai dit ailleurs des convenances éternelles qui font naître tout exprès pour chaque genre l'écrivain qui doit en donner le modèle, n'est vrai d'aucun écrivain autant que de La Rochefoucauld, et plus tard de La Bruyère. Rien pourtant qui diffère plus que leur vie. L'un est mêlé à toutes les agitations d'une époque d'intrigues et de guerres civiles ; l'autre mène une vie silencieuse et inconnue, dans une ville de province d'abord, puis dans les communs de M. le Duc. L'un est un grand seigneur, de ceux qui avaient pu croire que l'autorité

royale usurpait sur la leur; l'autre, sans naissance, appartient à cette classe moyenne qui devait donner à la littérature française ses plus grands noms.

Il ne faut chercher La Rochefoucauld ni dans son rôle de frondeur, nouant des intrigues politiques, sans avoir rien de l'intrigant; politique par amour pour une femme; brave sans véritable ardeur militaire; exposant sa vie par point d'honneur; agité plutôt qu'actif; ni dans son début malheureux. lorsque, s'essayant à la guerre civile par le complot, il se jette à vingt ans dans la ridicule échauffourée qui s'appela *la Journée des Dupes*. A voir tant d'agitation de 1630 à 1642, tant de jours donnés à l'intrigue, d'abord pour la reine-mère contre Richelieu, puis pour la régente contre tous ses ennemis, on ne croirait pas qu'il y ait là une vocation de moraliste contrariée et retardée par les événements. Rien de plus vrai pourtant. La Rochefoucauld n'est qu'un spéculatif, que sa naissance, ses amitiés, les passions de sa jeunesse ont jeté dans l'action; qui paye fort décemment de sa personne, et qui joue sa vie pour l'honneur de son nom, peut-être par dégoût pour l'action. Je vois le moraliste dans tout ce qu'il fait et dans la manière dont il le fait; je le vois dans cette réputation équivoque qui lui est demeurée des querelles de la Fronde, dans l'obscurité qui couvre son rôle et son caractère, sauf à l'endroit de la bravoure, où il n'eut au-dessus de lui que le grand Condé.

Il faut en croire le portrait qu'il traçait de son

caractère en l'année 1658, sept ans avant la publication des *Maximes*. Il s'y avoue mélancolique « jusqu'à ne pas rire trois ou quatre fois en trois ou « quatre ans ; le visage sombre, qui le fait paraître « encore plus réservé qu'il n'est ; avec un esprit « que gâte cette mélancolie, et une si forte appli- « cation à son chagrin que souvent il exprime assez « mal ce qu'il veut dire. » Voilà qui ne convient guère à un homme d'action. Un peu plus loin, le futur moraliste s'annonce : « J'aime, dit-il, que la « morale fasse la plus grande partie de la conver- « sation ; » et il ajoute : « J'aime surtout la lecture « qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme. » Et ailleurs : « J'aime à lire avec une personne d'es- « prit ; car, de cette sorte, on réfléchit à tout mo- « ment à ce que l'on lit. » Aimer la lecture pour le profit, attacher à tout ce qu'on lit une réflexion, cela n'est pas non plus d'un homme d'action ; ni ceci : « Je suis passionné dans la discussion. » Trait caractéristique des spéculatifs.

Les jugements qu'on portait de La Rochefoucauld sont conformes à ce portrait. Un homme qui avait été son ennemi, mais qui ne le fut jamais assez de personne, Mazarain excepté, pour calomnier les caractères et faire, par vengeance, des portraits mensongers, le cardinal de Retz lui reproche de l'irrésolution, et déclare n'en pouvoir déterminer les motifs. « Son jugement, dit-il, n'était pas exquis « dans l'action. Il ne voyait pas tout ensemble ce « qui était à sa portée. Malgré son envie, il n'a pas

« pu être un bon courtisan, ni, malgré ses engage-
« ments, un homme de parti. Sa pratique était de
« sortir des affaires avec autant d'impétuosité qu'il
« y était entré. » Et pour dernier trait : Son in-
« clination était toujours portée vers la négocia-
« tion. »

Qu'était-ce donc que La Rochefoucauld? Je l'ai dit : un esprit spéculatif, que des événements plus forts que ses penchants, des passions plus fortes que sa raison, avaient jeté dans une carrière d'intrigue et d'action.

Cette contradiction laborieuse entre son caractère et son rôle mit en péril sa réputation d'honnête homme. Au temps de la Fronde, lors du fameux débat entre le cardinal de Retz et le prince de Condé, quand les gens du cardinal et ceux du prince manquèrent d'en venir aux mains dans la grand'salle du palais de justice, on accusa La Rochefoucauld d'avoir voulu assassiner Retz. On crut à cette calomnie. Dans le parti du cardinal on l'appelait *l'ami la Franchise*, quolibet violent, qu'on n'eût pas infligé à qui n'aurait rien fait d'équivoque. Il courait d'autres bons mots sur le malheur de sa participation aux intrigues du parti de Condé : on disait que tous les matins il faisait une brouillerie, et que tous les soirs il travaillait à un rhabillement. Une autre fois, on l'accusait de s'être raccommodé avec la cour aux dépens de ses complices. Il parut quelquefois malhonnête, où il n'avait été que maladroit. Sa vie, à cet égard, est d'un aussi utile

exemple que ses *Maximes*. Son esprit mal employé ne servit qu'à l'engager plus avant dans de fausses voies. Il s'était trompé de vocation; son honneur en a porté la peine. Au milieu des intrigues où s'agite le parti du prince de Condé, La Rochefoucauld n'est à l'aise que dans le combat, l'épée à la main, quand il n'y va que de sa vie, qu'il lui était plus facile de sacrifier que de fixer.

On s'étonne de ne trouver ni dans le portrait qu'il a tracé de lui, ni dans ses *Mémoires*, aucun aveu sur cette fatalité qui le condamna pendant près de vingt ans à s'imposer toutes les fatigues de l'ambition et de l'intrigue au profit de volontés qui se perdaient dans leurs propres vues et ne s'inquiétaient guère des siennes; à n'agir qu'à la suite; à ne se déterminer qu'au moment même où, sans le consulter, son parti venait de changer d'avis; à haïr ses propres lumières comme des empêchements de sa volonté, et sa volonté comme la dupe de ses passions. Cet observateur si pénétrant naurait-il pas voulu se voir tout entier? Est-ce un calcul de cet amour-propre, qu'il nous montre si compliqué, si tortueux et si profond? La Rochefoucauld n'a pas voulu confesser qu'il n'était pas né avec la décision des hommes d'action; mais le secret lui en échappe dans ce qu'il a gardé de rancune aux passions de ces hommes, pour ne les avoir pas éprouvées lui-même, et n'avoir pu les gouverner ni les dominer dans les autres.

La faiblesse même de ses *Mémoires*, comparés

soit à ses *Maximes*, soit aux *Mémoires* du cardinal de Retz, est une preuve de plus de son peu d'aptitude à l'action. Non que ces *Mémoires* ne soient remarquables; s'ils ne méritent pas tout l'éloge qu'en fait Bayle, qui les met au-dessus des *Commentaires* de César, certainement la gloire du petit livre des *Maximes* leur a fait tort. Mais leur principal défaut est d'avoir été écrits par un spéculatif; ils sont graves et froids. On voit que La Rochefoucauld n'aime pas le désordre et la sédition; il les subit. Bien différent de Retz, qui semble amuser encore sa vieillesse du récit de toutes ces complications où il avait été si activement mêlé, La Rochefoucauld se travaille pour leur donner les proportions d'événements généraux, et il écrit des Mémoires sur le ton de l'historien. Il ne trouve pas de traits vifs pour peindre des intrigues où il s'était vu si tiraillé, et il n'a du cardinal de Retz ni l'imagination qui ressuscite les choses passées, ni la vanité qui ranime les souvenirs personnels. L'historien est froid, et le moraliste est gêné.

Une grave blessure reçue à la bataille de la porte Saint-Antoine, et qui mit sa vie en danger, lui ôta le moyen de suivre jusqu'au bout la rébellion du prince de Condé. Plus tard, compris dans l'amnistie, il changea entièrement de manière de vivre, ou plutôt il prit possession de sa véritable vie, vie de réflexion et de conversation, par laquelle, a dit madame de Sévigné, « il s'est rapproché tellement de ses derniers moments qu'ils n'ont eu rien d'é-

tranger pour lui (1). » Il consacra ses loisirs, partie à écrire ses *Mémoires* et à méditer ses *Maximes*, partie à des lectures avec des personnes d'esprit et à des conversations où il y avait beaucoup à moraliser. Ces personnes, auxquelles l'avaient lié des goûts et peut-être des préventions communes, c'étaient madame de La Fayette et d'autres dames de la cour, dont l'esprit délicat aiguisait le sien et au tact desquelles il éprouvait, comme à une pierre de touche, la vérité de ces réflexions, qui, sous le nom de *Maximes*, allaient devenir des vérités immortelles.

§ III.

DES *MAXIMES*. — QUE C'EST LA VÉRITÉ QUI EN A FAIT UN LIVRE DURABLE.

Les *Maximes* sont un petit livre admirable, soit par toutes celles qu'on y tient pour vraies, soit même par celles dont on conteste la vérité. Celles-là sont au moins des problèmes posés avec la dernière précision, et dont la solution, toujours douteuse, sera d'un intérêt éternel. Un esprit commun, qui n'a qu'une première vue, peut en être choqué, et quelque déclamateur vulgaire y verra des injures contre la nature humaine ; mais quiconque sait lire au fond de son cœur, sans crainte d'y voir, sur les indications si sûres de la philosophie chrétienne, ce fond de corruption où sont les tentations et tout le prix de l'innocence, reconnaîtra, dans les plus

(1) Lettre du vendredi 15 mars 1660, à sa fille.

sévères de ces maximes, un avertissement menaçant donné par un des penseurs qui ont le mieux connu ce fond. Il admirera la vérité cherchée avec l'âpre sagacité d'un homme d'esprit qui a été dupe, et l'ardeur d'un honnête homme qui se venge de ses passions par sa raison.

Oui, ce qui fait vivre les *Maximes* de la vie des œuvres du génie, c'est la vérité, cette âme immortelle de tous les ouvrages du dix-septième siècle. Cette vérité, tout le monde l'avoue, même ceux qui la débattent. Les moins profonds sentent vaguement qu'il y a là quelque chose d'indestructible; mais leur premier mouvement est de se révolter, de prendre fait et cause pour la nature humaine, comme s'ils étaient les représentants de ses droits ou les types de sa pureté. Qu'ils aillent au delà de ce premier mouvement ; qu'ils pénètrent ces vérités impitoyables qui nous poursuivent jusqu'au sein de notre innocence, et nous font voir un piége jusque dans l'orgueil si pardonnable des honnêtes gens ; qu'ils tâchent de se démêler, à l'aide de cette main si habile : ils confesseront la vérité des *Maximes*. Ne dites pas : C'est beau de langage, mais c'est faux de pensée : ce sont là de vaines paroles ; les grands écrivains se trouveraient fort peu dédommagés du reproche d'avoir mal pensé par la louange d'avoir bien dit. La vie ne peut pas être à la surface des œuvres de l'esprit et n'être pas dans le fond ; la beauté du langage n'est pas un fard mensonger, mais la couleur inaltérable de la vie.

Les *Pensées* de Pascal ont eu la même destinée que les *Maximes* de La Rochefoucauld : elles ont été contredites avec éclat. Seulement, le contradicteur de Pascal est un homme de génie; c'est Voltaire. Les réfutations de Voltaire sont le moins lu de ses ouvrages; toute sa grâce et tout son bon sens n'ont pas réussi à ébranler une seule des *Pensées*. Il lui manquait, pour lutter avec ce sombre et puissant spéculatif, la profondeur, qu'on ne remplace point par l'étendue; il lui manquait le temps de s'arrêter à des objets d'un débat qui doit durer autant que l'homme. Il n'a pas voulu voir la vérité dans Pascal, parce que cette vérité, marquée de l'esprit du christianisme, n'est que la mise en état de suspicion de la raison, à laquelle Voltaire avait donné l'infaillibilité. Lui aussi a loué les mots en combattant les choses, et a fourni une autorité à cette vaine dispute de la forme et du fond. Mais les *Pensées* comme les *Maximes* vivent par le fond; et c'est faute de vue ou d'impartialité qu'on prend pour des figures peintes des corps pleins d'embonpoint et de vie.

§ IV.

D'QUELLES SORTES SONT LES VÉRITÉS DANS LES *MAXIMES*, ET LAQUELLE Y TIENT LA PLUS GRANDE PLACE. — DE LA PENSÉE GÉNÉRALE DU LIVRE.

Il faut seulement distinguer, parmi ces vérités, celles qui sont d'une pratique constante et universelle de celles dont l'application est plus particulière à certaines sociétés, les vérités qui nous servent

nes offensives et défensives dans la conduite de e de celles qui demeurent au fond de notre in- ence à l'état de notions spéculatives, et qui aident à juger les hommes et les choses. Cer- vérités sont saisies à la première vue : nous s préparés, nous dépendions d'elles depuis mps, et nous vivions à notre insu soûs leur ; un esprit supérieur nous en avertit, nous onnaissons. D'autres vérités ne nous persua- ue lentement, soit qu'elles s'appliquent hors re condition, soit qu'il faille quelque effort es déduire, par le raisonnement, des vérités usage et de notre sphère. Ainsi, l'ambition tites choses, qui nous est seule permise, nous comprendre, par une courte réflexion, l'am- des grandes. Enfin, il est des vérités méta- ques, dont les éléments ne sont ni des faits gé- ou particuliers, ni des motifs de conduite ; là ne sont comprises que par les esprits à la ès-élevés et très-rigoureux. Telles sont bon re des pensées de Pascal.

t faute de discerner ces différentes vérités, qui et qui seules peuvent recevoir de la langue rmes parfaites, qu'on dit de certains modèles t que la forme en est excellente, mais que le l'en est pas vrai.

nous montre une pensée qui nous semble ad- lement exprimée. Le rapport des mots aux s y est exact, le tour en est conforme au génie tre langue ; et pourtant cette pensée nous

caractère en l'année 1658, sept ans avant la publication des *Maximes*. Il s'y avoue mélancolique « jusqu'à ne pas rire trois ou quatre fois en trois ou « quatre ans ; le visage sombre, qui le fait paraître « encore plus réservé qu'il n'est ; avec un esprit « que gâte cette mélancolie, et une si forte appli- « cation à son chagrin que souvent il exprime assez « mal ce qu'il veut dire. » Voilà qui ne convient guère à un homme d'action. Un peu plus loin, le futur moraliste s'annonce : « J'aime, dit-il, que la « morale fasse la plus grande partie de la conver- « sation ; » et il ajoute : « J'aime surtout la lecture « qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme. » Et ailleurs : « J'aime à lire avec une personne d'es- « prit ; car, de cette sorte, on réfléchit à tout mo- « ment à ce que l'on lit. » Aimer la lecture pour le profit, attacher à tout ce qu'on lit une réflexion, cela n'est pas non plus d'un homme d'action ; ni ceci : « Je suis passionné dans la discussion. » Trait caractéristique des spéculatifs.

Les jugements qu'on portait de La Rochefoucauld sont conformes à ce portrait. Un homme qui avait été son ennemi, mais qui ne le fut jamais assez de personne, Mazarain excepté, pour calomnier les caractères et faire, par vengeance, des portraits mensongers, le cardinal de Retz lui reproche de l'irrésolution, et déclare n'en pouvoir déterminer les motifs. « Son jugement, dit-il, n'était pas exquis « dans l'action. Il ne voyait pas tout ensemble ce « qui était à sa portée. Malgré son envie, il n'a pas

ainsi possession de vous, qui se confond avec vous; tenez pour mal écrit tout ce que vous oubliez. Nous n'oublions que les choses qui n'arrivent pas jusqu'à vous; vainement la grammaire approuve-t-elle la ngue de ces choses-là; elle ne sont pas seulement al écrites, elles ne sont pas écrites du tout. Ce sont s mots à remettre au vocabulaire, pour l'écrivain i saura leur donner la vie en les employant au vice de la vérité.

a paru utile de toucher quelque chose de cette gereuse distinction de la forme et du fond, en ant de l'auteur le plus loué comme écrivain et lus contredit comme penseur. Nul n'offre un grand nombre de ces vérités dont les motifs ppent à la mollesse de notre attention, en même s que la clarté de l'expression satisfait cette nière vue dont nous avons coutume de regarder uvrages de l'esprit. Nul autre, par conséquent, re plus d'occasions et d'attraits pour cette étude ntéressante, qui cherche sous la vérité du lan- la vérité de la pensée.

out ce qui, dans les *Maximes* de La Rochefou- d, est parfait par l'expression, est vrai par le . Si l'on excepte quelques traits plus brillants solides, qui sont la marque du raffinement des ersations de la société polie au temps où écrivait ochefoucauld, toutes les *Maximes* sont des vé- . Il s'agit seulement de s'entendre sur l'ordre uel ces vérités appartiennent.

uelques-unes sont d'une application journa-

lière ; celles-là ne sont point contestées ; on ei
mire le tour, et on s'en applique le fond. Il n
a guère de métaphysiques. C'est du domain
Pascal, lequel dédaigne de travailler pour la sa
humaine, et s'occupe moins des moyens de
conduire que de nos motifs d'abdiquer. Le
grand nombre, qui fait la gloire de La Roch
cauld, sont des vérités historiques, absolu
vraies d'une époque et d'une certaine société, v
relativement de toutes les autres. Il s'en trouve
de préventives ; celles-là sont propres à la phi
phie chrétienne ; elles nous avertissent et nous
peur de nous-mêmes.

Cet esprit de prévention, qui n'est que la m
du dogme d'une première faute, donne je ne
quelle pointe d'aigreur à bon nombre de maxi
La Rochefoucauld en fait l'aveu. Quand son ou
parut, on ne manqua pas de l'accuser de trop d
vérité. C'était inévitable : les juges de l'ouvra
avaient fourni pour la plupart la matière ; a
d'eux ne se voulait reconnaître à cet idéal d
mour-propre. La Rochefoucauld se justifie de
cusation (1). Ce que contiennent les *Maximes*,
« n'est autre chose que l'abrégé d'une morale
« forme aux pensées de plusieurs Pères de l'É
« et l'auteur a pensé qu'il lui était permis de p
« de l'homme comme les Pères en ont parlé.
il ajoute : « L'auteur de ces réflexions n'a cons

(1) Préface des deux premières éditions.

s hommes que dans cet état déplorable de la ıture corrompue par le péché. » Il n'y a pas, ffet, dans les *Maximes*, un soupçon ni une ination contre la nature humaine qu'on ne pût ver, non-seulement dans les Pères, mais dans rands prédicateurs du temps. La déclaration de lochefoucauld n'est pas une précaution mone dans un temps de dévotion : les *Maximes* pant en 1665, près de vingt ans avant le mariage :t de madame de Maintenon et le temps des ves dévotes.

plus grand nombre des pensées de La Rocheıuld est vrai de la vérité historique. Ses *Mé-s* sont le récit de la Fronde, ses *Maximes* sont oralité du récit.

pensée générale de ce petit livre, cette place si ıdérable et presque exclusive que l'auteur y e à l'intérêt et à l'amour-propre; ce pays aux s inconnues; ce fond qui se révèle sous tant de es diverses, ou plutôt sous autant de formes y a de personnages, qu'est-ce autre chose cette Fronde, où le fond est, pour tous ses s, d'obtenir, à quelque prix que ce soit, un tage considérable, et où la difficulté de faire la de tous, les complications des partis, les conıctions des volontés, font prendre à ce fond les ıes les plus nombreuses et les plus diverses?

ıe veut le parlement? que veulent les deux ıdes? le parti des princes? chaque tête dans ıue parti? Tout ou partie de la dépouille de Ma-

zarin. Voilà le fond ; c'est l'intérêt, c'est *l'amour-propre* des *Maximes*. Comment auront-ils cette dépouille? Comment s'accorder sans se subordonner? comment se diviser sans s'affaiblir? Voilà la forme. Distribuez en partis toute cette foule d'ennemis de Mazarin, en factions tous ces partis, en rivalités personnelles toutes ces factions : voilà des formes à l'infini, voilà le pays où il y aura toujours des terres inconnues à découvrir.

Il est remarquable que la première édition des *Maximes* commençait par une longue et subtile analyse de l'amour-propre. C'était plus qu'un portrait chargé, où beaucoup de traits portent à faux ; c'était une sorte d'accusation où se trahissait une main passionnée. Il semble que La Rochefoucauld ait voulu d'abord décharger son cœur, et qu'il ait écrit cette diatribe sous l'impression récente des ravages de l'amour-propre au temps de la Fronde. Il supprima ce portrait, et il fit bien ; car, comme les traits en sont forcés, les couleurs en sont fausses.

§ V.

DES QUATRE ÉDITIONS DES *MAXIMES*, ET DANS QUEL ESPRIT L'AUTEUR Y A FAIT DES CORRECTIONS ET DES RETRANCHEMENTS.

Cette suppression, celle de soixante-trois maximes qui figuraient dans la première édition, les corrections dans les trois éditions qui suivirent, sont comme la sanction des maximes qu'il a conservées. Chaque correction efface un trait exagéré, ou géné-

ralise une expression, ou fait disparaître une subtilité, ou éclaircit une pensée ; il est rare qu'elle ne soit que d'ornement. La première édition, la plus rapprochée de la Fronde, contient beaucoup plus de traits particuliers : les maximes s'y développent sous la forme de portraits, comme dans La Bruyère ; mais peu à peu ces particularités, qui chargeaient chaque maxime et l'affaiblissaient, disparaissent, et les personnalités sont remplacées par des abstractions. Il semble qu'en s'éloignant des événements La Rochefoucauld s'élève tout à la fois et devienne meilleur. Dans le même temps qu'il néglige ces diversités de physionomie pour lesquelles La Bruyère et Saint-Simon eurent peut-être trop de goût, il adoucit un bon nombre de ses maximes ; comme, si par l'expérience, et par la tolérance qui en est l'effet dans les âmes élevées, il se fût approché davantage de la vérité.

§ VI.

DE LA VÉRITÉ DES *MAXIMES* DANS LEUR RÉDACTION DERNIÈRE, ET SOUS QUELLES RÉSERVES IL LA FAUT ADMETTRE.

Il en faut lire avec d'autant plus d'attention et de confiance la dernière édition, soit pour les maximes ainsi modifiées, qui marquent le point où la raison du moraliste s'est dégagée tout à fait des rancunes et des arrière-pensées de l'homme, soit pour les maximes dont la rédaction primitive a subsisté. Celles-là surtout veulent être méditées avec respect,

et plutôt avec la résolution de nous y reconnaître au besoin qu'avec le puéril parti pris de les contredire. Une pensée qui passe ainsi quatre fois sous les yeux d'un esprit supérieur, à de longs intervalles, sans que le doute ni le dégoût la lui aient fait retoucher, tenez-la pour la vérité. C'est un bien sur lequel nous n'avons plus de droits, c'est une portion de Dieu même. Il est telles de nos pensées que nous traitons comme nos biens de fortune; nous les changeons dès que leur forme nous lasse, nous leur imposons nos caprices. Il en est d'autres, sorties parfaites de notre esprit, que nous restituons, pour ainsi dire, dans leur intégrité au genre humain, comme si nous ne les avions reçues qu'à titre de prêt; lumières qui nous sont révélées, non pour en éblouir les autres, mais pour nous conduire nous-mêmes; cause et non effet du peu que nous avons de sagesse.

Ces maximes venues tout d'abord dans leur perfection à l'esprit de La Rochefoucauld, je ne les lis pas sans inquiétude. C'est un flambeau menaçant qui éclaire tout à coup les ténèbres de toutes ces dispositions équivoques où s'embarrasse notre conscience, et qui nous y montre le mal si près du bien et le bien si mélangé de mal qu'il nous fait peur même de notre honnêteté. Heureux si nous ne sommes pas dans le cercle d'application, et pour ainsi dire sous le coup de quelque maxime humiliante! Les *Maximes* de La Rochefoucauld sont comme les catégories dans des listes de suspects: *d'une part*, tous les degrés du délit y sont si rap-

rochés et les cas si analogues, et, d'autre part, l'innocent y touche de si près le coupable, que le plus en règle court le risque d'y lire son nom.

Ce caractère préventif ôte un peu d'autorité à la morale de La Rochefoucauld. Malgré le désintéressement qui lui fit retrancher de son livre toutes les maximes trop particulières, toutes les généralités hasardées, le malaise de sa vie à cette époque, ses froissements personnels, ses luttes, sa passion pour madame de Longueville, à laquelle il eût sacrifié l'État, lui avaient fait un fond d'humeur qui s'épancha dans ses pensées et attrista sa raison d'une manière irréparable ; peut-être même s'y mêle-t-il un peu de vengeance. « Je n'ai jamais eu de haine pour personne, dit-il ; je ne suis pourtant pas incapable de me venger (1). » Quand il croyait n'être que sévère au nom de la morale, il conservait un vieux ressentiment qu'il ne savait pas toujours démêler des pensées spéculatives. Pourquoi abaisse-t-il particulièrement les grandes qualités par les mobiles qu'il leur donne? N'est-ce pas rancune contre le petit usage qu'il en avait vu faire, et peut-être contre l'homme qui eut toutes celles des héros, le prince de Condé, et ne fut, au temps de la Fronde qu'un factieux que Mazarin battit en reculant?

Avant donc d'accepter les *Maximes* comme des vérités, il en faut retrancher par la réflexion tout ce qui est inspiré de cette mélancolie dont La Roche-

(1) Dans le portrait cité plus haut.

foucauld s'avoue atteint, tout ce qui vient d'un res
sentiment mal apaisé contre les personnes et le
choses. Et comme cette disposition se trahit par l
caractère même d'universalité que La Rochefoucau
affecte de donner à ses *Maximes*, il suffit de subs
tuer au mot *toujours*, qui embrasse tous les temp
le correctif *presque toujours*, qui maintient l'exac
tude absolue des *Maximes* quant à la Fronde, et
n'ôte pas tout espoir à la nature humaine, ni t
courage de chercher à valoir mieux.

Ainsi amendé, le livre de La Rochefoucauld est
des livres les plus vrais de notre littérature ; mai
n'est complétement vrai que dans l'ordre de ces
rités historiques auxquelles nous n'adhérons pas t
d'abord comme aux vérités de la morale journaliè
ou comme à des images exactes et saisissantes
notre fond. Il y faut un peu de réflexion et une c
taine connaissance des personnes publiques. l
Maximes en face de la Fronde, c'est le portrait
regard de l'original ; mais si l'on ôte de la Fron
cette physionomie extérieure qui lui donne l'air
saturnales, ce « mélange d'écharpes bleues,
dames, de cuirasses, de violons, » dont parle le c
dinal de Retz (1), que de traits communs à tou
les époques d'agitation politique !

A ne regarder que les circonstances principale
une noblesse abattue par Richelieu, et qui se rel
à la faveur d'une régence ; un premier prince

(1) *Mémoires*.

sang qui veut régner comme Richelieu, et qui ne comprend pas que ce qui est possible à un évêque, séparé du trône par un abîme, ne l'est pas à un prince, né sur ses marches mêmes; des grandes dames excitant la guerre civile pour éloigner leurs maris; des jeunes seigneurs qui s'y jettent par galanterie, et qui prennent pour drapeau l'écharpe d'une maîtresse; un Parlement étourdi de sa puissance, et défendant l'ordre par la sédition; des princes de l'Église organisant l'émeute armée, comme la dernière sorte de guerre que leur permettent les mœurs; à ne regarder la Fronde que par ce côté extérieur et local, cette longue échauffourée n'est qu'un événement particulier. C'est une image en raccourci de révolutions, si vous regardez les luttes des ambitions rivales, leur accord passager au détriment de la puissance publique, les illusions, les haines, les préjugés des partis, les entraînements des corps, l'ardente et universelle convoitise de tous pour la dépouille de quelques-uns. La Fronde est un épisode; mais le fond de cet épisode est le cœur humain que La Rochefoucauld prend sur le fait, alors que, par le relâchement de tous les liens de la société, il s'échappe, laissant voir à nu toute cette corruption que refoule et contient l'excellence des polices humaines.

§ VII.

DU STYLE DES *MAXIMES*.

Toutefois, La Rochefoucauld ne sera pas le liste populaire. Ses *Maximes* ne quittent guè hauteurs de la vie publique, et sa morale ress à celle de la tragédie, dont les héros sont des et les événements des catastrophes. C'est là le s de ce grand style qui n'orne pas sa matière, a assez à faire de la présenter dans toute sa grand et qui n'a pas besoin d'artifices, parce qu'il tir principale beauté de son exactitude. La Roche cauld ne s'amuse pas de ses observations ; il ne donne point ses souvenirs ni sa tristesse en spectac Je croirais, ne l'eût-il même pas dit, qu'il ne lui a rivait pas souvent de rire ; il cherchait ce qui forti l'âme plutôt que ce qui fait briller l'esprit. Ses co rections, par lesquelles il est encore plus admirab que par le bonheur de la première rédaction, ôte presque toujours à son esprit ce qu'elles ajouten la vérité ; elles dépouillent l'auteur au profit de raison, dont il est l'organe. C'est la première fo que la morale universelle s'exprime en France da un si grand style ; car, à l'époque où parurent l *Maximes*, on ne connaissait pas encore les *Pens* de Pascal. Dans ces *Pensées*, publiées quatre a après, mais conçues vers le même temps, ce gra génie, franchissant les siècles, cherchait les prin pes et la sagesse bien au delà des expériences

ps présent, auquel La Rochefoucauld était resté
attaché. Mais les *Pensées* de Pascal n'ont pas fait
au livre des *Maximes*, et ces deux grands exem-
de l'art de penser et d'écrire ont formé La
ère.

CHAPITRE DOUZIÈME.

§ Ier. La Bruyère, comparé à Pascal, à La Rochefoucauld, à Nicole, comme moraliste. — § II. Contraste expliqué entre l'obscurité de sa vie et l'éclat de son recueil. — § III. Comparaison entre l'époque où La Bruyère prend ses portraits et celle qui a inspiré La Rochefoucauld. — § IV. La Bruyère, moraliste littérateur. En quoi il diffère, sous ce rapport, de ses devanciers. — § V. Des changements et des additions dans les diverses éditions des *Caractères*. Détail de l'art de la Bruyère. — § VI. Du style des *Caractères*, et du jugement qu'en a porté M. Suard. — § VII. Des défauts de La Bruyère, et pourquoi il y a lieu de les noter.

§ I.

LA BRUYÈRE COMPARÉ A PASCAL, A LA ROCHEFOUCAULD, A NICOLE, COMME MORALISTE.

A l'époque où parut le livre *des Caractères ou des Mœurs de ce siècle*, les *Maximes* et les *Pensées* étaient dans les mains de tout le monde, et La Bruyère sentit le besoin de repousser d'avance le reproche d'imitation. Dans la préface de la première édition (1688) (1), il apprécie ainsi les deux ouvrages de ses devanciers : « L'un (les *Pensées*), par l'engagement de son auteur, fait servir la métaphysique à la religion, fait connaître l'âme, ses passions, ses vices, traite les grands et les sérieux motifs pour conduire à la vertu, et veut rendre l'homme chrétien.

(1) Et non 1689, comme on le trouve dans les biographies. J'ai sous les yeux cette première édition, avec la date de 1688.

« L'autre (les *Maximes*), qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde, et dont la délicatesse était égale à la pénétration, observant que l'amour-propre est dans l'homme la cause de tous ses faibles, l'attaque sans relâche, quelque part où il le trouve; et cette unique pensée, comme multipliée en mille autres, a toujours, par le choix des mots et la variété de l'expression la grâce de la nouveauté. »

La Bruyère se caractérise ensuite lui-même : « L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des *Caractères* (de Théophraste); il est tout différent des deux autres que je viens de toucher : moins sublime que le premier et moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et communes. »

Aucun auteur n'a mieux défini la nature ni marqué plus nettement le but de ses écrits. C'est là cette morale pratique dont nous fournissons la matière, et qui nous avertit de nos plus secrets mouvements, non par des analogies plus ou moins éloignées, mais en nous les faisant toucher du doigt.

Pascal avait affirmé avec cette force qui lui est propre, plutôt que pénétré par des efforts d'analyse qu'il dédaignait, nos imperfections et nos impuissances; il nous avait fait voir la profondeur de nos maladies et la vanité de nos remèdes; il avait frappé de discrédit jusqu'à notremorale, vraie en deçà des Pyrénées, disait-il, fausse au delà. Au lieu de s'é-

tendre avec une curiosité tranquille sur le détail de nos misères, il s'était borné à éclairer d'une lumière terrible les principaux objets de notre confiance, ce que l'on pourrait appeler les garanties des sociétés, la justice, la loi, la vertu. Il nous avait fait rougir de notre sagesse et douter de notre vérité ; il avait voulu nous mener, l'épée dans les reins, à la foi par le désespoir.

La Rochefoucauld, en poursuivant de son analyse amère et impitoyable tous les déguisements de notre mauvaise nature, en nous faisant peur de nos mouvements les plus naïfs, aurait pu nous ôter jusqu'au désir de l'innocence, à force de nous prouver qu'elle est impossible.

La Bruyère ne veut ni nous désespérer, ni nous réduire à l'alternative d'être des intrigants ou des saints; il veut nous rendre meilleurs dans notre imperfection, et il nous y aide par une morale appropriée à nos forces. Aussi La Bruyère est-il le plus populaire de nos moralistes.

La morale de La Bruyère, c'est celle de Montaigne, de Molière, de La Fontaine, de Boileau ; c'est tout ensemble une grande liberté d'observation, qui reste d'ailleurs dans les limites de la convenance, et une certaine indifférence qui laisse à chacun ses défauts, et qui paraît satisfaite qu'un homme imparfait ne soit pas pire.

Je ne me méprends pas sur le caractère du chapitre *des Esprits forts*, dont La Bruyère aurait voulu faire comme la sanction des chapitres précédents.

plication qu'il en donne est peut-être plus pru-
e que vraie. « Les hommes de goût, pieux et
és, dit-il (1), n'ont-ils pas observé que, de seize
tres qui composent le livre des *Caractères*, il y
uinze qui, s'attachant à découvrir le faux et le
le qui se rencontrent dans les objets des pas-
et des attachements humains, ne tendent qu'à
les obstacles qui affaiblissent d'abord et qui
ent ensuite dans tous les hommes la connais-
de Dieu; qu'ainsi ils ne sont que des prépa-
s au seizième et dernier chapitre, où l'athéisme
qué et peut-être confondu, où les preuves de
une partie du moins de celles que les faibles
es sont capables de recevoir dans leur esprit,
portées, où la providence de Dieu est défen-
ntre l'insulte et les plaintes des libertins? »
en 1696, la pensée de son livre était de ra-
les hommes à Dieu. En 1688, il n'avait
que « les rendre raisonnables, par des voies
s et communes. » D'où vient la différence?
n'en 1696 les dévots gouvernaient; il fallait se
de leur donner prise. Cette déclaration, dans
éface où La Bruyère répond à toutes sortes
ues, n'est donc qu'une précaution du côté des
; elle ne doit tromper personne sur le caractère
hilosophique que religieux de sa morale.
st vrai que l'esprit chrétien a élevé et épuré
hilosophie. L'influence du christianisme, qui

rnière édition des *Caractères* (1656).

se fait sentir au dix-septième siècle jusque dans les ouvrages de théâtre, devait être plus sensible encore dans un ouvrage de morale. L'esprit humain, sans cette lumière, n'aurait pas pénétré si avant dans ses propres mystères, ni vu si clair dans ses ténèbres. Mais par une morale plus philosophique que chrétienne il faut entendre seulement un fonds de préceptes applicables à tous les temps comme à tous les pays, qui tendent à faire faire à l'homme le meilleur usage de sa raison et à rendre plus heureuse la vie présente. Cette morale nous montre tout près de la faute la peine, et dans le même jour la rémunération et le châtiment. C'est comme une justice du premier degré, qui abandonne à la justice suprême tous les cas qu'elle ne peut pas accommoder.

Nous irons chercher dans les ouvrages de Nicole la morale purement chrétienne. Là, tous les préceptes sont des paroles des Livres saints, et toutes les actions sont jugées d'avance. La bonne conduite n'est pas seulement de convenance, elle est de devoir. La foi laisse peu de chose à faire à la raison, ou, pour parler plus juste, la raison n'est qu'un doux acquiescement à la foi. Pour la peine, elle n'est plus bornée, comme dans la morale philosophique, à la vie présente; mais, en revanche, la morale chrétienne nous parle d'un pardon plus vaste que la peine, et nous promet une justice qui réformera bien des condamnations et cassera bien des absolutions de la justice humaine.

S'il ne manquait pas au traité *des Moyens de con-*

ier la paix parmi les hommes une certaine force
énie qui peut-être n'y convenait point, je ne sais
ne mettrais pas ce chef-d'œuvre de Nicole au-
us des *Maximes* et des *Caractères,* à cause de
: insinuation et de cette tendre sollicitude pour
: faiblesse, qui ne se trouvent pas dans les écrits
morale ne s'autorise que de la supériorité de
raison. Cette raison individuelle est si sèche et
ılée d'orgueil, même dans les esprits les plus
ırés, qu'il lui est malaisé de ne pas accabler
qu'elle blâme, ou de ne pas laisser percer le
n dans son indifférence (1).

§ II.

ASTE EXPLIQUÉ ENTRE L'OBSCURITÉ DE LA VIE DE LA BRUYÈRE ET L'ÉCLAT DE SON RECUEIL.

ns tous les jugements qu'on a portés sur La
ère, on a fait contraster avec la gloire de ses
; l'obscurité et l'insignifiance de sa vie. Les
ıments connus s'y réduisent à deux ou trois
Il exerçait à Dourdan, sa ville natale, la charge
ésorier, quand Bossuet le fit venir à Paris, on
it sur quelle recommandation, pour enseigner
oire au duc Louis de Bourbon, petit-fils du
d Condé. L'éducation du prince achevée, il con-
ı de faire partie de sa maison, publia ses *Ca-*
res en 1688, fut reçu de l'Académie en 1693, et
rut trois ans après, en 1696.

Voir ce que j'ai dit du traité *des Moyens,* etc., au chapi-
du IIIe liv., vol. II.

L'abbé d'Olivet, qui parle de sa mort, de la surdité qui lui survint tout à coup quatre jours auparavant, au milieu d'une compagnie, et de l'apoplexie qui l'emporta en moins d'un quart d'heure, donne, sur ouï-dire, quelques traits de son caractère. « Il vivait, écrit-il, en philosophe, avec quelques amis et ses livres ; il avait l'humeur agréable, point d'ambition, pas même celle de montrer de l'esprit. » Ce dernier trait contredirait ce que Boileau en a écrit : « Qu'il ne lui manquerait rien si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être. » Il est vrai que Boileau dit de l'auteur ce que d'Olivet dit de l'homme. La Bruyère ne serait pas le seul exemple d'un homme simple ayant de la prétention comme écrivain.

Ce peu de détails sur sa vie prouve qu'il vivait beaucoup en lui, et que, sans se commettre avec les hommes dont il n'avait rien à prétendre, il les observait du poste où l'avait mis Bossuet. C'est de là qu'il put les voir de près sans s'y mêler, s'amuser du spectacle de leurs actions sans en avoir le contre-coup. Mieux placé que La Rochefoucauld, qui, durant tout l'âge où se formait le trésor de ses pensées, n'avait vu que la cour et les grands seigneurs, ou cette espèce d'hommes avides ou crédules qu'on appelle les hommes de parti, La Bruyère, par son emploi, avait vue sur la cour, et, par sa condition, sur la ville, et il mêlait dans ses peintures les grands et les petits. Plus heureux encore que l'auteur des *Maximes*, qui n'avait eu affaire qu'à

grandes passions et à de grands vices, La
yère avait surtout affaire aux travers, qui sont
le commencement ou la fin des vices; et, le
iir du ridicule tempérant chez lui l'indignation
ial, il devait être plus modéré et plus agréable,
ême temps qu'il était plus varié.

§ III.

'ARAISON DE L'ÉPOQUE OU LA BRUYÈRE PREND SES PORTRAITS AVEC CELLE QUI A INSPIRÉ LA ROCHEFOUCAULD.

i'écrivit que fort tard. Né vers 1646, il avait
le quarante ans quand il fit paraître ses *Carac-*
il n'en avait pas vingt quand Louis XIV com-
ait son règne. Pendant que La Rochefoucauld
un regard si triste et si profond sur une
ie qui avait forcé tous les caractères, le jeune
ruyère faisait son apprentissage d'observateur
ne société disciplinée, où les vices comme les
s étaient revenus à leurs proportions naturelles,
l'état de santé avait remplacé l'excitation de
vre. La royauté, pour la première fois acceptée
us, avait fait connaître à chacun sa mesure.
qu'on n'avait vu au gouvernement qu'un roi
s la royauté, comme Richelieu, ou qu'un ha-
iomme d'affaires, comme Mazarin, princes,
ls seigneurs, Parlement, personne n'avait eu
ssus de sa tête quelque chose d'assez grand
se trouver petit, et, par cette comparaison,
r à une juste idée de soi. La grandeur de

la royauté, sous Louis XIV, et la grandeur personnelle du roi, en abaissant tout le monde, mirent chacun dans sa vérité.

Tout ce vaste domaine de l'amour-propre, dont La Rochefoucauld recule si loin les limites, était enfin gouverné par un maître. Aucune des passions qui, dans sa morale, dépendent de l'amour-propre n'avait abdiqué, mais toutes avaient senti le frein. Les vices n'étaient plus des scandales, ni les vertus de l'héroïsme. Il n'y avait plus place pour le cardinal de Retz ni pour le président Molé. Sous cette forte discipline d'un jeune roi qui ne voulait pas plus des frondeurs du Parlement que des tuteurs de l'école de Richelieu ou de Mazarin, l'ambition avait dû changer de mœurs en changeant d'objet. L'intérêt avait cessé d'être téméraire et s'était donné des bornes. Quant à l'amour, il était redevenu la galanterie inoffensive, depuis que l'on ne pouvait plus faire sa cour à une duchesse par la guerre civile. Il y avait une sorte de proportion en toutes choses, et la plus grande des sociétés modernes se laissait voir dans ce moment de repos où il faut prendre le portrait des nations comme des personnes.

Ce moment dura près de quarante années, les plus belles peut-être de l'histoire de notre nation, non-seulement par la gloire des lettres et des arts, mais par l'emploi le plus complet de toutes ses facultés : au dedans, par les conquêtes pacifiques de l'unité sur les restes des institutions et des habitudes féodales; au dehors, par des guerres glo-

ıes qui réunissaient au corps de la France des inces qui en étaient comme les membres natu-

nais peintre plus habile n'eut devant lui un le plus semblable à lui-même et plus commode. ochefoucauld avait vu les emportements des tères : ses portraits se sentent des fortes impres- qu'il avait reçues de cette violence ; La Bruyère t les habitudes, et, au lieu de visages échauffés ı passion, agrandis ou rapetissés outre mesure s événements, des figures au repos, où les pas- , devenues des manières d'être de chaque jour, nt laissé des traces et comme gravé des rides çables. Il peignait à loisir et d'une main tran- :, sûr de retrouver le lendemain le modèle de lle; ni pressé par le temps, ni troublé, comme ıchefoucauld, par des souvenirs qui avaient pu les blessures.

aut connaître ces convenances du temps et de vain pour ne pas regarder les monuments d'une le littérature comme des œuvres de mode ımme la bonne fortune d'un auteur. Tout y con- e et tout y sert. Non-seulement la matière en 'éparée depuis longtemps et à grand prix, mais le monde y a mis la main. Puis il s'élève un el privilégié, à qui Dieu donne l'instinct qui ıe que cette matière est prête, et le génie qui la façonner. Tant de travail et tant de forces y concourent, une si étroite union de l'œuvre : l'ouvrier, seraient-ce donc seulement de vains

sujets pour des éloges académiques ou de la pâtu pour le paradoxe?

§ IV.

LA BRUYÈRE, MORALISTE LITTÉRATEUR; DIFFÉRENCE ENTRE LUI ET S DEVANCIERS.

L'aptitude de La Bruyère se révéla et se fortif par l'étude de Théophraste et par l'excellente tr duction qu'il en donna. En publiant à la suite (cette traduction ce qu'il y ajoutait de son fond d'après des modèles pris dans sa nation, il faisa voir, par la comparaison, que notre littérature éta mûre pour ce genre d'écrits. C'est à lui, en effe qu'il faut faire honneur d'avoir su le premier pr senter la morale sous la forme d'un genre ou d'u art. La Bruyère est le moraliste littérateur.

Ses deux devanciers n'avaient pensé qu'à rendre compte à eux-mêmes, celui-ci de ses sou venirs et de la morale qu'il en voulait tirer, celu là de ses motifs d'abdiquer et de se réfugier dai la foi. La Bruyère, moins sublime, en effet, qu Pascal et moins profond que La Rochefoucau songe plus à s'approprier au public, et s'accoutum à ne regarder les choses que jusqu'où la vue des a tres peut le suivre. Philosophe plus libre que La R chefoucauld et Pascal, il n'est pas enchaîné à s passé comme le premier, ni, comme le second, t raillé entre le doute et la foi. S'il plonge moi avant ou s'il voit de moins haut, il touche à plus (

points et voit plus juste. Au lieu de vouloir enfoncer dans les cœurs la vérité toute nue, à la manière de La Rochefoucauld, comme un trait acéré, La Bruyère nous la présente comme un fruit de notre propre sagesse, et par là nous dispose à nous l'appliquer. Au lieu de nous accabler, comme Pascal, et de nous désarmer au moment du combat, il excite notre activité; il nous fortifie par cet art de montrer à la fois à qui nous avons affaire, et qu'il y a presque toujours pire que nous. Pour ne pas nous fatiguer, il varie sa manière et il peint plus qu'il ne raisonne, sachant bien qu'il sera plus longtemps maître de l'imagination de son lecteur que de sa raison. Rien n'est annoncé d'avance; il aime mieux, pour nous enseigner avec fruit, surprendre nos consciences tandis qu'elles sont occupées des autres, et les faire revenir ainsi tout à coup sur elles-mêmes, que de les attaquer dogmatiquement, au risque de les trouver en défense derrière des précautions auxquelles se brisent la vérité impérieuse de La Rochefoucauld et la vérité impitoyable de Pascal.

Le ressentiment perce dans les *Maximes;* on dirait d'une vengeance calme et patiente qui cherche jusque dans la postérité ses victimes. Les *Pensées* semblent vouloir déshonorer quiconque s'oserait trouver content de sa part de cette sagesse humaine que Pascal secoue comme un préjugé, mais qui tient, quoi qu'il fasse, à sa chair et à ses os. On résiste aux *Maximes* et aux *Pensées* comme à l'autorité

d'une raison individuelle, aigrie par des circonstances personnelles à l'auteur; mais on reçoit volontiers les leçons de La Bruyère, parce que sa raison est libre de ressentiments et de souffrances, et que, comme il le dit si délicatement, il ne fait que rendre au public ce que le public lui a prêté.

Voilà par quelles différences profondes La Bruyère se distingue de ses devanciers. Je ne les note point comme des progrès du bien au mieux dans un genre, mais comme des beautés d'un même fonds, dont aucune ne fait ombre à l'autre. C'est la même vérité qui s'est servie successivement des violents combats de l'âme de Pascal, de la mélancolie de La Rochefoucauld, et de la tranquille ironie de La Bruyère.

§ V.

DES CHANGEMENTS ET ADDITIONS DANS LES DIVERSES ÉDITIONS DES *CARACTÈRES*. — DÉTAIL DE L'ART DE LA BRUYÈRE.

La Bruyère n'arriva pas tout d'abord à cet ensemble de convenances qui constitue un genre, et il y arriva guidé par ce même public qui lui donnait la matière de son livre. La première édition des *Caractères*, publiée en 1688, est fort différente de la neuvième, qui parut huit ans après (1). Les *Carac-*

(1) Elle consiste en seize divisions ou têtes de chapitres, qui comprennent à peu près toute la morale pratique dans une société monarchique et chrétienne. Dans chacune de ces divisions, quelques pensées fondamentales sont placées çà et là, comme les pierres d'attente sur lesquelles l'auteur bâtira successivement son édifice.

tères ne furent d'abord que des abstractions, et les *Mœurs* que des réflexions morales, rangées dans un nouvel ordre, mais qui ressemblent beaucoup aux *Maximes* et aux *Pensées*. A peine, dans quelques chapitres, un ou deux de ces portraits, qui firent plus tard la gloire de La Bruyère, interrompaient-ils cette suite de moralités détachées, que rassemblait, sans les lier, le titre du chapitre.

Le public, si digne alors des auteurs, et qui pouvait aider les plus illustres à se connaître, sentit que ces trop rares portraits donneraient seuls à La Bruyère une place à côté de La Rochefoucauld et de Pascal, et il lui en commanda de nouveaux. L'auteur ne les fit pas attendre. La quatrième édition, qui parut trois ans après la première, offrait déjà une plus juste proportion entre les portraits et les réflexions morales; tout l'ouvrage s'était accru de plus d'un tiers. Un an après, la galerie s'était encore enrichie; c'est ainsi que, de la cinquième à la neuvième édition, chaque division du livre forma comme une salle particulière, où vinrent se ranger, au fur et à mesure que le siècle les faisait passer devant lui, les originaux les plus marquants de la même famille.

La partie dogmatique du livre s'augmentait dans la même mesure; toute observation de mœurs qui ne pouvait pas prendre un corps et un visage paraissait sous la forme d'une réflexion ou d'un aphorisme. La première édition forme à peine le quart de la dernière, qui est l'édition usuelle. La Bruyère

distribuait ces additions avec beaucoup d'art, aux endroits où l'effet en devait être plus certain, soit que la nouvelle pensée dût éclaircir ou compléter l'ancienne, soit que le portrait nouvellement fait dût rendre plus sensible, en la personnifiant, une vérité morale que la forme abstraite eût dérobée au lecteur, soit simplement pour rompre une suite de réflexions par une peinture.

Le détail de cette mise en œuvre est admirable. Quoique le plan du livre le divise par chapitres dont chacun porte un titre distinct, La Bruyère ne s'y astreint pas tellement qu'un certain nombre d'observations ne trouvent à s'appliquer hors de ce cercle et ne soient plus générales que le titre. C'est conforme à ce qui se passe dans la vie. Toutes les conditions n'ont-elles pas des points communs par où la même leçon peut les toucher; et l'homme, tel que Dieu l'a fait, ne déborde-t-il pas toujours les cadres et les compartiments dans lesquels l'esprit de société tend à l'enfermer? Dans les *Caractères*, les mêmes réflexions sont à la fois très-spéciales par rapport au titre, et très-générales par rapport aux applications que l'on en peut faire à des conditions ou à des travers analogues.

Cette première variété, propre à tous les chefs-d'œuvre du dix-septième siècle, est une des beautés du théâtre de Molière (1). C'est par ces traits communs à l'espèce humaine que chaque individu se re-

(1) J'en ai fait la remarque au chap. IX, § 4.

dans tous les caractères. C'est par là que,
ans une société où règne la distinction des
les diverses classes ne sont pas les unes pour
s l'objet d'une curiosité stérile, qui s'amuse
différences ; elles peuvent se donner récipro-
t des leçons. C'est par là que je trouve des
ements pour ma condition obscure dans
ture des conditions les plus élevées, et
it du peuple je profite de la leçon faite aux

une autre sorte de variété, plus féconde et
teuse encore pour l'esprit, dans la manière
Bruyère administre la morale. Philosophe,
satirique, moraliste chrétien, esprit mor-
libre, d'une indépendance qui ne fléchit
s le devoir, il est tour à tour sévère jusqu'à
taine amertume et enjoué jusqu'au caprice ;
ent aujourd'hui pour ce qui l'irritait hier ;
chant et dogmatique, là laissant voir ses pro-
utes et s'y reposant ; ailleurs, questionnant
ur et lui demandant ce qu'il faut penser de ce
arle ailleurs, ne lui permettant pas de n'avoir
avis ni de n'être pas affecté d'une certaine
Sont-ce donc là toutes les sortes d'esprit résu-
n un seul esprit ; ou n'est-ce que la diversité
e qui affecte un esprit bien fait en proportion
ue vaut chaque chose, et qui lui donne tour
outes les dispositions dans une juste mesure,
'aucune prenne le dessus ?
d La Bruyère s'occupe des grands, par

exemple, leurs avantages d'abord le touchent. Est-ce jusqu'à l'envie? Non; car de la même vue dont il regarde ces avantages il aperçoit ceux qui leur manquent. Leurs vices l'indisposent; leur ingratitude envers les serviteurs qui se sont *crevés* à les suivre, leur goût pour les intrigants, l'incommodité où les met un honnête homme, leur superbe, leur vanité, tout cela le choque. Est-ce jusqu'à la colère? Nullement. Un peu après, outre qu'il remarquera dans les petits des vices et des travers analogues, il tiendra compte aux grands des misères par lesquelles ils expient les leurs. S'il s'indigne, c'est si à point et si sobrement qu'il paraît bien que cette indignation est le soulagement d'un esprit honnête et délicat, et non la complaisance d'un esprit chagrin pour sa mauvaise humeur.

La morale de La Bruyère blâme, mais elle ne flétrit pas; elle conseille, mais elle ne prêche point. On n'est pas mécontent des autres jusqu'à prendre le rôle de Timon, ni de soi-même jusqu'à vouloir entrer dans un couvent.

Cette morale prend toutes les formes : elle analyse, elle décrit, elle discute; elle dogmatise aussi, mais plus rarement, car elle craint d'ennuyer; elle aime mieux captiver l'esprit qu'attaquer la conscience. Elle est moins profonde que dans le moraliste chrétien, qui cherche la source commune de toutes ces diversités du mal faire, et qui nous tient en inquiétude en nous montrant combien le plus innocent d'entre nous est près d'être coupable. Enfin, comme

ns La Fontaine, quelquefois elle ne conclut pas, le abdique. La Bruyère ne se pique pas d'avoir des :mèdes pour tous les maux.

Rien n'est plus conforme à notre sens moral que ette manière dont La Bruyère nous découvre toutes :s délicatesses du sien. C'est ainsi que nous sommes ffectés diversement, selon notre degré de sensibiité et d'imagination, de tout ce qui se passe sous ıos yeux, dans les actions et les caractères. Beaucoup le choses nous frappent vivement et nous possèlent un moment tout entiers ; peu s'enfoncent en nous :t y demeurent. La diversité nous empêche de nous ıttacher, et nous courons, comme La Bruyère, d'un létail à un autre, plus curieux de particularités que lésireux de nous comparer aux autres et de nous :orriger. Nous sommes si charmés d'en différer dans es traits principaux que nous ne regardons point par où nous leur ressemblons; la satisfaction de n'être pas détestables nous tient quittes d'être bons. Nous aussi nous ne nous indignons guère, parce que nous ne nous sentons pas assez parfaits, et nous dogmatisons peu, parce que nous ne sommes pas sûrs d'en avoir le droit. Enfin, au milieu de tant de cas de conscience, il nous arrive bien souvent de nous récuser, et de laisser au hasard à nous apprendre si telle chose est bonne ou mauvaise, innocente ou coupable.

En lisant La Bruyère, je regrette de temps en temps l'autorité du prédicateur chrétien, qui me rendrait ma mobilité odieuse et me ferait craindre

que mon indifférence sur les vices ne fût de la complicité; mais, pour une fois que ma liberté m'est incommode et m'embarrasse, combien de fois ne suis-je pas flatté de l'avoir entière, et combien n'ai-je pas plus de goût pour l'écrivain supérieur qui a trouvé l'art de la caresser sans la corrompre!

La Bruyère nous fait la leçon d'une main si légère qu'il serait de trop mauvais goût de s'en offenser, outre qu'il excelle à intéresser l'esprit et l'imagination à cet enseignement de la raison. A égale distance de la colère du satirique et de l'austérité du prédicateur, il se tient dans une sorte de sérénité aimable; plus heureux d'avoir trouvé le trait vif, saisi le ridicule et créé l'expression qui le peint, qu'affecté de la tristesse de sa matière et du peu d'efficacité probable de la leçon. Pourvu qu'il réussisse, soit à nous amuser aux dépens des autres, soit à nous rendre plus curieux de nous-mêmes, peu lui importe que nous devenions meilleurs ou qu'il suscite dans notre conscience un trouble salutaire. Il n'en veut pas à ses originaux, même à ceux de la pire espèce, et comme Tacite, à qui ne déplaisaient pas les sujets sombres où il excelle, il ne hait pas ce qu'il peint avec tant de bonheur. Il n'avait point eu à souffrir, comme La Rochefoucauld, des caractères qu'il a peints, et sa sévérité même est exempte de rancune. Il n'avait pas senti, comme Pascal, le supplice de toutes les imperfections humaines; elles ont exercé doucement plutôt qu'aigri sa raison.

Dans le même temps que La Bruyère, par sa manière d'administrer la morale, nous met le plus à l'aise avec nous-mêmes, par sa méthode, ou plutôt par ce manque étudié de méthode, il se rend maître de notre attention. Son secret, c'est de ne lui demander aucun effort et de paraître pouvoir s'en passer. Beaucoup de ses traits sont à la fois si frappants et si rapides que la réflexion qui suit l'impression n'ajouterait pas beaucoup à l'effet produit. Là, au contraire, où La Bruyère a besoin de piquer ou de soutenir notre attention, il n'est caresse ni piperie qu'il ne lui fasse. C'est tout un art imaginé pour faire passer les pensées communes qu'il n'a pas su éviter, ou dont il a cru avoir besoin comme de degrés pour nous mener à des pensées plus relevées La parure sous laquelle il les déguise, le moment où il les produit, le jour dans lequel il les montre, l'artifice qui les rajeunit, tout sert à nous arrêter où nous eussions passé légèrement, à nous réveiller où nous eussions langui; et tel précepte que la déclamation a discrédité, ou que la sagesse de ménage a rendu insipide, recouvre honneur et faveur par la manière dont il l'assaisonne.

Le mélange de réflexions et de portraits, dans La Bruyère, flatte singulièrement une de nos habitudes d'esprit. C'est de cette sorte que nous nous parlons à nous-mêmes ou que nous causons avec nos amis. Comme notre auteur, après avoir affirmé nous doutons; nous passons de la bonne opinion à la mauvaise; la mélancolie nous saisit tout riants et tout

raillants encore, la gaieté à peine envolée, le visage à peine rentré dans cette gravité un peu triste qui est notre air naturel. Sévères après avoir été indulgents, nous allons d'une remarque qui décourage à une remarque consolante. Tel vice que nous n'avons pas nous indigne dans l'orgueil de notre innocence, et nous parlons d'autrui en Catons, les mêmes qui tout à l'heure allons fort baisser le ton à la vue d'un défaut déjà vieux planté en nous ou qui y pousse.

Mais bientôt nous cessons les réflexions purement abstraites sur la nature humaine, et notre curiosité ou notre malice s'évertue aux dépens des individus. Voilà le tour des portraits. Cette galerie si riche, si variée, c'est la part que La Bruyère a faite à notre esprit de médisance. Célimène lui avait appris cet art ingénieux de nous instruire en flattant notre penchant à médire. Ces portraits si achevés, nous en traçons tous les jours des ébauches dans ces conversations où nous ne ménageons que nous et ceux qui nous écoutent. Ce que la Bruyère a peint en perfection, nous l'avons quelquefois esquissé. Les traits qu'il a réunis et groupés dans une personnification vivante, nous les avons vus éparpillés sur un certain nombre d'originaux dont son art a fait un type. Qui sait? N'avons-nous pas nous-mêmes notre portrait dans la galerie? Si, par vanité ou faute d'esprit, nous ne savons pas l'y trouver, nos amis s'en chargeront. La conformité du lecteur avec le livre est donc complète; il y retrouve tous ceux qu'il connaît, et il y figure de sa personne.

§ VI.

STYLE DES *CARACTÈRES*, ET DU JUGEMENT QU'EN A PORTÉ M. SUARD.

style de La Bruyère ne mérite pas d'éloge par-
er ; il est comme celui de tous les grands écri-
du dix-septième siècle : il égale toujours la
e. Selon un critique délicat, M. Suard, ni Bos-
dont La Bruyère n'a pas les élans ni les traits
nes ; ni Fénelon, dont il n'a pas le nombre,
ndance et l'harmonie ; ni Voltaire, dont il n'a
grâce brillante et l'abandon ; ni Rousseau, dont
pas l'émotion, n'ont au même degré la variété,
esse, l'originalité des formes et des tours, qui
ent dans La Bruyère. « Il n'y a peut-être pas,
. Suard, une beauté de style propre à notre
e dont on ne trouve des exemples et des mo-
dans cet écrivain. » Le style de La Bruyère,
les fois que sa pensée est juste et relevée,
nble au style des grands écrivains dont M. Suard
stingué. C'est cette ressemblance nécessaire
yles, dans la différence la plus marquée des
ou du génie particulier des grands écri-
qui fait la beauté de notre littérature : c'est
é de la langue dans la diversité des écrits. Je
ais le critique le plus exercé, s'il ne sait pas
oit de mémoire, de reconnaître à qui appar-
une pensée exprimée en perfection.
vaut mieux dire simplement que La Bruyère,

comme tous les écrivains supérieurs, sait dire tout ce qu'il veut, et ne dit que ce qui est dans sa nature et dans son dessein. Si l'on tient à noter des différences, ce doit être dans le génie particulier et le dessein de chacun. Ainsi, pour La Bruyère, moraliste et peintre de portraits, cette variété, cette finesse, cette originalité des formes, dont parle M. Suard, seront, si je puis parler ainsi, les qualités du genre. Comment être moraliste sans être fin? comment peindre des portraits sans être varié? La matière fournit d'elle-même ses formes et ses couleurs à l'écrivain qui y est propre. Pour que l'avertissement du moraliste porte coup, pour que les portraits du peintre respirent, ni l'expression ne peut être trop forte, ni les couleurs trop vraies. Un peu en deçà, ce ne sera plus La Bruyère, mais quelque aimable esprit moralisant par honnêteté ou par imitation, et peignant les ridicules d'une main incertaine; ce sera Vauvenargues. Un peu au delà, ce seront certaines grimaces laborieuses et certains raffinements désespérés, que les esprits avides de nouveautés préféreront peut-être à La Bruyère.

La seule différence à remarquer entre La Bruyère et les grands écrivains de son siècle, et qui ne tienne pas à la matière et au dessein de son ouvrage, c'est qu'en certains endroits le fond n'y égale pas le travail de l'expression. M. Suard dit avec raison « qu'en lisant avec attention les *Caractères* de La Bruyère il semble qu'on est moins frappé des pensées que du style, et que les tour-

nures et les expressions paraissent avoir quelque chose de plus brillant, de plus fin, de plus inattendu, que le fond des choses mêmes. » Mais il a tort d'ajouter que « c'est moins l'homme de génie qu'on admire alors que le grand écrivain. » Qu'est-ce donc dans les lettres qu'un grand écrivain qui n'est pas un homme de génie? Là où le fond des choses n'est pas à la fois juste et relevé, il n'y a pas de grand écrivain ; mais il peut y avoir un très-habile homme qui veut cacher aux autres, et peut-être à lui-même, la faiblesse de ses pensées. C'est de La Bruyère, quand il n'est que cet habile homme, que Boileau disait ce mot déjà cité : « Qu'il ne manquerait rien à Maximilien, si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être (1). »

Un peu par faiblesse, un peu par l'extrême difficulté pour le moraliste de se tenir entre le raffiné et le commun, La Bruyère tantôt cherche à parer, pour les déguiser, des préceptes de sagesse banale qu'il n'a pas su éviter, et tantôt s'éblouit de la finesse de ses vues. Toujours occupé du soin de plaire au lecteur, il se défie de la variété naturelle de son sujet, et il prodigue tous les artifices de tour pour diversifier la variété elle-même. Mais pour un petit nombre d'endroits où l'appât qu'il tend au lecteur se fait trop voir, combien d'autres où il entre dans les esprits par l'ouverture la plus directe, et où il

(1) Lettre à Racine. « Maximilien m'est venu voir à Auteuil, etc., etc., etc. »

découvre des voies inconnues qui mènent au point sensible ! Combien de moyens de bon aloi pour nous attacher, nous tenir éveillés, nous surprendre ! Que de duretés habiles? Que de complaisances ingénieuses et d'à-propos dans cette censure ! Que de délicatesse dans ces flatteries ! Quels savants détours pour nous conduire où il veut ! et de quel miel n'enduit-il pas les bords de cette coupe où il nous fait boire les amers conseils ! Combien, pour certaines fois où il fait l'agréable, Maximilien est agréable naturellement et sans efforts !

Mais il ne faut pas pousser trop loin l'apologie. La variété dans les *Caractères* est, en plus d'un endroit, l'effet du calcul plutôt que de cette richesse d'invention qui prodigue les types et n'en épuise aucun. On regrette la force de réflexion et de combinaison qu'il a employée pour se défendre de la monotonie. C'est de la difficulté vaincue, il est vrai ; mais le mérite de la difficulté vaincue n'est une qualité supérieure que là où elle fait valoir les choses et non l'écrivain. L'artifice et l'ornement ne prouvent pas l'invention ; j'y vois plutôt la marque de la stérilité. Le génie fécond ne se fatigue pas en arrangements ; il va droit à ces choses éternelles qui n'ont pas besoin d'être ornées, et que le même effort d'esprit découvre et exprime en perfection.

§ VII.

'AUTS DE LA BRUYÈRE, ET POURQUOI IL Y A LIEU DE LES NOTER.

z La Bruyère l'artifice se trahit, dans les *tères*, par les embellissements sous lesquels uise les choses communes; dans les portraits, charge. Sur le premier point, M. Suard le ie avec un pieux désir de ménager une gloire ulaire; il aime mieux faire tort aux pensées nêmes de leur vulgarité qu'à l'auteur. « La se d'une pensée, dit-il, la rend triviale. » ne excuse délicate, et non une vérité. La jus- e rend triviales que les pensées qu'il ne faut ettre dans les livres. Il en est une infinité es qui, quoique justes et d'une applica- e tous les jours, ne nous viennent à l'esprit a suite de quelque avertissement qui nous nd nouvelles. Quelques-unes nous trouvent distraits et si occupés des soins de la vie ur présence nous donne un plaisir de sur- ou si incapables d'en retenir l'impression nos faibles cerveaux que, comme un air de ue difficile et charmant, nous avons besoin rapprendre sans cesse. L'art de l'écrivain su- r est de les aller chercher au fond de nous- s, où elles sont comme étouffées et assoupies s besoins et nos passions, et de les expri- ans le caractère et la sévère beauté de la de son pays. Les pensées communes, quoique

justes, ne doivent pas être recueillies dans les livres, lesquels sont faits pour défendre contre notre faiblesse et notre oubli les plus essentielles de nos pensées, et comme les titres de notre nature. Vouloir fixer par écrit des pensées communes, c'est dans l'auteur, ou médiocrité d'invention, ou illusion de l'ouvrier qui estime moins la matière que la façon.

Certains portraits de La Bruyère sont excessifs, non que chaque trait n'en pût être justifié et que la plupart ne soient caractéristiques, mais il y en a trop. Chacun de ces personnages en porte plus que sa charge : ce sont les Hercules du ridicule. Ainsi le portrait du ministre et du plénipotentiaire (1) ; ainsi encore celui d'Onuphre, ou le faux dévot (2). Ce dernier a le double tort d'être démesurément long et de se donner comme un amendement à *Tartuffe*, dont La Bruyère fait indirectement la critique partout où Onuphre diffère de Tartuffe. Un personnage qui se compose d'un si grand nombre de traits doit être le héros d'une comédie ou d'un roman ; tant de détails s'affaiblissent et s'obscurcissent réciproquement. Je ne puis souffrir un portrait qui ressemble à une biographie ; et quant au faux dévot, je persiste à ne le reconnaître que dans Tartuffe.

Là surtout le besoin de plaire au public a fait sortir La Bruyère des limites de son art. Il l'avoue

(1) *Du Souverain ou de la République.*
(2) *De la Mode.*

dans une note sur le portrait de Ménalque le distrait (1), où l'excès de longueur choque d'autant plus qu'il s'agit du type même de la pétulance, du défaut de suite, de la mobilité, de l'absence. « Ceci, dit-il, est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distraction; ils ne sauraient être en trop grand nombre s'ils sont agréables; car, les goûts étant différents, on a à choisir. » Mauvaise raison, et qui n'est pas d'un maître de l'art. La Bruyère donne l'exemple, trop souvent imité, de ces théories imaginées par les écrivains pour se mettre en paix sur leurs défauts. L'écrivain supérieur ne doit pas écrire pour tous les goûts, mais pour le goût qui doit être commun à tous. S'il veut contenter un esprit grossier, il choquera un esprit délicat; l'art est de trouver des choses qui plaisent à tous les deux : Molière y a excellé. Contentez la diversité des goûts de telle sorte que chaque lecteur se puisse persuader qu'il les a tous; mais, dans le même morceau, ne faites pas deux parts distinctes pour celui qui a le goût difficile et pour celui qui l'a grossier ou extraordinaire. Et s'il faut choisir, mieux vaut préférer le premier, car c'est le seul qui donne la gloire.

Au reste, ces défauts de La Bruyère sont inhérents à la forme même de son ouvrage. Le danger inévitable de n'avoir pas de plan, ni de ce que Vauvenargues, parlant de Descartes, appelle l'imagination des dessins, c'est de donner trop au détail. La

(1) *De l'Homme*.

Bruyère est souvent trompé par le prix qu'il met à tout. Tels passages ressemblent à certains tableaux qu'on cite dans l'histoire de l'art, parfaits dans les détails, mais où manque un objet principal dont tous les accessoires tirent leur prix. Tant d'habileté et d'adresse, une expression si vive, un tour si ingénieux, des images si frappantes n'ont pas réussi à nous imprimer ces passages dans la mémoire; ce qui paraît si arrêté n'est pas définitif. Quelqu'un prendra ces procédés à La Bruyère, et, par un meilleur emploi se les rendra propres en les appliquant à des choses durables.

Les critiques contemporains avaient bien vu, la prévention aidant, par où péchaient les *Caractères*. Je ne parle pas de ceux qui n'y voyaient un ouvrage « que parce qu'il a une couverture et qu'il est relié comme les autres livres (1), » mais de ceux qui n'y trouvaient pas les qualités d'un ouvrage suivi, et qui y notaient de l'affectation. La Bruyère les a traités fort mal. « Ce sont, dit-il, de vieux corbeaux qui croassent autour de ceux qui, d'un vol libre et d'une plume légère, se sont élevés à quelque gloire par leurs écrits (2). » Ils n'en ont pas moins touché le point faible, et ils n'ont fait que dire par malignité ce que Boileau disait avec la réserve de l'estime.

On accusait encore La Bruyère d'être incapable de lier ses pensées et de faire des transitions. Boi-

(1) *Mercure galant*, 1793.

(2) Préface de son discours de réception à l'Académie française.

leau l'avait remarqué le premier. « Il s'est dispensé disait-il, du plus difficile dans l'art d'écrire, à savoir, des transitions (1). » Il ne s'agit pas de tours d'adresse et comme de plans inclinés pour faire glisser commodément l'esprit d'une idée à l'autre, mais d'idées considérables et nécessaires, qui ont leur place marquée dans le discours et qui en forment la chaîne. Il s'agit de cette logique qui, dans tous les arts, n'est que l'imitation de la nature, laquelle ne crée pas de membres séparés du corps. Mais, dans Boileau lui-même, toutes les transitions sont-elles irréprochables?

Les défauts de La Bruyère lui donnent une physionomie à part au milieu des grands prosateurs du dix-septième siècle. Il est peut-être le seul qui ait d'autres défauts que ceux de l'imperfection humaine (2) : c'est pour cela qu'il a été le plus imité. Le seul de cette grande famille il a cherché la vérité pour plaire, dans un temps où les auteurs plaisaient en la cherchant pour elle-même. Il est trop souvent littérateur; les autres sont toujours écrivains, c'est-à-dire hommes d'action par la plume. Aussi n'ont-ils point eu d'imitateurs; car, s'il suffit, pour imiter les littérateurs, de leur emprunter leurs procédés, pour imiter les écrivains il faut leur em-

(1) Lettre à Racine.

(2) Quas humana parum cavit natura.. ..

(HOR., *ép. aux Pisons.*)

prunter leur âme, il faut les égaler. La Bruyère doit donc être lu avec précaution ; mais, là où son style est proportionné aux choses, nul écrivain ne saurait être lu de trop près, ni trop étudié.

CHAPITRE TREIZIÈME.

§ I. De l'union des deux antiquités dans Bossuet. — § II. Du caractère propre et distinctif de ce grand homme. — § III. Comment il échappe au doute et à l'ascétisme. — § IV. Bossuet, théologien sans formules et mystique sans illusions. — § V. Il est le prosateur le plus naturel et le plus varié du XVIIe siècle. — § VI. Des premiers travaux de Bossuet. — § VII. Caractère de ses sermons. — § VIII. Des ouvrages composés pour l'éducation du Dauphin : 1° *Discours sur l'Histoire universelle ;* 2° *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même.* — § IX. *Oraisons funèbres.* — § X. Travaux de l'épiscopat de Bossuet. — Constitution de l'Église gallicane. — Sermon sur *Unité de l'Église.* — *Histoire des Variations.* — § XI. De l'*Histoire des Variations*, considérée comme un ouvrage d'art. — § XII. Défense de ce livre, et *Avertissemens aux protestants.* — § XIII. Des doctrines politiques de Bossuet. — Comment ce grand homme a tort et raison à la fois. — § XIV. De la querelle du quiétisme. — Influence des querelles religieuses, au XVIIe siècle, sur la langue et la littérature. — § XV. Fénelon et madame Guyon. — § XVI. De la lutte entre Bossuet et Fénelon, et de leurs partisans. — § XVII. Comment Bossuet est le défenseur de la tradition, et Fénelon celui du sens individuel. — Influence de la victoire de Bossuet sur l'esprit français et la langue. — § XVIII. Correspondance entre Leibnitz et Bossuet. — § XIX. Des ouvrages de direction et de spiritualité de Bossuet. — § XX. Conclusion.

§ I.

DE L'UNION DES DEUX ANTIQUITÉS DANS BOSSUET.

J'en viens à ce beau génie, le plus grand de nos écrivains en prose, en qui se résument toutes les grandeurs de l'esprit français avec le moindre mélange de défauts ; encore ces défauts semblent-ils ceux de l'humanité plutôt que ceux d'un homme.

Il faut s'y arrêter, il faut s'y complaire. Il n'y a pas de plus grand nom dans l'histoire de la litté-

rature française ; il n'y a pas, pour me servir d'une expression familière à Bossuet, d'esprit dont la cime soit plus haute.

Aucun écrivain , au dix-septième siècle, n'a plus complétement que Bossuet représenté cette union des deux antiquités et de l'esprit moderne.

Pascal néglige les poëtes et se prive de beaucoup de secours de ce côté-là ; Fénelon, trop païen pour un évêque, l'est presque trop pour un écrivain français. Bossuet admet tout, s'assimile tout, mais à sa manière, sans mêler les philosophies , sans associer des pensées contradictoires, sans s'emporter d'aucun côté, avec une fermeté et une liberté d'esprit dont l'histoire des lettres, dans aucun pays, n'offre un si bel exemple.

Les auteurs de l'antiquité lui avaient été familiers dès l'enfance. Il les apprit par cœur, et, ce qui est plus prodigieux, il les retint. Il pouvait réciter de longs passages d'Homère, de Virgile et d'Horace. Quand les livres saints et les Pères eurent ôté de ses mains, pendant quelques années, les auteurs païens, il continua de les lire dans sa mémoire, entretenant ainsi, parmi ses austères études, des impressions de poésie et d'art qui ne s'effacèrent jamais. A vingt ans, il était également versé dans les deux antiquités : dans la profane, sans la superstition à demi païenne du seizième siècle, et même d'une partie du dix-septième siècle ; dans la sacrée, sans les illusions du mysticisme et de l'ascétisme.

§ II.

DU CARACTÈRE PROPRE ET DISTINCTIF DE BOSSUET.

: caractère propre et distinctif de Bossuet, c'est on sens.

ı découverte n'est pas bien grande, j'en con- ; mais je ne fais pas de découverte. J'adhère ugement commun; je ne revendique que la li- è de mes motifs.

ı quoi le bon sens, qui n'est que l'habitude de juste et de se conduire en conséquence, est-il .ractéristique dans Bossuet que ce soit surtout ce mérite si simple qu'il nous étonne?

ontaigne, Descartes, Pascal, pour ne citer que ıommes de génie, ne sont-ils pas avant tout des mes de bon sens? Assurément.

ais regardez où ce bon sens fait défaut. Dans taigne, outre l'habitude de douter de toutes ıes, qui est une marque d'étendue d'esprit plu- ue de force et de hauteur, l'imagination a trop ıart à ses pensées, et son bon sens, en s'arrê- à la surface des choses, soit timidité, soit crainte se fatiguer à approfondir, n'est le plus sou- qu'une vue juste d'une partie seulement des ts.

escartes est le premier qui se soit servi de son sens pour s'assurer des vérités essentielles et ca- les, et, en cela, c'est un homme d'un génie ligieux. Mais, pour ne point parler de ses er-

reurs scientifiques non moins prodigieuses, en réduisant toute évidence au témoignage du sens intime, et en se passant de l'expérience et de la tradition, n'a-t-il pas privé la vérité de ses preuves les plus sensibles, et éteint de sa propre main une des plus vives lumières auxquelles s'éclaire le bon sens?

Reste le bon sens de Pascal, le plus près assurément de celui de Bossuet. Mais ce bon sens n'a-t-il pas failli le jour où Pascal voulut introduire la logique des mathématiques dans le domaine de la foi et prouver les mystères du christianisme par la géométrie?

Si je compare, à ce point de vue, le bon sens de Bossuet au bon sens de ces grands hommes, je n'y trouve ni l'incertitude systématique qui fait flotter au hasard celui de Montaigne, ni l'orgueil du moi qui réduit au sentiment intérieur celui de Descartes, ni la sublime impuissance où se brise celui de Pascal.

Mais je le définirai encore mieux en l'opposant, non pour lui donner le dessous, à cette audace d'invention qui, dans la métaphysique, pousse Descartes à vouloir pénétrer le secret du monde moral, dans la physique, à toucher du doigt la molécule; qui, dans la logique, fait raisonner Pascal avec Dieu; dans la politique, inspire à Platon sa république, à Fénelon, sa ville de Salente; dans la métaphysique, suggère à Aristote l'idée de compter nos facultés et de parquer nos idées dans des catégories, ou fait imaginer

eibnitz l'harmonie préétablie. Il ne faut pas donner ossuet une gloire qu'il n'a pas, et dont il n'a pas soin. Non que cette gloire ne soit grande, et que telles entreprises ne témoignent magnifiquement la force intellectuelle de l'homme; mais la gloire Bossuet est peut-être plus rare, parce qu'avec la union de toutes les qualités qui portent le génie à s hardis voyages de découvertes, il s'est tenu dans s limites du bon sens, dans une assiette d'où n'ont i le déranger ni l'ardeur des méditations solitaires, les disputes, ni la gloire.

Descartes s'était donné l'impossible tâche de reancher de son esprit tout ce qui y était entré sur la i des siècles, et, par des tours de force de logique, n'était parvenu qu'à se mettre en paix sur les deux érités principales de toute religion naturelle, Dieu t l'âme, que révèle sans efforts à l'homme le plus imple la seule vue du monde extérieur.

Pascal, en paix tout d'abord sur ces deux points, ssaya de trouver en lui, par le raisonnement, la érité de la révélation. Il n'en voulut devoir les reuves qu'à la force de son esprit, comme Descartes avait fait pour Dieu et pour l'existence de 'âme.

Bossuet ne renouvela ni les prodiges de la logique de Descartes, ni les douloureux combats de Pascal, ni son inquiétude dans la possession de la oi.

Il s'en tint au témoignage des siècles et au bon ens pour le vérifier; il vit dix-sept cents ans de tra-

dition non interrompue, commençant à la naissance de Jésus-Christ, et, au delà, cette tradition se renouant à une autre qui remontait à l'origine du monde. Il y adhéra tout d'abord, et se contenta, pendant cinquante ans de travaux de chaire ou de plume, de donner les motifs de son adhésion.

§ III.

BOSSUET ÉCHAPPE AU DOUTE COMME A L'ASCÉTISME.

Dans ce demi-siècle employé à l'étude de la religion, il se préserva des deux périls du sujet, le doute et l'esprit d'ascétisme.

Le doute, comment pouvait-il en être touché? Le temps lui manqua pour douter. Si la foi avait pu s'accroître dans cette intelligence, qui, dès l'extrême jeunesse, ayant à choisir entre Homère et la Bible, préféra la Bible, elle se serait accrue sans doute par cette étude de chaque jour, soit des dogmes, pour en défendre l'interprétation, soit du gouvernement de l'Église, pour en établir la suite et l'unité. Le doute vint à Pascal, qui laissa tout faire à sa raison, et qui, croyant préparer les preuves de la religion contre les incrédules, ne parvint pas toujours à se la prouver à lui-même, le plus incrédule, par moments, de tous ceux qu'il voulait convaincre. Aussi lui prit-il des vertiges toutes les fois que cette raison, qui peut-être, un siècle plus tard, lui aurait suggéré la logique du Vicaire savoyard, man-

ıe prémisse pour rendre le raisonnement in-
. Le doute est comme le châtiment d'une
nde confiance dans la raison individuelle.
l'évita en rangeant la sienne à la tradition,
lire en la mettant à la suite de tant de grands
;, de tant d'intelligences supérieures, de
agesses accumulées, qui en formaient comme
e. La mort le surprit comme il songeait à
ı lumière et la méthode dans quelques par-
logme et de la tradition. Au lieu d'être trou-
préhensions sur sa destinée, ou agité d'ef-
nvulsifs pour se retenir à la foi, il se fit
quelques-unes des paroles saintes qu'il avait
aimées à cause de leur inépuisable profon-
il s'endormit du dernier sommeil en les mé-

:e danger, l'esprit d'ascétisme, était peut-
s à craindre. De ce haut état où le portait la
ion religieuse, comment consentir à des-
dans le détail de la vie, à s'intéresser aux
; de l'homme, à ses misères, à ses grandeurs,
ents, au génie, à la beauté, à la jeunesse, à
:?
ıet n'oublie pas que nous sommes les créatu-
Dieu; en nous parlant de nos misères, il se
t de notre origine.
ıe le prêtre accable, l'homme le relève. C'est
e qui, parlant de la parure des filles, repro-
ι hommes de transporter les ornements que
le de Dieu devrait avoir seul « à ces cadavres

ornés, à ces sépulcres blanchis (1); » c'est l'homme qui s'attendrit sur les grâces de la duchesse d'Orléans, sur ces charmes de l'esprit et du cœur, sur cette fleur sitôt desséchée ; c'est l'homme qui nous tire des larmes sur l'iniquité de la mort.

Le *Discours sur l'histoire universelle* est le plus beau témoignage de l'intérêt que Bossuet prend aux choses humaines. Ces tableaux des grandes sociétés antiques, cet éloge de la sagesse des Égyptiens, de la valeur des Perses, de l'esprit des Grecs, de la politique des Romains, sont d'un historien qui n'a pas peur de trouver grandes les œuvres de la créature de Dieu, et d'un philosophe qui ne hait pas le spectacle de la vie. Au lieu de dépeupler les villes pour remplir les solitudes et de faire déserter la vie active, ce Père de l'Église recommande tout ce qui est de l'homme, la politique, la législation, la guerre, les grands monuments, les arts, l'administration. Il fait aimer à chacun son rôle sur la terre; il ne veut pas d'une timidité scrupuleuse qui refroidirait l'homme et lui ferait craindre de s'engager dans la vie. Aussi bien Bossuet n'a pas peur de s'y méprendre, ni d'être dupe de toute cette grandeur : le chrétien sait que la chute n'est pas loin du triomphe; il sait qu'il n'a qu'un moment à s'intéresser à l'histoire sitôt bornée de ces sociétés, dont la vie ne paraît être qu'une course brillante vers la mort; il sait que leur gloire même est pleine des causes de leur déclin et de leur ruine.

(1) *Traité de la Concupiscence*, chap. IX.

ıntérêt de Bossuet pour la vie, pour les so-
› pour l'homme en particulier, est la plus du-
beauté de ses ouvrages. Bossuet est plein d'ex-
tions à l'activité réglée. S'il n'exalte personne,
décourage personne. Il ne demande ni devoirs
'upules extraordinaires; aussi éloigné, quant
ıorale, des inquiètes préventions des parfaits
leurs vertus mêmes que des complaisances
lâchés pour leurs faiblesses.
ıon sens de Bossuet, à cet égard, c'est l'es-
ême du christianisme véritable et bien en-
Le christianisme explique tout et n'exclut
explique tous les gouvernements; il expli-
ctivité humaine, la guerre, la paix, la justice,
; il s'y plaît; et, quoiqu'il subordonne tout
, et qu'il ne se laisse pas éblouir par l'or-
e la vie présente, il s'y intéresse néanmoins.
e, il la règle. Rien de plus petit, selon le
ınisme, que l'homme par rapport à Dieu;
en de plus grand par rapport au monde.
de cet esprit, Bossuet ne craint pas de le re-
dans sa grandeur, ni d'en faire de flatteuses
'es, comme pour entretenir l'émulation des
s choses. Nul écrivain chrétien n'a fait à
e plus grands holocaustes de la gloire hu-
et nul n'en a tracé des images plus propres
re rechercher.
tien orthodoxe, il tient compte de tous les
u chrétien, et, en particulier, de la vie soli-
; contemplative, qui est de tradition; des

parfaits, dont les chefs ont été de grands saints. Mais, même dans cette espèce d'absorption en Dieu, qui est le trait des contemplatifs, il veut que la raison surnage, et qu'on la sente jusque dans le sacrifice qu'elle fait d'elle-même; et il reste bien en deçà de ces rêveries dont se repaissait l'imagination tendre et subtile de Fénelon.

Il blâmait l'inquiétude de ces religieuses qui, attachées à une vaine recherche de la perfection, suspectaient jusqu'à leurs moindres mouvements, et craignaient, comme une tentation du malin esprit, l'activité bornée et monotone de la vie du cloître. Après leur avoir montré l'inanité de leurs peines, s'il les voyait s'y opiniâtrer, il employait l'autorité épiscopale, et leur défendait même de s'en confesser, pour les sauver du péril de les approfondir.

Le plus grand peintre de la vie est aussi le plus grand peintre de la mort. Bossuet ne s'étourdit pas à en creuser le mystère : il l'envisage sous cet aspect qui frappe l'imagination de la foule. La mort, c'est la fin de la vie, des richesses, de la puissance, de la gloire; c'est un cadavre qui, la veille, était roi; c'est *un je ne sais quoi sans nom*, qui remplissait tout à l'heure le monde de ses passions, de ses grandeurs, de ses qualités et de ses vices. Bien que la foi ne lui laisse aucune incertitude sur le sens de ce grand changement, il ne laisse pas de s'étonner, avec la simplicité populaire, de la soudaineté de son arrivée. Il n'en raisonne pas subtilement; il la sent, il en est ému comme les enfants.

§ IV.

BOSSUET, THÉOLOGIEN SANS FORMULES ET MYSTIQUE SANS ILLUSIONS.

Le même bon sens qui préserva le chrétien des illusions de l'ascétisme préserva le théologien des excès de l'école et des rêveries des mystiques.

Nous ne sommes pas fort compétents pour juger de la bonne et de la mauvaise théologie. Les préventions, à quelques égards fondées, du dix-huitième siècle pèsent encore sur nous. On fait à la haute théologie le même tort qu'à la métaphysique : on la juge par son but, qui est de nous mener par le raisonnement à cette science de Dieu où le cœur seul nous fait arriver. On ne la juge pas par sa méthode, par les efforts de réflexion et de pénétration qu'elle fait faire à l'esprit, par la hauteur où elle le porte. Il est vrai qu'aucune science ne risque plus de n'être que nominale. La raison disparaît, le sentiment se dessèche, sous l'appareil des formes syllogistiques. Les hommes les plus passionnés y sont devenus subtils et secs; les esprits les plus clairs s'y sont embrouillés. Luther, dans sa fougue, Mélanchthon, malgré sa mesure, se sont plus d'une fois payés de vaines abstractions; ils s'agitent dans cette fausse lumière du syllogisme, qui n'a pas ébloui Bossuet. Ce grand homme a fait pour la théologie ce que Descartes a fait pour la philosophie : il l'a émancipée des servitudes de l'école.

Il y avait plus de danger de s'égarer sur les pas

des mystiques. La théologie d'école est une méthode plutôt qu'un dogme. Le mysticisme est presque un dogme. Il fait partie de ces traditions de l'Église, dont le corps entier était accepté et défendu par Bossuet. Mais, là encore, Bossuet ne se laisse pas entraîner hors de son bon sens. Il respecte, comme des vues particulières, les raffinements de spiritualité des mystiques; mais il ne les souffre pas comme doctrine de l'Église. Vainement on ouvre à cette imagination si puissante des horizons infinis; l'aigle ne pousse pas son vol jusqu'à la sphère où l'air manque. Ce commerce extraordinaire des mystiques avec Dieu, cette possession de Dieu qui emprunte son langage à la possession de la créature, le révoltent; il ne veut pas d'une doctrine où Dieu sert de pâture à des imaginations affamées, et où sa grandeur et sa justice s'absorbent dans sa bonté (1).

De même, quand le mystère passe la portée de son esprit, ou que ses adversaires signalent dans les livres saints quelques contradictions qui ne peuvent être expliquées par des expressions humaines, au lieu de s'opiniâtrer, comme dans une dispute d'école, au lieu de s'enivrer de la difficulté et de subtiliser, il s'arrête court, il avoue son ignorance avec la simplicité d'un enfant, et se contente de croire, parce que la parole de Dieu a eu tout d'abord toute sa perfection.

(1) Je traite plus loin, et en détail, la querelle du quiétisme.

§ V.

SUET EST L'ÉCRIVAIN LE PLUS NATUREL ET LE PLUS VARIÉ DU XVIIe SIÈCLE.

t sans aucun doute à cette fermeté de bon
à cette obéissance toujours fidèle, à cette
ssion éclairée, savante, réfléchie, et toute-
ntière et sans réserve; à cette habitude de
ercher dans la religion que des motifs d'ac-
ement à sa tradition et à ses disciplines, de su-
nner ses vues particulières à l'interprétation
ne, de toujours se mettre hors de soi pour
ner la vérité, que Bossuet doit d'être l'écrivain
s naturel et le plus varié du dix-septième

suet ne pense jamais à lui, mais toujours à la
dont il traite. Or, c'est là le secret du naturel
a variété.

t vrai qu'on peut être naturel même en ne
pant que de soi, et il y en a d'illustres exem-
mais on l'est avec plus de défauts. Il n'est
ne qui ne sente, pour l'avoir éprouvé, qu'il
as de naturel hors de la vérité, et qu'il est im-
le, à qui ne regarde les choses qu'en lui et selon
térêt, de n'être pas très-souvent hors de la
Or, ce besoin de conformer le monde à soi
à toutes sortes de paradoxes, où ce qui peut
de naturel est mêlé de je ne sais quoi de
qui n'échappe pas à un œil exercé.

Bien moins encore faut-il subtiliser pour comprendre pourquoi l'écrivain qui n'est oc que de soi manque de variété. Comme il voit t les choses en lui-même, il les fait pour ainsi d son image et leur imprime uniformément son On est presque toujours dans la raillerie avec taire, dans le romanesque avec Rousseau, dan scepticisme nonchalant avec Montaigne.

Bossuet ne se montre nulle part avec la même p sionomie; il prend pour ainsi dire celle de cha sujet qu'il traite. Qu'il s'agisse de la vérité r gieuse ou de la vérité humaine, ce grand hom paraît toujours saisi, comme malgré lui, de qu que objet qui est hors de lui, et qu'il n'est pas lib de ne pas voir tel qu'il est. De là ces mouvement si naturels, si soudains, si peu attendus, à mesur que le voile se lève et lui découvre quelque parti cachée de la vérité. Il n'a pas une forme particulière, un procédé. Si son sujet le porte à médite sur le néant des choses humaines, sur la mort, su les révolutions des empires, sur la force de l'Église écrasant les hérésies, les images, les expressions fortes abondent sous sa plume. Descend-il a contraire jusqu'au ton de l'instruction familière dans le détail de la vie domestique, de nos humeurs, de nos défauts, une clarté douce, égale, de expressions modérées remplacent ces hardiesses d langage que lui inspirent les grands sujets. La preuv qu'il ne s'y plaît pas exclusivement, c'est qu'on n'e rencontre jamais dans les sujets qui ne les compro-

nt pas. Et de même qu'il s'élève sans effort, c'est
ns contrainte, et sans le moindre air de déroger,
ue le pasteur de l'Église de Meaux approprie ses
structions à l'intelligence de son humble troupeau.
Nous avons des écrivains d'un ordre élevé qui,
nduits par leur sujet en présence des choses fa-
lières, les exagèrent et les dénaturent pour les
commoder à leur tour d'esprit habituel, et qui
uindent par la crainte de perdre leurs avantages.
ıs avons des écrivains familiers qui font descen-
à leur niveau les choses élevées. Les exemples
t plus rares d'écrivains qui s'élèvent ou s'abais-
selon la nature des vérités qu'ils traitent ; et,
ni ces exemples, il n'y en a pas de plus grand
celui de Bossuet. Mais pourquoi ces mots élever
baisser? Il n'y a pas de vérité d'un ordre bas,
la vérité fait partie de Dieu. Bossuet ne com-
ıdrait pas ces subtilités. Il ne croit pas s'abaisser
nd il prépare des enfants à la première commu-
ı, ou qu'il rassure, au fond d'un cloître, de pau-
filles agitées par des scrupules de conscience,
qu'il pénètre dans les misères de notre foyer do-
tique. Il n'ambitionne pas les hautes matières.
besoin du moment, les devoirs périodiques du
t ministère ne lui laissent pas le choix des sujets.
s'inquiète peu si sa matière mettra son esprit
s le plus beau jour. Jamais écrivain plus élevé
fait moins d'efforts pour l'être et n'a su plus fa-
ment descendre. C'est par là qu'il est si varié. Au
de donner sa forme aux choses, ce sont toutes

les choses tour à tour qui lui donnent leur form

Il est remarquable que, dans un si grand nombr d'écrits qui peuvent être classés par genres, et qu ont des règles et une rhétorique particulières, ce grand homme, historien, orateur sacré, théologien, métaphysicien, publiciste, ne se soit conformé, dans chaque genre, qu'aux règles élémentaires, et qu'il n'ait subi aucun de ces arrangements, où d'autres écrivains dépensent une force perdue pour le fond des choses. Il est grand logicien sans aucun des procédés de la logique. Il ne craint pas de laisser entre les idées importantes des intervalles que le logicien par procédé remplirait d'idées intermédiaires laborieusement enchaînées. Il s'en tient à cet arrangement naturel où se disposent d'elles-mêmes les choses, selon leur ordre et leur importance, dans les têtes bien faites. Il ne s'acharne pas, comme Pascal ou comme Descartes, à faire du discours un tissu qui prouve la puissance d'esprit de l'écrivain, mais qui excède la force d'attention du lecteur. Il raisonne, pour ainsi dire, par les idées principales, bien plus occupé de remuer et d'emporter les âmes aux belles résolutions que de les tenir pour un moment enchaînées dans un réseau de logique d'où elles s'échappent au premier relâchement. Sa domination est d'autant plus forte qu'il n'a pas cet appareil du pouvoir qui intimide, mais qui n'obtient pas l'obéissance.

Bossuet est proprement sans art. Il semble qu'il se soit peint dans un portrait de saint Paul, un

plus beaux qu'il ait tracés. « Son discours, dit-
bien loin de couler avec cette douceur agréable,
c cette égalité tempérée que nous admirons
is les orateurs, paraît inégal et sans suite à
x qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats
a terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines,
t offensés de la dureté de son style irrégulier.
s, mes frères, n'en rougissons pas. Le dis-
rs de l'Apôtre est simple, mais ses pensées
: toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il
prise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu
out, et son nom qu'il a toujours à la bouche,
mystères qu'il traite si divinement, rendront
simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant
s l'art de bien dire, avec cette locution rude,
: cette phrase qui sent l'étranger, il ira en
e Grèce polie, la mère de la philosophie et
orateurs; et, malgré la résistance du monde,
établira plus d'églises que Platon n'y a gagné
lisciples par cette éloquence qu'on a crue di-
. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus
int de ses sénateurs passera de l'aréopage en
ole de ce barbare. Il poussera encore plus loin
conquêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la
esté des faisceaux romains en la personne
n proconsul, et il fera trembler dans leurs tri-
aux les juges devant lesquels on le cite. Rome
ne entendra sa voix; et un jour cette ville maî-
se se tiendra plus honorée d'une lettre de
l, adressée à ses concitoyens, que de tant de

« fameuses harangues qu'elle a entendues de son
« Cicéron.

« Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a
« des moyens pour persuader que la Grèce n'en-
« seigne pas et que Rome n'a pas appris. Une puis-
« sance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que
« les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée
« dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là
« vient que nous admirons, dans ses admirables
« épîtres, une certaine vertu plus qu'humaine, qui
« persuade contre les règles ou plutôt qui ne per-
« suade pas tant qu'elle captive les entendements;
« qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte les
« coups droit au cœur. De même qu'on voit un
« grand fleuve qui retient encore, coulant dans la
« plaine, cette force violente et impétueuse qu'il
« avait acquise aux montagnes d'où il tire son ori-
« gine, ainsi cette vertu céleste qui est contenue
« dans les écrits de saint Paul, même dans cette
« simplicité de style, conserve toute la vigueur
« qu'elle apporte du ciel d'où elle descend (1). »

N'est-ce pas là, sauf la différence des rôles, le portrait de Bossuet? Il ne lui a pas même manqué des délicats dont les oreilles fines ont trouvé dur et irrégulier le plus grand style dont les lettres nous offrent l'exemple. Lui aussi persuade contre les règles; lui aussi a la puissance surnaturelle dans l'auguste simplicité.

(1) *Panégyrique de saint Paul.*

§ VI.

DES PREMIERS TRAVAUX DE BOSSUET.

uet entra tout d'abord dans sa destinée. Dès esse il fut saisi des beautés de la Bible, et il cha, pour s'en nourrir jusqu'à la mort.

, élevé à Dijon, il fut envoyé à Paris l'année où Richelieu y revenait de son voyage dans uedoc. Il fut témoin de cette rentrée lugubre inal ; il vit cette vaste litière rouge, entourée ebardiers, qui dérobait au peuple la vue de vieillard, déjà pâle des approches de la mort. pour le jeune Bossuet une première impres-n forte du contraste des choses humaines, t de puissance finissant par la mort, et cette : d'un mourant immolant Cinq-Mars et de ıx quelques jours de pouvoir et de vie qui iient encore !

at de sa thèse de philosophie, qu'il soutint }, lui ouvrit les portes de l'hôtel de Ram-.. Tallemant des Réaux, qui en recueillait es anecdotes, parle d'un *petit abbé* qu'on y *hotter* fort tard dans la nuit. Voiture en fit mot. Jamais, dit-il, on n'a vu prêcher si tard. « Ce petit abbé, c'était Bossuet. Bos-nmence par être le sujet d'un article pour ur de mémoires graveleux, et l'occasion d'une pour un poëte à la mode !

Cinq années après, il passait sa thèse de théologie en présence du prince de Condé, qui fut tenté, dit-on, de disputer avec lui, la théologie ne lui étant pas moins familière que le latin. En 1650, Bossuet recevait le bonnet de docteur. Dans l'intervalle il s'était exercé à la prédication. Il allait au théâtre entendre les pièces de Corneille et s'y former à l'art de prononcer; la grandeur dont Corneille a marqué ses personnages, les mâles beautés de sa langue, avertissaient le futur orateur de son propre génie.

De 1652 à 1659, époque où il commença de prêcher à Paris, ses années sont remplies par de continuelles méditations de l'Écriture. Il y mêlait la lecture des écrivains profanes, gardant entre les deux études une inégalité de convenance et de goût. Les livres saints étaient sa nourriture journalière; il les emportait dans ses voyages, et, rentré chez lui, il jetait sur le papier, pour de futurs mouvements d'éloquence, ses impressions et ses pensées. Parmi les Pères, il goûtait surtout saint Augustin, auquel il ressemble par une certaine subtilité vigoureuse et par l'éclat de l'imagination. Pour les écrivains profanes, il les étudiait avec d'autant moins de scrupules que son but était pieux; il cherchait dès lors, dans l'histoire de l'antiquité païenne, les vues de Dieu pour l'établissement du christianisme.

Nommé à des fonctions actives à l'église de Metz, il y ouvrit des conférences avec les dissidents et y entreprit des conversions qui réussirent. C'est dans ce double travail qu'il rassembla les preuves et

u'il trouva la méthode de son fameux traité de *Exposition de la Foi catholique*, auquel on attribua ; conversions de Dangeau et de Turenne. Ce livre fut pas d'abord publié; il courut en manuscrit is les mains de plusieurs personnes, qui déter- ièrent plus tard Bossuet à le mettre au jour. Il en ainsi de tous les ouvrages de Bossuet. Composés s un dessein secret, particulier, ils étaient trahis quelque sorte par leurs effets; Bossuet se déci- alors à les faire paraître. Plusieurs de ses prin- ıux ouvrages n'ont été rendus publics qu'après nort.

'est en 1659 qu'il se fit pour la première fois en- lre dans la chaire, à Paris. Il avait alors trente et ıns. Cette prédication dura dix ans. Les premiers aux de Bossuet n'avaient guère porté que sur dogmes, et la plus sévère théologie en est toute ›quence. Dans les sermons qui remplissent ces années, son génie se déploie; la vie humaine à :ourir, la morale chrétienne à développer, vont rir à la fois toutes les sources qui doivent former grand fleuve.

§ VII.

CARACTÈRE DES SERMONS DE BOSSUET.

u'y a-t-il dans ces sermons qui nous puisse émou- ', nous chrétiens spéculatifs, catholiques d'imagi- on, sceptiques respectueux ou incrédules, à la

façon du dix-huitième siècle? La vérité sur nous-mêmes.

Elle est là tout entière et sous toutes les formes : vive et familière quand elle descend au détail particulier de notre conduite, de nos mœurs, de nos intérêts mondains ; subtile et pressante lorsqu'elle va nous chercher jusqu'au fond de nous, à travers les faux-fuyants de notre amour-propre ; grande et solennelle quand elle parle en termes généraux de Dieu, de l'homme, des vices et de la vertu, de la vie et de la mort.

Qui a donné à ce chaste prêtre une pénétration à qui rien n'échappe de nos misères les plus secrètes, et cette infaillible science du mal ? Le génie tout seul n'y eût pas suffi. Il y a un pourvoyeur pour le moraliste chrétien, qui a manqué au moraliste païen, et c'est là le secret de la supériorité du premier : ce pourvoyeur, c'est la confession. Les consciences se sont livrées d'elles-mêmes au moraliste chrétien. Provoquées aux aveux extrêmes par le prêtre, qui ne craint pas de sonder les plaies avec la main qui les guérit, elles se sont développées devant lui. Le moraliste ancien ne pouvait observer l'homme que dans les actions, interprètes souvent infidèles des pensées, ou dans les discours, qui servent presque plus à nous cacher qu'à nous faire voir. La confession a livré l'homme au moraliste chrétien. A son tribunal mystérieux les pensées viennent démentir les actions : l'hypocrite se déclare ; le caractère se laisse voir sous le rôle ; les vices se dépouillent de

te robe splendide qui les fait prendre par les
)rants pour des qualités ou des priviléges du
; la contrition, comme une flamme qu'on appro-
de la cire, fait fondre tout le cœur et y produit
'ouble plein de douceur que Bossuet a préféré
nocence, et qui fait trouver au pécheur du sou-
nent à se dénoncer lui-même. Pour le moraliste
ı il n'y a point de milieu : ou il excède la na-
humaine, faute de la connaître, comme a fait le
sme ; ou il la flatte et la caresse, comme l'épi-
me ; ou il la laisse flotter au doute et à l'incer-
, comme la morale académique, dont les com-
nces fâchaient quelquefois Bossuet contre
e.

moraliste chrétien est seul dans la vérité. On
différer de sentiment sur la sanction de cette
e, douter même du pouvoir de lier et de dé-
mais on ne peut nier que la morale chrétienne
laissé aucun point du cœur obscur, et que le
ianisme ne soit la philosophie qui a le mieux
ı l'homme. J'ai peur que le plus bel axiome
morale antique : « Connais-toi toi-même, »
té le plus souvent stérile. Car combien peu ont
e de se connaître ? Combien peu sont capables
sintéressement et de la pénétration que de-
e cet examen redoutable ? Combien qui de
foi s'ignorent, qui sont pris aux piéges de
propres fautes, et qui confondent le mal avec
n ? Le prêtre chrétien a été plus hardi que le
iste antique ; il a dit à l'homme : Livre-toi. Et il

l'aide à se livrer; il lui prête des yeux pour se voir. Le prêtre tourne le feuillet du livre; le pécheur lit.

Le christianisme a fait de la faute une maladie, et du prêtre un médecin qui a mission pour la guérir. Ce n'est pas assez que le pécheur dise ses fautes; il n'en doit rien omettre, sous peine non-seulement de perdre le fruit de ses premiers aveux, mais de charger sa conscience d'une nouvelle faute, la réticence dans la confession.

Aucun ouvrage ancien ne peut nous donner une idée de la profondeur où Bossuet a pénétré dans le cœur humain à l'aide de ce flambeau de la confession, qui fait du plus obscur curé de campagne, pour peu qu'il ait de sens, un moraliste consommé.

Voici comment il examine, ou plutôt comment il attaque chaque vice en particulier dans ses sermons. Il tire des livres saints un texte où ce vice est caractérisé avec la force de peinture propre à ces livres. Il ajoute à cette première condamnation les commentaires des Pères de l'Église, grands moralistes eux-mêmes, qui ont décrit ou flagellé ce vice, tel qu'il se présentait à eux de leur temps. Bossuet, à son tour, révèle, sous la forme de vérités générales, tout ce que le tribunal de la pénitence lui en a appris. Il nous dit quelles formes diverses il affecte selon les conditions et les personnes; ses commencements, sa contagion; comment le mal s'étend de la partie affectée aux parties saines; comment les passions s'enchaînent; comment, pour me servir de ses paroles, ces passions que nous chérissons intro-

t l'une après l'autre, pour ainsi parler, leurs gnes qui nous font horreur (1).

là la tâche du prêtre. L'homme de génie vient confirmer toutes ces notions par la propre ence qu'il a du cœur humain vu et senti dans , par la connaissance des mouvements qu'il a rimer, par ses propres fautes peut-être; car l la faiblesse humaine que ce saint et incessant erce du prêtre avec l'idée de la perfection chréne suffit pas toujours à préserver son inno- Qu'on place donc une conscience sous ce regard des livres saints, des Pères, d'un con- homme de génie: quels replis pourront la r? Quel est l'abîme dont cette lumière ne pers les profondeurs?

a supériorité de son bon sens, Bossuet reste ne modération qui ne décourage pas les cons- et qui ne leur fait pas peur de chimères. Il pas de réflexions trop tendues, ni de ces exarop scrupuleux qui échauffent l'esprit et l'é- . Il recommande la simplicité du cœur; il les terreurs de la solitude, et ce qu'il appelle piété sèche et subtile qui n'est que le moins le des égoïsmes. Il conseille de se laisser d'avoir confiance, et, jusque dans la confes- veut des limites. Point de déclamation, point ıème. Il aime mieux l'imperfection qui se re-

oisième sermon pour la fête de la Circoncision de Notre-.

pent que la perfection qui s'abstient d'agir. Le pardon lui semble un attribut de Dieu si essentiel qu c'est à peine s'il veut de l'innocence qui le rendrai inutile.

Par ce sentiment de la réalité qui est comme u premier intérêt involontaire pour tout ce qui est d l'homme, tout en humiliant nos passions il ne se dé fend pas d'une sorte de plaisir à les peindre. Tandi que d'autres écrivains de la chaire, par des trait trop timides ou des couleurs trop sombres, ont l'ai de n'oser nous les montrer, ou de vouloir nous e faire des peurs d'enfant, Bossuet ne craint pas de s servir contre nos passions de l'intérêt même don nous sommes touchés en les voyant représentées a vrai. Pour quelques passages où, dans l'ardeur d devoir évangélique, il lui est échappé des parole excessives contre la vie, combien d'autres où il e parle en poëte qui s'en donne le spectacle avant d'e tirer la morale ! Tout en disant, avec saint Paul « Que ceux qui usent de ce monde soient comme n'en usant pas, » il ne craint point de prendre plaisir aux grandes actions des hommes qui ont voulu s'y perpétuer par la gloire. Il sent par la pensée toutes les émotions de l'activité que sa robe lui interdit, et, dans cette solitude, dont on sait qu'il était si jaloux, il vit pour ainsi dire toutes les vies.

J'admire aussi ce naturel auquel les contemporains se méprirent à ce point que l'on s'aperçut à peine de ces dix années de prédication de Bossuet, et que l'art exquis de Bourdaloue les fit oublier. Les

; travaillés de ces sermons n'offrent pas cet arti-
qui accommode une matière au plus grand
bre des esprits. Les autres, pour la plupart, n'a-
ıt pas même été mis sur le papier.
ıand Bossuet avait à prêcher, il se recueillait
ques heures; puis, sortant tout à coup de cette
tation, plein de son sujet, et comme pressé par
t de ses pensées, il écrivait à la hâte quelques
s, pour se diriger dans l'improvisation et s'y
ınir. Dans ces plans jetés sur le papier, on voit
oints indispensables, les idées principales, les
ons de l'Écriture et des Pères de l'Église en
lieu, çà et là quelques grandes pensées, des
ssions fortes, des exclamations de surprise à la
le quelque vérité qui lui apparaît. Avec ce ser-
en projet, il montait en chaire, et remplissait
dre de mouvements, d'images, de fortes pein-
, liées entre elles par les idées principales
t que par l'artifice des transitions. Il ne faut pas
iser l'art; il faut seulement le distinguer de
leté froide qui énerve une matière en l'appro-
t. Bossuet avait le grand art qui ne dissipe pas
rces de l'esprit sur l'accessoire et l'arrangement;
pour cela que ses sermons furent moins admirés
eux de Bourdaloue, chez qui l'accessoire et
ngement tiennent peut-être trop de place.

§ VIII.

DES OUVRAGES COMPOSÉS POUR L'ÉDUCATION DU DAUPHIN.

Jusqu'à l'époque où Bossuet fut appelé à l'évêché de Condom, sa vie n'avait été qu'une longue retraite; il n'en sortait que pour aller tantôt devant un auditoire royal, tantôt dans une église, verser du haut de la chaire, dans leur abondance quelquefois négligée, les méditations de sa solitude. Tout entier au commerce austère des livres saints, des Pères de l'Église, des écrits de controverse, malgré l'irrésistible attrait du monde, il le suspectait du fond de ce cloître où il se tenait caché. Jusqu'au jour où il en fut tiré par la réputation qu'il avait pensé fuir, il garda l'âpreté du docteur, et, le dirai-je? l'orgueil de sa sainteté même, se privant ainsi de certaines qualités d'appropriation qui rendent le génie populaire, et des ouvertures que donnent aux esprits les plus riches de leur fonds la vie en public et la pratique des hommes.

En le nommant à l'évêché de Condom, en lui confiant l'éducation du Dauphin, Louis XIV le plaça sur le seul théâtre où son génie pût recevoir sa perfection.

Les devoirs de sa place de précepteur l'obligeaient à entrer pleinement, sans contrainte et sans scrupule, dans toutes les réalités de la vie; à revenir à l'antiquité profane, négligée durant ces dix années de prédication; à chercher les meilleures méthodes

quer ses idées ; à se donner des qua-
sition, de clarté, de correction, que
de la chaire n'exigeait pas.
nça pour l'éducation du Dauphin les
nesse. Les auteurs profanes lui devin-
iers que les livres saints. Il faisait des
tins. On citait de lui des fables, à la
èdre, où il eût été difficile de recon-
moderne (1). Il composait une gram-
it à toutes les délictesses de la phi-
l'histoire des mots et de la diversité
ions dans les auteurs. On a trouvé,
ers, des observations, écrites de sa
ègles les plus fines de la grammaire
es mots.
es recommencées, la part des poëtes
s la plus grande. Bossuet y trouvait
s deux genres de beautés où il excelle
vérité des peintures, et cette liberté
qui est le privilége de la langue poé-

tation assidue des auteurs anciens
même à Bossuet, comme elle l'a été
ains du dix-septième siècle. La per-
e français, je l'ai trop dit peut-être,
de l'esprit ancien et de l'esprit na-
avons fait de grands pas que le jour

écrivait au pape pour lui soumettre son plan
Dauphin, outre l'excellence du fond, est un
ne latinité.

où, après avoir été longtemps seuls, ou sans autre guide qu'une tradition lointaine et corrompue, esprits légers et agréables, fins satiriques, peuple chevaleresque et spirituel, nous avons pris la main des anciens, et nous les avons suivis dans les hautes voies de l'esprit.

Il manquait aux écrits de Bossuet, alors âgé de quarante et un ans, cette perfection qu'on peut ne point trouver dans ses sermons, sans les traiter de *médiocres*, comme a fait La Harpe, par un abus de langage impardonnable dans un homme de ce goût. Il n'y a de médiocres que les hommes qui veulent plus qu'ils ne peuvent, et que les écrits plus ambitieux qu'efficaces. Et qu'y a-t-il là qui puisse s'appliquer à Bossuet? Mais il est très-vrai que la pratique des auteurs anciens, ces lectures à la plume, l'habitude de s'arrêter au détail, tous ces exercices où le maître s'instruisait pour enseigner, ont donné au génie de Bossuet je ne sais quoi de plus modéré et tout à la fois de plus aisé et de plus noble. En même temps, la liberté de la morale antique, cette sagesse aimable et riante, ces fortes et naïves peintures de l'homme actif, du citoyen, du guerrier, adoucissaient son austérité et le préservaient de ces scrupules impérieux dont l'excès poussait saint Grégoire à brûler les livres des anciens comme infidèles.

La nécessité d'approprier son enseignement à l'intelligence de son élève lui apprit ce grand art de la proportion, de la convenance, du choix, où les an-

ens sont de si bons guides. Il n'y a pas d'ailleurs e plus sûr moyen de perfectionner ce qu'on sait ne de l'enseigner. En cherchant les avenues des esprits dont on a le soin, on s'éclaire, on s'avertit, on s'éprouve sur son propre esprit. On voit jusqu'où l'on peut être hardi sans être téméraire ; on s'élève, on s'avance jusqu'où l'on se voit suivi ; si l'élève hésite, le maître s'arrête ; il regarde s'il n'a pas fait un faux pas. Cette épreuve servit beaucoup à Bossuet. Ses meilleurs écrits sont des ouvrages d'éducation. Et si quelque chose peut prouver que le Dauphin valait mieux que le rôle que lui fit jouer la jalouse grandeur de son père, c'est que Bossuet l'ait jugé de force à lire les ouvrages qu'il écrivait pour lui. Le premier qui lut le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même* fut le Dauphin. Le public ne connut qu'en 1722 l'ouvrage resté jusqu'alors en manuscrit.

Mais rien ne profita plus à Bossuet que l'étude de l'histoire. Quoiqu'il ne se détournât pas un moment de sa première et déjà ancienne idée de faire aboutir toute l'histoire du monde ancien à l'établissement du christianisme, quand il en vint à voir les événements dans leurs causes humaines et leurs effets, il se prit d'une naïve admiration pour ce grand spectacle. Ayant à concilier, dans l'histoire, la liberté et la prescience, ce fut un des plus mémorables témoignages de son bon sens que, entre le péril de limiter la toute-puissance divine et celui de détruire par la prédestination la moralité des actions humaines,

loin de s'emporter comme Luther, de sacrifier le plus faible au plus fort, l'homme à Dieu, il s'humilia devant ce mystère, s'en rapportant au Juge suprême des actions du soin de concilier deux vérités également indestructibles, sa propre prescience et la liberté humaine.

C'est pour cela qu'il dispense le blâme et l'éloge; qu'il juge les nécessités des affaires et de la politique ; qu'il fait la part des vices et des vertus ; qu'il admire les conquérants et les législateurs ; qu'il s'émeut de tous les grands effets de la liberté humaine. Tout est petit, fragile et caduque, si vous regardez la prescience divine; mais tout est grand si vous regardez la liberté humaine. Ces hommes d'État, ces nations ont pu choisir ; il y a eu un moment où les chances étaient égales entre la voie qui mène à la durée et la voie qui mène à la ruine. Bossuet est si assuré de ne pas trop s'attacher à la figure de ce monde qui passe, qu'il n'a pas peur de se montrer sensible à tout ce que l'homme y fait de grand. Il admire librement, dans les nations et dans les hommes supérieurs du paganisme, les exemples de la sagesse humaine, sachant bien qu'il n'a pas longtemps à les admirer, qu'encore un moment et toute cette sagesse se sera évanouie, et que l'heure de Dieu va sonner.

1° Discours sur l'histoire universelle.

On a surtout en vue celui des ouvrages de Bossuet où il a regardé la vie humaine avec le plus de com-

naisance. C'est ce fameux *Discours sur l'Histoire universelle*, le chef-d'œuvre de la prose française. Il l'avait pensé longtemps avant de l'écrire. Ces œuvres-là ne sont pas inspirées par l'occasion ; elles naissent, mûrissent, se développent avec l'homme le génie qui les exécute. Le *Discours sur l'Histoire universelle*, c'est le christianisme, par la bouche du plus grand de ses docteurs, jugeant l'antiquité païenne. Aucun philosophe n'a vu le paganisme d'un œil plus équitable que ce prêtre catholique. Tite-Live n'a pas plus aimé sa Rome et son sénat que Bossuet dans ce sublime chapitre où il a tracé la suite et résumé l'esprit des huit premiers siècles de Rome, mettant en relief ce qu'il y a de solide et d'exemplaire dans cette gloire, devenue nationale pour tous les peuples du monde moderne.

Le plus grand caractère de cette œuvre, la première raison de sa durée, c'est cette justice envers l'antiquité païenne. Bossuet y avait eu d'ailleurs des devanciers illustres. Au seizième siècle, Érasme, Mélanchthon, Zwingle, cet apôtre soldat qui faisait entrer pêle-mêle dans le même paradis les grands hommes de l'antiquité avec les saints, avaient réconcilié le christianisme avec le paganisme. En cela, comme dans tout le reste, Bossuet n'inventa rien ; mais il fut le premier qui rendit justice au paganisme dans les limites chrétiennes, sans entreprendre, comme Zwingle, sur les droits de Dieu au jour du jugement, avec moins de timidité qu'Érasme, et plus d'élévation que Mélanchthon. Comment seront comptés

ces vertus, ces héroïsmes auxquels a manqué le désintéressement chrétien? Comment décidera la justice suprême, en comparaison de laquelle la nôtre n'est qu'injustice? Cela passe les priviléges du prêtre et l'intelligence de l'homme. Bossuet ne s'y est point risqué. Son bon sens ne s'inquiétait que des difficultés qui se peuvent résoudre; pour les autres, il se faisait honneur de ne pas les aborder ou de s'y soumettre, afin de garder le droit de condamner dans autrui la prétention téméraire de les soulever. Laissant à Zwingle son bizarre amalgame de bienheureux païens et chrétiens, au catholicisme étroit du quinzième siècle la proscription de tous les monuments de la sagesse païenne, il s'en remettait à Dieu du soin de tenir compte de cette grande inégalité entre deux mondes également partis de ses mains; et il admirait naïvement ces vertus nées d'elles-mêmes dans le monde antique, et si supérieures à ses religions et à sa morale.

Dans ce vaste plan, où Bossuet néglige les détails pittoresques et la chronologie *contentieuse*, il passe en revue *toutes les affaires de l'univers*. On y voit chaque nation avec son caractère propre, ses révolutions, ses accroissements, sa ruine; les grands hommes qui ont été les instruments de ces changements, prophètes, législateurs, conquérants; les mœurs, si incroyablement variées selon les climats, les lieux, les temps; toutes les guerres, toutes les paix, dont il est resté des monuments; les constitutions, presque aussi diverses que les mœurs; les législations, les arts; toutes les

origines et toutes les chutes. Tout cela, lié ensemble par ce fil « que Dieu tient dans sa main, » paraît et disparaît après avoir rendu témoignage à la vérité de la religion par le triomphe comme par le revers, par la grandeur comme par la décadence. Rien, dans ce livre, n'est précipité, quoique tout soit rapide ; rien n'y est diminué, quoique tout soit subordonné; aucune grandeur qui n'y paraisse dans sa vraie mesure, bien qu'elle ne soit qu'un point dans l'étendue des siècles. Si l'histoire de la religion y tient la plus grande place, c'est que la pensée même de l'ouvrage le voulait ainsi. La religion est tout à la fois le principe et la conclusion de l'histoire universelle.

La partie la plus populaire de ce discours est la troisième, qui traite de la suite des empires. La première laisse quelque étourdissement. Il est donné à peu d'esprits d'avoir cette force de regard qui saisit au passage, et sans se troubler, les grands traits de tant d'événements et de tant d'hommes. Cette chronologie donne des vertiges. La science en a d'ailleurs affaibli l'autorité par des doutes sur l'exactitude de Bossuet supputant les temps d'après la vraisemblance plutôt que par *l'Art de vérifier les dates*.

Des doutes d'un autre genre nous ont refroidis pour la seconde partie, tout entière consacrée aux preuves de la religion. Il y en a trop pour ceux qui ont la foi ; il y en a trop peu pour les incrédules ou pour les indifférents, en si grand nombre, lesquels doutent avec d'autant moins de scrupule que ce n'est pas la mauvaise foi qui les empêche de se rendre

prêtre, quand ils sont déjà conquis à l'homme de génie.

Ce grand appareil de preuves convenait, soit à des croyants curieux de voir leur foi prouvée par la science, soit à des dissidents qui trouvaient à y contester l'interprétation donnée à des traditions communes.

Il n'en est pas de même de la troisième partie : là tout le monde est d'accord. Ce magnifique portrait des grands empires qui ont rempli le passé, et qui ont eu tour à tour le gouvernement du monde, sans pouvoir en soutenir longtemps la gloire, ne rencontre ni indifférents ni incrédules ; ce sera à jamais le plus beau jugement des temps modernes sur l'antiquité. L'érudition n'a pas réussi, par des rectifications de détail, à ruiner l'autorité historique de Bossuet. Depuis plus d'un siècle et demi que le *Discours sur l'Histoire universelle* a paru, le vrai n'y a pas plus fléchi que le vraisemblable. Quoi que fasse l'érudition, Bossuet ne lui a laissé qu'à éclaircir le détail des causes secondes et à recueillir sur les caractères des personnages historiques des particularités qui, sous la plume d'un historien complaisant, peuvent amuser le lecteur, mais ne l'instruisent pas.

Dans aucun autre des ouvrages de Bossuet le penseur n'a montré plus de force d'esprit et l'écrivain n'a déployé plus de qualités. Massillon le qualifie d'*homme de toutes les sciences et de tous les talents* (1). La multiplicité de Bossuet, historien,

(1) Oraison funèbre de Louis XIV.

orateur, théologien, controversiste, prédicateur, philosophe, éclate dans l'*Histoire universelle*. Il a, dans chaque ordre d'idées, le langage à la fois le plus spécial et le plus élevé. Condé n'eût pas mieux caractérisé la valeur impétueuse des Perses, ni la savante tactique des Grecs, ni la roideur de la phalange macédonienne, ni le choc de la légion romaine; il n'eût pas mieux peint ses propres modèles, les Alexandre, les Annibal, les Scipion, les César. Colbert n'aurait pas jugé en termes plus propres et plus précis, ni vu de plus haut la sage administration des Égyptiens, la grandeur pratique de leurs arts, l'économie de leurs travaux publics. Richelieu n'eût pas mieux pénétré la profonde conduite du sénat romain. Machiavel n'eût pas vu plus clair dans les rivalités de la Grèce, même avec l'aide du spectacle que lui offrait l'Italie, agitée de rivalités analogues. Ni Cujas ni Pothier n'auraient mieux montré le sens des lois romaines. Pour la propriété du langage, dans tous les ordres de faits ou d'idées, Bossuet est sans égal. Je ne sache que ce grand écrivain chez qui l'on ne sente jamais, quelque matière qu'il traite, le tâtonnement ni l'effort. Il n'est pas de science dont il n'ait la philosophie et ne possède à fond la langue.

Au reste, sauf les mathématiques, il enseigna tout directement à son royal élève. Il avait pris de Duverney, le plus habile anatomiste du temps, les leçons d'anatomie qu'il transmettait au Dauphin. On en voit le résumé dans son beau traité *de la Connaissance*

de Dieu et de soi-même, et avec quelle clarté et quelle force admirable sont exposées en français, pour la première fois, les notions anatomiques. Je ne parle pas de la philosophie : Descartes en avait créé la langue, et Bossuet n'a fait que la soutenir, mais à sa manière, en la rendant plus vive, plus pressante et plus colorée.

Enfin, c'est dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, et particulièrement dans cette troisième partie, la plus haute expression de l'esprit français dans la prose, que Bossuet est le plus original. Ailleurs il ne se sépare guère des livres saints ou des Pères, et, quoiqu'il n'en imite que ce qu'il est capable d'égaler, on ne peut nier que tantôt les vues profondes des livres saints sur la nature de l'homme, tantôt les hardiesses et les subtilités des Pères, ne le provoquent ou ne l'excitent, et qu'en beaucoup d'endroits il n'en soit que le commentateur passionné. Le *Discours sur l'Histoire universelle* est tout entier tiré de son fonds. Il est vrai que ce fonds était formé de la moelle des deux antiquités.

Cependant ce grand homme se trouverait mal loué par la préférence qu'on donne à la partie pour ainsi dire profane de son *Discours*. Ce qu'il en estimait le plus, ce sont les chapitres où il traite de la vérité de la religion ; il n'était pas insensible à la gloire d'en avoir donné quelques preuves qui lui étaient propres (1). Il se les faisait relire dans sa vieillesse,

(1) En particulier les chap. XXVII et XXVIII.

soit pour ajouter à ces preuves, soit que, sur la fin de sa vie, les travaux de polémique ayant cessé, et avec eux le surcroît de foi qui tenait le doute si loin de lui, il voulût, pour quelque atteinte possible, se couvrir de ses meilleures armes.

§ II. TRAITÉ DE LA CONNAISSANCE DE DIEU ET DE SOI-MÊME.

C'est encore un devoir de sa charge qui lui donna 'idée du traité *de la Connaissance de Dieu et de soi-néme*. Là, comme dans le *Discours sur l'Histoire miverselle*, Bossuet s'en tient à la tradition, c'est-à-lire à Descartes. Sauf en ce qui regarde l'âme des êtes, il est cartésien (1). Mais il n'adopte de Des-artes que ce qu'approuve le sens commun; il ne 'embarrasse pas de résoudre par la logique des pro-lèmes que le chrétien résout par la foi, et il ré-and les couleurs de la vie sur l'austère nudité de a langue de Descartes. Le *Traité de la Connais-ance*, etc., publié en 1722 avec l'autorité contestée les œuvres posthumes, ne contenait rien de plus que escartes, et paraissait à l'aurore d'une philosophie ien autrement hardie; il fut négligé. C'est pour-ant un des plus beaux livres de Bossuet, par l'effort nême qu'il fait pour résister à l'invention, si aven-ureuse en ces matières et si stérile. Là, nul ystème, nul écart, nul transport; en toutes choses, n esprit aussi prudent et circonspect à induire que

(1) Bossuet mettait le *Discours de la Méthode* au-dessus de tous s ouvrages de son siècle.

hardi dans l'expression des choses évidentes; déterminant avec rigueur, dans les opérations de l'intelligence, le rôle de la raison et de l'imagination; traitant celle-ci en suspecte; lui interdisant de décider; réduisant son bon usage à rendre l'esprit attentif; déclarant que, comme elle suit simplement le sens, elle ne peut avoir la connaissance et le discernement du vrai et du faux, et que, « s'il est clair que, pour faire un habile homme, il faut de l'imagination et de l'esprit, dans ce tempérament il faut que l'intelligence et le raisonnement prévalent. » Ce livre lui-même est le plus bel exemple de la part qu'il faut faire à l'imagination et à l'entendement dans les ouvrages de l'esprit, si l'on veut « que la raison préside toujours. »

On a fait depuis, on avait fait avant, on fera encore une autre métaphysique, une autre logique; on ajoutera au nombre et aux noms des facultés; mais tout esprit assez sage pour se contenter, dans l'ignorance éternelle où nous sommes des causes de la connaissance claire et exacte des effets, trouvera dans le traité de Bossuet de quoi se mettre en paix. Tous les effets, et j'entends par là toutes les opérations de l'entendement, avec ou sans l'intervention des sens, tous les mouvements des passions, toutes les causes d'erreur y sont distingués et décrits avec une profondeur d'analyse et une netteté d'expression qui valent mieux que l'invention d'un système de plus ou que la découverte d'une nouvelle faculté. Ce qui m'importe, c'est de me rendre compte de moi-

me, d'être averti de ce qui se passe dans mon ds, de discerner les entreprises des passions sur ıtendement, des sens sur l'intelligence ; de ne ıserver aucune obscurité sur ce qui détermine conduite. Or, c'est ce que veut nous apprendre ıvrage de Bossuet. Son bon sens, une foi qui reachait d'avance de ses méditations tout ce qui se la portée de l'homme, le sauvèrent de la tenon d'ajouter une erreur éclatante et glorieuse outes celles qu'a enfantées l'ambition philosoque.

Ce traité nous donne l'état de son esprit sur s matières, qui d'ailleurs n'étaient pour lui qu'acssoires ; car, que reste-t-il à la philosophie quand foi lui a enlevé la vie et la mort, l'immortalité l'âme et Dieu ?

Ces deux chefs-d'œuvre furent composés de 1669 1687. C'est en quelque sorte l'époque littéraire la vie de Bossuet. Entre la prédication, qui en ait employé dix années, et la controverse où s'éula sa vigoureuse vieillesse, dix-huit ans se pasrent pour lui dans le calme de ses fonctions de écepteur, et dans les paisibles devoirs des preières années de son épiscopat. Sauf sa participan aux travaux de l'assemblée du clergé, en 1681, ne paraît pas qu'il songeât encore à prendre un le actif dans les affaires de l'Église ; et il n'est ut-être pas téméraire de dire que ce grand mme fut touché quelque temps de la gloire des rits achevés. Lui aussi a parlé de notre belle

langue ; c'est une de ces grandeurs auxquelles il s'est intéressé. Aux remarques qu'il fait sur la nécessité de la fixer, de réprimer les bizarreries de l'usage et de tempérer « les déréglements de cet empire trop populaire, » on sent qu'il a dû se rendre le témoignage d'avoir bien mérité d'elle (1). Quoique tous ses ouvrages soient composés avec une méthode et d'après un type de perfection littéraire sur lesquels il se modelait intérieurement, il y a plus de soin et de correction dans ceux qu'il écrivit de 1669 à 1687. Sa vigueur se modère, sa facilité se règle, cette tête puissante se courbe sous les lois dont Boileau rédigeait le code dans *l'Art poétique*. Tout ce que Bossuet écrit durant ces dix-huit années, il l'écrit dans le grand goût d'alors, qui épurait les ouvrages sans les énerver.

§ IX.

ORAISONS FUNÈBRES.

A cette époque de sa vie appartiennent les *Oraisons funèbres* (2). C'est le plus populaire de ses ouvrages. Je le comprends : c'est le plus pénétré de ce vif intérêt que lui inspirent les choses humaines. Dans les *Sermons*, il n'est pas toujours à l'aise avec

(1) Discours de réception à l'Académie française.

(2) Je n'en indique que six, les seules imprimées de son aveu, celles de la reine d'Angleterre, de la duchesse d'Orléans, de Marie Thérèse, d'Anne de Gonzague, de Michel Le Tellier, du prince de Condé.

les. L'austérité du ministère le gêne dans ses peintres, et, s'il cède souvent à cette force d'imagination qui lui présente la vie sous les plus belles couleurs, il semble se vouloir punir de cette complaisance en forçant le tableau de sa fragilité et de ses misères. Il est plus libre dans l'oraison funèbre. La loi même du genre veut que l'orateur fasse valoir les qualités de son héros, qu'il retrace ses grandes actions, et que, loin d'en rabaisser le prix, il en propose l'exemple à l'auditoire. Pour louer le mort de la gloire des batailles, il devra prendre la voix de la renommée; il se jettera dans la mêlée à la suite du grand Condé; il parlera de la guerre en prêtre du Dieu des armées. S'agit-il d'un politique : il entrera dans ses conseils; il peindra les événements qu'il a dirigés ou suivis. Enfin, s'il a devant lui, couchée dans le cercueil, une femme belle et brillante, qu'un coup inattendu a frappée au milieu d'une cour qu'elle remplissait de ses grâces, les convenances mêmes de l'oraison funèbre feront une beauté de l'attendrissement avec lequel il nous parlera de sa mort.

Non-seulement l'oraison funèbre regarde la vie d'un œil plus favorable que le sermon, mais la matière en est d'un ordre plus élevé. Elle veut pour sujets des rois, des personnages historiques, des fortunes éclatantes, de grands exemples. Toutes les fois qu'un devoir a imposé à Bossuet, pour sujet d'une oraison funèbre, un mérite ou des vertus secondaires, l'appareil du discours paraît dispropor-

tionné à son effet : témoin les quatre oraisons qui viennent à la suite des six qu'il rendit publiques. Le génie de l'orateur n'a pas pu suppléer à la médiocrité de la matière; ce qui prouve que les genres ont leurs richesses propres et que les grandes qualités de Bossuet lui viennent du fond des choses. Quand les choses ne le soutiennent pas, le plus éloquent des hommes se laisse aider par la rhétorique des écrivains qui n'ont que de l'esprit.

Cette remarque est vraie de plus d'un passage des oraisons funèbres de Marie-Thérèse, d'Anne de Gonzague et de Le Tellier. C'était à peine assez, pour la grandeur du genre et pour l'attente qu'il suscite, de la piété touchante de Marie-Thérèse, de la conversion miraculeuse d'Anne de Gonzague, des utiles talents de Le Tellier, et de cette fortune qui ressemble un peu au légitime avancement d'un fonctionnaire exact et capable. Cette disproportion du sujet avec le genre arrachait à Bossuet certains embellissements qui, quoique marqués de sa force, n'en sont pas moins des expédients pour élever de petites circonstances au niveau de l'oraison funèbre. Je ne suis point touché de la fameuse apostrophe à l'île des Faisans (1), ni de cette autre, aux cours de l'Europe, sur le mariage de Marie-Thérèse et de Louis : « Cessez, princes et potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce mariage ! Que l'amour, qui semble aussi vouloir le troubler, cède

(1) Oraison funèbre de Marie-Thérèse.

ui-même (1) ! » Ces endroits et d'autres, où Bossuet semble s'exciter à froid à la grande éloquence, sont les seuls où, pour s'être façonné à la rhétorique d'un genre, son naturel s'est altéré. La preuve qu'ils sont un défaut, c'est qu'ils ont été imités. Avec beaucoup d'esprit, un écrivain de second ordre y peut réussir, témoin Fléchier, tandis que ce n'est pas assez d'infiniment d'esprit pour trouver le secret de ces mouvements que Bossuet reçoit, comme autant de contre-coups, de la grandeur des personnes et des choses, dans les sujets proportionnés à l'oraison funèbre.

§ X.

CONSTITUTION DE L'ÉGLISE GALLICANE. — SERMON SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE.

L'éducation du Dauphin terminée, Bossuet fut nommé évêque de Meaux. Une nouvelle carrière s'ouvrait devant lui, celle de l'épiscopat actif et militant. Il y devait conquérir ce titre de dernier Père de l'Église, que lui décerna La Bruyère, d'accord avec les contemporains. Toutes les études religieuses du prédicateur, la vaste littérature du précepteur du Dauphin, une religion et une expé-

(1) Ni de ce passage : « Maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes (Marie-Thérèse est morte) et en versent des torrents ; qui pourroit les arrêter ? » Ni de cet autre : « Les rois, non plus que le soleil, n'ont reçu en vain l'éclat qui les environne ; » et plus loin : « Vous croyez donc qu'un royaume est un beaume qui les enchante ? »

rience si profondes, allaient être employées pendant vingt ans à des controverses dont le bruit a rempli l'Europe, et où Bossuet devait se faire voir sous une face nouvelle.

Avant d'en venir aux mains, dans cette lutte fameuse, avec les principaux ministres protestants, avec Claude, Basnage, Jurieu, Burnet, et autres, et, plus tard, dans le sein même du catholicisme, avec la secte de l'amour pur et son chef, Fénelon, il eut la gloire de donner à l'Église de France sa forme actuelle. Il rédigea cette constitution fameuse qui marque la vraie limite où s'arrête, en France, la dépendance de l'Église nationale à l'égard du saint-siége, et le vrai point où les différences dans la discipline n'ébranlent pas l'unité dans la croyance.

La discussion d'où sortit cette constitution fut ouverte par un sermon, le plus beau peut-être qu'ait prononcé Bossuet, le sermon sur *l'Unité de l'Église*. Est-ce un sermon? n'est-ce pas plutôt un chant, et comme un hymne de triomphe qu'il entonne, avec la plénitude des prophètes, en l'honneur de cette religion qui a résisté dix-sept siècles à toutes les vicissitudes humaines, à la persécution, aux hérésies, à ses propres succès; le seul empire qui se soit affermi par les divisions, le seul qui se soit fortifié par ses défaites, et, ce qui est plus difficile, par ses victoires? Voilà cet idéal de la tradition, de la suite de l'Église, dans le gouvernement comme dans la doctrine, personnifié et contemplé sous la figure de l'Église, épouse fidèle et jalouse,

ii n'admet pas de partage dans l'affection de
ipoux. Bossuet, dans ce sermon, ne suit pas les rè-
es ordinaires du discours, et ce qu'on a si juste-
ent dit de sa domination sur la langue est vrai sur-
it de ce magnifique morceau, où les tours sont
itôt les élans d'une pensée inspirée que des for-
'S régulières où la grammaire reconnaît ses lois.
raisonnement le plus vigoureux et le plus serré
dérobe sous les exclamations d'enthousiasme et
is les ellipses de langage les plus imprévues.
tre faible critique ne peut pas trouver de termes
ır caractériser cette étrange et sublime compo-
on. C'est même un des charmes de cette lecture
'on ne songe guère à y faire des réserves litté-
res, et qu'on est comme violemment débarrassé,
; l'abord, de ce droit si périlleux de juge que le
teur a sur l'écrivain.

La déclaration du clergé de France, et la défense
e Bossuet en fit en latin, obligent encore aujour-
ui, dans l'ordre ecclésiastique, toutes les cons-
nces. C'est la doctrine de saint Louis ; c'est celle
s Gerson, des Pithou, des Talon, des d'Agues-
ıu, des Fleury; c'est la charte de notre Église
ns cet empire spirituel dont le pape est le chef;
st le christianisme approprié au génie de notre
ys, sans innovation et sans le moindre échec à
nité catholique ; c'est la balance tenue d'une main
me entre deux sectes célèbres, dont l'une voulait
sorber le christianisme dans le saint-siége, dont
utre prétendait l'en isoler jusqu'au schisme; c'est

la liberté conciliée avec une irréprochable orthodoxie (1).

§ XI.

HISTOIRE DES VARIATIONS.

Tout en s'occupant de ce grand travail Bossuet eut l'idée d'entreprendre le récit des variations des églises protestantes. Un ministre de ces églises, Labastide, l'avait accusé en 1682 d'avoir varié dans les deux éditions manuscrite et imprimée de *l'Exposition de la foi catholique*. Il voulut repousser l'accusation.

Bossuet avait alors dans les mains la collection complète de toutes les professions de foi protestantes, depuis la Confession d'Augsbourg jusqu'aux plus récentes. Frappé des innombrables contradictions qui se trahissent non-seulement dans ces professions de foi comparées les unes aux autres, mais dans les différents articles de chacune d'elles, sa première idée fut de les relever et d'en faire la matière d'un discours préliminaire en tête d'une nouvelle édition du traité de l'*Exposition*. A peine y eut-il mis la main qu'il sentit le plan s'étendre, et qu'il résolut de faire un ouvrage de ce qui ne de-

(1) La défense de la déclaration du clergé fut composée pour répondre à des attaques provoquées ou encouragées par le saint-siége. Retenue dans les mains de Bossuet par l'ordre de Louis XIV, qui voulait ménager le pape, puis reprise et refondue vers la fin du siècle, elle ne parut que vers 1740, publiée par les soins de l'abbé Bossuet, sur une copie destinée au roi.

ait être qu'une préface. Interrompu, dès 1683, dans on travail par l'ordre de Louis XIV, qui lui comıanda d'écrire la défense des quatre articles du lergé de France, distrait par des instructions dioésaines et par quatre oraisons funèbres (1), il reprit on livre en 1689 et le publia l'année suivante.

L'*Histoire des Variations* remua tout le protestansme; toutes les plumes habiles de la religion éformée se préparèrent à y répondre. Basnage, ırieu, Burnet, et d'autres plus obscurs, se firent s champions des églises protestantes, les uns en ur imputant à honneur ces variations mêmes, les utres en renvoyant à la doctrine catholique le reroche de varier. Personne ne put entamer le fond ıême du livre : Bossuet s'était mis à l'abri de toute éfutation derrière les faits et les actes authentiques. l battait les protestants par leurs propres paroles, ar des actes de foi publique, par des confessions ommunes. Il écrivit sur ce modèle la défense de '*Histoire des Variations* et ces six *Avertissements ux protestants*, qui en complètent, éclaircissent ou ortifient les points principaux.

Quand on regarde cette suite formidable d'ourages, le nombre et la nature des preuves tirées les aveux mêmes du protestantisme ; la faiblesse des dversaires, déclarée par leurs emportements mênes ; l'impartialité et le calme de Bossuet dans la lus grande ardeur du débat, on se demande com-

(1) 1685, 1686.

ment, ayant eu raison sur tous les points, et de tous ses adversaires ; raison dans ce qu'il établit comme dans ce qu'il réfute ; raison quand il montre la part des passions, de l'orgueil, de la vanité, de l'ambition, de l'amour du pouvoir, dans les changements qui avaient modifié tant de confessions si opposées entre elles et si contradictoires en elles-mêmes ; raison en tous points et contre tous ; on se demande comment l'événement lui a donné tort ; car, pour ne voir dans cette lutte de dix années qu'un tournoi théologique, je ne puis m'y résigner. L'autorité, la beauté de ces ouvrages sortent si naturellement du fond qu'on ne peut pas y trouver de plaisir sans s'engager dans le débat. Voilà pourquoi, ayant suivi Bossuet dans cette mêlée, et m'en étant retiré avec le doute, je me demande par quelles causes, vainqueur dans la doctrine, dans l'événement il a été vaincu.

Il n'est plus permis, en effet, de traiter de secte la religion protestante : les plus belles civilisations, après la nôtre, sont protestantes. La Grande-Bretagne, la Prusse, l'Allemagne centrale sont protestantes. Le protestantisme a modéré le pouvoir politique dans ces pays, répandu l'instruction et le bien-être, mis plus de prix à la vie humaine. Et ce grand établissement, commencé il y a trois siècles, ne porte pas de menaces de ruine qui lui soient particulières, ni qui tiennent à la nature même du protestantisme. L'indifférence des religions, que lui prophétisait Bossuet, ne travaille pas

us profondément les États protestants que les ats catholiques. Ce mal est commun à toute l'Eupe chrétienne; il ne paraît pas ni que le protesntisme doive être exclusivement accusé de le oduire, ni que le catholicisme ait la force de mpêcher.

Le côté théologique de ce grand différend en a ilé à Bossuet le côté politique. Quoiqu'il ait sialé avec justesse l'intervention des intérêts poliques dans le combat, il semble qu'au lieu de les ger avec ce sens qui apprécie les choses par leur ison d'être, il en ait triomphé comme d'auxiliaires mauvais aloi, et qu'il n'ait songé qu'à tourner au écri de la cause protestante cette complication même ui en faisait le fonds le plus solide. Ainsi la lutte es protestants contre Rome lui cache la lutte de Allemagne contre l'Empire, et le sentiment de naonalité qui intéressait le sol lui-même à la victoire u protestantisme. Ainsi l'esprit de nouveauté relieuse, son orgueil, sa mobilité, ses contradicons, qui choquent si souvent son bon sens ans la suite de l'établissement du protestantisme, ont empêché de voir l'esprit d'indépendance des euples, non-seulement en face de l'étranger, mais, ans l'intérieur, en face du souverain. Ainsi toute ette turbulence théologique, dont il a fait si bon arché, lui dérobait le progrès lent, mais sûr et urable, que faisaient, sous l'influence de l'esprit 'examen, la science des gouvernements et la civiliation. Quoique touché des qualités des grands

hommes du protestantisme, qu'il traite quelquefois comme des frères en savoir et en génie, leurs excès particuliers, l'orgueil qui les pousse à se distinguer les uns des autres par quelque imagination extraordinaire dans le dogme, lui ont fermé les yeux sur leur accord et leur conformité dans les points principaux et sur le fonds de raison qui leur conquérait l'assentiment des peuples.

Au reste, il n'était guère possible, même à Bossuet, d'éviter quelque illusion à cet égard. Outre que les bons effets du protestantisme, partout où il s'est établi, n'étaient pas si manifestes qu'aujourd'hui, les protestants eux-mêmes, et je le dis des plus célèbres, ne faisaient que se croire meilleurs théologiens que les catholiques. Ils ne s'aperçurent pas plus que Bossuet de la révolution politique et sociale qui s'accomplissait autour d'eux. N'est-il pas étrange que Leibniz et Bossuet, deux si grands esprits, en correspondance sur un projet de réunion des deux Églises, n'en voient le moyen, Bossuet, que dans l'adhésion pure et simple au concile de Trente; Leibniz, que dans la déclaration préalable de la non œcuménicité de ce concile? Pendant qu'ils disputaient, Leibniz défendant le libre examen, Bossuet la tradition; l'un par les petites raisons ingénieuses et captieuses du sens propre, l'autre par les grandes et invincibles raisons du sens commun; tous les deux, après les concessions réciproques des premières lettres, se repliant peu à peu sur leur opinion, et se serrant contre eux-mêmes, sans

outefois s'aigrir, l'avenir du protestantisme leur chappait.

Bossuet a raison dans tout ce qui est de la théologie. éfenseur de la tradition contre le sens propre, il ne ait pas un pas au hasard, ne quittant pas la main les apôtres et des Pères, faisant de toutes les vé-ités autant de chaînes dont le premier anneau re-nonte aux livres saints, et dont il a le dernier dans a main ; irrésistible d'ailleurs, soit par la multitude, 'évidence et l'enchaînement des preuves ; soit par a modération envers les personnes, qui ne les abaisse pas, même en triomphant, et qui s'émeut le leurs belles parties. Je ne m'étonne pas que de rands ou d'excellents esprits, Turenne, Dangeau, e lord Perth et d'autres, aient abjuré le protestan-isme entre ses mains. Au temps de Bossuet, tout rotestant qui ne l'eût été que pour être plus chré-ien, assez instruit d'ailleurs et assez réfléchi pour upporter une si forte lecture, se serait rendu à e grand homme. Mais, le nombre étant petit de eux qui raisonnent leur croyance, Bossuet eut inu-ilement raison, et l'inefficacité d'un si merveilleux ravail est un illustre exemple à ajouter à tous ceux ù il s'est plu à faire contraster la grandeur et la etitesse de l'homme.

§ XII.

DE L'HISTOIRE DES VARIATIONS, CONSIDÉRÉE COMME UN OUVRAGE D'ART.

L'*Histoire des Variations* est peut-être la preuve la lus éclatante que la raison humaine n'est pas la

même que celle de Dieu, puisque Dieu a permis que le protestantisme, ruiné dans la logique par Bossuet, subsistât malgré son antiquité d'hier et le sol de sable mouvant sur lequel il est bâti. C'est un livre impuissant, soit pour ramener les protestants à la doctrine catholique, soit pour décréditer, aux yeux des catholiques sages, la doctrine protestante, et leur ôter l'esprit de tolérance et de respect que Dieu lui-même leur a commandé en donnant au protestantisme le succès et la durée. Ayant manqué son principal objet, cet ouvrage a perdu ce qui fait surtout la vie des écrits. Il vit pourtant, si j'en crois l'admiration dont je suis ému en écrivant ces faibles pages, et quoique, sur le fond des choses, il m'ait laissé comme il m'avait trouvé. Quelle est donc cette autre vie par laquelle l'*Histoire des Variations* nous saisit et nous attache? C'est la vie des *Provinciales*, autre arme devenue inutile, à moins qu'on ne veuille voir dans la congrégation inoffensive qui se contente d'en interdire la lecture dans ses écoles la compagnie puissante qui eut autrefois le crédit de les faire brûler par le bourreau. Ce sont les qualités de composition, de méthode, de proportion, de plan, vérités d'art indépendantes des applications qu'on en fait ; ce sont tant de vues profondes sur le cœur humain, sur les passions, sur les affaires, inépuisable matière des disputes des hommes.

Il faut chercher dans l'*Histoire des Variations* comment l'intérêt se mêle aux opinions spéculatives et la passion aux vues de l'intelligence ; comment

les hommes de parti exploitent leurs doctrines ou en sont dupes; il y faut chercher leurs contradictions, nées de l'excès du sens propre ; leurs repentirs, toujours trop tardifs ; leurs efforts impuissants pour arrêter les conséquences des principes jetés à la foule ; tout ce qu'engendre, en un mot, l'amour des nouveautés; à quelles marques on distingue les nouveautés durables de celles que suscite pour un moment l'impatience de certains esprits, auxquels tout ce qui dure plus d'un jour est insupportable, et qui ne savent vivre que par anticipation.

L'*Histoire des Variations* est l'histoire de toutes es sortes de sectes. On y voit tous les genres de caactères, toutes les nuances de l'esprit sectaire : les novateurs hardis, emportés, sans souci des conséquences, comme Luther; les modérateurs respecés, mais impuissants, comme Mélanchthon; les iers-partis, Bucer et ceux de Strasbourg; les exalés, comme Zwingle, qui donnent leur vie pour eurs opinions; les tyrans, qui se font un règne sur es consciences opprimées, comme Calvin. Chacun y est peint sous ses traits caractéristiques. Changez le théâtre et le sujet ; à des sectes religieuses, à des opinions de théologie substituez des partis politiques et des questions de gouvernement ; les uns vous apprendront à démêler les autres. C'est le même fond ; il n'y a de différent que la matière des débats et l'habit des combattants.

Dans ce récit, hérissé de théologie, éclatent les deux qualités caractéristiques de Bossuet, le bon

sens, qui donne les motifs de toutes choses; et le sentiment de la réalité, qui met les choses elles mêmes sous nos yeux.

Là nous retrouvons l'homme de toutes les sciences: l'historien, qui prend la Réforme à sa naissance, la suit dans ses progrès, en caractérise les héros; le moraliste, qui approfondit les mobiles de la conduite; le légiste, qui discute les questions de droit public; le théologien, qui oppose aux raisonnements de la Réforme tantôt sa vaste science de la religion, tantôt la légitime subtilité de ces saintes matières; le publiciste, qui rétablit contre la témérité des novateurs les grands principes par lesquels subsistent les sociétés humaines; le controversiste qui saisit le faible de ses adversaires, pénètre leurs contradictions, ruine leurs principes par leurs actes dans une polémique que ne trouble jamais la passion, que ne déshonore jamais l'injure. Le Bossuet des Oraisons funèbres trouve aussi quelquefois à s'y faire une part, quand la chute des grands desseins une course victorieuse arrêtée par la mort, une ambition que les événements ont rendue vaine, quelque grand exemple de la soudaineté de la mort, le sollicitent aux grands mouvements de l'éloquence funèbre.

§ XIII.

DÉFENSE DE L'HISTOIRE DES VARIATIONS. — AVERTISSEMENTS AUX PROTESTANTS.

Dans la *Défense de l'Histoire des Variations* et dans les six avertissements aux protestants, la polémique a la plus forte part; c'est pour cela que plus de choses s'y sont refroidies. Les triomphes de Bossuet sur Jurieu, la plus impétueuse plume du parti, et d'un savoir réel, quoique faussé par l'emportement et la mauvaise foi, aujourd'hui paraissent à peine dignes de ce grand homme. C'est le combat de l'aigle contre un obscur oiseau de proie.

Les *Avertissements* font penser aux *Provinciales*, où Pascal, en n'épuisant rien, en ne se donnant le plaisir de vaincre que sur les points principaux, sait piquer l'attention par cet art admirable de proportionner le débat à l'importance du sujet et des adversaires. Bossuet épuise la controverse, ne dédaigne aucune objection, ne se refuse aucune occasion de vaincre; d'autant moins en garde contre l'excès, qu'il s'agit, pour lui, non d'une personne à vaincre, mais d'âmes à sauver de l'hérésie. Plus modeste que Pascal, qui prouve son dédain par ses railleries, Bossuet semble ne pas se croire trop grand pour Jurieu et ne se reconnaître sur le ministre protestant que l'avantage d'avoir la vérité de son côté. Il n'a pas songé d'ailleurs, comme Pascal, à faire un ouvrage agréable, et ne s'occupe guère de plaire dans un sujet où

la religion est si gravement intéressée. Mais tant de puissance contre un si mince ennemi ; tant de génie contre un vain talent, qui n'a pas même la force de se régler; un tel appareil de raisons contre des emportements de plume; le génie même de la tradition en lutte avec le sens propre d'un homme médiocre, chargé par son parti de faire les affaires de la colère et de la prévention communes aux dépens de sa considération personnelle; cette disproportion étonne et fatigue, comme toute lutte inégale.

§ XIII.

DES DOCTRINES POLITIQUES DE BOSSUET. — COMMENT CE GRAND HOMME A TORT ET RAISON A LA FOIS.

Un seul de ces *Avertissements* est vif et intéressant, comme s'il était écrit d'hier, et d'un ordre plus relevé que les *Provinciales* (1) : c'est le cinquième. La matière en est la plus haute, dans l'ordre humain, qui se puisse traiter. Il s'agit du droit d'insurrection pour la cause de la religion, auquel Bossuet oppose, outre les textes, les exemples innombrables d'obéissance aux princes persécuteurs, donnés par les chrétiens des premiers âges de l'Église; il s'agit de la souveraineté du peuple, à laquelle Bossuet oppose la souveraineté de la raison.

Il faut venir apprendre, dans ce *Cinquième Avertissement*, un art qui ne serait pas peu utile en ce temps où nous avons vu des discussions si passionnées :

(1) Sauf toutefois la XIV[e], sur l'homicide.

la polémique, douce pour les personnes, inexorable pour les choses. Il faut admirer cette force d'imagination par laquelle Bossuet présente les raisons de l'adversaire sous des formes si frappantes qu'il semble les sentir pour son compte, et écrire pour l'apologie ce qu'il a écrit pour la réfutation.

Par exemple, faisant parler les chrétiens des premiers temps, si cruellement persécutés : « Il est « vrai, sacrés empereurs, leur fait-il dire, vous n'a- « vez rien à craindre de nous tant que nous serons « dans l'impuissance ; mais, si nos forces augmen- « tent assez pour vous résister par les armes, ne « croyez pas que nous nous laissions ainsi égorger. « Nous voulons bien ressembler à des brebis, nous « contenter de bêler comme elles, et nous couvrir « de leur peau pendant que nous serons faibles ; « mais quand les dents et les ongles nous seront ve- « nus comme à de jeunes lions, et que nous aurons « appris à faire des veuves et à désoler les campa- « gnes, nous saurons bien nous faire sentir, et on ne « nous attaquera pas impunément. » Qui ne croirait que Bossuet est l'apologiste de la résistance, et qu'il se plaît à ces sanglantes images ?

Or, c'est si peu son sentiment qu'il veut faire voir par là *l'impiété et l'absurdité* de la glose de Jurieu et de Buchanan, lesquels soutenaient que l'Église naissante n'avait obéi aux princes persécuteurs que faute de pouvoir rien contre eux. L'illusion est si forte que j'ai entendu des personnes instruites me citer ce passage comme un magnifique mouve-

ment de colère de Bossuet contre les princes persécuteurs. Non, il n'y a là qu'un effet de cette force d'imagination par laquelle il se met à la place de quelque chrétien des temps de persécution, murmurant de sombres menaces, dans un moment où la nature exaspérée prenait le dessus sur la foi.

Dans toute la partie politique de la discussion avec Jurieu, où Bossuet invente à la fois les doctrines et la langue, il ne s'occupe que du principal, c'est-à-dire des rapports entre les sujets et le souverain, que le souverain soit peuple, prince ou aristocratie. Il n'exclut d'ailleurs aucune forme de gouvernement. A la vérité, il préfère la monarchie héréditaire, absolue, tempérée par des lois fondamentales, subordonnée à la raison. « Loin d'être toujours de la part des peuples, dit-il, abandonnement ou faiblesse, elle est souvent, selon le génie des peuples et la constitution des États, plus de sagesse et de profondeur dans les vues (1). » Il suspecte, en paraissant la prophétiser, la grande expérience de ce siècle, le gouvernement constitutionnel, et il y voit « autant inquiétude que liberté, autant indocilité que prévoyance et sagesse, autant esprit de révolte et d'indépendance que zèle du bien public ». Mais il accepte toutes les formes de gouvernement qui ont été pratiquées, jusqu'à faire valoir avec une certaine complaisance la forme républicaine dans le gouvernement romain. Ce qui lui importe, c'est d'établir qu'aucune souveraineté, en ce monde, n'est dispensée d'avoir raison.

(1) *Cinquième Avertissement.*

Je ne m'étonne pas d'ailleurs que la monarchie absolue de Louis XIV ait paru à Bossuet la meilleure forme de gouvernement. Cette monarchie donnait à la France, au prix d'imperfections inévitables, les deux biens que notre nation prise le plus haut : la gloire au dehors et l'unité au dedans. Tous les bons esprits de ce temps-là n'imaginaient rien de meilleur que la monarchie absolue, tempérée par les qualités personnelles du souverain. Depuis Balzac, qui en avait adoré en Louis XIII, confisqué par Richelieu, la première image, jusqu'à Bossuet, qui la voyait dans toute sa grandeur, et qui mourut avant ses dernières fautes, personne de marque ne s'était avisé là-dessus d'avoir un autre sentiment que la France, réunie enfin et serrée autour d'un roi digne d'être la tête de ce grand corps.

Cependant les événements ont donné tort à Bossuet sur la meilleure forme de gouvernement comme sur l'incompatibilité du protestantisme avec l'existence d'un gouvernement réglé. La monarchie absolue n'a été en France le meilleur des gouvernements qu'aussi longtemps qu'elle a été nécessaire. A mesure que le souvenir de l'anarchie, qui avait fait sa principale vertu, s'est éloigné, et que le mal qui lui est inhérent s'est fait sentir ; quand l'unité de la France est devenue stérile pour sa gloire, l'idéal de Bossuet a paru ce qu'il est en effet, ce qu'il sera toujours en France, le plus glorieux, mais le moins durable des expédients politiques.

Le livre de *la Politique selon l'Écriture sainte*, ce

livre plus calomnié que lu, n'est-il que l'apologie des pratiques particulières de la monarchie absolue? Il a fallu bien de la prévention pour n'y remarquer, parmi tant de maximes et de règles dans l'intérêt des sujets, que la prédilection de Bossuet pour le gouvernement de Louis XIV. Est-ce un superstitieux de la monarchie absolue qui trace des préceptes de gouvernement tels que ceux-ci : « Il y a des lois fondamentales qu'on ne peut changer ; il est même très-dangereux de changer sans nécessité celles qui ne le sont pas... Le prince n'est pas né pour lui-même, mais pour le public... Le vrai caractère du prince est de pourvoir aux besoins du peuple. Le prince inutile au bien du peuple est puni aussi bien que le méchant qui le tyrannise... Le prince ne doit rien donner à son ressentiment et à son humeur... Le prince doit commencer par soi-même à commander avec fermeté, et se rendre maître de ses passions... Le prince doit savoir la loi et les affaires ; connaître les hommes et se connaître lui-même ; aimer la vérité et déclarer qu'il la veut savoir ; être attentif et considéré ; écouter et s'informer ; prendre garde à qui il croit et punir les faux rapports ; éviter les mauvaises finesses ; savoir se résoudre par soi-même (1), » etc. . Changez le nom du souverain, prince ou peuple, sénat ou président de république, pouvoir pondéré ou absolu : à quelle forme de gouvernement l'esprit de liberté le plus jaloux peut-il

(1) *La Politique selon l'Écriture sainte*, passim.

aire des conditions plus sévères que celles que fait Bossuet à la monarchie absolue?

Le temps et les révolutions ont donné tort à Bossuet quant à la supériorité qu'il attribue au gouvernement absolu ; mais ni le temps ni les révolutions n'ont affaibli les préceptes de bon sens qu'il emprunte à l'Écriture, ou qu'il donne de son chef sur la façon dont toute souveraineté doit s'exercer. Ce que Bossuet demande au gouvernement de Louis XIV il l'eût demandé à une république, il l'eût demandé à une monarchie constitutionnelle. Il ne se trompe pas dans l'appréciation des rapports entre les sujets et le souverain, ni sur les périls, les difficultés, la tentation d'abuser, attachés à l'exercice du pouvoir souverain, quelque nom qu'il porte. Les aristocraties, comme les démocraties, ne peuvent subsister que par la politique selon l'Écriture sainte. Bossuet n'est mystique en rien ; attaché comme prêtre à César, comme homme à la personne de Louis XIV, il distingue, avec une intention très-marquée, la monarchie absolue du despotisme ; il ne se perd pas en adorations orientales de cette royauté que Louis XIV avait faite si grande ; il n'a été ni le partisan superstitieux de sa toute-puissance, ni le casuiste de ses fautes.

L'idéal de la royauté pour Bossuet n'est pas, quoiqu'on l'ait dit, Louis XIV; cet idéal est plus élevé. Une royauté formée de tout ce que la tradition sacrée a signalé de qualités dans les bons princes, pure des vices notés dans les mauvais, voilà la royauté de Bossuet. Il en cherchait l'image bien au

delà de son temps, bien au-dessus de Louis XIV, source même d'où il la croyait sortie, dans la p de Dieu faisant connaître aux hommes, directe ou par les prophètes, les devoirs et les droits de souveraineté.

§ XIV.

DE LA QUERELLE SUR LE QUIÉTISME. — INFLUENCE DES QU RELIGIEUSES, AU XVII[e] SIÈCLE, SUR LA LANGUE ET LA LITTÉR

Le rôle et les écrits de Bossuet dans le gran qui constitua, en 1682, l'Église gallicane, plu *Histoire des Variations* et la polémique qu'ell cita, tant de travaux et de gloire l'avaient la tête de l'Église de France et institué comm terprète officiel de sa doctrine et le gardien unité. C'est à ce titre qu'après en avoir fin les protestants, l'historien des *Variations* d prendre la plume pour combattre la doctrine *amour*, ressuscitée du quiétisme, et défendue plus par un Molinos, espèce d'hypocrite de tion, qui avait caché sous un étalage de spiri les plus honteux désordres, mais par un esp périeur et presque un saint, par Fénelon.

Il ne s'agit pas de juger cette querelle en t gien. Pour cela il faudrait, dans celui qui en l'autorité, et, dans ceux qui le lisent, le g ces matières. Mais dans toute querelle théol il y a la part de la philosophie chrétienne; i lutte des caractères et des passions; il y a e tour d'esprit, une méthode, par où les conte

ercé sur les esprits une influence générale.
n pays comme la France, dans un siècle
le dix-septième, où la théologie était à la
goût sérieux et une mode, quand les deux
ires sont un Bossuet et un Fénelon, se pou-
ue de si nombreux écrits sortissent de telles
sans que l'esprit français en fût touché, sans
t et la langue y fussent intéressés?

par ce côté que j'ai regardé la querelle de
ıx grands hommes; et peut-être y aurait-il
étudier dans la même vue toutes les que-
soit philosophiques, soit théologiques, qui
ıpé le dix-septième siècle. Il en résulterait
rité que, si toutes ont servi à former l'esprit
, il a été néanmoins d'un intérêt capital,
conduite générale et la perfection de cet es-
ıe la victoire soit demeurée successivement
rtes contre Gassendi, à Pascal contre les jé-
ux catholiques contre les protestants, à Bos-
ntre Fénelon.

use véritable de ces luttes si diverses, c'est
e de la liberté contre la discipline, du par-
contre le général, de ce que Fénelon appe-
ens propre contre ce que Bossuet appelle la
n et l'*universel*. S'il a été bon que ces deux
s se disputassent à qui donnerait sa forme à
rançais, il importait néanmoins que la disci-
victorieuse de la liberté, le général du par-
la tradition du sens propre. Aussi bien
oires n'ont pas été meurtrières, et le prin-

cipe vaincu n'a pas péri ; seulement il est resté au cond rang. C'est l'image de cette lutte intérieure nos facultés, dont parle Bossuet dans le *Traité d Connaissance de Dieu et de soi-même*. Ce qui après la lutte, l'équilibre, c'est que la raison se maîtresse.

S'il est un pays où cette vérité soit une cro populaire, c'est la France. Voilà pourquoi la li de spéculation, qui paraît être un droit natur a toujours été contenue, quelquefois opprimée époques même où les gouverneurs y toléraient tres libertés en apparence aussi considérables. que la spéculation, dans une tête française, pas longtemps oisive. Elle veut agir, se pro devenir la règle et le fait. De là l'état de sus où elle a toujours été tenue par la puissance pul sous les noms les plus divers, jansénisme, tisme, quiétisme, idéologie.

L'influence de ces différentes sectes sur le national et sur la langue serait aisée à ma Ce sont autant de schismes qu'il a fallu dét dans l'intérêt de l'unité intellectuelle de pays.

Les jésuites raffinaient sur la morale. Leu tilité corrompait le cœur; leur casuisme lait dans les consciences ce fonds de ma foi d'où nous tirons tous les prétextes de faire.

Les jansénistes ne raffinaient que sur le do mais leurs arrière-pensées d'inquiétude e

ion contre la puissance publique, affai-
ent l'esprit d'unité qui fait la force de notre
.

quiétistes, pour ne parler que des spécu-
ruinaient à la fois l'activité humaine, par de
recherches de perfection, la morale, par
ctrine qui rend la volonté innocente des bru-
du corps.

ıngue souffrait de ces subtilités plus ou moins
euses. Il faut lire certains passages des
ciales, où Pascal se raille légèrement du
e des Pères, et cite des phrases dont l'af-
on et le raffinement contrastent si étran-
t avec le naturel et la candeur de son style.
ıt combien il importe à la morale et à la
que Pascal triomphe des jésuites, et que
nple bon sens parvienne à déshonorer leur
té.

jésuites auraient relâché cette langue; les
istes la desséchaient; les quiétistes l'obscur-
nt et l'aiguisaient jusqu'à la rendre inintelli-
Il était donc d'un grand intérêt que tous ces
ıes, y compris celui-là même qui tira tant
rité de la vertu incommode, mais irréprocha-
e ses défenseurs, le jansénisme, fussent vain-
r le véritable esprit de la nation, représenté
u moins bien et défendu plus ou moins inno-
ent par la puissance publique.

combats n'ont été stériles ni pour la nation;
était témoin, ni pour les combattants eux-

mêmes. Ceux-ci profitaient de leurs qualités proques, à peu près comme des armées ennem forment, en se combattant, aux usages de et à la discipline qui donnent la victoire. Mai surtout pour la nation que le spectacle n'en ét sans fruit : l'esprit français s'enrichissait des c de tous. Cela est vrai surtout des janséniste quels je suis impatient de rendre hommage, d'ailleurs firent toujours plus d'ombrage au à la milice qu'il avait en France, dans le co jésuites, qu'à l'Église gallicane. Mais je ne re ce que j'ai dit du dommage qu'aurait fait à la française l'aridité de leur logique. Une certai formité entre leur doctrine de la grâce et la tination de Calvin les faisait comparer aux calv les plus secs des réformateurs. Cette compa dont ils se défendaient par tant de tours de sou n'était vraie que de leur méthode de comp de leur tour d'esprit, de leur langue, trop correcte et triste comme celle de Calvin.

Une victoire des quiétistes eût été à la fois u mage pour la langue et un péril pour les Aussi ne peut-on trop louer Bossuet d'avoir cette secte dans sa querelle mémorable avec F de même qu'on ne peut trop s'étonner que nier, un si beau génie, et, dans ses autres ou un esprit si français, se soit égaré dans des lités antipathiques au génie de son pays.

De tous les dogmes du catholicisme, le pl pulaire peut-être, c'est le dogme de l'amour d

é comme auteur du salut éternel : dogme su-
ie, d'où naît l'activité chrétienne avec tous ses
s, les bonnes œuvres, la prière, et généralement
les actes qui sont accomplis en vue de cette ré-
ɔense. Le christianisme en avait trouvé le prin-
au fond du cœur humain, où il n'y a peut-être
'amour absolument sans intérêt, ni de sacrifice
quelque espoir de récompense ; et il l'avait
pour le plus grand nombre des hommes, par
tes et des formules que la plus antique tradi-
consacrés.

endant, pour faire la part de quelques esprits
levés et plus excellents, les héros du christia-
l'Église catholique, par l'organe de ses chefs et
docteurs, avait autorisé ou toléré un certain
de Dieu moins étroitement lié à l'idée du salut
. une certaine prière dans laquelle le fidèle
aucune demande et ne rappelle formellement
des promesses divines. Cette doctrine fort
e était facultative ; ceux qui la professaient
ı spéculation, et qui d'ailleurs pratiquaient
s devoirs qui découlent du dogme de l'amour
ı, entendu dans le sens populaire, s'appelaient
stiques. L'Église y avait même pris quelques-
ses saints.

uiétisme, condamné en 1685 dans la personne
linos, n'avait été que l'exagération, poussée
à l'absurde, de l'amour désintéressé des mys-
. Il excluait l'activité pour ses motifs intéres-
t la prière comme impliquant la demande et

l'espérance. Il enseignait un amour de Dieu si ab
lument pur de tout désir du salut, si vide de t
motifs et de toute espérance, qu'il rendait inu
les deux principaux dogmes du christianisme, la
diation du Christ et les actes. En cet état, l'âm
sorbée dans une contemplation sans fin, dev
indifférente même à sa condamnation éternelle,
peu qu'elle la crût dans les vues de Dieu, et y
crivait avec une sorte de joie. On vit des d
abandonner tout commandement sur leur cor
faire hommage à Dieu des désordres de le
comme de la plus absolue résignation à ses dé
C'est ainsi que le fameux Molinos, si longtemps
comme un prêtre consommé dans la direction,
vécu vingt-deux ans dans toutes les ordures, di
suet, et sans se confesser. Il est vraisemblabl
pour beaucoup de ces mystiques, la doctrine
qu'une couverture pour des désordres comm
de Molinos; mais plusieurs s'efforçaient de l
foi de réunir en eux la bête et le saint.

Par ce peu que j'ai dit du quiétisme, on c
tout d'abord par quels côtés il dut attirer Fé
et révolter Bossuet. Dès leurs premières anné
tour d'esprit de ces deux grands hommes et
rection de leurs travaux les avaient comme pré
à cette lutte, qui tint pendant trois années to
chrétienté attentive, et qui fut un des plus l
spectacles littéraires du dix-septième siècle.

Bossuet avait été saisi, dès ses premières é
de théologie, de la suite de l'histoire de la rel

Depuis lors, et dans tout le cours de ses travaux, il n'avait pas séparé un moment les promesses divines, de la suite et de la perpétuité de leur exécution, ni la transmission du dogme de la transmission du gouvernement ecclésiastique. Il était né, en quelque sorte, avec la vocation de défendre la tradition catholique. Il avait d'ailleurs peu de goût pour cet autre ordre de traditions, d'origine plus récente, dont se composait la religion secrète et intérieure des parfaits; et il avouait volontiers qu'il n'y était venu que fort tard, à l'occasion de certains raffinements de dévotion qui, dans les derniers temps, s'étaient autorisés de leurs expériences.

Fénelon, non moins attaché que Bossuet au fond de la doctrine catholique, mais né avec un esprit ardent et subtil, qu'attirait toute recherche des choses rares et inaccessibles, s'était senti de bonne heure entraîné vers les mystiques. Justifié d'ailleurs par la tolérance de l'Église, qui, dans les choses douteuses ou indifférentes, avait pour maxime de laisser aux esprits la liberté d'opinion, il s'était attaché de préférence aux écrits des saints solitaires. Leur génie subtil ouvrait à son esprit des horizons infinis, et leur vertu même devenait un piége pour son jugement, en lui ôtant la crainte de s'égarer sur de si saintes traces. Ses études profanes marquaient le même goût. A la différence de Bossuet, qui est plus latin que grec, Fénelon est plus grec que latin; et, parmi les auteurs grecs, il goûtait surtout Platon, dans les écrits duquel il n'est pas malaisé de trouver

tous les excès des opinions idéalistes, et mêm
quiétisme, que Bayle y a découvert presque sans
radoxe.

§ XV.

FÉNELON ET MADAME GUYON.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'étant
cepteur du duc de Bourgogne, il rencontra la fa
madame Guyon. Cette dame avait de la beauté,
coup d'esprit, et ce tour de piété que Fénel
mirait dans les mystiques : elle le charma
amitié d'autant plus dangereuse qu'elle étai
pure donna à ce commerce de spiritualité to
douceur et toute la force d'un commerce de
et fit peu à peu de Fénelon le champion de m
Guyon.

Toute cette histoire est bien connue. M
Guyon avait consenti d'abord à remettre tous s
piers entre les mains de Bossuet; elle avait re
lui, avec l'absolution, la permission de comm
Tout à coup elle sort de sa retraite et recom
ses étranges nouveautés de la grâce, dont la
tude était telle qu'il fallait, selon ses parole
délacer pour l'empêcher d'en crever. » Elle pr
de nouveau cet état passif « où Jésus-Christ
est un dernier obstacle à la perfection d'un
qui reçoit Dieu immédiatement, dans le vi
toute affection, de toute crainte, de toute espé
de toute pensée quelconque. » Un poëte du

lécrit cet état dans ce portrait plaisant de madame Guyon :

Ce modèle parfait, ce Paraclet nouveau,
Donne du pur amour un spectacle bien beau,
Quand tout d'un coup, sentant un gonflement de grâce,
Elle crève en sa peau si l'on ne la délace.
La grâce de dedans, passant jusqu'au dehors,
Du bassin de l'esprit regorge dans le corps.
Elle en déchirerait jusqu'à son corps de jupe,
Si dans le même instant, quelque dévote dupe
Ne faisait prendre l'air à cet amour sacré.
Mais, du lacet enfin se voyant délivré,
Il se répand au cœur de toute l'assistance,
Et chacun le reçoit dans un profond silence (1).

Dans un siècle où les schismes religieux étaient es crimes d'État, on ne s'étonne pas que l'auteur de elles illusions fût enfermé à la Bastille et qu'on oronnât une recherche de toutes les personnes susectes de les professer. Madame de Maintenon, qui 'abord avait goûté madame Guyon à cause de son sprit et de la pureté de ses mœurs, la sacrifia, non as, comme on l'a dit, aux ombrages de Louis XIV, ui ne sut l'affaire que fort tard, mais à ses propres crupules religieux, éveillés et commandés par eux de Bossuet.

La conduite que tint Fénelon est moins connue. La bonne foi, les grâces de ses ouvrages, l'espèce

(1) Extrait d'une épître satirique en réponse à une lettre apologétique de l'abbé de Chanterac, vicaire général et ami de l'archevêque de Cambrai.

de séduction que sa vertu, son exil, une opposition au moins secrète au gouvernement de Louis XIV, ont exercée sur la postérité, tout a concouru à jeter sur cette affaire une obscurité qui lui a tourné à faveur. La vérité éclaircie ne rend pas Fénelon coupable, mais elle absout Bossuet.

Il y eut d'abord de fréquents entretiens entre Bossuet, averti par la rumeur publique des progrès de la nouvelle spiritualité, et Fénelon, qui ne cachait ni son goût pour ces doctrines, ni son amitié pour madame Guyon. Les explications furent pendant longtemps sincères et amicales. Bossuet n'avait pas de peine à pénétrer un homme qui ne cherchait pas à se dérober. Loin d'ailleurs de l'aigrir, l'obstination de Fénelon ne fit d'abord que l'inquiéter pour lui-même. Il se tâtait, dit-il, en tremblant craignant à chaque pas des chutes après celles d'un esprit si lumineux (1). A mesure que les entretiens en serrant de plus près les choses, prirent le caractère de conférences, il devint de plus en plus difficile de se mettre d'accord. Fénelon éludait tout atténuait tout. Les plus étranges paroles de madame Guyon ne l'embarrassaient pas; elles venaient, selon lui, ou d'ignorance et d'innocence, ou du défaut de précision, ou de ce qu'on les entendait dans un autre sens que leur auteur. Rien n'était à admettre ni à rejeter tout à fait. Il fallait, répétait-il sans cesse, examiner, éprouver les esprits, selon le pr

(1) *Relation du Quiétisme.*

de saint Paul. Où Bossuet voulait décider, lon ne voulait qu'expliquer.

ısieurs mois se passèrent ainsi. Enfin madame ›n demanda et obtint que ses écrits fussent ninés par Bossuet, par l'évêque de Châlons, et Tronson, supérieur du séminaire de Saint-Sul-:. Près d'une année y fut employée. Outre les its imprimés et les cahiers manuscrits de ma-ne Guyon, il fallait lire tout ce que Fénelon lui-ême écrivait chaque jour sur la matière, soit ar-eur de conviction, soit pour détourner sur lui les oups qui menaçaient son amie. Fénelon ne nom-nait point madame Guyon; la nommer, c'eût été avouer l'apologie : il espérait la sauver à la faveur de quelque position générale, qui l'eût excusée sur quelques excès de parole ou de plume bien pardon-nables à une femme. Il accompagnait d'ailleurs ses envois de tant de marques de soumission, d'humi-lité et de déférence, que ses juges, quoique épou-vantés parfois de ses éblouissements, ne pressaient rien, persuadés qu'ils le ramèneraient. Il offrait de tout quitter, même sa place de précepteur, à la seule condition qu'on lui montrât clairement par où il avait failli. Il ne voulait qu'être convaincu, comme s'il était possible de convaincre un homme de bonne foi que trompent ses lumières et sa vertu.

Il fallait pourtant en finir. Bossuet et les deux prélats ses confrères se mirent d'accord sur un cer-tain nombre d'articles qui réglaient toute la ma-tière, et ils en firent un formulaire, auquel Fénelon

fut invité à souscrire. Il disputa longtemps, faisant des restrictions sur chaque article; mais, pressé par les prélats, il céda, soit triomphe de la vérité chrétienne, soit l'effet d'un changement de fortune qui l'avait rendu ou indifférent ou plus facile sur des choses de pure spéculation. Ce fut en effet entre la rédaction et la signature de ce formulaire que Louis XIV appela Fénelon à l'archevêché de Cambrai. Depuis sa nomination jusqu'à sa consécration, cette facilité persista. Bossuet, qui devait être son consécrateur, raconte dans la *Relation* que, deux jours avant la cérémonie, le nouvel archevêque, à genoux, baisant la main qui devait le sacrer, la prenait à témoin qu'il n'aurait jamais d'autre doctrine que celle de son consécrateur. Fénelon a nié ce fait; il l'avait oublié : son démenti ne peut prévaloir contre Bossuet, déclarant vrai ce qui est si vraisemblable.

Devenu archevêque, Fénelon changea de conduite. Bossuet avait expliqué dans un livre les articles du formulaire (1). C'était le détail authentique et le résumé de tout ce qui avait été dit dans les conférences d'où ce formulaire était sorti. Le livre avait été écrit de concert avec les deux prélats, ils y donnèrent l'approbation ecclésiastique. Il y manquait celle de Fénelon; Bossuet la lui demanda. Fénelon refusa de lire le livre. Certaines maximes de madame Guyon y étaient, disait-il, textuelle-

(1) *Instructions sur les états d'oraison.*

ıt censurées; souscrire à l'écrit de Bossuet, c'é-
se rendre complice de la persécution dont cette
ıe était l'objet. Il y avait un autre motif, que sa
:u lui dérobait. L'archevêque de Cambrai ne
ait plus les choses du même œil que l'abbé de Fé-
ɔn. Ce que le modeste ecclésiastique avait proposé
tre de restrictions discrètes était devenu, pour
ɔrince de l'Église, des dogmes dont il ne pouvait
·e le sacrifice à personne. Avant son sacre, il avait
ıscrit au formulaire; après son sacre, sa cons-
nce l'empêchait de souscrire au commentaire ré-
;é par Bossuet, d'accord avec ses collègues. Le
ıd n'avait pas changé, l'abbé de Fénelon n'était
; moins déclaré pour le pur amour que l'arche-
que de Cambrai : c'était la même opiniâtreté dans
ttachement au sens propre; mais, tant qu'il avait
à ménager sa fortune à venir, cette opiniâtreté
tait dissimulée à son insu sous d'humbles doutes
sous la promesse sincère de se rendre aux pre-
ières raisons évidentes. Arrivé au faîte, toutes
; grâces qui la paraient avaient fait place à la sé-
eresse d'un refus offensant.

De ce refus date la guerre de deux années qui
it aux prises les deux grands prélats de la chré-
ɔnté, et cette suite d'écrits admirés de ceux
ême que touchait médiocrement la question
éologique, et où l'avantage de l'orthodoxie n'est
ıs le seul qui soit demeuré à Bossuet.

§ XVI.

DE LA LUTTE ENTRE BOSSUET ET FÉNELON, ET DES PARTISAN ET DE L'AUTRE.

On s'explique sans peine comment on ne par persuasion ni par menace, arracher à un acte ou une parole qui condamnât n Guyon. Si l'habit d'archevêque jetait quel de ridicule sur ce dévouement chevaleresq habit n'eût justifié une autre conduite en femme de mœurs d'ailleurs irréprochal qui s'explique moins aisément, c'est qu lon se fût laissé prendre aux illusions d femme. Je reconnais là celui que Louis XI lait « le plus chimérique des beaux esprits royaume. » Le chimérique dominait dans cet d'ailleurs si lumineux et si net. C'est le c que qu'il avait tout d'abord cherché dans gion, en s'y attachant aux auteurs mystique chant aussi le chimérique dans la vertu. il n pas contenté de la pureté laborieuse et pl combats des saints; et il voulait arriver des parfaits, espèce de saints qui ont éch la lutte par l'inaction ; ou plutôt, et n'est là le comble du chimérique? il aspirait à en lui tous les caractères et toutes les dispo à être à la fois le docteur de la tradition et tique de l'expérience propre, le chrétien act parfait.

Doué d'une imagination tendre et d'u

assionnée, dans une condition qui lui interdisait e donner son cœur à aucune créature vivante, il e trouva que Dieu qui lui fît connaître la douceur 'aimer impunément. Encore craignait-il de se trop mer lui-même dans cet amour ; c'est ce qui lui fit naginer cette étrange échelle de cinq manières aimer Dieu, de cinq amours de Dieu, avec lesuels se combine, dans des proportions décroisntes, un mélange d'intérêt propre, et dont le ernier est cet amour entièrement désintéressé, ns espérance, sans crainte, sans alliage d'aucun ntiment humain, qui forme le suprême état de erfection enseigné par les quiétistes.

Quand Fénelon rendit cette doctrine publique ans son fameux livre des *Maximes des Saints*, tout e monde s'écria que le quiétisme ressuscitait. l fit d'incroyables efforts de souplesse pour se enir séparé des quiétistes, comme, avant lui, es jansénistes pour se distinguer de Calvin ; mais l ne persuada personne. La méthode même de on livre eût suffi pour le rendre suspect. Voulant aire voir le vrai et le faux sur chaque point où le ur amour et le quiétisme pouvaient se toucher, l avait placé, en regard de chaque proposition ausse et condamnable, la proposition qu'il esimait vraie et autorisée par les parfaits. Mais antôt les différences étaient si insensibles qu'on pouvait douter qu'il en tînt sérieusement compte; tantôt il paraissait mettre tant d'indifférence ou de complaisance en exposant le faux, et si peu de soin

à le faire haïr, qu'on n'était pas persuadé n'eût pas le même goût au faux qu'au vrai. Enfi illusion même de sa bonne foi, dans un livre prétendait se distinguer des quiétistes, Fén n'avait trouvé ni à blâmer ni même à mentio Molinos; oubli qui pouvait être interprété tout moins comme le manque d'une répugnance prése et forte. Madame de Maintenon, qui ne lui fut j mais malveillante, l'image même du sens comm dans le grand siècle, disait, à l'époque où l'affai se jugeait à Rome : « Si Monsieur de Cambrai n'e pas condamné, c'est un fier protecteur pour le quié tisme. » Tout le monde pensait comme madame de Maintenon.

Assurément, les deux doctrines ne se ressemblaient pas plus par le fond des intentions que les deux hommes par le caractère et la vie. Selon Molinos, il faut aimer Dieu jusqu'à souscrire à sa condamnation éternelle, si on la croit dans les desseins de Dieu : d'où l'indifférence pour tous les actes qui, selon la tradition chrétienne, nous rachètent de la condamnation, et pour l'espérance qui nous excite à les faire. L'amour de Dieu sans actes, au sein du désespoir, était toute la religion des quiétistes honnêtes gens; pour les grossiers, outrant le raisonnement, ils se laissaient aller au désordre, pour mériter du moins la condamnation à laquelle ils avaient souscrit. Le pur amour de Fénelon n'excluait ni la confiance dans les promesses de béatitude éternelle, ni les actes dont elle est le prix; mais i

es reléguait parmi les motifs inférieurs. L'un abandonnait les actes comme inutiles ; l'autre les décréditait comme insuffisants pour les parfaits. On sent combien, malgré leurs différences, les deux doctrines sont près de se toucher.

Si ce n'était pas trop de tout l'esprit de Fénelon pour se jouer sur cette lame, ce n'était pas assez d'une vertu ordinaire pour ne pas glisser du quiétisme des honnêtes gens dans les désordres de Molinos. Certes, le commerce de Fénelon avec madame Guyon a été irréprochable : c'est le triomphe de sa vertu, qu'aucun de ses ennemis n'en ait douté ; mais cette amitié même, que Bossuet eut tort de comparer à celle qu'inspirait Priscille (1) à l'hérésiarque Montan, n'accusait-elle pas tout d'abord la doctrine du pur amour, puisqu'il fallait à Fénelon, pour y raffiner tout à l'aise, l'imagination ardente et l'esprit curieux et mal assuré d'une femme (2) ? Et de même qu'il avait besoin d'une force prodigieuse d'esprit pour se tenir suspendu sur l'abîme du quiétisme, de même ne lui fallait-il pas la vertu

(1) Dame phrygienne qui avait quitté son mari pour suivre Montan ou Montanus, hérésiarque du deuxième siècle, lequel se faisait passer pour prophète et faiseur de miracles. Il mourut, à ce qu'on croit, sous Caracalla, en 212.

(2) Leibniz voulait faire traiter cette matière par les femmes. « Rien, dit-il, n'est plus de la juridiction des femmes que les notions de l'amour ; et comme l'amour divin et l'amour humain ont une notion commune, les dames pourront fort bien approfondir cette pensée de la théologie. » (Extrait d'un précieux volume publié par M. Cousin sous le titre de *Mélanges philosophiques*.)

des anges et des solitaires pour garder la pureté dans une amitié avec une femme jeune et passionnée, qui empruntait à la langue de l'amour tous les termes de sa spiritualité?

Lui-même reconnaissait dans sa doctrine certains caractères qui auraient dû l'en garantir, si la bonne foi et l'opiniâtreté ne l'eussent aveuglé. Le livre des *Maximes*, selon lui, n'était pas utile à tout le monde; il ne convenait qu'à certaines âmes, dans un certain état. Quelques personnes, il le confessait, abusaient du pur amour et de l'abandon. « Je sais, écrivait-il à un ami, que des hypocrites, sous de si beaux noms, renversent l'Évangile (1). » Comment donc s'arrêtait-il là, et ne se faisait-il pas scrupule de fournir ces *beaux noms* aux hypocrites? N'est-ce point par les effets que se jugent les doctrines? Or quelles marques plus sûres du danger d'une doctrine que son inutilité pour le plus grand nombre et l'abus qu'en peuvent faire les hypocrites?

Dans un moment d'impartialité et de calme, peut-être après sa soumission, il écrivait d'une personne d'Arras, qui se croyait dans cet état particulier où, selon lui, la doctrine du pur amour porte ses fruits : « On ne se trompe point quand on ne « veut rien voir et qu'on ne s'arrête à rien de dis- « tinct pour le voir, excepté les vérités de l'Évan- « gile. Il arrive même souvent que les lumières sont « mélangées : auprès de l'une, qui est vraie et qui

(1) Lettres de Fénelon.

« vient de Dieu, il s'en présente une autre qui « vient de notre imagination et de notre amour-« propre ou du tentateur, qui se transforme en ange « de lumière (1). » Que dire de plus juste de cette corruption insensible qui fait tourner les lumières mêmes en illusions et en mouvements de vanité? Si je n'avais lu ce passage dans Fénelon, je l'aurais cru de Bossuet.

Bossuet avait donc bien raison de se déclarer ouvertement contre la doctrine du pur amour, et de la condamner pour les effets mêmes que, de l'aveu de Fénelon, elle produisait chez certaines personnes. Le représentant du catholicisme, c'est-à-dire de l'universel, devait repousser une doctrine à l'usage d'esprits de choix, d'âmes placées dans un certain état, laquelle corrompait l'excellence même du christianisme, qui est d'être la religion de tout le monde, des esprits de toute nature et de tout état. L'amour pur substituait au christianisme populaire une sorte de christianisme de conférences secrètes et mystérieuses, un christianisme de beaux esprits, faisant leur nécessaire de ce qu'ils déclaraient n'être pas utile à tout le monde, et qualifiant eux-mêmes leur piété de *piété distinguée*. C'était, en effet, leur prétention de ne rien dire comme les autres, et la religion eut aussi ses Précieuses. L'abbé de Chanterac, qui était du clergé et des amis de Fénelon, homme d'esprit et de vertu d'ailleurs, écri-

(1) Lettres de Fénelon.

vait que le crime de la doctrine était sa sublimité même, et que le tort de Fénelon était cette plénitude qu'on prenait dans les apôtres pour de l'ivresse (1).

Un préjugé fâcheux pour le pur amour, c'est qu'il avait pour partisans les ennemis de Pascal, les jésuites, ceux dont l'influence avait fait effacer, du livre des *Hommes illustres contemporains* de Perrault, Arnauld et Pascal, ceux qui, par dépit contre Racine, dont l'archevêque de Paris empruntait la plume pour réfuter Fénelon, donnaient pour sujet de thèse à leurs écoliers : *Racinius an est poeta? an est christianus* (2)? ceux dont Bossuet disait, même dans le fort de la dispute : « Leur crédit n'est pas si grand que leur intrigue. » Il ne faut rien exagérer, ni rendre la pureté de Fénelon responsable des excès stigmatisés dans les *Lettres provinciales*; mais c'était une mauvaise circonstance que d'être soutenu par une société qui avait toujours subordonné la vérité de la doctrine à l'intérêt de corps, et qui favorisait toutes les imaginations du sens propre, par la prise que lui donnaient ces excès sur les âmes faibles qui s'y laissaient séduire (3).

Ce fut un autre tort de la doctrine du pur amour d'avoir pour champion le protecteur de Pradon

(1) Correspondance de Fénelon.

(2) Racine est-il un poëte? Racine est-il chrétien?

(3) « Les Pères jésuites, dit l'abbé de Chanterac, jugent bien autrement le livre des *Maximes;* ils l'approuvent, ils le louent, ils le défendent, etc. » (Correspondance de Fénelon.)

contre Racine, le duc de Nevers, qui avait loué les deux théâtres où se donnaient les deux *Phèdres*, afin de remplir la salle où se jouait la pièce de Pradon et de tenir vide celle où se jouait la *Phèdre* de Racine. Le duc de Nevers défendit les *Maximes des Saints* dans des vers aussi secs que les doctrines de ce livre, aussi prosaïques que ceux de son protégé Pradon. Voltaire trouve néanmoins du bien à dire d'un très-médiocre portrait satirique que fit ce duc de l'abbé de Rancé, le réformateur de la Trappe. A la vérité, ce sont des vers de grand seigneur, et il y est mal parlé d'un moine; double mérite aux yeux de Voltaire.

Fénelon avait en outre l'appui de Le Tellier, qui laissa voir son inclination jusqu'à entraver la publication du livre de Bossuet sur les *États d'oraison*. Cet appui était d'ailleurs secret. Sauf ce Père, personne de marque dans l'Église ne s'engagea ouvertement dans la cause du pur amour; et Bossuet avait le droit de dire, dans sa *Relation* : « L'épiscopat n'a pas été entamé, et M. l'archevêque de Cambrai ne peut citer pour son sentiment aucun docteur qui ait un nom. » Bossuet pourrait en citer plus d'un pour le sien, et parmi les plus grands. L'abbé de Rancé, Nicole, Racine prirent la plume contre le pur amour. Nicole, qui retrouvait les jésuites sous les quiétistes, avait réfuté ces derniers dans un livre où Fénelon voyait « la plus implacable critique des mystiques (1). »

(1) Correspondance de Fénelon.

L'abbé de Rancé, dans une lettre d'une modération et d'une clarté admirables, se prononça contre l'archevêque de Cambrai, avec l'autorité que lui donnaient quarante années de solitude employées à méditer sur la perfection chrétienne. Pour Racine, j'ai dit qu'il avait prêté à l'archevêque de Paris une plume que guidait certainement la plus pure conviction.

Presque tout le public éclairé se rangeait du côté de Bossuet, à Paris comme dans les provinces. Il avait pour lui le savant abbé Nicaise, de Dijon, le correspondant de Leibniz. qui, chose remarquable, attaquait les nouveaux quiétistes comme « ennemis des belles-lettres (1). » C'est à l'abbé Nicaise que mademoiselle de Scudéry, dont on sait combien l'esprit valait mieux que les livres, écrivait ces paroles si sages : « Je ne veux point me mêler dans une dispute d'une matière si élevée, et je me tiens en repos, en me bornant aux commandements de Dieu, au Nouveau Testament et au *Pater;* car je crois, ajoute-t-elle, qu'une prière que Jésus-Christ a enseignée ne contient pas un intérêt criminel, quoique madame Guyon la regarde comme une prière intéressée, ce qui renverserait les fondements du christianisme. » Un autre correspondant de l'abbé Nicaise, l'abbé Bourdelot, lui écrit : « Depuis la *Relation sur le Quiétisme*, Monsieur de Cambrai est tombé dans le dernier mépris, et on en veut mal à M. l'arche-

(1) *Mélanges philosophiques*, publiés par M. Cousin.

que de Paris et à Monsieur de Meaux de l'avoir laissé re archevêque, sachant tout ce qu'ils en savaient... nt qu'il n'a été question que du dogme, il partaait les esprits; mais l'histoire et les faits l'ont acblé. » Il n'y a rien là que de vrai. J'en trouve une reuve, entre beaucoup d'autres, dans la conduite e ce même Perrault, qui, par complaisance pour s jésuites, avait rayé de ses *Hommes illustres*, les oms d'Arnauld et de Pascal, et qui, contraire d'aord à Bossuet, vint lui offrir, après la *Relation*, ses xcuses et ses compliments.

Il parut durant cette querelle divers écrits en vers u en prose; le bon sens public y donnait gain de ause à Bossuet. On en fit un recueil, où tout est à ire, même la préface, dont certains passages sont l'une excellente plume, et qui traite d'ailleurs Féelon avec le respect qu'il méritait. « L'homme, y st-il dit, est vain jusque dans ce qui le devrait le lus rabaisser et humilier. Il veut renchérir sur tout, ller au delà de Dieu, s'il pouvait; et, ne le pouvant as, il veut raffiner sur la manière de lui rendre le ulte si simplement exprimé dans les Écritures. » Et plus loin : « On s'élève et on se guinde à des ubtilités abstraites et impraticables, qui deviennent dangereuses par leur impossibilité même, et qui peuvent faire croire que la religion dépend de nos idées et qu'elle en est le pur ouvrage. En voulant n'être rempli que de la grandeur de Dieu et du Créateur, l'on néglige souvent de réfléchir sur le néant de la créature, sur sa faiblesse et son impuis-

à le faire haïr, qu'on n'était pas persuadé qu'il n'eût pas le même goût au faux qu'au vrai. Enfin, par illusion même de sa bonne foi, dans un livre où il prétendait se distinguer des quiétistes, Fénelon n'avait trouvé ni à blâmer ni même à mentionner Molinos; oubli qui pouvait être interprété tout au moins comme le manque d'une répugnance présente et forte. Madame de Maintenon, qui ne lui fut jamais malveillante, l'image même du sens commun dans le grand siècle, disait, à l'époque où l'affaire se jugeait à Rome : « Si Monsieur de Cambrai n'est pas condamné, c'est un fier protecteur pour le quiétisme. » Tout le monde pensait comme madame de Maintenon.

Assurément, les deux doctrines ne se ressemblaient pas plus par le fond des intentions que les deux hommes par le caractère et la vie. Selon Molinos, il faut aimer Dieu jusqu'à souscrire à sa condamnation éternelle, si on la croit dans les desseins de Dieu : d'où l'indifférence pour tous les actes qui, selon la tradition chrétienne, nous rachètent de la condamnation, et pour l'espérance qui nous excite à les faire. L'amour de Dieu sans actes, au sein du désespoir, était toute la religion des quiétistes honnêtes gens; pour les grossiers, outrant le raisonnement, ils se laissaient aller au désordre, pour mériter du moins la condamnation à laquelle ils avaient souscrit. Le pur amour de Fénelon n'excluait ni la confiance dans les promesses de béatitude éternelle, ni les actes dont elle est le prix; mais il

Bossuet n'eut pas d'abord pour lui le roi et ma-
me de Maintenon, ou, s'il les eut, ce fut d'auto-
é plutôt que par leur penchant. « Il n'y a rien à
attendre, écrivait-il à son neveu, que des choses
nérales dans l'occasion. » Les jésuites étaient à la
ur les garants de l'orthodoxie de Fénelon. Il y
ait d'ailleurs l'appui déclaré des ducs de Beauvil-
rs et de Chevreuse, dont il était l'âme, et le duc
Bourgogne n'avait pas abandonné son ancien pré-
pteur. Mais Bossuet finit par entraîner tout.

Le plus considérable de ses partisans fut Leibniz.
adhésion de Leibniz est d'autant plus décisive
i'elle venait d'un protestant, et que bon nombre de
rotestants favorisaient Fénelon pour le schisme
u'il introduisait dans l'Église catholique, et par ini-
iitié contre l'historien de leurs *Variations*. L'opinion
e Leibniz sur la querelle entre Bossuet et Fénelon
st le jugement même de la postérité ; il n'y a rien
y changer.

D'abord, sur le premier bruit des préventions
ont le livre des *Maximes* est l'objet, il incline vers
énelon comme vers l'opprimé. « Ne fait-on pas un
eu de tort à M. l'archevêque de Cambrai ? écrit-il à
abbé Nicaise. Je me défie toujours un peu du tor-
ent populaire, et, toutes les fois que j'entends crier :
Crucifige! je me doute de quelque supercherie. »

La dévote lui répondit
Que, comme un autre Saint-Esprit,
Lacombe l'avait obumbrée.

Le Père Lacombe avait été le directeur de madame Guyon.

Dès qu'il a lu les écrits des deux prélats, il se r
du côté de Bossuet. Il trouve excellents les vei
Boileau sur le pur amour :

C'est ainsi quelquefois qu'un indolent mystique,
Au milieu des péchés tranquille fanatique,
Du plus parfait amour pense avoir l'heureux don,
Et croit posséder Dieu dans les bras du démon (1).

« Selon les apparences, pense-t-il, madame G
est une orgueilleuse visionnaire, et l'archevêqı
Cambrai a été trompé par son air de spiritual
Enfin il approuve la conduite de Louis XIV fa
cesser la dispute, et il loue jusqu'au bref ou bul
pape, dit-il, qui condamnait Fénelon. « Je suis,
clut-il, prévenu pour deux choses : l'une est l'
titude de Monsieur de Meaux, l'autre est l'innoı
de Monsieur de Cambrai (2). »

Cette innocence n'est contestée de personne
dame de Maintenon, qui ne voulait point le pe
en rend un beau témoignage. « S'il n'étai
trompé, écrivait-elle, il pourrait revenir pa
raisons d'intérêt. Je le crois prévenu de bonn
il n'y a donc plus d'espérance. » Les bons espr
doutaient pas plus de la bonne foi de Féneloı
de l'exactitude de Bossuet. Pour l'innocence
dernier, certaines gens en doutaient, disant tou
que le livre des *Maximes* eût été orthodoxe si
lon n'avait pas été précepteur du duc de Bourg

(1) Épître sur l'amour de Dieu.
(2) Lettre à l'abbé Nicaise. *Mélanges philosophiques.*

Voici ce que leur répondait Bossuet : « Quant à ceux qui ne peuvent se persuader que le zèle de défendre la vérité soit pur et sans vue humaine, ni qu'elle soit assez belle pour l'exciter toute seule, ne nous fâchons pas contre eux. Ne croyons pas qu'ils nous jugent par une mauvaise volonté ; et après tout, comme dit saint Augustin, cessons de nous étonner qu'ils imputent à des hommes des défauts humains (1). » Aveu d'autant plus noble que Bossuet semble reconnaître comme possible, sinon confesser comme délibéré et volontaire, tout ce qui lui échappa au delà des droits de la polémique. Ma passion pour sa gloire ne va pas jusqu'à nier ce qu'il y eut d'outré dans ses démarches à la cour de Rome, où il n'était que trop bien servi par son neveu, homme opiniâtre, faisant bien plus les affaires de l'influence temporelle de son oncle que celles de sa foi.

Ce sont les amis surtout et les proches qu'il faut accuser de ce qui fut employé d'armes mauvaises dans ce mémorable combat. C'est l'abbé de Chanterac du côté de Fénelon, et l'abbé Bossuet du côté de l'évêque de Meaux, qu'il faut accuser, l'un d'avoir caressé l'orgueil secret que cachait à Fénelon sa piété même, l'autre d'avoir poussé Bossuet, soit à livrer des secrets qu'il aurait dû tenir ensevelis, soit à conseiller l'emploi de la menace pour arracher au saint-siége une prompte condamnation. Dans les dé-

(1) *Relation du Quiétisme.*

bats des esprits supérieurs, ceux de leurs amis qui ne les peuvent suivre jusqu'à cette sphère où la vérité les domine invinciblement et les détache de toute vue humaine ne s'intéressent qu'à leurs faiblesses et à leurs arrière-pensées, et pour le profit qu'ils en espèrent tirer; et il n'arrive que trop souvent, aux jours où l'attrait de la vérité s'affaiblit pour les deux adversaires, qu'excités par des seconds intéressés ou aveugles, ils laissent pénétrer dans leur intelligence ces vues humaines qui se mêlent insensiblement aux plus pures lumières.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'il y ait eu des fautes commises de part et d'autre, du côté de Bossuet par emportement (1), du côté de Fénelon par cette habileté qui fut si prodigieuse qu'elle fit mettre en doute sa sincérité, et que la magnanimité même de sa soumission après le bref du pape fut interprétée comme l'action d'un habile homme. C'est encore Leibniz qui en juge ainsi. « M. l'archevêque de Cambrai, écrit-il, s'est mieux tiré d'affaire qu'il n'y était entré. Il en est sorti *en habile homme*, et il y

(1) Le mot me coûte à dire, et j'en ai presque du regret, surtout après avoir lu, dans un livre-très instructif (*), le récit des scandales que suscita dans la ville de Dijon la propagation des doctrines et des désordres du quiétisme, à la suite de deux voyages qu'y fit Mme Guyon, accompagnée du Père Lacombe. Bossuet, né à Dijon, et qui avait été informé de ces scandales par ses parents et ses amis et de tout ce que les mœurs y avaient perdu, n'avait pas si tort de dire des subtilités mystiques qui avaient engendré le quiétisme « qu'il y allait de toute la religion. »

(*) *Le parlement de Bourgogne*, par M. de la Cuisine.

tait entré sans penser aux suites qu'elle pouvait voir (1). » Ce jugement est celui d'un homme de énie, qui ne voyait pas de loin et d'en bas, comme a foule, la conduite de Fénelon, avec l'illusion de a distance ; il la voyait de près, et pour ainsi dire e plain-pied, par cette connaissance que les hommes supérieurs ont de leurs égaux. Il apercevait le alcul jusque dans la soumission ; et ce noble mandement par lequel Fénelon faisait connaître à ses iocésains la condamnation dont l'avait frappé le aint-siége, Leibniz y voyait l'acte d'un *habile homme*.

Dix ans plus tard, dans une lettre au Père Le Tellier, confesseur de Louis XIV, qui pensait à le remettre en grâce auprès du roi, Fénelon prouva combien Leibniz avait vu juste. Parlant de sa condamnation et de la doctrine qui avait triomphé, il dit : « Celui qui errait a prévalu ; celui qui était exempt d'erreur a été écrasé. » Il est vrai qu'il ajoute, comme pour ne pas démentir le mandement de soumission : « Dieu soit béni ! Je ne compte pour rien non-seulement mon livre, que j'ai sacrifié à jamais avec joie et docilité à l'autorité du saint-siége, mais encore ma personne et ma réputation. » C'est toujours, et jusqu'à la fin, l'opiniâtreté qui persiste sous la résignation, et une admirable vertu qui purifie et rend aimable toute cette conduite.

Le combat de ces deux grands prélats est un des plus beaux souvenirs de l'histoire de notre littéra-

(1) Lettre à l'abbé Nicaise. *Mélanges philosophiques.*

ture. Chacun y déploya, outre les qualités pro| son génie, les qualités de sa cause ; mais la sup rité fut pour celui qui défendait la bonne. Le fan livre des *Maximes des Saints*, d'où naquit le scand parut avant les *États d'oraison* de Bossuet. Ce li n'est qu'un recueil de propositions et de formu le plus souvent inintelligibles même pour le tem| « Je ne puis, disait M. Tronson, esprit profond grave théologien, je ne puis qu'estimer ce que j entends et admirer ce que je n'y entends pas. » L style sec, quoique précis et facile ; point d'onction rien pour le cœur ; des axiomes d'une théologie sans date et sans tradition ; une piété qui ne prie ni n'espère : nulle des qualités aimables de l'auteur de *Télémaque :* tel est ce livre ; la cause de Fénelon avait gâté son génie (1).

Il n'en est pas de même du livre des *États d'oraison*. C'est un historique vif et intéressant de l'origine et des progrès de la doctrine des auteurs mystiques. Bossuet se donne d'ailleurs beaucoup de liberté dans des matières qui ne se recommandaient ni de l'autorité des livres saints, ni de la parole de Jésus-Christ, ni de celle des apôtres, ni des décrets des conciles,

(1) Voici ce que disent du style des *Maximes* Bossuet et ses deux collaborateurs, l'évêque de Chartres et l'archevêque de Paris, dans une déclaration en latin, adressée au pape Innocent XII : « Aussi, en général, le style du livre est-il tellement entortillé ou embarrassé (*tuortuosus ac lubricus*) qu'à peine en peut-on tirer un sens certain en plusieurs endroits, après s'y être appliqué ; ce qui est la marque d'une doctrine sans principe et sans suite, où l'on ne cherche, par tant de correctifs, que des faux-fuyants et des détours. »

dont la tradition remontait à peine à quatre ou ıq siècles. Il avouait à Fénelon qu'avant ces distes sur l'oraison passive et le pur amour, il avait gligé les auteurs mystiques, dont les livres, dit-il, ne sont bons qu'à demeurer « inconnus dans s coins de bibliothèque, avec leur langage exagéif et leurs expressions exorbitantes (1). »

Gerson en avait parlé dans les mêmes termes deux cles auparavant, lorsqu'ayant à surveiller *les ıants de Dieu* de son temps, il qualifiait leurs trars de « folies d'amants, *ou plutôt folies de fous* (2). »

ssuet, malgré son respect, n'épargne pas même s plus saints, pour peu que leurs expériences ne concilient pas avec la doctrine de l'Église. Ni saint ançois de Sales, ni sainte Thérèse, ni le bienheuux Jean de la Croix, ne peuvent prévaloir contre les incipes et le bon sens. Il faut à Bossuet « des expériences solennelles et authentiques, celles des prophètes, des apôtres et des saints Pères qui les ont ıivis, et non pas des expériences particulières, qu'il st difficile ni d'attribuer ni de contester à personne ar des principes certains. » C'est ainsi que, dans ette matière, si au-dessus du sens commun, il reste, omme en toute autre, attaché au sens commun, discernant ce que ces subtilités cachaient de réel, et s'arrêtant toujours à la limite de l'intelligible. Le chrétien conduit par un tel guide peut tenter impu-

(1) *Instructions sur les états d'oraison.*

(2) *Insanias amantium, immo et amentium.*

nément les expériences des parfaits; le curieux qui cherche la philosophie morale sous la théologie reconnait, dans les doctrines défendues par Bossuet, le cœur et l'esprit de l'homme mieux compris, et, dans l'art qu'il met à les défendre, la méthode éternellement la meilleure pour rechercher et exposer toute espèce de vérité.

Le livre de Fénelon parut un peu après celui de Bossuet; il l'avait fait lire en manuscrit à l'archevêque de Paris et à l'évêque de Chartres, qu'il essayait, en habile homme (Leibniz a autorisé le mot), de séparer de l'évêque de Meaux. Ce fut une nouvelle blessure pour Bossuet. On se cachait de lui. on voulait le brouiller avec ses confrères. Peu s'en fallut que Fénelon n'y réussit; mais comme il obtint d'abord des deux prélats une sorte d'approbation pour son livre, il n'en sut pas user discrètement; ils la lui retirèrent avec éclat.

Pendant que Rome examinait ce livre avec la lenteur propre au saint-siége, la guerre de plume commença. Les écrits s'échangeaient sans interruption entre les deux adversaires. A Rome, on se disputait les juges par des traités *ex professo* écrits en latin; à Paris, on se disputait les lecteurs par des attaques et des répliques en français. Quatre lettres de Fénelon, pleines de vivacité et d'esprit, mirent d'abord le public de son côté. Il y atténuait tout; il répandait de la grâce sur les arides formules du livre des *Maximes*. Tous les esprits cultivés qu'il conviait, par de si agréables avances, à prendre sa défense, lui surent

ré de les rendre compétents, par tant de précision
t de clarté, dans une matière de théologie si ardue.
On admirait cet air de résignation et de candeur;
on se laissait prendre à ces offres de soumission sous
esquelles perçaient l'opiniâtreté et l'assurance, à
ette sensibilité qui touchait les femmes. Une pre-
nière disgrâce de la cour vint ajouter au charme.
ouis XIV avait relégué Fénelon à Cambrai. Le succès
e ces lettres fit dire à Bossuet : « Qui lui conteste
: l'esprit? Il en a jusqu'à en faire peur, et son mal-
ur est de s'être chargé d'une cause où il en faut
nt. » Pour lui, il répondit avec sa vigueur et sa sim-
icité ordinaires, se renfermant jusqu'à la fin dans
xactitude, pensant plus aux juges qu'aux curieux.
Pour des lettres, écrivait-il à Fénelon, composez-
tant qu'il vous plaira; divertissez la ville et la
ur, faites admirer votre esprit et votre éloquence,
ramenez les grâces des *Provinciales*, je ne veux
us avoir de part au spectacle que vous donnez au
blic. »

Sauf quelques passages où perce l'aigreur contre
personne, la polémique de Bossuet n'avait pas
itté le terrain des doctrines; mais les lenteurs du
int-siége, auprès duquel Fénelon avait de puis-
nts amis, un premier jugement où les voix s'étaient
rtagées, tant de raffinements nés de cette mauvaise
tilité des esprits subtils, comme l'appelle Bos-
et, lui donnèrent l'idée, je devrais dire la tentation,
en venir aux personnalités. L'impatience l'avait
gné. Il sentit qu'il consumerait vainement tout ce

qui lui restait de vie à poursuivre un adversaire q par mille tours de souplesse, échappait à toutes l prises. Comment détruire cette opiniâtreté qui o frait sans cesse de se soumettre? Comment arrach une concession à un homme toujours prêt à céde disait-il, pourvu qu'on lui marquât avec précisio les endroits et les sens condamnables, et qui n'étai jamais d'accord ni du sens ni de l'endroit qu'on lu marquait? L'attaquait-on par le sens direct : c'e par l'indirect qu'il se défendait. De quelque cô qu'on le prît, ou bien il n'avait pas dit ce qu'on l faisait dire, ou bien on ne lui faisait pas dire ce qu avait dit. Lui opposait-on quelque endroit no comme erroné : il y avait fait des correctifs auxque on n'avait point eu d'égard. Lui montrait-on qu s'était contredit en soutenant deux propositions o posées et également absolues : l'une des deux, disa il, ne devait être entendue qu'au sens relatif. n'était pas mauvaise foi : il n'est pas donné à la ma vaise foi d'être si opiniâtre; car, comme elle a po mobile un intérêt, il suffit d'un intérêt plus gra pour la faire céder; mais la bonne foi d'un esp subtil et chimérique lasserait la raison du ger humain.

Quoi qu'il en soit, Bossuet perdit patience, passant des doctrines aux faits, il publia la *Relat du Quiétisme*, livre admirable, dont les belles et ciles réponses de Fénelon ne purent affaiblir l'eff Ce livre ruinait les doctrines de l'archevêque Cambrai, d'abord par les vrais principes, présen

de nouveau et résumés avec une invincible exactitude, puis par les motifs secrets que Bossuet eut le tort de révéler. On ne vit plus une question de dogme, mais un prince de l'Église, un archevêque, un esprit supérieur, devenu le sectaire d'une femme que les plus indulgents tenaient pour folle. Vainement dans ses réponses, Fénelon prodigua la dignité et les grâces ; sa générosité même se tournait contre lui ; car, en affectant de donner le nom d'*amie* à madame Guyòn, il découvrait son illusion. Si la charité eût alors parlé au cœur de Bossuet, il eût regretté d'avoir réduit son adversaire à avouer un commerce qui ne pouvait être que coupable ou ridicule. A la vérité, la vertu de Fénelon n'avait pas permis qu'il fût coupable ; mais la supériorité de son esprit n'empêcha pas qu'il ne parût ridicule. En tout cas, l'explication de sa conduite dépendait du caprice des jugements humains ; et ce fut le comble du scandale et de la disgrâce que quelqu'un pût se croire le droit de douter de la pureté de Fénelon.

On sait le dénoûment de cette affaire. Fénelon fut traité en vaincu ; on l'accabla dans sa personne et dans ses amis. Louis XIV avait demandé à Rome l'examen des *Maximes des Saints ;* il finit par en exiger la condamnation. La bulle du pape vint enfin frapper l'archevêque de Cambrai : il était prêt pour un triomphe décent comme pour une défaite habilement supportée. Quoique le coup l'eût frappé au cœur, nul ne s'aperçut qu'il était blessé ; et pareil à ce lutteur rhodien de son *Télémaque,* qui, renversé

par le fils d'Ulysse, tâche encore de le mettr
sous (1), il sut faire à son vainqueur un derni
de la grâce même avec laquelle il tomba.

§ XVII.

COMMENT BOSSUET EST LE DÉFENSEUR DE LA TRADITION, ET FÉ
CELUI DU SENS INDIVIDUEL. — EFFETS DE LA VICTOIRE DE BO
EN CE QUI REGARDE L'ESPRIT FRANÇAIS ET LA LANGUE.

Tout en reconnaissant que les armes n'ont pas t jours été bonnes, il faut dire que la victoire a juste. Juste quant au dogme, elle a été juste et n cessaire si l'on regarde les principes des deux co tradicteurs, les conséquences générales de ces prin cipes pour la conduite de l'esprit, enfin le côté pa lequel une lutte entre deux des plus grands écrivains de notre pays peut intéresser notre littérature et notre langue.

Le principe fondamental de Bossuet, c'est la tradition, le catholique, l'universel, le *nous*. Le principe de Fénelon, c'est le particulier, et, s'il y a tradition, tout au plus une tradition d'hier; c'est l'expérience personnelle, le *moi*. Fénelon part du sens individuel; Bossuet, du sens commun. Ces deux principes sont également légitimes; leur lutte sans cesse renouvelée fait la vie des sociétés humaines. Les révolutions ne sont autre chose que le combat, rendu sanglant par les passions qui s'y mêlent, du principe du sens propre, d'où naît l'activité et l'invention, et du princip

(1) Livre V.

ıs commun et de la tradition, d'où naît l'ordre, le, la hiérarchie, l'esprit de conservation, si ;aire pour contre-balancer et pour contenir t d'invention. C'est pour ce grand combat que vidence met au monde, à certaines époques, ımmes supérieurs, en qui se personnifient les ›rincipes, et c'est parce que ce combat est né- re et inévitable que tout combattant de bonne st innocent. Mais comme il n'y a de combat e monde que pour qu'il y ait un vainqueur et incu, toutes les fois que le principe du sens un ne peut pas vivre avec le principe contraire, qu'il l'emporte. Le plus beau moment des so- humaines est celui où une transaction est pos- èt où le sens commun, qui ne mérite ce nom a condition de ne rien exclure, s'enrichit des ions du sens propre, tout en lui faisant

s la querelle entre Bossuet et Fénelon, la ction était impossible ; le sens propre n'y ap- : que les pires de ses excès, des subtilités guer l'intelligence de théologiens comme ›nson, une piété qui paraissait inaccessible à litaires comme l'abbé de Rancé. Il importait qu'il fût vaincu ; il l'importait pour l'esprit is comme pour la religion. Orthodoxe dans la ne, Bossuet ne le fut pas moins dans la mé- ; il eut pour lui, avec la gloire du bon exem- . supériorité du talent.

ıs cette admirable polémique, Bossuet montre

rarement la personne. S'il parle de lui, c'est à titre d'évêque chargé du dépôt des âmes. On l'a accusé d'arrière-pensées de rivalité : s'il en mérite le reproche, Dieu le sait ; mais il n'en paraît rien dans ses écrits, où il semble porter la parole au nom de l'Église française, sans ménagement mondain, mais sans colère. Bossuet ne songe pas plus à éviter le soupçon de jalousie qu'à affecter les vains égards. Rien dans ses écrits n'est donné au désir de plaire; nulle affectation de candeur hors de propos ; point de ces inutiles marques de déférence qui cachent le secret plaisir de colère avec lequel on porte les coups ; point d'éloges excessifs prodigués à l'adversaire pour détourner l'accusation d'envie. Bossuet n'a pas besoin d'exagérer le mérite de Fénelon, parce qu'il n'a pas peur de l'estimer. Tantôt l'énormité de ses erreurs le révolte ; tantôt les prodigieuses ressources de ce talent lui tirent des paroles d'admiration, qui ne sont pas de vaines atténuations du tort qu'il entend bien lui faire par ses réponses. Les écrits de Bossuet sur le quiétisme resteront le modèle de la polémique personnelle, puisque l'imperfection humaine veut qu'il y ait de la polémique personnelle.

Pour le fond, Bossuet s'arrête où cesse la lumière. On ne l'embarrasse point par l'autorité des saints mystiques. La tradition qu'on lui oppose étant récente, et de tolérance plutôt que de discipline, la même raison qui se courbait devant les mystères, et se faisait gloire de n'en pas pénétrer les obscurités

vénérables, ne s'émeut point de certains raffinements qui s'autorisent du nom d'un saint. Fénelon le poursuivait de citations de saint François de Sales. « Pourquoi, répondait Bossuet, affecter de répéter ces passages, et faire dire à tout le monde que le saint homme s'est laissé aller à des inutilités qui donnent trop de contorsions au bon sens pour être droites ? » Et ailleurs : « Ce sont des expressions, et non des pratiques. » A-t-il d'ailleurs méconnu ou trop peu estimé les délicatesses de la piété des contemplatifs ? Celui à qui l'abbé de la Trappe donnait raison contre Fénelon ne peut être accusé d'avoir fait la part trop petite aux solitaires et aux parfaits. Quoique plus sensible aux vérités de la foi populaire et du catéchisme obéi en toute simplicité, il entrait volontiers dans les besoins des esprits qui cherchent un commerce plus intime avec Dieu; mais il ne voulait les suivre que jusqu'où sa vue pouvait pénétrer. On l'a appelé l'aigle de Meaux ; si cette image n'est pas vaine, il la faut entendre aussi bien de la force de son regard que de la hardiesse de son vol. On peut douter qu'au delà de la portée de ce regard il y eût autre chose u'illusion et ténèbres.

Le défenseur du sens propre, Fénelon, est tout entier de sa personne dans ses écrits; il parle en son nom, il est le plus souvent toute sa tradition. Le *moi*, si haïssable même quand il est paré de tant de grâces, remplit sa polémique. Le sens propre, l'expérience disent, en effet : *Moi*. De là vient même l'attrait tout particulier de ses écrits. On y voit tout

les mouvements d'un homme d'un esprit ext
naire, qui défend non une vérité transmise
verselle, mais des idées particulières, qu'il (
d'un intérêt médiocre pour le plus grand n
et qu'il traite comme sa propre chose, les ad
sant, les atténuant, les modifiant par des corr
qui faisaient dire à Bossuet : « La vérité est
simple; et ce qui doit si souvent être modifié 1
que naturellement un mauvais fond. » Fénelon
bien ce que les hommes admirent en lui; c'est
là qu'il se fait voir. On sent dans sa controverse
désir de plaire, même à ses laquais, dont pa
Saint-Simon. Pourvu qu'il sauve la faveur de sa pe
sonne, sa cause est gagnée. Il semble qu'il ne cherch
qu'un succès personnel dans un débat de doctrine
et son ardeur à se montrer sous un beau jour lui fait
quelquefois oublier ce qu'il se doit à lui-même.
Croirait-on, par exemple, qu'un archevêque, un
homme de cette vertu, un Fénelon, se défende d'a-
voir menti? C'est pourtant ce qu'il fait à satiété. Se
contente-t-il du moins d'une protestation en termes
généraux, comme il sied à un homme aussi au-des-
sus du mensonge que le ciel est au-dessus de la
terre? Non. Il établit subtilement qu'il n'a pas pu
mentir, parce qu'il y aurait moins gagné qu'à reste
vrai, comme s'il eût plus craint de passer pour ma
ladroit que pour menteur. C'est lui d'ailleurs qu
prodigue à son adversaire la déférence et l'admira
tion, ici par légèreté de plume et sans-à-propos (1)

(1) Il résulte d'une lettre de Fénelon à Bossuet que celui-ci l'a

lleurs par calcul, et pour rendre plus dangereux es coups portés d'une main respectueuse.

Je reconnais-là les formes qu'affecte le sens propre, et je les note dans Fénelon, parce qu'elles sont ommunes à toutes les opinions particulières. Il en st d'autres encore plus caractéristiques : ce sont s protestations de docilité, de soumission absolue. on esprit en varie les tours à l'infini : offres de ut quitter, prière réitérée qu'on ne le ménage oint et qu'on se dispense avec lui des respects huains, humbles instances pour qu'il y ait décision; est trop peu : sommation qu'on en finisse avec lui, romesse de se taire, de s'aller cacher, de faire péitence, déclarations sans cesse répétées d'humilité t de petitesse : « Réglez-moi tout ce que vous vourez; j'aime autant me rétracter aujourd'hui que deain; traitez-moi comme un petit écolier, etc. » lais voyez le fond de toutes ces demandes de rompte décision : ce sont autant de défis portés à es juges de rien décider, car il ajoute : « Qu'on me asse voir clair; qu'on précise, qu'on marque les ermes; » comme s'il n'avait pas d'avance mille chappatoires pour se dérober aux décisions!

Encore un trait du sens propre : c'est d'atténuer e refus de ce qu'on lui demande en offrant mille ois davantage. Fénelon est-il invité à faire le sarifice de quelque vaine proposition dans un ordre

ait prié de lui épargner les louanges. Cette lettre se termine ainsi : À cause que vous avez défendu à mes lettres tout compliment. »

de vérités qu'il juge lui-même n'être pas utile le monde : il offre d'aller au martyre, où person songe à l'envoyer. Après la rétractation de ma Guyon et l'absolution qui la déclarait innocent le prie de condamner, pour l'abus qui pouvai être fait, certaines maximes de cette dame. Ce bl ne touchait plus son amie, puisqu'elle s'était tractée ; on le lui demandait non contre elle, elle était réconciliée, mais dans l'intérêt de ce qui pouvaient s'y méprendre. Qu'offre-t-il ? De br ler madame Guyon de sa propre main, et de brûler lui-même ; ce qui fait dire à Bossuet : « Il n a rien à brûler ici. » On sourit de ces expressions qui lui partent trop fréquemment pour que la sincérité n'en perde pas de son prix : *Je le signerai, je l'eusse signé, je suis prêt à le signer de mon sang.* Qu'y a-t-il donc à signer du sang d'un archevêque ? Est-ce quelque vérité universelle ? Est-ce un de ces dogmes d'où dépend toute la foi ? Nullement : c'est quelque définition du quatrième ou du cinquième amour, une chimère, une subtilité dont son imagination a fait un dogme. On ne risque pas de rencontrer ces violences de paroles chez le défenseur de l'universel ; loin qu'il tombe dans l'excès d'engager son sang, il ne daigne pas prendre acte de l'offre que Fénelon fait du sien.

Au reste, la victoire éclatante de Bossuet n'ôt pas à Fénelon ce à quoi il tenait peut-être le plus la faveur de la personne. Le saint-siége même, en l frappant, laissa voir qu'il avait été sensible à c

art de plaire que relevait une vertu admira-t si l'évêque de Meaux resta maître des intel-es, l'archevêque de Cambrai resta maître des ıations.

léfaite de Fénelon fit cesser des écrits où la angue du dix-septième siècle recevait de si dommages de cette spiritualité outrée, qui 'geait de vains mots et altérait sa pureté. En litant la fausse subtilité dans les matières de gie, Bossuet la fit mépriser dans toute espèce s, et il fortifia le penchant de l'esprit français nettre et à n'estimer que ce qui est simple et e fut peut-être le fruit le plus réel de sa vic-car je doute que le quiétisme de Molinos se bli en France, et qu'à défaut même des bulles e il n'eût pas suffi du ridicule pour détruire ti de cyniques de dévotion.

§ XVIII.

CORRESPONDANCE ENTRE LEIBNIZ ET BOSSUET.

ine cette querelle terminée, le même homme ıait d'abattre par de si nombreux et de si vi-ıx écrits une nouveauté dangereuse, entrepre-ıe discussion pacifique avec Leibniz sur un de réunion entre les catholiques et les pro-s d'Allemagne. Dans la trop courte correspon-qui s'ouvrit entre ces deux grands hommes, z montra beaucoup de savoir, d'habileté, de : trouva tout ce que peut suggérer de plus so-

lide la défense du sens propre. Il voulait faire sortir du concours de certains esprits de choix, s'appliquant à revoir et à refondre toutes les doctrines, une certitude nouvelle. Il y mettait une première condition, qu'on déclarât le concile de Trente au moins comme suspensif en ce qui regarde les protestants. Bossuet, défenseur de l'universel, de la tradition, eut l'avantage de se passer des petites raisons ingénieuses qui font suspecter la bonne foi. Aux subtilités de l'esprit d'examen, il opposa l'antique consentement de l'Église représentée par la suite des conciles; à cette recherche laborieuse d'une certitude nouvelle, l'autorité de l'antique certitude; à la prétention de déclarer le concile de Trente suspensif, l'irrésistible logique, qui, une fois ce concile mis à bas, pousserait les esprits hardis à remonter aux conciles antérieurs, et, de proche en proche, à infirmer la tradition jusqu'aux sources mêmes de la foi. Et alors où serait la règle ?

Les premières lettres sont pleines de ménagements; il est beau de voir comment s'abordent et se tâtent ces deux grands esprits. Peu à peu la dispute devient plus pressante, sans toutefois s'envenimer. Leibniz garde jusqu'au bout le même ton; comme si, décidé d'avance à ne faire aucune concession, il voulait du moins ne se donner aucun tort, et se tirer honnêtement d'une médiation que son grand nom lui avait attirée. Bossuet s'émeut non contre la personne, mais contre la diplomatie du sens propre; il s'impatiente à la poursuite de ces raisons qui tou-

se dérobent et toujours reparaissent. Au début traite civilement, comme des nuages que dissi- la simple exposition de la vérité ; puis, s'aper- ıt que ce qu'on lui donnait d'abord pour de les scrupules est tout le fond de la doctrine et ;es nuages sont des murailles, il force l'obs- par la véhémence et l'autorité : « Laissez-nous nc en place, écrit-il, comme vous nous y avez uvés, et ne forcez pas tout le monde à varier, à mettre tout en dispute. Laissez sur la terre elques chrétiens qui ne rendent pas impos- les les décisions inviolables sur les questions la foi. »

elques controverses sans éclat terminent la vie ogique de Bossuet.

§ XIX.

; OUVRAGES DE DIRECTION ET DE SPIRITUALITÉ DE BOSSUET.

rant ces vingt années de lutte, n'avait-il donc rouvé un jour pour se recueillir, et jouir de foi qu'il avait défendue avec tant d'inquiétude? il accorder ce scandale aux incrédules que la e Bossuet fut la jalousie de l'autorité dans l'é- e plutôt que la paisible et profonde habitude :hrétien? Deux ouvrages considérables (quoi après tant d'autres !) démentent avec éclat ces uations. Ce sont les *Élévations sur les Mystères* ; *Méditations sur l'Évangile*, écrites, dans l'inter-

valle des querelles, pour les religieuses de *la tion* de Meaux.

Les *Méditations*, composées avant les *Éléva* quoiqu'elles en paraissent la suite, exposent l rale chrétienne dans toute sa profondeur et tou beauté. Les *Élévations* développent les dogme christianisme, et dégagent ses mystères des se obscurités qu'il soit permis à l'esprit de l'hom de dissiper. Bossuet ne va pas plus loin; il cherche pas à faire voir clair aux autres là où confesse et s'attribue à mérite ses propres ténèbre « Vous croyez, dit-il aux pieuses filles, que j'in « résoudre tous les doutes et contenter vos dési « curieux. Je n'ai pas pris la plume à la main pou « vous apprendre les pensées des hommes. » Et quel sujet d'édification qu'un si grand esprit avouant à de simples religieuses l'insuffisance de ses lumières, afin de contenir leur curiosité! Son imagination si puissante ne lui sert qu'à se rendre plus auguste l'obscurité de ces mystères. N'en pouvant pas donner le sens, il en développe la beauté, et il se tient pour content de sentir dans l'incompréhensible la toute-puissance divine. Aux endroits les plus impénétrables il semble prendre la lyre de David, et il chante comme enivré par cette nuit profonde où il est si doux pour le chrétien d'abîmer l'orgueil de son entendement.

Il avait réservé pour les *Méditations* tout ce qui concerne le détail de la pratique chrétienne. Là il trouvait abondamment matière à ces peintures de la

vie qui remplissent tous ses écrits ; mais, écrivant pour des filles séparées du monde, il les adoucit et les atténue, afin de les approprier à cette chasteté de la vie cloîtrée, où l'on ne voit le monde qu'à travers les efforts de détachement pour l'oublier. Lui-même semble se faire solitaire pour préparer des lectures à des solitaires, et il prend sa part tout le premier de ce doux aliment qu'il accommodait pour les loisirs inquiets du couvent.

Intéresser l'esprit de pieuses filles à tout ce qui, dans la religion, est sensible ; ne point s'acharner aux choses inaccessibles ; omettre les questions qui ne sont que de l'école : voilà le plan de Bossuet dans ses *Méditations*. Au lieu de subtiliser avec ces imaginations plutôt assoupies qu'éteintes, et de leur offrir une sorte de mysticisme qui donnât le change à leurs passions surprises ; au lieu de soulever les doutes en tâchant de contenter la curiosité, il s'en tenait à ce qui est de foi, et s'appliquait à animer par des commentaires expressifs, variés, quelquefois par des récits, l'histoire de l'établissement de la religion. Tantôt la morale vient à la suite du commentaire ; tantôt elle s'y mêle, ne laissant voir des choses humaines que ce que des religieuses pouvaient n'en pas regretter. C'était leur religion, avec l'intérêt si vif des détails historiques sur la vie du Christ, aussi loin de l'orgueilleuse recherche de perfection qui dessèche les âmes que de la pratique sans lumière qui les avilit.

Tel est l'esprit de toutes ses lettres spirituelles,

et en particulier de celles qu'il écrivit à la sœur Cor nuau, et qui sont à la fois si pleines d'indulgenc pour les scrupules solides de cette religieuse et d sévérité contre ses illusions.

§ XX.

RÉSUMÉ.

Si je me suis étendu si longuement sur le géni et les ouvrages de Bossuet, mon excuse est dans l douceur irrésistible qu'on trouve à penser sur un grand sujet; outre qu'il est impossible de ne pas lu faire la plus grande place dans une histoire de la lit térature française, pour peu qu'on la lui fasse pro portionnée. S'il paraissait au lecteur que je n'en a pas trop dit, ce serait une preuve que je n'en aurai pas dit assez.

Il y a deux esprits français, ou plutôt deux face distinctes de cet esprit : l'une regarde les haute vérités de la métaphysique chrétienne et de la lo morale qui en tire son autorité ; l'autre est tourné du côté de la vie usuelle et des vérités familières d sens commun. Ces deux ordres de vérités, comm deux fleuves sortis de la même source, qui se cô toient, non sans mêler quelquefois leurs eaux, s transmettent et se personnifient dans deux lignée d'écrivains, toutes les deux douées admirablement, mais dont l'une semble avoir été avantagée. Bossuet, Voltaire sont les représentants les plus éminents de ces deux branches de la même famille ; et Bossuet,

n particulier, a été le plus avantagé parmi ces aînés u génie. Ce n'est pas à dire que Bossuet ait déaigné les vérités familières; j'ai même remarqué ie, là où sa matière les appelle, loin qu'il les déaigne, il en reçoit sa forme. De même Voltaire est plus d'une fois élevé vers les vérités du premier 'dre, mais sans s'y arrêter, et peut-être sans s'y aire; car la recherche de ces vérités suppose un soin ardent d'y croire et une foi vive dans la urce suprême d'où elles émanent. Voltaire a bien ulu protéger certaines d'entre elles; mais y croire r la foi et s'y dévouer, il ne l'a pas pu. Aussi ne s regarde-t-il que comme des dogmes qui peunt tenter le poëte par leur beauté, mais qui éloilent le philosophe réformateur par les périls qu'ils nt courir à l'indépendance humaine et par les ıus qu'ils ont servi à autoriser.

Dans cet ordre de vérités supérieures et spirituels, Bossuet ne n'est jamais laissé égarer par la spéılation, qui, sur ces hauteurs, peut donner des rtiges; et puisque j'ai nommé celui de nos grands rivains à qui la voix publique dans notre pays onne entre tous le mérite du bon sens, Voltaire en a pas plus dans son ordre que Bossuet dans le en.

C'en est une marque incomparable qu'ayant utes les qualités qui peuvent pousser un homme à utes les témérités de l'invention, un esprit hardi, cond, dominateur, une subtilité à embarrasser un int Augustin, une imagination à donner un corps

et des couleurs à des ombres, il se soit rangé tout d'abord, comme le plus humble du troupeau, à la discipline commune, à la tradition. Hors de là il n'imagine rien. De même que Montesquieu, cinquante ans plus tard, et peut-être à l'exemple de Bossuet, au lieu de rêver une nouvelle république de Platon, se contentait de donner les raisons de durée de toutes les législations et de tous les gouvernements, Bossuet se borne à comprendre le grand établissement de dix-sept siècles et à développer la chaine des raisons de bon sens qui l'ont fait durer. Faire quelques pointes téméraires dans l'interprétation du dogme; aller s'aveugler à son tour, comme certains mystiques, en voulant pénétrer l'impénétrable, jeter de la pâture au doute; fatiguer les indifférents de ces subtilités que les mieux préparés admirent sans les entendre, il n'en fut pas tenté un moment. C'était en ce temps-là l'écueil de tout esprit supérieur faisant de sa foi son travail : Pascal y avait usé sa tête et sa vie; Fénelon s'y était desséché. Il y a eu bien des jours perdus dans ces deux précieuses vies, pour étonner l'esprit humain de ce qu'il peut avoir d'audace et d'impuissance. Qui pourrait dire que Bossuet ait perdu un seul jour?

Il n'est pas de plus grand exemple dans l'histoire des lettres de ce que peut tirer de force et de richesses un écrivain supérieur de son obéissance à quelque grand principe, à une foi, soit religieuse, soit politique. Voilà quarante volumes sortis de la plume

de Bossuet, et pas un seul qui ne soit ou quelque exposé du dogme catholique, ou quelque historique de sa tradition. Quelle variété pourtant, et quel intérêt de lecture, même pour l'indifférent, pour peu qu'il ne le soit pas au spectacle d'un homme de génie qui courbe sa tête au niveau de celle d'un petit enfant, sous la plus sublime loi morale qui fut jamais! Il est vrai que cette tradition à laquelle il a voué sa vie embrasse tout ce qui est du domaine de la pensée : religion, histoire, gouvernement, et tout l'homme dans ses rapports avec les autres et avec lui-même. Mais, par cet exemple de Bossuet, les petits même, auxquels Dieu n'a pas refusé une part de la raison ni un rayon de talent pour la communiquer aux autres, apprennent combien on est plus fort, plus libre, plus varié, par la croyance et l'obéissance à quelque principe supérieur, que par des caprices d'un esprit qui ne croit qu'à lui-même et qui s'estime plus que la vérité.

Il n'y a pas non plus d'exemple d'un écrivain qui ait eu plus souvent et plus naturellement raison. Bossuet tombe toujours sur le vrai, sur quelque route qu'il le cherche et quelque chose qu'il en veuille déduire. Il n'y a pas de débat ni d'hésitation; les bonnes raisons viennent à lui toutes seules, tandis qu'à tant d'autres elles viennent mêlées de mauvaises. Aucune ne lui apparaît à demi; point d'à peu près. C'est de Bossuet que ce principe est vrai : qu'il n'y a qu'une seule façon de dire une chose, qui est

cette chose même. Delà la satisfaction con
et égale qu'on éprouve à le lire, parmi
plaisirs de goût plus vifs et divers, selon les
qui se détachent de ce fond de justesse et d
On suit le grand docteur comme Dante suit
pas à pas; on l'écoute sans défiance, dans un
abandon, oubliant la réserve qu'on a faite de
pendance en entrant dans cette étude; et al
que l'on remporte ses doutes, il est admira
ne trouve pas faux ce qu'on n'a pas tro
cluant.

La plupart des hommes de génie donn
que avantage sur eux, même aux plus hu
leurs lecteurs, soit parce qu'ils s'empor
leurs vues particulières, soit par je ne sai
de vouloir arrêter à jamais la raison huma
leur s'est arrêtée; mais cette supériorité d'un
que nous devons au sens commun, nous i
nous gêne plus qu'elle ne nous flatte. On n
embarras-là avec Bossuet; on ne songe p
se défendre qu'à prendre ses avantages. Si
point persuadé, ce n'est pas que la chose
au moment où on la lit, paraisse fausse, ni
choqué par un sophisme ou troublé par une
on garde son doute, parce que la raison d
n'est pas toujours celle de tous les tem
Bossuet a manqué, c'est de l'humanité, et
homme en particulier. Il n'y a eu ni chute
d'ambition, ni mauvaise foi, ni erreur de j
ni une volonté libre à qui la passion a

prendre le faux pour le vrai; il y a eu l'impossible. Si je résiste à Bossuet, c'est pour obéir à Dieu.

J'ai indiqué sur quels points le temps, qui est le champ dans lequel Dieu travaille, a donné tort à Bossuet. Il s'est trompé quand il a cru le protestantisme incompatible avec de grandes sociétés réglées et prospères; il s'est trompé quand il a vu l'idéal des gouvernements dans la royauté absolue, tempérée par des lois fondamentales. La faiblesse des plus grands esprits, c'est de vouloir être prophètes. La sûreté de leur coup d'œil sur tout ce qui s'est fait avant eux ou qui se fait autour d'eux les trompe; ils prennent le passé et le présent pour les promesses de l'avenir, et ils se hâtent de conclure. C'est là cet impossible qui met en défaut même un Bossuet. Il est invincible dans ses prémisses; mais les desseins de Dieu ont déjoué, dans la conclusion, celui qui en avait si bien marqué la suite dans l'histoire du christianisme.

Il n'est pas plus donné aux hommes de génie de régler d'avance que de prédire les formes des sociétés. Ils peuvent conclure de certaines causes certains effets invinciblement : ils connaissent l'homme, ils tiennent notre cœur dans leurs mains ; mais ce que pensera l'individu, comme membre d'une société à venir, ils l'ignorent, et, s'ils le prédisent, ils risquent d'être faux prophètes. Le même fonds de vérités générales sert, dans les mains de Dieu, à former et à faire subsister les sociétés les plus diverses;

mais il réserve pour lui seul ce travail, et les hommes de génie eux-mêmes y sont employés comme matériaux. Leur gloire est de rendre immortelles par l'expression les vérités fondamentales qui servent comme d'assises à toutes les sociétés, quel qu'en doive être le couronnement. C'est ainsi qu'ils aident à l'accomplissement de ce qu'ils n'ont pas prédit, et qu'ils ne cessent pas d'avoir raison, même en ayant tort. Et pour en finir avec Bossuet, aucun écrivain n'a fourni plus de lumières pour connaître le sens des grands changements qui devaient lui donner un démenti, et pour comprendre la forme nouvelle qu'il a plu à Dieu d'imprimer, après dix-huit siècles, à l'édifice de la société chrétienne.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

ère général des écrits de Fénelon. — § I. Fénelon, chimérique s la religion. — § II. Dans la politique théorique. — § III. Dans olitique de conduite. — § IV. Ses erreurs de direction. — *Exa- e de conscience sur les devoirs de la royauté.* — De l'influence de elon sur le caractère et la conduite du duc de Bourgogne. — . Direction des particuliers. Lettres spirituelles. — § VI. Du chi- ique dans les doctrines littéraires de Fénelon. — § VII. Par lles qualités Fénelon appartient au XVIIe siècle. — § VIII. Le *émaque.*

CARACTÈRE GÉNÉRAL DES ÉCRITS DE FÉNELON.

n a vu dans la querelle du quiétisme (1) le trait cipal de Fénelon. La même chose a été comme ;uillon de ses grandes qualités et la cause de ses urs, soit de doctrine, soit de conduite : c'est e confiance au sens propre qu'il semble repré- er dans le dix-septième siècle, comme Bossuet résente le sens commun, la tradition. C'est en- e, pour traduire cette idée dans le langage de re temps, l'esprit de liberté opposé à l'esprit de ipline, le premier plus cher aux hommes, dont latte les passions et caresse l'orgueil, et plus ai- ole, parce qu'il parle plus à l'imagination.

Est-ce donc à dire que Fénelon soit le premier le seul écrivain du dix-septième siècle chez qui montre l'esprit de liberté? Ce serait faire in-

(1) Au chapitre précédent, § XIV.

jure à tout le siècle. Il n'y a pas d'ouvrage de quelque valeur qui n'en soit marqué. On en suivrait aisément les traces et le progrès au sein de cette obéissance sans réserve et de cette foi universelle à la royauté de Louis XIV ; mais il y est contenu, réglé, et comme contre-balancé par l'esprit de discipline. L'opposition est toujours mêlée de déférence et de respect. Dans la société, comme dans l'esprit de chacun, il s'est établi, à cette époque à la fois si philosophique et si chrétienne, une sorte d'équilibre entre l'imagination, qui grossit le mal et provoque la résistance, et la raison, qui reconnaît le bien et qui fait trouver dans l'obéissance de la douceur et de l'honneur. L'esprit de liberté perce dans les écrits de Port-Royal, de Pascal, de La Bruyère, par des traits lancés aux grands, au nom de l'égalité chrétienne; dans ceux de Bossuet même, qui se couvre de Dieu pour dire, à la face des rois et des puissants du monde, des vérités qui quelque jour les renverseront. Cependant l'esprit de discipline a le dessus ; la raison domine en toutes choses l'imagination, et c'est cet admirable gouvernement des facultés qui fait la beauté des écrits et la grandeur personnelle des écrivains du dix-septième siècle. L'art, sous toutes les formes, en est alors comme l'image sensible : la hardiesse ne s'y montre jamais que dans la sagesse, et l'invention n'est que le bonheur de retrouver le bien de tous.

Le trait distinctif de Fénelon n'est donc point d'avoir été inspiré le premier par l'esprit de liberté,

ais d'avoir le premier rompu l'équilibre entre cet prit et l'esprit de discipline. S'il est vrai que ce ractère lui a donné dans notre nation une gloire us aimable que celle de ses contemporains, à .use de toutes ses complaisances pour notre sens opre, on verra tout à l'heure qu'il l'a jeté dans s erreurs pour lesquelles l'esprit de liberté même it le désavouer. Chez lui, l'opposition n'est pas empte d'animosité ni d'impatience; le respect est souvent que de civilité, et pour servir de cou- rture à l'opposition. L'invention est quelquefois ırdie, ingénieuse; mais il n'invente que pour la élicatesse d'un petit troupeau. Fénelon est le pre- ier que je lise avec inquiétude; c'est encore un aître pourtant, mais avec lequel je fais des réser- es, et qui, pour m'avoir trop flatté dans mon stinct d'opposition et d'indépendance, n'obtient lus de moi cet abandon, cette petitesse du disciple dèle, que je sens à toutes les pages de Bossuet.

Fénelon n'a d'ailleurs attaché son nom à aucune le ces erreurs fécondes où la poursuite acharnée le l'incompréhensible a fait tomber quelques es- prits sublimes. Ces erreurs-là font une partie de a gloire de l'esprit humain, et provoquent inces- amment la curiosité, ainsi que la recherche qui les engendre. Les imaginations de Fénelon n'ont pas 'attrait de celles de Descartes, de Leibniz, de Ma- lebranche même, qu'il a combattu dans un ou- vrage subtil et oublié; ce sont trop souvent des bizarreries qui font regretter la dextérité qu'il y

déploie. Il a manqué de cette force de génie qui, si elle ne résout pas les problèmes, les pose du moins avec tant d'autorité que l'esprit humain, même en désespérant de les résoudre, n'en peut pas détourner les yeux. Son bon sens, admirable en tant d'endroits, faillit où ne se tromperait pas un esprit ordinaire. Enfin, jusqu'à Fénelon, les imperfections des grands écrivains semblent n'être que les imperfections mêmes de la nature humaine; ce sont, dans ses écrits, des défauts personnels, dont on peut sans injustice le rendre responsable.

Cette doctrine des parfaits, cet impossible amour de Dieu, cette piété distinguée, toutes ces rêveries du sens propre, ce rare, ce *grand fin* en religion, selon l'expression du temps, telle est, pour la plus grande part, l'invention dans Fénelon. Mais à quoi bon raffiner? Souvenons-nous des paroles de Louis XIV, si exactes, si modérées. « M. l'archevêque de Cambrai est le plus chimérique des beaux esprits de mon royaume. » *Bel esprit*, voilà la part de l'estime : on le disait alors des plus beaux génies; *chimérique*, voilà la cause de tous les défauts de Fénelon. Un jugement sur cet auteur ne peut être que le commentaire motivé des paroles de Louis XIV.

§ I.

FÉNELON CHIMÉRIQUE DANS LA RELIGION.

les étranges nouveautés du quiétisme (1),
niz, parlant des écrits de Fénelon, ne trouvait
que son innocence, les erreurs de ce prélat
pas seulement de pure théologie. S'il en
ısi, il ne faudrait pas s'en occuper. Ce sont
s des erreurs contre la philosophie chré-
contre ce qu'on a appelé le gallicanisme,
t que le christianisme approprié à l'esprit
, contre la nature elle-même, que Fénelon
t par le leurre d'une perfection impossible.
:s remarques sur ces erreurs ne sont pas
mon sujet. La philosophie chrétienne, le
ıisme français, la mesure de perfection pos-
l'homme, tout cela peut intéresser ceux
ue ne touche point le dogme. J'y vois, pour
mpte, ou les titres du monde moderne, ou
léges particuliers de l'esprit français, ou les
ıêmes de la raison.
ıdance générale des écrits théologiques de
est de substituer le particulier à l'univer-
ens propre à la tradition. Il est vrai que, ne
s'en cacher les conséquences, il avait pris
ı déterminer et d'en borner l'usage dans la
:. C'était, disait-il, une curiosité de quel-

ıp. XIII, § XIV.

ques esprits délicats qu'il fallait satisfaire
clairant; c'était, selon ses amis, de la piét
guée. Quoi! un esprit si pénétrant ne pa
qu'en religion, ainsi qu'en toutes choses, c
est comme la partie défendue est ce qu'on
le plus, et qu'à la longue, où il y aura une
pour les délicats, il y aura autant de religi
de degrés de délicatesse! Abandonner la
à la liberté du sens propre, c'est semer les
l'infini : témoin les pays de protestantism
droit d'examen n'est pas réglé par une Ég
blie; témoin ces innombrables Églises d
glise américaine. Dans une société polie,
ne voudra pas appartenir à la religion de c
Qui ne préférera une piété distinguée à la
tous? Qui ne trouvera le compte de son am
pre à sortir de la foule des simples et des ig
pour se ranger parmi les délicats et les

Nous le voyons pour les opinions profa
hérer à la doctrine commune n'est pas le
mouvement. Différer, au contraire, se d
flatte l'indépendance et cet indomptable s
pre qu'il est si dangereux ou tout au moi
perflu d'encourager. Établissez en principe
dans vos livres que l'adhésion est un effet
de l'esprit d'imitation, que différer est la
d'un esprit indépendant et rare; vous a
vous constituez en quelque sorte la dissolut
dispersion. Les hommes de génie, qui sont
de ce monde, devraient-ils l'être moins qu

ẟs elles-mêmes, lesquelles, par un admirable
nct, se défendent sans cesse contre le sens pro-
et, pour un article de leurs lois qui le recon-
ou le tolère, en font mille qui le suspectent, le
ent ou le contiennent?
ɔmbien ce principe n'est-il pas plus vrai encore
a religion que de la société? Qui fait la force
religions, si ce n'est la tradition et l'unité? Qui
leur caractère divin, si ce n'est qu'elles ne sont
débattues comme les opinions humaines et à la
ci des commodités de chacun? Rien n'est plus
pre à faire naître la foi ou à l'entretenir que
ıité et la tradition. Les grands hommes du pro-
antisme l'eurent bientôt compris; car, au temps
me qu'ils se séparaient de l'unité catholique, ils
ayaient d'en former une à leur façon; et, tout
rejetant la tradition de l'Église établie, ils se
iguaient à chercher dans les ténèbres des origines
tradition plus lointaine encore d'une Église pri-
tive.
Méconnaître des vérités si simples étonnerait d'un
éculatif étudiant les religions dans leur rapport
ec la nature humaine; combien n'est-ce pas plus
ɔnnant d'un prêtre catholique, d'un chrétien, d'un
chevêque, comme s'écriait Bossuet avec épouvante!
ẟnelon ne réparait rien en suivant dans la pratique
religion de tout le monde et en se montrant catho-
que sincère dans l'exercice de son ministère et
ıns les exemples de sa vie. Par son attachement
piniâtre au seul point contesté, s'il n'autorisait

pas la défiance sur tout son fonds de religion, il affaiblissait inévitablement celui de ses disciples. Il n'est pas dans la nature humaine d'aimer sans partialité, et si, dans un ensemble de doctrines, il en est une douteuse ou combattue, à laquelle nous nous soyons attachés, prenez garde que nous ne nous refroidissions tout au moins pour le reste.

Regardez dans le fond d'un janséniste; vous y verrez que la doctrine de saint Augustin sur la grâce est, à elle seule, plus considérable que tout le christianisme. Le jésuite croira plus au pape qu'à l'Église; le quiétiste pensera que l'amour de Dieu rend le christianisme inutile. En religion, il n'y a pas de doctrine particulière qui ne devienne un schisme, pas de dissident qui ne dégénère en sectaire. L'homme supérieur, qui s'est fait des disciples par quelque vue de son sens propre, n'a plus la force de les retenir dans la tradition. Fénelon n'obtint pas de son petit troupeau l'impartialité entre la doctrine du pur amour et la religion de tout le monde, et lui même, quoiqu'il voulût rester catholique, n'était il pas invinciblement quiétiste?

Dans tous ses écrits théologiques, la préférence pour la religion du pur amour est manifeste. Entre les deux traditions catholiques, dont l'une, favorable au sens propre, était de tolérance, et dont l'autre, celle que défend Bossuet, était d'obligation universelle, c'est de la première qu'il s'inspire le plus souvent. Pour l'autre, s'il l'invoque, c'est avec une foi d'habitude, par devoir presque plus

ie par goût. Parmi les saints, il ne pratique
ière que les mystiques, et ne s'autorise, dans
urs livres, que des doctrines que la sainteté des
iteurs ou l'obscurité de la matière a protégées
ontre les suspicions de l'Église établie. On ne sent
is, dans la plupart de ses sermons, l'autorité
es Pères de la grande tradition. Déjà une certaine
orale psychologique et des procédés d'éloquence
emplacent ce commentaire passionné des saintes
ettres, cet enthousiasme de la tradition, qui,
ans les sermons de Bossuet, égale les pensées du
rêtre à celles que les Livres saints prêtent à Dieu.
Que dire de cette chimère de cinq sortes d'a-
iour, dont les quatre premières sont mêlées,
ans des proportions décroissantes, d'intérêt per-
onnel, et dont la dernière seulement est pure
le tout motif humain? Quelle conscience eût
ésisté à cette analyse de l'intérieur, à cet effort
mpossible pour s'épurer successivement de ces
quatre sortes d'intérêt personnel, et se volatiliser
pour ainsi dire jusqu'à cet amour qu'on ne peut
plus distinguer du sujet qui aime? Mais je veux voir
ce miracle de désintéressement, cet être complète-
ment détaché que la présence de Dieu occupe et
remplit sans cesse, et chez qui toute pensée n'est
plus qu'un effet immédiat de cette présence : que
devient l'activité humaine? Quel sera le rôle de cet
être dans le monde? Quelle fonction, quel office
remplira-t-il? Je n'imagine qu'un lieu où il fût à sa
place, absorbé sans distraction par la présence di-

vine : c'est cette colonne au haut de laquelle tains fanatiques de l'Orient consument leur i vie dans la contemplation et l'extase. Image sière, mais forte, de l'impuissance de l'homm veut s'isoler de la terre! Ne pouvant monter ciel, même avec les ailes de sa pensée, il s'en rapprocher en entassant des marches de pi entre la terre et lui.

§ II.

FÉNELON CHIMÉRIQUE DANS LA POLITIQUE THÉORIQUE.

C'est peut-être un premier reproche à fair Fénelon, qu'il ait donné lieu à des jugem sur ses opinions politiques; car si quelque mère lui a été plus chère que celle des cinq amo c'est sans doute la chimère de gouverner. Bos s'était occupé, lui aussi, des matières politiq mais on sait avec quelle admirable mesure. D part, il s'en était tenu aux généralités, aux ports du prince au sujet, laissant les affaires à qui en avaient le maniement, et n'en disputant quand il n'avait pas qualité pour en décider. D'a part, il n'avait pris la politique que par le p où elle touche à la religion; et s'il combat la veraineté du peuple et le droit d'insurrection, parce que Jurieu prétendait en reconnaître le p cipe dans la tradition chrétienne. Fénelon va au delà des devoirs de l'évêque et des droits du culatif; il fait des plans de gouvernement,

nné des avis sur la conduite ; il décide à la fois ns la théorie et dans les affaires.

C'est par la bouche de Mentor que Fénelon a xposé ses maximes de gouvernement. Beaucoup ont excellentes, surtout celles qui regardent les atteurs, quoique trop détaillées et trop évidemment à l'adresse de Louis XIV ; mais ces maximes sont aussi anciennes que la royauté, et personne n'en a eu l'invention. Il ne faut noter que ce qui est propre à Fénelon.

Une royauté absolue, des sujets partagés en classes que distingue un habit différent, la vertu pour toute constitution, voilà l'idéal de Fénelon. Cet idéal ne fut-il rêvé que pour Salente ? Non. Cette chimère des classes, si contraire à l'esprit d'égalité du christianisme, n'est pas un détail d'imagination dans une sorte de république idéale ; c'est une institution que Fénelon rêvait pour Salente, et qu'il eût imposée à Paris.

A Salente, Mentor conseille à Idoménée de régler les conditions par la naissance, et de les distinguer par l'habit. Les personnes du premier rang, après le roi, seront vêtues de blanc, avec une frange d'or au bas de leurs habits ; elles auront, outre une médaille, un anneau d'or au doigt avec le portrait du prince. Ceux du second rang seront vêtus de bleu, avec une frange d'argent ; ils auront l'anneau, mais point de médaille. Les troisièmes seront habillés de vert, sans anneau et sans frange ; ils auront une médaille d'argent. Le vêtement des

quatrièmes sera jaune-aurore; des cinquièmes, rouge pâle ou rose ; des sixièmes, gris de lin; des septièmes, qui seront les derniers du peuple, jaune mêlé de blanc (1).

A Paris, si Fénelon est moins occupé des costumes, il ne l'est pas moins des priviléges de naissance et des différences qui doivent marquer les conditions. Dans un plan de gouvernement tracé pour le duc de Bourgogne, je vois que la maison du roi doit être composée des seuls nobles choisis. Les pages du roi doivent être des enfants de haute noblesse. Pour les places militaires, les nobles seront préférés, et pour la magistrature ils passeront avant les roturiers, à mérite égal, avec le droit de garder l'épée. Les maîtres d'hôtel du roi, les gentilshommes ordinaires seront tous nobles vérifiés. Mésalliances interdites aux nobles des deux sexes; défense aux acquéreurs des terres des noms nobles de prendre ces noms; aucun ordre pour les militaires *sans naissance proportionnée.*

Pour le nombre et la distribution des classes, et le costume propre à chacune, si Fénelon n'a pas donné des prescriptions expresses, il y songeait. Ce devait être la matière de règlements ultérieurs, compris dans son plan sous ce titre : *Lois somptuaires pour toutes les conditions;* car comment faire des lois somptuaires sans toucher aux habits ? et comment les appliquer à toutes les conditions sans fixer le nombre des classes ?

(1) *Télémaque,* livre X.

Cette théorie des lois somptuaires, qu'il faut, dit
ènelon dans ce même plan, imiter des Romains,
mme si l'expérience de Rome n'en avait pas
ouvé l'inefficacité, Mentor en fait l'application
plus étendue au peuple de Salente. Là tout est
glé : nourriture : les viandes sont apprêtées
ns ragoût, le roi ne boit que du vin du pays;
neublement : point d'étoffes façonnées, étran-
res, point de broderies, prohibition des parfums,
s vases d'or et d'argent; propriété : chaque fa-
ille, dans chaque classe, ne possédera de terre
ue ce qu'il en faudra pour la nourrir. Sur ce der-
er point, Fénelon imite Mentor en interdisant,
ns son plan de gouvernement pour la France,
bus des grands parcs nouveaux, et en les res-
eignant à un nombre déterminé d'arpents.

Si je note tous ces détails de règlement, renouve-
s pour la plupart de certaines utopies qui furent
ssayées sans succès, sinon sans violences, c'est qu'il
'y a pas de marque plus certaine du chimérique
ue la manie de réglementer. La liberté humaine a
oujours résisté à ces législateurs qui ont prétendu
égler ses moindres mouvements; elle s'échappe de
es compartiments où l'on veut l'enfermer, et jusque
lans les sociétés où les classes sont le plus séparées,
u bien elle rompt les barrières de force, confondant
outes les classes dans une égalité violente, ou bien
lle y fait des brèches assez larges pour que ces clas-
es puissent communiquer et se mêler incessamment.
Elle hait ces prescriptions orgueilleuses qui vont à

mesurer à chacun l'air, l'espace, la nourriture, à imposer une forme ou un tarif aux habits, à affubler l'homme de l'éternelle livrée d'une condition immuable. Elle veut le changement, et, dût-elle toujours le prendre pour le progrès, de quel droit lui ôteriez-vous le seul aiguillon qui pousse les nations en avant, et qui produit cette succession d'époques, de mœurs, de formes sociales, dont la variété fait la beauté même de la nature humaine?

Vouloir des lois d'un détail infini, attachées à tous les mouvements de l'homme comme les fils à tous les membres de l'automate; élever des murailles d'airain, non-seulement dans la société, entre les diverses classes, mais dans l'homme, entre ses diverses facultés; vouloir la vie, et prescrire l'immobilité; établir le commerce, et prohiber le luxe; allumer le flambeau des arts et des sciences, et en empêcher le rayonnement avec la main; permettre la gloire, et châtier le triomphe, tout cela n'est pas d'un grand législateur, mais d'un rêveur ingénieux, et, selon le mot de Louis XIV, d'un bel esprit chimérique.

Serai-je trop sévère pour Fénelon si j'ajoute que cette inquiétude de tous les mouvements de la liberté humaine, ces prodigieuses inventions de moyens préventifs, pourraient presque faire douter de sa charité comme chrétien et de sa tolérance comme philosophe? Saint-Simon, qui, je l'avoue, n'a pas flatté le portrait de l'archevêque de Cambrai, en a porté ce jugement à la fois si vraisemblable et si

vrai : « Sa persuasion, dit-il, gâtée par l'habitude, ne voulait point de résistance; il voulait être cru du premier mot. L'autorité qu'il usurpait était sans raisonnement de la part de ses auditeurs, et sa domination sans la plus légère contradiction. Être l'oracle lui était tourné en habitude, dont sa condamnation et ses suites n'avaient pu lui faire rien rabattre; il voulait gouverner en maître qui ne rend raison à personne, régner directement, de plain-pied (1). »

Je reconnais là, pour mon compte, le contradicteur de Bossuet dans l'affaire du quiétisme; je le reconnais encore aux autres traits que note Saint-Simon : à cette modestie qui était ou une grâce naturelle ou une adresse, selon le besoin; à son impatience, à sa surprise quand on le suspecte, qu'on doute de lui, qu'on lui résiste; à ce moi de l'homme habitué à persuader sans raisonnement, et qui discutait moins pour convaincre les gens que pour leur faire goûter, dans la beauté de ses discours, la douceur de leur déférence. Saint-Simon n'eût-il rien dit de sa passion de dominer, je l'aurais devinée à cette prétention de tout régler; c'est la marque des esprits absolus. Fénelon lui-même l'a reprochée à Louis XIV, le roi le plus absolu et le plus occupé de règlements.

Qu'on ne s'y trompe pas, cet excès de sollicitude n'est que défiance de la liberté humaine et prévention contre toute résistance. Ce n'est point par désintéressement qu'on se substitue à ceux qu'on

(1) *Mémoires*, livre XXII.

prétend régler, qu'on les dépossède d'eux-mêmes, qu'on se charge de toutes leurs fonctions physiques et morales. Voilà l'usurpation dont parle si admirablement Saint-Simon. Le souverain pense, agit, respire au lieu et place du sujet; il le contient implicitement et l'absorbe. Ce besoin de régler n'est que le désir secret de se débarrasser de toute contradiction et de jouir tranquillement de l'empire.

L'esprit absolu de Fénelon se trahit dans la précision sèche et la dureté de tous ses règlements. Il tranche par articles courts et laconiques, et sa froide intelligence se plaît à ce spectacle d'une société qui exécute tous les mouvements avec la précision d'un mécanisme. Le peuple, pour Mentor, ce sont des nombres, et non pas ces âmes régénérées du christianisme, dont la moindre est si grande que nul moraliste ne la peut embrasser tout entière, si libre que, même après s'être donnée, elle se reprend et se reconquiert elle-même. Un esprit vraiment libéral est plus tendre pour la liberté humaine; il touche avec plus de délicatesse à tout ce qui regarde l'âme; s'il est chargé du gouvernement, au lieu de confisquer les volontés, il les invite et les incline doucement à la modération, et s'autorise contre leurs excès de la tendresse même qu'il a pour elles.

La suite fera voir d'une façon plus sensible combien Fénelon a mérité le reproche d'avoir trop aimé la domination. Toutefois, telle a été la séduction de ses talents et de sa vertu jusque dans la postérité, qu'aujourd'hui encore c'est à Bossuet que l'on prête

ɑmunément le trait caractéristique de Fénelon. ›suet, selon la foule, est l'esprit absolu et domieur. En religion, beaucoup lui font un tort du rite même que Fénelon sut tirer de sa défaite. En itique, il a le mauvais rôle : le livre de la *Politique* ɔn *l'Écriture sainte* paraît le livre des tyrans, nme le *Télémaque* est celui des bons princes et ; peuples libres.

Et pourtant, lu sans prévention, Bossuet n'a fait 'exposer les principes sans lesquels ni les gouvernents ne peuvent faire le bien des peuples, ni les ıples ne peuvent supporter les gouvernements. Mais ıs n'y trouvez aucune flatterie pour les peuples, et ssuet ne se prononce pas sur le droit redoutable et ʳstérieux des révolutions, aimant mieux croire que gouvernements n'oublieront pas toute modération toute raison jusqu'à rendre nécessaire l'exercice de droit. Il respecte la liberté humaine ; il n'enchaîne s les sociétés dans des plans de gouvernement imaıaires, et il aime le spectacle de leurs vicissitudes ndant le peu de temps que ce spectacle dure. urquoi donc l'esprit de liberté le tient-il pour susɔt, et, au contraire, montre-t-il tant de faveur à nelon ? C'est que Fénelon a ruiné le principe même l'autorité par le vain idéal d'une monarchie imssible, et qu'au lieu d'abaisser devant Dieu seuleınt la royauté de Louis XIV, comme a fait Bossuet, 'a abaissée devant les hommes. Le dirai-je ? c'est e les peuples ont plus de faible pour ceux qui les luisent que pour leurs vrais amis, pour ceux qui

les leurrent d'un bonheur imaginaire par la liberté que pour ceux qui leur proposent un bonheur possible par la discipline.

§ III.

ERREURS DE FÉNELON DANS LA POLITIQUE DE CONDUITE.

Fénelon a fait un grand nombre de mémoires politiques : sur quelle partie des affaires, sur quel événement n'en a-t-il pas fait? Les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse ne décidaient rien sans ses conseils; il en donnait sur le connu comme sur l'inconnu, sur les nouvelles certaines comme sur les bruits les plus hasardés ; il réglait à la fois le présent et le futur, le provisoire et le définitif. Outre ses mémoires sur la guerre de la Succession, et cette lettre, trop louée de nos jours, où Fénelon donne des conseils si durs à Louis XIV, il n'est pas de circonstance qui ne lui ait suggéré quelque écrit de direction pour ses deux amis, et il n'est pas un de ces écrits où le chimérique n'ait laissé sa marque (1).

Parmi tous ces mémoires, il faut s'attacher à ceux-là seulement qui ont exercé la séduction propre à Fénelon. Je prends pour exemple la lettre adressée à Louis XIV (2). Le trait le plus saillant, c'est un

(1) *Mémoire sur la question de savoir si l'on doit rechercher le duc d'Orléans pour la mort du duc de Bourgogne. — Mémoire sur l'éducation du jeune prince. — Mémoire sur le conseil de régence. — Mémoire sur la manière de se conduire avec le roi.*

(2) Retrouvée, comme on sait, au commencement de ce siècle, par M. Renouard.

iolent de toutes les conquêtes de ce prince.
n d'autrui, dit Fénelon, ne nous est jamais
re. » Il nie qu'on ait le droit de retenir cer-
aces, sous prétexte qu'elles servent à la sû-
frontières. Il critique l'acquisition de Stras-
il eût fallu, selon lui, faire réparation à la
; pour la guerre de 1672, rendre Valencien-
nbrai, Strasbourg, quoique Louis XIV les
is conquises par ses armes que reçues de la
; choses. Mais, ces places rendues, de quel-
:ières la France devra-t-elle s'entourer ? De
dit Fénelon, de la modération, de la bonne
les traités. Qui le nie ? Seulement de bonnes
'y gâtent rien ; et c'est un secours indispen-
ontre les voisins qui pourraient pratiquer
maximes.
iarque en passant la manière dont Fénelon,
tte lettre, parle de son ami le duc de Beau-
« dont la faiblesse, dit-il, et la timidité dés-
t le roi. » C'est ainsi qu'il se servait de ses
pour sa puissance, et peut-être de ses vertus
aveur ; et quand l'esprit de domination, qui
sirer jusqu'au dernier jour d'entrer dans le
commandait d'écrire des duretés contre un
cet ami être le duc de Beauvilliers, l'âme de
, dit Saint-Simon, sa main n'hésitait pas.
me pas mieux la politique de ses mémoires
erre de la Succession. Le remède qu'il pro-
ur guérir tous les maux causés par cette
qui le croirait ? c'est l'abdication de Phi-

lippe V et *une défaite sans ressources* de la Fran L'abdication de Philippe V, il veut qu'on l'exig la défaite sans ressources, il la désire. A la rité, il en a quelque scrupule. « Ne croyez p écrit-il au duc de Chevreuse, que ce soit l'ef de l'indisposition du cœur d'un homme disgr cié (1). » Aussi insiste-t-il : « J'ai le cœur d chiré par nos malheurs, mais mon fonds ne pe consentir à aucun succès. Je crois voir qu'un succè gâterait tout sans ressource. » Pourquoi ? C'est que l même succès qui eût relevé la France eût relevé Louis XIV, et Fénelon le voulait humilié, « n'y ayant, disait-il, que l'humilité et l'abus de la prospérité qui puissent apaiser Dieu. » Et il conseille le sacrifice de la Franche-Comté, des Trois Évêchés, de plus encore, s'il le faut, pour avoir la paix. « Nulle paix, dit-il, ne peut être que bonne à acheter très-chèrement. » Et pourtant dans la même lettre il fait ce beau portrait de la France : « Vous êtes comme le lion terrassé, mais la gueule ouverte, expirant, et prêt à déchirer tout. » Oui, c'était là, et fort heureusement, le lion de la bataille de Denain ; c'était le vieux Louis XIV déclarant qu'il aimerait mieux s'ensevelir avec sa noblesse sous les ruines de son royaume que de consentir à cette paix *très-chèrement achetée*, dont voulait Fénelon.

Le prélat tient fort à ce mot : une paix heureuse une paix supportable, comme celle d'Utrecht

(1) *Correspondance* de Fénelon.

rait à Louis XIV quelque gloire ; il la faut hèrement achetée, c'est-à-dire par des ces- de territoire et par le sacrifice sanglant de ıes membres de la France. Il y revient dans *noire sur la manière de se conduire avec le roi*, . l'époque où de la royale famille, dépeuplée mort, il ne restait plus qu'un vieillard septua- 'e et un enfant. « Il faut, dit-il, rendre le roi ıcile à acheter *très-chèrement* la paix. » Il est ıerre pourtant, la seule que Fénelon permette seille même à Louis XIV : c'est la guerre aux ıis personnels de l'archevêque de Cambrai, nsénistes, dont il demande la destruction, ıoyen, avec une prompte paix, « de mettre le repos pour longtemps. »

ıais bien que ces énormités sont cachées sous trayantes nouveautés d'une défense de la e par un appel aux masses, d'une convoca- égulière des états généraux, d'élections libres ·iodiques, enfin d'une intervention légale du lans les affaires du pays. Je sais pareillement e gouvernement de Louis XIV était plein d'a- et que bon nombre des critiques de Fénelon néritées. Les erreurs de l'illustre prélat n'ôtent la gloire de ces vues justes et hardies, quoique iétude et une sorte d'impatience de l'avenir y plus de part que la hardiesse calme et impar- l'un esprit prévoyant, et qu'on y sente encore imérique dans le manque d'à-propos. Sans Louis XIV était cause d'une partie des maux

qui accablaient la France; mais lui seul avai
cret de les guérir, et ce secret, c'était la vict
reconnais dans les plans de gouvernement de
lon, à l'époque des désastres de Malplaquet
Gertruydenberg, la tradition du chimériq
idéologues de 1814. Ceux-là aussi ne propo
ils pas à Napoléon des plans de constitution
repousser l'Europe armée qui s'avançait ve
terloo?

§ IV.

ERREURS DE DIRECTION. — EXAMEN DE CONSCIENCE SUR LES DE LA ROYAUTÉ. — DE L'INFLUENCE DE FÉNELON SUR LE C. ET LA CONDUITE DU DUC DE BOURGOGNE.

On sait quel a été, au dix-septième siècle
pire de ce qu'on y appelait la direction. Féne
un des directeurs les plus goûtés de son
Ses écrits de spiritualité ont été le pain de
coup d'âmes parmi les personnages les plus
et les plus qualifiés de son temps. Dans ce pet
vernement qui lui fut déféré sur tant de consci
et qu'il exerça en maître si absolu, le chim
domine encore. Vous le retrouvez dans ce
d'une perfection impossible, dans cette prodi
multiplicité de prescriptions qui n'enfanter
les vains efforts et les scrupules.

Le plus bel écrit de direction qui soit sorti
plume est l'*Examen de conscience sur les dev*
la royauté. C'est la royauté au tribunal du

eur spirituel; c'est Fénelon confessant le duc de Bourgogne devenu roi. Cet examen embrasse tous es actes quelconques et toutes les pensées possibles d'un roi. La paix, la guerre, les traités, l'administration, le pouvoir des ministres, le commerce, les bâtiments; c'est trop peu; les transactions du roi avec ses sujets, les acquisitions payées en rentes, les galériens, la paye des troupes, les enrôlements, qui doivent se faire par un choix, dans chaque village, « de tous les jeunes hommes libres dont l'absence ne nuirait en rien au labourage ni au commerce; » que sais-je? mille autres points y sont touchés, où l'archevêque décide moins en confesseur parlant tout bas au tribunal de la Pénitence qu'en premier ministre opinant à la table du conseil.

La politique du *Télémaque* et des *Mémoires* reparaît dans l'*Examen*. Dans *Télémaque*, Mentor veut qu'Idoménée se contente, pour toute distinction de costume, d'un habit de laine très-fine, teinte en pourpre, avec une légère broderie d'or; dans l'*Examen*, la broderie est de trop. « Si vous en avez, dit-il, les valets de chambre en porteront. » Et, s'étendant sur cet article du luxe, il se plaint, comme d'un prodige, qu'il y ait à Paris plus de carrosses à six chevaux qu'il n'y avait de mules cent ans en deçà, et qu'au lieu d'une seule chambre à plusieurs lits, comme au temps de saint Louis, on ne puisse se passer d'appartements vastes et d'enfilades. Sur ce point l'*Examen* exagère la simplicité

recommandée dans le *Télémaque ;* car si Mentor ne veut à Salente que de petites maisons sans ornements, encore souffre-t-il qu'il y ait dans ces maisons « de petites chambres pour toutes les personnes libres. »

Voici d'autres nouveautés de l'*Examen.* Si le roi, dit Fénelon, a des prétentions personnelles sur quelque succession dans les États voisins, il doit faire la guerre sur son épargne, et tout au plus avec les secours donnés par les peuples par pure affection. Et il rappelle l'exemple de Charles VIII, allant recueillir à ses frais la succession du duc d'Anjou. Étrange politique ! étrange usage de l'histoire ! Comme si la véritable nouveauté n'eût pas été alors de décider que les princes ne peuvent avoir de guerres personnelles, et qu'il ne saurait y avoir d'héritages au dehors où la nation ne soit cohéritière avec le prince !

Parmi les moyens de gouvernement, Fénelon interdit l'espionnage : à la bonne heure ! je reconnais là le chrétien, l'évêque, qui ne veut pas qu'on se serve du vice, même pour les besoins de l'État. « Qu'on chasse donc et que l'on confonde, s'écrie-t-il, les rapporteurs de profession, ces pestes de cour ! » Mais il est tels secrets qu'il importe de savoir. Comment les pénétrer? La même imagination qui rêvait tout à l'heure une armée formée de tous les jeunes gens qui sont inutiles à l'agriculture et au commerce, invente une sorte d'espionnage licite, faite à contre-cœur, et par pur dévouement,

« par d'honnêtes gens, dit-il, que le prince obligeait malgré eux à veiller, à observer, à savoir ce qui e passe, à l'en avertir secrètement. »

Ces chimères, d'ailleurs fort innocentes, sont la narque et je dirais presque le châtiment de la contradiction où tomba cet homme illustre en voulant enouveler dans sa personne la fortune de Richelieu t de Mazarin. C'est par l'impossibilité de concilier a sévérité chrétienne avec la facilité de la politique, u'il arrive à imaginer une civilisation sans luxe et 'espionnage exercé par d'honnêtes gens qui en ont iorreur. Il fallait bien qu'après la part faite à la politique, par l'homme qui prétendait entrer au coneil, l'archevêque et le chrétien fissent des réserves u nom de la morale chrétienne. De là des inconéquences dont Fénelon ne peut se tirer que par les rêveries. Quoique doué d'un grand sens, comme ous les hommes supérieurs, il en manqua pour se onduire sur ce point, et il s'agita toute sa vie entre 'ambition de gouverner l'État, sans en désespérer un seul jour, dit Saint-Simon, et les empêchements le sa robe et de sa vertu. En cela, comme en tout e reste, Bossuet lui est bien supérieur; car il se ervit d'abord de son admirable bon sens pour se onnaître et se mettre à sa place, et, quand il eut toucher aux matières politiques, il sut s'y arrêter u point où le prêtre eût paru trancher du premier ninistre.

Bossuet a un autre avantage en tout ce qui rearde cette matière si délicate de la direction : il

s'y borne à des prescriptions générales et sommaires, à ce qu'un esprit d'une capacité ordinaire peut oublier ou ne pas voir. Au lieu de susciter cette foule de menus scrupules et de petites perplexités, où la conscience s'embarrasse et qui empêchent l'activité, il se contente d'avertir la conscience par des traits frappants, et de la mettre pour ainsi dire, en exercice, lui laissant trouver, par une induction facile et involontaire, toutes les prescriptions de détail qui dépendent de la prescription générale. Par la méthode contraire, Fénelon s'abîme et s'éblouit dans l'infinité des détails ; et si la direction doit avoir quelque effet, c'est d'exciter stérilement notre curiosité sur nous-même. Pendant qu'il nous insinue dans tous ces replis et qu'il nous mène à la poursuite de tant de nuances fugitives, l'heure d'agir se passe.

Bossuet ne fait pas un examen en quelque sorte calomnieux des consciences royales; il ne s'enfonce pas comme à plaisir dans ce mauvais fonds de corruption qui nous rend toutes nos pensées suspectes et nous fait craindre toutes nos actions. Soit prudence, soit que, l'essentiel réglé, il ne lui paraisse ni d'une bonne morale, ni dans l'esprit de la charité chrétienne, de forcer les suppositions, il se tient en deçà d'une corruption extraordinaire; bien différent de Fénelon, qui ne craint pas de souiller sa chaste imagination de tout un détail de prévarications et d'arrière-pensées dont la supposition serait une injure même pour un roi malhonnête homme.

Par exemple, examinant le prince sur les raisons qu'il aurait eues d'éloigner de sa personne les sujets forts et distingués, Fénelon lui demande s'il n'a pas craint « qu'ils ne contredissent ses passions injustes, ses mauvais goûts, ses motifs bas et indécents. « A quel tribunal de la Pénitence un roi se vit-il poursuivi de suppositions si violentes? Rien n'est respecté par cette subtilité préventive, et Fénelon s'en défie d'autant moins qu'il n'avait pas à craindre qu'on y vît une confession involontaire de son propre fonds. Combien j'aime mieux Bossuet, retenu dans la liberté du confesseur par son respect pour la personne du pénitent; n'attaquant les vices des princes que sur l'autorité des livres saints, dont la hardiesse couvre la sienne et la rend respectueuse et décente; sachant enfin interroger les consciences royales sans les fatiguer de sa pénétration implacable, sans les embarrasser par sa subtilité, sans les attrister et les décourager par sa défiance!

Je voudrais rechercher dans la conduite du duc de Bourgogne l'influence de ce tour d'esprit de Fénelon, et s'il n'est pas juste de mettre au compte du précepteur certains travers de l'élève, comme il l'est de lui faire honneur des victoires que ce jeune prince remporta sur son naturel. La recherche est délicate; mais elle est dans mon sujet et la vérité me la commande.

Que reprochait-on au duc de Bourgogne? On le disait « trop particulier, trop renfermé; dévot jusqu'à a sévérité la plus scrupuleuse dans les munities;

irrésolu ; ne sachant pas prendre une certaine autorité modérée, mais décisive ; raisonnant trop et faisant trop peu ; bornant ses occupations les plus solides à des spéculations vagues et à des résolutions stériles ; livré à des amusements puérils qui apetissent l'esprit, affaiblissent le cœur et avilissent l'homme. » Qui donc parlait ainsi du jeune prince! Fénelon lui-même (1). Et c'est au duc de Bourgogne qu'il tenait ce langage ! A la vérité, il ne parle pas de son chef : ce sont, dit-il, des bruits qu'il a recueillis et qu'il rapporte ; mais il est très-évident qu'il y croit.

Comparez ce portrait du duc de Bourgogne avec celui qu'en a tracé un homme qui l'aimait, comme Fénelon, par l'attrait de ses grandes qualités, et par le même fonds de prévention contre Louis XIV. « Il était, dit Saint-Simon, dévot, timide, mesuré à l'excès, renfermé, raisonnant, pesant et comparant toutes choses ; quelquefois incertain, ordinairement distrait et porté aux minuties. Sa vie se passait pour la plus grande partie dans le cabinet, à des occupations scientifiques, à des *rêveries et à la poursuite de chimères.* On parlait de mouches étouffées dans l'huile, de crapauds crevés avec de la poudre, de bagatelles, de mécaniques, occupations dont il sortait par des gaietés déplacées ou des exercices phy-

(1) *Correspondance* de Fénelon avec le duc de Bourgogne, pendant et après la guerre malheureuse où nous fûmes battus en Flandre et où nous perdîmes Lille.

de peu de dignité (1). » Saint-Simon lui re-
ɔ en outre le trop continuel amusement de
ndue, ce qui s'entend des longues lettres, alors
ıllait agir.
aveux du duc de Bourgogne lui-même com-
t ce portrait. « Il confesse son indécision; il
qu'il se laisse aller à un serrement de cœur et
ɔirceurs causées par les contradictions et les
de l'incertitude; que, quelquefois, paresse ou
ence, d'autres, mauvaise honte ou respect
n, ou timidité, l'empêchent de prendre des
et de trancher net dans des choses impor-
(2). » Ailleurs il représente ainsi son intérieur:
ıe vois en moi que haut et bas, chutes et re-
, relâchements, omissions et paresses dans
levoirs les plus essentiels, immortifications,
tesse, orgueil, hauteur, mépris du genre hu-
attachement aux créatures, à la terre, à la vie,
voir cet amour du Créateur au-dessus de tout,
prochain comme de moi-même. » Il s'avoue
mé, donnant trop de temps à la prière, écri-
beaucoup.
défauts nous coûtèrent peut-être la perte de
On imputa du moins les plus grandes fautes de
ıpagne de 1710 au duc de Bourgogne. Lui-
reconnut, avec une magnanimité qui promet-
ır l'avenir d'éclatantes réparations, que, dans

Mémoires, chap. 265.
Correspondance avec Fénelon.

deux occasions capitales, il avait reçu du roi la puissance décisive, et qu'il n'en avait pas usé. « Sous le joug de cette dévotion sombre, timide, scrupuleuse, disproportionnée à sa place, » que lui reproche Fénelon, on le voit demander à son ancien précepteur, dans le fort de la guerre, s'il est absolument mal de loger dans une abbaye de filles. Pendant que Lille est aux abois, il perd plusieurs heures à assister à une procession générale pour le succès de nos armes. Quand on vient lui annoncer que la ville est prise, on le trouve jouant au volant et sachant déjà la nouvelle. La partie n'en fut pas interrompue.

Les plus saillants de ces défauts accusent l'éducation qu'avait reçue le duc de Bourgogne. Cette piété sombre et minutieuse, ce trop de temps donné à la prière, ces scrupules, cette curiosité et ce mécontentement de soi, cet excès de raisonnement et cette peur d'agir, ces *rêveries et cette poursuite de chimères,* c'est tout le chimérique de la perfection impossible imaginée par son précepteur. Quant à ces excès de table et ces exercices physiques sans mesure, après la tristesse des retours sur soi-même et l'abus de la solitude, rien ne ressemble plus à cet état glissant du quiétisme, où, au sortir des extases de l'amour pur, le corps s'abandonne à tous ses appétits. N'est-ce pas l'effet de cette piété raffinée, qui ne souffre pas d'état intermédiaire entre l'extase et l'abandonnement aux sens ?

Fénelon ne s'étonnait pas qu'on l'accusât des défauts de son élève. « On dit, lui écrit-il, que vous vous

essentez de l'éducation qu'on vous a donnée (1). » Mais, dans le temps, ses lettres l'y enfonçaient plus vant. « Allez à l'armée, lui écrivait-il, non comme n grand prince, mais comme un petit berger, avec inq pierres contre le géant Goliath ; agissez contiuellement dans la dépendance continuelle de l'esrit de grâce. Soyez fidèle à lire et à prier dans les emps de réserve, et à marcher pendant la journée n présence de Dieu. » Après la prise de Lille il le oue d'avoir dit, en parlant de son revers, ces *aimales* paroles : *Hi in curribus et hi in equis*, etc., etc. illeurs il l'engage à s'accoutumer à rentrer souvent u dedans de lui-même, « pour y renouveler la possession que Dieu doit avoir de son cœur. » Six ans uparavant il lui écrivait : « Au nom de Dieu, que 'oraison nourrisse votre cœur comme les repas ourrissent votre corps. Que l'oraison de certains emps réglés soit une source de présence de Dieu lans la journée, et que la présence de Dieu, devenant fréquente dans la journée, soit un renouvellenent d'oraison. Cette vue courte et amoureuse de ieu ranime tout l'homme et calme ses passions. » e prince qui recevait ces étranges conseils avait lors vingt ans et devait être l'héritier de Louis XIV !

Il faut serrer les choses de plus près ; il faut placer chaque trait de caractère du jeune prince en egard de chaque particularité de son éducation. n ne peut être trop exact dans ses preuves quand n ose blâmer un Fénelon.

(1) Lettre du 25 octobre 1708.

Dans la religion, par quelle pratique le royal élève répond-il à la doctrine du pur amour enseignée par le précepteur? Par cette dévotion sombre et solitaire qui ne peut rien de plus pour rendre Dieu présent que l'isolement absolu, et ce que Saint-Simon appelle le *particulier sans bornes*. Fénelon ménage-t-il du moins la conscience du jeune prince sur les querelles théologiques du temps? Point. Il lui a inculqué sa prévention contre les jansénistes. « J'espère, lui écrit le duc de Bourgogne, par la grâce de Dieu, *non pas telle que les jansénistes l'entendent*, mais telle que la connaît l'Église catholique, que je ne tomberai jamais dans les piéges qu'ils voudront me dresser. » Le sage Mentor a oublié le conseil qu'il donnait au roi Idoménée de ne se point mêler des affaires de religion et d'en laisser le débat aux prêtres des dieux (1).

Mentor fait plus : il fait lire à Télémaque ses écrits théologiques. Le duc de Bourgogne lit le mandement de Fénelon contre un M. Hubert, janséniste déguisé, qui substituait à la doctrine de la prédestination pure celle de l'impuissance morale, et imaginait le système des deux délectations. Aussi la leçon porte ses fruits; le duc de Bourgogne était devenu théologien, témoin le mémoire qu'il avait écrit sur ces matières, et que fit publier Louis XIV après sa mort, pour démentir le bruit, répandu par les jansénistes, que le Dauphin était bien disposé pour eux.

(1) *Télémaque*, livre XVII.

En politique, la théorie de gouvernement la plus hère à Fénelon est la domination de la noblesse. Ir de quoi Saint-Simon loue-t-il le plus le duc de lourgogne? De ce que le prince est d'accord avec ui sur la part qu'il faut faire aux ducs. S'agit-il de uger la conduite de Louis XIV : on a vu quels durs vis le précepteur donne au vieux roi, l'étrange coneil de restituer ses conquêtes, comme illégitimes, t, pour unique remède à tous les maux de la guerre, a défaite. Or, que disait-on de l'élève? qu'il avait enu à Versailles ce propos : « Ce que la France ouffre vient de Dieu, qui veut nous faire expier ios fautes passées; » qu'il ne ménageait pas le roi, t affectait une dévotion qui tournait à critiquer son rand-père (1). C'est Fénelon lui-même qui s'en laint. « On dit même, lui écrivait-il deux ans auaravant, pendant la campagne de Flandre, on dit ue vos maximes scrupuleuses vont jusqu'à ralentir otre zèle pour la conservation des conquêtes du oi;... et l'on ne manque pas d'attribuer ce scrupule ux instructions que je vous ai données. » L'opinion ublique lui en renvoyait le reproche : était-elle si ijuste? Sans doute les instructions n'étaient pas diectes; mais ces écrits où Fénelon qualifiait d'iniues toutes les conquêtes du roi, pouvait-il les tenir secrets que le duc de Bourgogne n'en connût rien? vait-il du moins si bien caché ce fonds qui désirait our la France *une défaite sans ressource* que son

(1) Lettre de Fénelon à M. de Chevreuse, 7 avril 1710.

élève n'en eût rien vu? A défaut d'allusio
sonnelles à Louis XIV et d'attaques directes
Fénelon était incapable, les seules maxime
rales du *Télémaque*, tant de traits qui attei
Louis XIV à travers Idoménée, auraient suf
donner au jeune prince ces scrupules sur la
de son aïeul et cette prévention contre ses cor
dont s'alarmait Fénelon.

Ce n'est pas forcer la vérité que d'imputer
prit qui dressait, dans l'*Examen*, un acte d'a
tion si minutieux contre les consciences royal
scrupules et les noirceurs de l'incertitude doi
cuse le duc de Bourgogne. « Sa vigilan
lui-même, dit Saint-Simon, le renfermait
son cabinet comme un asile impénétrabl
occasions. » Fénelon lui avait inspiré un
reur si outrée des flatteurs que, pour écha
leurs piéges, il ne trouvait d'autre moyen
vivre seul. « La crainte d'être cause pour autr
oubli de la charité, ajoute Saint-Simon, et d
voquer à la médisance, l'empêchait d'interrog
sonne sur les autres, et de tourner à la connai
des hommes cette lampe dont il se servait si so
sement pour éclairer tous les replis de son
et de sa conscience. Avec cette austérité, i
rvé de son éducation une précision
qui se répandaient sur tout, et qui gê
et tout le monde avec lui, parmi lequel i
ujours comme un homme en peine et pre
le quitter. Il ressemblait fort à ces jeunes sé

qui se dédommagent de l'enchaînement de
exercices par tout le bruit et toutes les puérili-
'ils peuvent. » Saint-Simon se scandalise à ce
de la conduite des dames de son particulier,
elles, dit-il, « abusaient avec indécence de sa
, de ses distractions, de sa dévotion, et de ses
s peu décentes, qui sentaient si fort le sémi-
»

elon savait toutes ces circonstances; la plupart
ne nous sont connues que par ses plaintes,
u prince, soit à ses amis. Il sentait mieux que
itre ce qui manquait au duc de Bourgogne; et
le gourmande guère que des défauts qui lui
enus de son éducation. Oserai-je dire toute ma
e? Fénelon, qui, toute sa vie, désira d'en-
lans le gouvernement, avait-il, à l'insu de sa
, formé son élève pour ses secrètes espérances?
ittant, non tout haut, ni avec l'indiscrétion
ambition grossière, mais secrètement, peut-
en se le reprochant, qu'il régnerait quelque
ivec son élève devenu roi, ne lui donna-t-il pas
e lui voulut-il pas voir toutes les dispositions
ouvaient le servir dans ses desseins?
ntqu'il fut à la cour, dans tout l'éclat de la fa-
et des prédictions flatteuses, il combattit, dans
urel de son élève, ce qui était capable de lui
er; ce qui cédait, il l'inclina vers ses espéran-
sa passion de diriger. Il lui inspira une piété qui
ouvait ni s'affranchir ni se passer un moment du
irs d'un directeur; il lui donna des scrupules

que seul il pouvait lever. Il le rendit trop curieux de son intérieur pour n'y pas désirer incessamment la lumière d'autrui, et paresseux à l'action pour qu'il fût plus souple au conseil.

Après sa disgrâce, il eut besoin, dans son élève, des dispositions contraires : celles qui convenaient aux espérances ne convenaient plus aux revers. Fénelon entreprit alors de défaire son propre ouvrage; il conseilla une piété moins disproportionnée à l'état du prince, il critiqua les habitudes d'isolement; il exhorta au commerce des hommes, à l'activité. En gardant les défauts de son éducation, le duc de Bourgogne eût enfoncé son ancien précepteur plus avant dans sa disgrâce; par les qualités, trop longtemps effarouchées, que Fénelon voulait rappeler, le duc de Bourgogne, plus heureux à l'armée, plus puissant à la cour, entourait de quelque gloire l'exil de Cambrai, et la faveur du futur corrigeait la disgrâce du présent. « Au nom de Dieu, écrit-il au duc de Chevreuse après la mort du grand Dauphin, que le Dauphin ne se laisse gouverner ni par vous, *ni par moi*, ni par aucune personne du monde (1)! » Quel vif aveu du secret désir de gouverner, dans ces mots : *ni par moi!*

A quelle influence le duc de Bourgogne dut-il de prendre enfin possession de son véritable naturel? A qui faut-il faire honneur des regrets que coûta sa perte? A Louis XIV. C'est cet aïeul, que Fénelon lui

(1) Lettre du 27 juillet 1712.

ùtappris à moins respecter, qui releva la réputation son petit-fils. Il le fit participer aux affaires, il l'archa aux préjugés de son éducation, « pour lui e voir les hommes, dit Saint-Simon, les lui e étudier, entretenir, sans se livrer à eux, lui rendre à parler avec force et à acquérir une auté douce. » Il l'émancipa peu à peu de ces vaines catesses et de cette servitude du doute sur l'intér où l'avait élevé Fénelon, et il l'eût rendu digne éparer les malheurs de sa vieillesse et les fautes sa trop longue vie.

§ V.

DIRECTION DES PARTICULIERS, LETTRES SPIRITUELLES.

In détail infini de prescriptions minutieuses, une ossible pratique du pur amour, telle est la part 'esprit chimérique dans les autres écrits de dition de Fénelon. Parmi beaucoup d'onction, de iceur, d'intelligence des choses de la vie, de seils délicats et sensés pour en accommoder les essités avec une piété facile, dominent le rafment, la subtilité sans bornes, l'excitation à une ne curiosité de soi. Le duc de Chevreuse en fut sque victime. Ce personnage paraît avoir été, nme le duc de Bourgogne, un esprit timoré, rasé de petits soins et embarrassé de mille scrules. Était-ce son naturel? ou le devait-il à l'état dépendance filiale dans lequel il vivait à l'égard Fénelon? Quoi qu'il en soit, il demandait des re-

mèdes à celui d'où lui venait le mal ; mal aimé, entretenu, selon le langage du temps. Fénelon, avec une sagacité *à faire peur*, pénètre dans les secrets motifs de ces scrupules, fouille les replis, visite les arrière-coins de cette nature si compliquée ; il exagère cette stérile sollicitude, afin de l'en guérir. Ainsi le moyen de se délivrer de petites choses, c'est d'être présent à de plus petites encore ; c'est de s'écouter d'un peu plus près, de s'enfoncer de la défiance dans le soupçon ; c'est d'aller au devant de soi, de se creuser, de se poursuivre, dût la raison s'éblouir dans ces vains efforts pour s'atteindre. Fénelon cherche à tirer son malheureux ami du réseau de scrupules où il se débat, et où il devait trouver une mort prématurée ; mais c'est pour le recevoir tremblant et tout agité dans un autre réseau, encore plus serré, de précautions infinies contre lui-même.

Au reste, nul homme n'était moins propre à diriger et à soutenir les esprits dans une voie simple que celui qui s'est peint ainsi : « Je ne puis m'expliquer mon fonds. Il m'échappe, il me paraît changer à toute heure. Je ne saurais guère rien dire qui ne me paraisse faux un moment après (1). » Cet aveu, si glorieux pour sa vertu, mais qui devait ruiner toute sa direction, à qui le fait-il ? A une personne qu'il dirigeait. Bossuet se défie moins de son fonds et croit plus à son autorité. Aux religieuses qui le con-

(1) Lettres spirituelles.

ɜnt, il dit, du droit du prêtre qui, avant de ɜr les autres, s'est d'abord réglé lui-même : nez-vous invariablement à nos règles.»

est vrai que Bossuet n'écrit le plus souvent qu'à religieuses et ne s'occupe que des scrupules uels de la piété du couvent. Les lettres de Fé- ı sont, pour la plupart, adressées à des per- ɜs du monde. Où le premier n'avait qu'à com- ler, en sa double qualité de directeur des cons- es et de supérieur ecclésiastique, le second ne ait que conseiller; mais, chose étrange, ou ıt très-explicable quand on y réfléchit, celui qui nande est plus doux que celui qui conseille. roit le contraire, et Fénelon passe pour plus lgent, pour plus véritablement inspiré de la ité chrétienne que Bossuet. Fénelon lui-même eût pas accepté l'éloge ; il se trouve quelquefois ır qu'il s'en fait le reproche et en demande lon. « Pardon, Monseigneur, écrit-il au duc de gogne qu'il vient de fort maltraiter ; j'écris en » Non, mais en homme habitué à l'empire, et soit prudence mondaine, soit plutôt vertu, se ait à lui-même, sous ces aimables repro- , l'ardeur avec laquelle il voulait être écouté et

ur Bossuet, il n'a mérité aucune louange plus celle d'avoir été doux. Il l'est jusque dans ses impérieux commandements à ses religieuses. u'il veut, c'est une certaine modération dans sévérité pour elles-mêmes et dans leurs inquié-

tudes sur leur intérieur. Il est indulgent, parce que, n'ayant pas fait la règle et n'étant point intéressé par amour-propre à la faire exécuter, il comprend mieux les faiblesses et les impuissances ; il ne veut pas qu'on outre la peur de faillir jusqu'à se rendre misérable. Il est, si je puis emprunter une comparaison à nos institutions judiciaires, à la fois juge et juré : comme juge il a le dépôt de la loi et le devoir de l'appliquer ; comme juré il tient compte des circonstances atténuantes.

Fénelon est dur, il l'avoue ; comment ne le serait-il pas ? Il a fait lui même la règle qu'il applique, et la stricte exécution de cette règle est sa gloire personnelle. La dureté est l'inévitable conséquence de toute doctrine née du sens propre ; plus on a de vertu, moins on endure les infractions chez les autres. Fénelon sent pourtant qu'il doit paraître dur ; ne serait-ce pas encore un effet du sens propre ? On s'y attache davantage dans le moment même qu'on en voit l'excès. Il se mêle d'ailleurs aux aveux de Fénelon sur sa dureté cette constante préoccupation de plaire, dont parle Saint-Simon. Ces mots : « Je me sens un attachement foncier à moi-même, » sont la confession naïve du sens propre. Les excuses au duc de Bourgogne et à la duchesse de Chevreuse, « J'écris en fou ; pardon de ce que j'ai écrit de trop dur, » c'est le même aveu, avec le mélange du désir de plaire.

§ VI.

HIMÉRIQUE DANS LES DOCTRINES LITTÉRAIRES DE FÉNELON.

chimère d'une perfection impossible, il faut
er les erreurs littéraires de Fénelon, et, en
ılier, ses étranges théories sur la langue et la
françaises.

'e langue ne lui paraît pas assez riche. C'est
ɜu de regretter la désuétude de quelques mots
sifs des siècles précédents; il demande l'in-
tion de mots nouveaux. Il vante à cet égard
:té dont jouissent les Anglais, chez lesquels
ı est maître souverain de la langue de tous.
vrai que ces mots nouveaux sont tenus de
: notre langue plus claire, plus précise, plus
, plus harmonieuse; qu'il faudra pour chaque
.ire choix d'un son doux et éloigné de toute
ıque. Fénelon charge l'Académie française
riquer des mots de ce titre. Ses membres les
leront dans la conversation; on les essayera,
les laisser, s'ils déplaisent.

ıt ce puéril travail de découvertes sans audace
créations à froid que Fénelon propose à l'A-
:. Richelieu l'entendait bien mieux, à mon avis,
ıi fondait ce grand corps pour discipliner la
e et la fixer. Et Bossuet, lui qui voulait que
lémie française défendît cette langue contre la
lité des caprices populaires. Ces deux grands

esprits avaient senti qu'en matière de langage la liberté se fait elle-même sa part, et plutôt trop grande que trop petite ; que tout favorise le changement et l'innovation, nos modes, la faiblesse humaine, qui ne sait pas se fixer, même à ce qu'elle préfère ; la vanité, qui engendre tant d'inventeurs ; l'ignorance, qui pense créer ce qui n'est plus à faire. Fénelon ne trouve pas ces impulsions assez fortes ; il se met du côté de la liberté, comme si elle avait besoin d'aide, contre la discipline, qui ne parvient pas à se maintenir, même avec l'appui de la puissance publique. J'aimerais autant un moraliste qui se rangerait du côté de la complaisance mondaine contre le devoir.

Que dire de cette chimère de mots nouveaux introduits par l'Académie française et essayés d'abord dans les conversations ? Comment Fénelon, qui écrit de génie, a-t-il parlé d'abandonner, même à un corps si considérable, ce qui est le plus beau privilége du génie, la liberté du langage ? N'est-ce pas au génie seulement qu'il appartient, non de créer par voie d'essai et de tâtonnement, mais de tirer du sein même de la langue un mot, un tour qui exprimeront une idée immédiatement vraie pour tous les esprits cultivés ? Si les académies pouvaient avoir un emploi quelconque en cette matière, ce serait plutôt celui de vérifier si l'écrivain aurait frappé juste, si l'idée serait dans l'esprit humain et le mot dans le génie de la langue, et d'en consigner les raisons dans leurs vocabulaires.

Fénelon n'estimait pas que ce fût assez d'introduire des mots nouveaux ; il en voulait de composés, comme dans la langue grecque, où du moins une admirable syntaxe règle toutes ces combinaisons, et comme dans la langue allemande, qui les permet au premier venu et qui souffre tout de tout le monde. Enfin, pour qu'il n'y eût pas une seule des causes de la ruine des langues qui ne pût s'autoriser de ce grand nom, il recommandait, à titre de *nouveauté gracieuse*, de joindre les termes qu'on n'a pas coutume de mettre ensemble. Or, par quoi périssent les langues, sinon par l'abus des mots nouveaux, et les rapprochements, parmi les mots en usage, de ceux qui n'ont pas coutume d'aller ensemble? C'est à cette double marque que l'on reconnaît les écrivains des époques de décadence. Heureusement, les écrits de Fénelon donnent un démenti à sa doctrine; car, en même temps qu'il s'interdit tout ce qu'il conseille, aucun écrivain n'a mieux prouvé que, pour l'abondance des mots expressifs et la liberté du tour, nous n'avons rien à envier à aucune nation.

Voici d'autres nouveautés. Il se plaint de notre versification (1), qui perd plus, dit-il, qu'elle ne gagne par les rimes. Il en donne pour raison les sacrifices de pensées qu'on fait à la richesse de la rime, quoique le contraire éclate à toutes les

(1) Lettre sur les occupations de l'Académie française.

pages de tous les grands poëtes contempor
Dans une lettre à Lamotte-Houdard, qu'il met
à l'aise par ces nouveautés, il fait un procès
rime : « Elle gêne plus qu'elle n'orne le vers;
le charge d'épithètes; elle rend souvent la di
forcée et pleine de vaine parure. En allongea
discours elle les affaiblit; souvent on a reco
un vers inutile pour en amener un bon..
grands vers sont presque toujours languissa
raboteux. « Et Lamotte, enchanté, répond à
lon : « Je défère absolument à tout ce que vo
léguez contre la versification française. »
crois bien. Quel poëte médiocre n'est tout prê
croire celui qui lui ouvre une facilité ou lui
une excuse?

Et pourtant, disons-le à l'honneur de Lan
le peu qui est allégué, dans cette correspond
à la décharge de notre versification et en
de la rime, c'est Lamotte qui le dit. Il veut
remarquer que « de la difficulté vaincue n
plaisir très-sensible pour le lecteur. » La rais
bonne; mais il y en a une meilleure. Le char
la poésie n'est pas seulement dans la diff
vaincue; il naît surtout de cette plénitude de
qui résulte de la propriété des termes joi
l'exactitude de la rime. Fénelon y aurait-il
été moins sensible que Lamotte-Houdard? L
gage d'Auguste dans *Cinna* lui paraît emphat
et il met la prose de Molière, tout en ne la
vant pas assez naturelle, au-dessus de ses

›ù il a été gêné, disait-il, par la versification nçaise (1). »

Mais la rime n'est pas la seule gêne pour notre ›sie ; il en est une autre plus incommode peut-e : ce sont nos habitudes de langage direct, c'est ·igueur de notre syntaxe, c'est cette *place fatale* ; chaque mot occupe dans la phrase, « ce qui :lut toute suspension de l'esprit, toute attention, te surprise, toute variété, et souvent toute ma-fique cadence. » Pour y remédier Fénelon pro-›e l'inversion ; il en fait valoir fort ingénieuse-nt les avantages. C'est comme si un contemporain Cicéron ou de Virgile eût blâmé, dans la langue ine, l'usage des inversions et l'incommodité sens suspendu, et demandé le langage direct. Une singulière inquiétude d'esprit empêchait nelon de reconnaître que le génie des langues nt à des circonstances, *fatales* en effet, mais e par cela même il faut accepter, cette fatalité :n étant que le caractère immuable et la marque ›me de la personnalité d'un peuple. Ces exemples nversions gracieuses, tirées de Virgile, ne ›uvent rien ; car que voulait Virgile par l'inver-n, sinon ce que veulent, en menant leurs lec-ırs droit au sens par l'ordre naturel et logique s mots, Corneille, Racine et Molière ? Latins et

1) Dans une lettre de Voltaire à Cideville, du 13 août 1731, r le parti qu'on tirait des doctrines de Fénelon contre la poésie général. La mauvaise humeur de Voltaire est cynique, mais l'excuse volontiers dans un poëte.

français, ces grands poëtes avaient le même dessein: rendre leurs peintures sensibles, frappantes, et parler au génie de leur pays par le génie même de sa langue.

A la vérité Fénelon ne demande pas qu'on substitue tout à coup l'inversion à l'ordre direct; il veut seulement un mélange insensible des deux procédés. On commencera par des inversions douces et à peine marquées. Si l'usage s'en établit, on les hasardera en plus grand nombre. Langage vraiment chimérique, qui réunirait ainsi les qualités les plus locales des autres langues, les inversions du latin, les composés du grec et notre langage direct! On ne relèverait pas cette chimère si elle était sans danger; mais l'histoire des langues ne prouve que trop combien leur nuisent ces théories imaginées pour les enrichir. Tandis qu'elles cherchent des qualités d'emprunt, elles perdent leurs qualités naturelles; et l'on sait combien cette corruption est rapide. les esprits ne pouvant s'attacher à la chimère du mieux sans que le bien leur devienne insupportable.

Notre siècle a vu se renouveler les théories de Fénelon, et nous savons, pour en avoir été témoins, avec quelle ardeur une langue se précipite dans cette imitation des autres langues, ou plutôt dans cette abdication d'elle-même. Trouver, dans l'étude même du génie d'une langue, le secret de ses beautés et les raisons de s'y plaire, paraît plus propre à l'enrichir que d'envier aux autres langues

leurs avantages. A quoi servent, en effet, ces regrets de certaines qualités qui nous manquent, sinon à nous faire méconnaître nos propres priviléges?

Je ne souffre pas beaucoup de voir cette vaine ambition dans un écrivain médiocre. Se plaindre qu'on n'a pas assez de sa langue pour exprimer ses idées, est la marque qu'on croit avoir assez d'idées pour remplir plusieurs langues : c'est de la vanité qui sied bien à la médiocrité. Dans un homme de génie, c'est une inquiétude d'esprit de mauvais exemple et une sorte d'impiété envers la langue de sa mère et de son pays.

Nos plus grands écrivains se seraient plutôt plaints d'eux-mêmes que de la langue. Voit-on Molière trouver notre poésie trop tyrannique? Bossuet accuse-t-il de timidité notre langage direct, et ne s'est-il pas fait, dans la syntaxe des grammairiens, une syntaxe particulière pour toutes ses hardiesses sublimes, pour l'impétuosité de son naturel, pour son langage à la fois si surprenant et si logique? Dans le peu qu'il a écrit sur notre langue, il l'estime si excellente qu'au lieu d'engager l'Académie, comme fait Fénelon, à y introduire des mots nouveaux et composés, et à y glisser tout doucement les inversions, il la convie à se constituer gardienne de ce dépôt et à le défendre contre les changements. Si, au contraire, dans le temps de Molière et de Bossuet, quelqu'un n'est pas tout à fait content de notre langue ou s'avise

de regretter ce qui lui manque, c'est quelque é vain éminent, mais qui ne l'est pas jusqu'à degré suprême : c'est La Bruyère (1), c'est Fé lon, que je consens à placer bien haut, pourvu ce soit au-dessous de Molière et de Bossuet.

Par toutes ces théories, auxquelles se mêl d'ailleurs tant de vérités de détail, ou fortes délicates, qui les atténuent souvent ou les contr disent; par cette ardeur de toucher à toutes chos par tant de mobilité et d'inquiétude, par ce mé lange de l'esprit de domination et de l'esprit d liberté, Fénelon appartient au dix-huitième siècle. Un prêtre, un archevêque est le véritable pré curseur de la philosophie. Pourquoi le dix-hui tième siècle l'a-t-il si fort vanté? Parce qu'il s' est reconnu.

Sa doctrine de l'amour pur et désintéressé, qu se conforme au culte extérieur, mais qui peut s'e passer, où mène-t-elle, sinon au déisme du di huitième siècle?

Qu'est-ce que le *Télémaque*, sinon le premi roman philosophique de notre langue?

Que sortira-t-il de ces critiques si vives et si in discrètes du gouvernement de Louis XIV, sino ce formidable esprit d'analyse qui va discuter tou le passé, et qui du mal comme du bien ne fe qu'une même ruine?

(1) La Bruyère se plaint de l'appauvrissement de la langue chapitre des *Ouvrages de l'esprit*.

ù vont nous conduire les théories sur l'insuf-
nce de notre langue, sinon au relâchement de
te langue? et les critiques contre la tyrannie de
rime, sinon à la ruine de l'art d'écrire en vers?
Qu'est ce enfin que le sens propre, l'expérience
rsonnelle, dont Fénelon est l'organe, sinon l'es-
rit même de la philosophie?

Voici le premier auteur du dix-septième siècle que je lis avec inquiétude et défiance. La vérité même y a je ne sais quoi de personnel à l'écrivain qui lui donne le même air qu'à l'erreur. Elle est séduisante comme une nouveauté qui n'engage personne, plutôt qu'imposante comme une loi qui oblige l'esprit humain. Elle plaît, mais elle n'inspire pas l'obéissance. C'est du bonheur, c'est le fruit d'une veine heureuse; voilà pourquoi l'auteur l'impose aux autres en son nom, comme une vue propre, plutôt qu'il ne leur en fait le partage aimable, comme du bien de tous. Ce que Fénelon confesse de la contradiction de son fonds, « qui lui fait trouver faux, dit-il, un moment après, ce qu'il vient de dire, » je l'éprouve même de ce qu'il exprime de plus vrai : j'ai peur, un moment après, qu'il ne me paraisse faux. Il y a de l'humeur et de la fortune jusque dans ses vues les plus justes ; et il semble que la vérité, pour cet esprit supérieur, soit moins cet idéal dont la recherche anime et console la vie, qu'un moyen de faire triompher la personne.

Quant aux erreurs, en si grand nombre, où il est

tombé, le caractère en est le même que celui des vérités ; elles y paraissent moins de l'humanité que d'un homme. Fénelon se trompe, non par l'imperfection humaine, mais par l'effet de l'emportement. Où Bossuet cesse de voir la vérité, on sent que c'est notre nature qui fléchit, comme sous une recherche au-dessus de ses forces. Fénelon n'est jamais plus triomphant qu'en pleine erreur. Cela est tout simple. Par la même instabilité d'esprit qui lui faisait trouver faux ce qu'il avait dit de vrai, il devait trouver invinciblement vrai ce qu'il disait de faux, au moment où il le disait. Je me trouble, je me sens confondu dans ce mélange d'erreurs et de vérités venues d'un fonds où l'on n'en fait pas toujours la différence; et ce manque d'autorité, même aux endroits où le ton de l'autorité domine, me laisse ma triste liberté, que j'avais si doucement abandonnée à Bossuet.

Ne sont-ce pas là des traits de ressemblance frappants entre Fénelon et les écrivains du dix-huitième siècle?

Mais si ce grand esprit est tombé dans toutes les erreurs attachées au sens propre, il a toute la gloire d'invention et de nouveautés solides que le sens propre pouvait donner de son temps. Dans tous les ordres d'idées où l'on a vu la part du chimérique, il y a la part des réalités, des vérités pratiques et bienfaisantes. L'esprit de discipline avait tout dit dans Bossuet; il fallait que l'esprit de liberté parlât à son tour, et c'est par la plume de

énelon qu'il a revendiqué ses droits, non moins ·gitimes que ceux de l'esprit de discipline. La plus ›lide de toutes les nouveautés de ce grand es-rit est d'avoir indiqué au dix-huitième siècle sa éritable tâche : l'application au bien-être de la ation de toutes ces vérités dont le choix et expression sont la gloire du dix-septième. Jusqu'à énelon le christianisme n'avait mis de prix à la ie des hommes qu'au regard de la religion, et à ause du sacrifice inappréciable dont leur régéné-ıtion a été achetée. Fénelon fut le premier qui y ıit du prix dans l'ordre de la société, au point de ue des biens et des maux de la vie présente. A la harité chrétienne il ajouta l'amour de l'humanité, ette passion sublime qui devait échauffer tous les crits du dix-huitième siècle. *Télémaque* est comme ne première déclaration des droits des peuples, et : grand caractère de ce livre, c'est que les doc-'ines en sont formées d'un doux mélange de la harité chrétienne et de la philosophie.

J'admire beaucoup moins certaines nouveautés de étails, ces projets d'assemblées libres et se réu-issant régulièrement, et tous ces pressentiments ı gouvernement représentatif dont on a beaucoup op loué Fénelon. L'invention ne lui en était pas ·opre, le peuple anglais lui en fournissait des ‹emples, et elle pouvait bien être un manque de ›nvenance dans sa condition et d'à-propos dans le mps où il a vécu. Le nouveau de ces théories, tel ıe Fénelon l'imagine, est incompatible avec ce

qu'il veut conserver du passé; ce n'est qu'une difficulté de plus ajoutée à toutes celles qu'il veut résoudre; outre qu'à y regarder d'un peu près, si les abus de la monarchie absolue y sont fort justement attaqués, c'est plutôt au profit de la noblesse que du peuple. Que le désir de trouver pour notre société nouvelle des origines merveilleuses jusqu'au sein de la cour de Louis XIV, ne nous trompe donc pas sur les vues politiques de Fénelon; tout cela est du domaine du chimérique, et la gloire des inventions durables en ce genre doit être laissée tout entière aux héroïques novateurs de 1789.

§ VII.

PAR QUELLES QUALITÉS FÉNELON APPARTIENT AU XVIIe SIÈCLE.

En écrivant ce qu'on vient de lire, je n'ai pas été sans scrupule sur la vérité de mes jugements, ni sans inquiétude sur leur justice. Non que j'aie douté de ma sincérité : l'écrivain qui n'effacerait pas à l'instant ce qu'il ne tiendrait pas pour vrai ne serait pas digne de ce nom ; mais peut-être, pour échapper aux séductions dangereuses, ai-je trop fermé les yeux à certaines grâces solides. Aussi n'est-ce pas sans une sorte de soulagement que j'entre dans l'examen ou plutôt dans l'admiration des vrais titres de Fénelon, de ce qui a fait de l'archevêque de Cambrai un des plus grands écrivains du dix-septième siècle.

Il a toutes les qualités des plus illustres : le goût

du vrai, qui perce jusque dans ses erreurs, lesquelles n'en sont le plus souvent que l'excès; l'amour de la règle, qu'il porte jusque dans les insurrections du sens propre; l'accord du caractère et des écrits, par où les grands esprits de ce siècle en sont aussi les plus honnêtes gens; l'éducation par les deux antiquités chrétienne et païenne : par la première, pour la science de l'homme; par la seconde, pour la méthode et l'art; enfin, toutes les qualités du langage qui font durer les livres français : la clarté, la précision, la propriété, avec un tour vif et facile, qui paraît comme la physionomie de ce grand homme dans sa ressemblance avec ses illustres contemporains.

Il a d'autres traits qui lui sont propres. C'est d'abord un naturel qui diffère du naturel commun à tous les écrivains du dix-septième siècle, par la facilité, qui le rend plus aimable. Dans cet homme, à qui Bossuet trouve de l'esprit à faire peur, vous n'en surprendrez jamais l'affectation : c'est ce feu qui, au dire de Saint-Simon, sortait de ses yeux comme un torrent. Il y a dans Fénelon je ne sais quelle plénitude qui fait que toutes ses pensées sur chaque objet sont toujours prêtes. Les paroles lui coulent des lèvres sans interruption et sans effort. Toutes n'ont pas le même poids, mais toutes sont naturelles; et les plus profondes ne paraissent pas avoir été tirées de plus loin ni s'être présentées avec plus d'hésitation que les plus familières En lisant Fénelon, on est poursuivi des images de ces hom-

mes divins qu'il admirait tant dans les liv
mère, lesquels répandaient les paroles ail
naient les peuples suspendus à leur bouch

Un autre trait propre à Fénelon, c'est la
la variété de son goût pour les choses de l'
la liberté pleine de candeur avec laquelle i
des jugements. Aucun moderne n'a mieu
grâces du paganisme que cet archevêque
Le génie de Molière n'a pas pu désarmer Bo
geant le comédien avec la sévérité des cano
lon, sans songer à la profession de Molière,
phytrion et admire *l'Avare*. Plus libre qu
qui parle trop dédaigneusement des poèt
qu'il connût les anciens et qu'il écrivît ap
Fénelon est plein de leurs vers; il pense
tout haut, comme Montaigne, et cite Horac
dance, comme Bossuet les Pères de l'I
Télémaque est inouï, si l'on regarde la rol
nelon, la tyrannie de l'étiquette au t
Louis XIV, et même certaines convenan
respectables. Bossuet en était scandalisé.
bale admire cet ouvrage, écrit-il à son
reste du monde le trouve peu sérieux et p
d'un prêtre (1). » Oui, si ce prêtre eût f
la foi ou dans la conduite ; mais un tel livr
sait la vertu du chrétien resté pur dans ce
presque païen pour le paganisme; et ce
été qu'une inconvenance dans un caractèr

(1) Lettre de Bossuet à son neveu.

des talents médiocres, était une supériorité d'esprit dans un prêtre vertueux et dans un homme de génie.

C'est peut-être par cette liberté ingénue que les écrits de Fénelon sont à part dans cette famille de chefs-d'œuvre. Je ne parle que de ses écrits de choix. Le *Traité de l'Éducation des Filles*, par exemple, n'est pas un livre timide ; on n'y sent pas la retenue ecclésiastique, ni le scrupule d'un auteur qui n'aurait pas toujours pensé chastement sur ce sujet, et qui craindrait de laisser échapper des vérités indiscrètes. Tout ce qui s'y rapporte au caractère des femmes y est dit librement et peint au vif. Le jeune prêtre qui écrivait ce traité pour les filles de madame de Beauvilliers a pénétré au fond de ces natures délicates avec un regard qui n'est ni curieux ni indiscret comme celui d'un homme du monde, ni honteux et détourné comme celui d'un novice. Écrit pour une mère de famille, il n'y manque rien de ce qu'une mère de famille éclairée et forte doit savoir sur un si cher sujet (1). En revanche, il ne s'y trouve rien pour qui ne chercherait pas dans la connaissance des femmes un moyen de les rendre plus solides et plus heureuses. Et pourtant, admirable fruit de la science reçue dans un cœur pur ! la femme est tout entière dans ces charmantes analyses de la nature de la jeune

(1) Fénelon avait pris ses observations au couvent des Nouvelles-Catholiques, dont il était directeur.

fille ; mais on l'y voit du même œil et dans le même esprit que Fénelon lui-même. Ses peintures instruisent et purifient tout ensemble. Comme le sublime auteur de la Vénus de Milo, il sait nous faire voir la beauté nue innocemment.

La liberté qui anime les belles pages du *Traité de l'existence de Dieu* est d'une autre sorte. Quoique l'esprit chrétien y domine, et que ce soit le prêtre de la religion révélée qui démontre le premier dogme de la religion naturelle, on y sent le disciple de Descartes cherchant Dieu par delà la foi, et pensant à ceux qui n'en peuvent recevoir la connaissance que par la raison. Il ne craint pas d'emprunter des preuves aux païens. Tantôt il raisonne de cette vérité sublime avec la subtilité de Socrate et de Platon, tantôt il la rend familière et accessible à tous par l'aimable et facile éloquence de Cicéron. Ce qui se voit du chrétien dans ce traité, c'est un désir plus vif et plus tendre de persuader ceux qui le liront, et un choix de preuves qui s'adressent au cœur. Fénelon a voulu intéresser toutes les facultés de l'homme à une connaissance si capitale.

On peut faire, sur ces deux traités, une remarque qui s'applique à presque tous les ouvrages de Fénelon : c'est que le commencement en vaut mieux que la fin. On en lit les premières pages avec délices ; on est tout d'abord au milieu du sujet ; ce qu'il a de vif, d'intéressant, d'essentiel, paraît dès le début. Ce sont ces pensées justes que Fénelon a toutes prêtes sur toutes choses. Peu à peu on sent de la

gue, et il faut quelque effort pour aller jusqu'au it. Le sujet ne se développe pas, et l'esprit de iteur s'épuise. Après avoir donné toutes les nnes raisons, il en vient aux raisons menues ou uteuses, ou aux subtilités du sujet. Tout ce qu'il i savait et tout ce qu'il en pouvait voir, il l'a su et l'a vu en prenant la plume, et il y est entré avec ne aisance et une grâce charmantes. Vous diriez ne conversation forte, solide, éblouissante, qui légénérerait en un traité. Fénelon commence par où les autres finissent.

C'est par cette raison, entre autres, qu'il est inférieur, dans les sermons, à Bossuet et à Bourdaloue, malgré des passages très-brillants et d'heureux changements au patron commun. Il ne sait pas composer, faire un plan, tracer un chemin, mener l'auditeur au but par des raisons qui se fortifient en s'enchaînant. S'il l'enlève dès les premières paroles, il ne le soutient pas.

Notre esprit ne prétend point régler le pas des auteurs : qu'ils nous fassent courir dès le début, nous nous y prêtons sans peine, pourvu qu'une fois lancés ils ne nous arrêtent point tout court, et que nous ne nous croyions pas arrivés quand nous ne sommes qu'à moitié chemin. Peu importe sur quel ton l'on commence pourvu qu'on s'y soutienne ; si vous me ravissez au-dessus de la terre, prenez garde de me laisser tomber.

Tout est charmant dans les *Dialogues sur l'Eloquence* et la lettre sur les *occupations de l'Académie*

française. Les *Dialogues* sont une imitation du *Gorgias* de Platon, et Fénelon s'est heureusement inspiré de cette méthode de Socrate amenant peu à peu son interlocuteur, par la douce insinuation de la logique familière, à se dépouiller de ses préjugés et à se laisser surprendre en quelque sorte par la vérité. De la même façon que Socrate tire de Gorgias, par mille adresses de discours, l'aveu qu'il n'est qu'un sophiste, Fénelon fait revenir l'interlocuteur de son admiration pour la méchante éloquence; mais cette imitation est si naturelle, et les raisons que donne Fénelon sont si propres à l'objet qu'il traite et au génie de notre pays, qu'on peut regarder ces *Dialogues* comme un des ouvrages de critique les plus originaux dans notre langue.

Ces *Dialogues* me font penser aux *Dialogues des Morts* du même auteur, lesquels furent composés pour le duc de Bourgogne, sur le modèle de ceux de Lucien. La morale n'y dépasse point l'âge et l'intelligence d'un enfant, et l'histoire y est touchée plutôt que traitée. Ils plaisent cependant, même aux personnes mûres, par cette manière ingénieuse de mêler de sages préceptes à de curieux détails sur la vie des personnages historiques, et de faire converser et se quereller entre eux quelquefois les grands hommes sur les actions qui les ont rendus célèbres.

Je ne trouve, chez les anciens, que l'*Épître aux Pisons* qui soit comparable à la lettre de Fénelon sur les *occupations de l'Académie.* Les vers d'Horace, aux endroits familiers, ressemblent à la prose de

on, comme celle-ci, dans tout le cours de la , a le tour vif, facile, aimable, des vers d'Ho- La pensée générale en est excellente; c'est par- le simple, le vrai, le naturel, que recommande lon, et chacune de ses phrases en est comme un èle.

es erreurs même de critique que j'ai dû y noter, me des effets du chimérique, sont d'un homme se trompait quelquefois de route en visant à l'i- l. Les principes n'y sont qu'indiqués, mais d'une in si légère et si sûre qu'ils flattent l'esprit en ême temps qu'ils le règlent. L'ouvrage est plein e jugements courts et complets sur les genres, et e portraits frappants des auteurs célèbres, tels que eux de Cicéron et de Tacite, vives esquisses d'un pinceau qui peignait à fresque et ne revenait point sur ce qu'il avait tracé. Une mémoire heureuse, qui mêle à propos les citations décisives aux raisonnements sur l'art; l'amour des anciens, qui n'empêche pas l'estime pour les modernes; cette même liberté ingénue dont j'ai parlé tout à l'heure, qui inspire à un prélat de judicieuses remarques sur la comédie; une littérature aussi variée que profonde, telles sont les séductions de ce charmant ouvrage, fruit de la vieillesse de Fénelon, dans un siècle où la vieillesse n'était que l'âge mûr de la raison.

Cet idéal du vrai, du simple, du naturel, de l'aimable, qu'il a pris plaisir à y tracer, est l'image même de son génie. Sa critique littéraire va au même but que sa conduite : plaire au public, dans

les écrits, par la simplicité, l'amour v , com
on doit lui plaire, dans la conduite, la vertu.
veut que l'agréable attire à la règle, que l'instructio
soit du plaisir, que l'estime vienne de l'attrait. Ce
n'est pas dommage que de tels hommes nous donnent leur goût particulier pour la règle du beau. Bossuet, qui avait un autre idéal, donne une autre théorie. Où Fénelon recommande le simple, le naturel, l'aimable, Bossuet veut la grandeur des pensées et la majesté du style (1). Si la première théorie sent le désir de plaire, et vient d'un homme qui avait tout conquis par l'influence sur les personnes et par la conversation, la seconde sied bien à un homme qui avait fait sa fortune par la chaire, en parlant au nom de quelque chose de plus grand que lui.

Fénelon ne juge les écrits que dans leurs rapports avec la conduite de la vie. Quant à cette sorte de scolastique littéraire, née de la mauvaise fertilité des derniers temps, qui distingue le fond de la forme, l'art de son objet, l'écrivain de l'homme, il n'y a pas dans Fénelon une seule ligne dont elle pût s'autoriser pour un seul de ces principes d'invention récente, qui ont gâté le goût de notre nation. L'écrivain n'est pour Fénelon que l'honnête homme qui excelle à bien dire, et qui ne s'a-

(1) Dans son discours de réception à l'Académie française, à l'endroit où il parle si magnifiquement de la langue française, on trouve jusqu'à trois fois, en quelques lignes, les mots *majesté* et *majestueux*.

esse, dans le lecteur, qu'à l'honnête homme erchant le vrai pour s'y conformer. Il aime les tres pour leur influence bienfaisante. Il est plein vues ingénieuses sur les qualités et les effets des vrages d'esprit, et de jugements délicats et proids sur les modèles. Voici des traits comme il ne n rencontre que dans les écrits de Fénelon. Parit de Démosthène : « Il se sert de sa parole, dit-il, mme un homme modeste se sert de son habit pour couvrir. » Image à la fois sévère et aimable, qui vrait être toujours présente à ceux qui manient la role ou la plume. Un écrit qui ne persuade pas ielque vérité ou ne redresse pas quelque erreur, ie peinture qui ne fait pas aimer le beau ou haïr laid, un ouvrage d'esprit où l'auteur ne communique pas avec le lecteur par ce qu'il a de meilleur ı lui, n'est qu'une production méprisable ou un ıin jeu d'imagination.

§ VIII.

LE TÉLÉMAQUE.

Il est temps d'en venir au titre le plus populaire de énelon, au *Télémaque*. Cette théorie du simple, du aturel, de l'aimable, c'est là qu'il l'a réalisée. De ous les ouvrages écrits dans notre langue, celui-là st peut-être le plus aimable.

Il fut publié vers 1699, et il eut tout d'abord le ıalheur d'être trop admiré par les étrangers. Les ois qui faisaient la guerre à Louis XIV trouvèrent

beau de l'insulter par l'affectation de leurs égards pour Fénelon et de leur admiration pour le *Télémaque*. Il n'échappa d'ailleurs à personne que, soit calcul, soit plutôt un hasard auquel l'auteur ne songea pas à se dérober, le *Télémaque* ne fût en beaucoup d'endroits une critique du caractère personnel de Louis XIV et des actes de son gouvernement. Fénelon eut à s'en défendre plus d'une fois.

Écrivant le *Télémaque* dans le temps qu'il était le plus comblé par le roi : « Il eût été, écrit-il à Michel Le Tellier, non-seulement l'homme le plus ingrat, mais encore le plus insensé, d'y vouloir faire des portraits satiriques et insolents. — Il est vrai, ajoute-t-il, que j'ai mis dans ces aventures toutes les vérités nécessaires pour le gouvernement, et tous les défauts qu'on peut avoir dans la puissance souveraine ; mais je n'en ai marqué aucun avec une affectation qui tende à aucun portrait ni caractère. » Nul n'a le droit de ne pas croire Fénelon sur parole. Sa vertu n'est pas une moindre gloire pour notre nation que son esprit. Je ne remarquerai donc pas que la fameuse lettre à Louis XIV, écrite spontanément ou commandée, respire la prévention la plus amère et la plus violente, et que, si Fénelon s'y est montré si dur pour Louis XIV dans un temps où il n'avait rien perdu de sa faveur, il est douteux que, disgracié et relégué à Cambrai, il vît les fautes du vieux roi d'un œil moins prévenu. Mais là, comme dans sa querelle sur le quiétisme, sa bonne foi le trompait. En enseignant le pur amour il croyait rester

orthodoxe; de même, en composant une peinture des rois absolus avec des traits pris à Louis XIV, il croyait avoir gardé les égards et la reconnaissance. La suite de sa lettre à Le Tellier le fait voir. « Plus on lira cet ouvrage, dit-il, plus on verra que j'ai voulu *dire tout* sans peindre personne de suite. » On n'en veut pas davantage. Si Louis XIV n'est pas peint de suite dans *Télémaque*, *tout* y est *dit* sur Louis XIV.

Que sont, en effet, ces exhortations de Mentor à Idoménée pour qu'il fasse fleurir l'agriculture, qu'il mette la paix avant la guerre, qu'il procure avant tout à son peuple l'abondance des aliments, qu'il se défende des détails, qu'il ne se mêle point des différends entre les prêtres des dieux, et qu'il étouffe les disputes sur les choses sacrées dès leur naissance ; qu'il ne montre ni partialité ni prévention en ces matières; qu'est-ce que tout cela, sinon une critique des guerres de Louis XIV, de ses bâtiments, de sa passion pour les détails, de son intervention dans les disputes religieuses, de sa prévention dans celle du quiétisme? A qui, sinon à Louis XIV personnifié dans Idoménée, Mentor conseille-t-il de ne point marier contre leur gré des filles riches à des généraux ruinés à la guerre?

Comme Idoménée est modelé sur Louis XIV, Télémaque est modelé sur le duc de Bourgogne. Ce Télémaque, pour lequel « il ne fallait jamais rien trouver d'impossible, et dont les moindres retardements irritaient le naturel ardent (1), » c'est le

(1) *Télémaque*, liv. XIII.

duc de Bourgogne, « s'emportant, dit Saint-Simon, contre la pluie, quand elle s'opposait à ce qu'il voulait faire (1). » A la vérité, le moment de colère passé, la raison saisissait le duc de Bourgogne et surnageait à tout; il sentait ses fautes et il les avouait, « et quelquefois avec tant de dépit qu'il rappelait la fureur. » Ainsi fait Télémaque, lorsqu'au sortir de ses emportements, « retiré dans sa tente, aux prises avec lui-même, on l'entend rugir comme un lion furieux. » Cet orgueil, cette hauteur inexprimable, que note Saint-Simon dans le duc de Bourgogne, c'est l'orgueil, c'est la hauteur où Pénélope avait nourri Télémaque, malgré Mentor. Il n'est pas jusqu'aux effets de ses bons soins sur le naturel du duc de Bourgogne que Fénelon n'ait représentés dans les changements de Télémaque sous l'habile main de Mentor. J'en vois une vive image dans la comparaison du fils d'Ulysse à un coursier fougueux « qui ne connaît que la voix et la main d'un seul homme capable de le dompter. » On en disait autant de l'influence extraordinaire de Fénelon sur son élève.

Enfin Mentor n'est autre que Fénelon lui-même. La politique qu'il enseigne à Salente rappelle la politique de la lettre à Louis XIV et de ces trop fameux Mémoires où le chimérique donne de si étranges conseils. La morale de Mentor est copiée des *Directions pour la conscience d'un roi*, et le trop grand

(1) *Mémoires* de Saint-Simon, chap. 122.

de prescriptions fatigue dans le roman
dans l'ouvrage de direction. Télémaque en
blé, et peut-être faut-il voir une image du
gement où tombait le duc de Bourgogne lui-
ans cette tristesse du fils d'Ulysse disant naï-
ι Mentor : « Si toutes ces choses sont vraies;
ın roi est bien malheureux; il est l'homme
libre et le moins tranquille de son royaume;
esclave qui sacrifie son repos pour la liberté
cité publiques (1). »
lange du roman et de l'allusion dans le *Té-*
est une des causes du froid qu'on y sent,
le plan en soit si heureux, les incidents si
t que l'ouvrage soit écrit de verve. La vérité
souvent à ces caractères formés de traits
ırtiennent à des civilisations si différentes.
ıitue difficilement à ce petit roi grec, tantôt
ıdé et conseillé comme aurait pu l'être
V par un confesseur pénétré de ses devoirs,
isant des fautes que ne comportaient ni son
son état, afin de donner matière à des cri-
ıi s'adressent à un autre temps et à un autre
ıtor ne cache pas assez Fénelon. Nous som-
ıque plus souvent à Versailles qu'à Salente,
il semble voir Télémaque recevant des con-
ır régner sur la France du dix-huitième
ntôt le duc de Bourgogne instruit à gouver-
que jour l'île d'Ithaque. Au moment même

naque, liv. XVII.

où l'imagination de l'auteur nous emporte dans le monde d'Homère, une allusion, un détail emprunté à un autre monde, un anachronisme de politique ou de morale nous ramènent au temps de la guerre de la Succession et du quiétisme.

Une autre cause du froid de cet ouvrage, c'est que l'Olympe païen y est représenté par un chrétien et l'amour par un prêtre. Homère a peint ses dieux comme son temps les voyait. Leurs images remplissaient les terres et les mers; sans cesse mêlés parmi les mortels, on les attendait comme des hôtes, et on croyait quelquefois saluer un dieu dans l'étranger qu'un visage noble, un air de majesté distinguaient des autres hommes. Virgile, dit-on, ne croyait pas aux dieux qu'il a chantés : je le veux bien, quoiqu'il soit plus sage de laisser la chose en doute; mais il vivait dans un temps où Auguste élevait des temples à Mars vengeur, à Apollon, à Jupiter tonnant; où, pour lui complaire, de riches citoyens construisaient le temple d'Hercule, celui des Muses, celui de Saturne. Virgile voyait les statues des dieux dans ces temples; il croyait aux dieux d'Homère; il avait respiré l'ambroisie qui s'exhale de la chevelure de Vénus. Homère et Virgile avaient trouvé les traits de leurs dieux, comme Raphaël l'ineffable beauté de ses Vierges, au fond des esprits et des cœurs de leurs contemporains.

Les dieux dont se sert Fénelon ne sont qu'une machine dans une fable. Son Jupiter est un souvenir de collége. En peignant Vénus après Virgile, il

:raint sa propre imagination. Son Neptune et son
›le « aux sourcils épais et pendants, aux yeux pleins
ɔn feu sombre et austère, » ne sont que des figures
barbatives. Les dieux de Fénelon ressemblent à
s vaines figures de la Vierge auxquelles s'essayent
; peintres, depuis que le protestantisme et la phi-
ɔophie ont effacé de notre imagination cet idéal
e Raphaël avait reçu de la foi du moyen âge. Si
us ne sommes point touchés, comme Bossuet, du
ɪnque de convenance canonique du *Télémaque*,
n'est guère possible de n'y pas sentir par moments
ɪe sorte de manque de convenance littéraire.

La même remarque s'applique à la peinture de
ɪmour. Calypso s'entend moins à aimer que Didon
ɪandonnée, et le fils d'Ulysse est plus tiède encore
ɪe le fils d'Anchise. Cette fiction de l'enfant Amour,
ɪe Calypso, pour se soulager de la flamme qui cou-
it dans son sein, donne à porter à sa suivante Eu-
ɪaris, n'est qu'un ingénieux expédient pour se dé-
ɪber à des peintures trop peu compatibles avec le
ɪractère du prêtre. La jalousie de Calypso fait re-
:etter celle d'Hermione. Cette prose agréable et
ɪcile, qui se joue autour du cœur et qui n'y pénètre
as, nous fait adorer les vers de Virgile et de Racine,
ui sont comme la langue naturelle de l'amour.

Voici la dernière cause du froid dans le *Téléma-
ue :* les païens y sont trop chrétiens. Je ne veux
oint parler de certains principes de morale qui,
our n'avoir été clairement enseignés que par le
hristianisme, pouvaient se trouver au fond de quel-

qu'une des grandes âmes du monde païen, d
crate par exemple. Il s'agit des principes
christianisme seul a pu révéler à l'homme
qu'il a fait naître en lui la faculté qui les c
il s'agit de ces vérités qui seraient demeu
connues à dix générations de Socrates se su
dans le monde païen. En mêlant ces vérités a
de la sagesse antique, en faisant parler Mentor
l'Évangile, Fénelon a donné à la plus belle
l'air d'un anachronisme par l'incompétence
sonnage qui l'enseigne.

Ces défauts du *Télémaque* ne sont d'ailleur
bles qu'aux personnes assez instruites pour di
tous les genres de convenances dans les o
d'esprit; elles seules peuvent s'offenser de
vives couleurs de l'antiquité païenne s'éteind
le pinceau languissant ou timide d'un prél
tien. Aussi, un certain âge passé, *Télémaque*
guère lu, quoiqu'il soit plein de beautés appr
aux esprits mûrs. Pour l'estimer à son prix, i
besoin de se rappeler, en le lisant, quel but
proposé Fénelon, et pour quel lecteur il l'a

Fénelon voulait faire voir au duc de Bour
dans un cadre propre à intéresser son imagi
tout le détail des devoirs qui l'attendaient
trône, et le munir de bonnes impressions et
cautions efficaces sur tous les points de la co
d'un roi. Aucun sujet n'y convenait mieux
aventures de Télémaque. Quoi de plus ingéni
de donner pour modèle de conduite au petit

Louis XIV le fils d'un des plus grands rois de la Grèce héroïque? Quel dessein plus élevé, plus religieux, que de montrer dans l'élève de Mentor, quoique si bien doué par les dieux, fils d'une telle mère et d'un tel père, si accoutumé aux grands exemples, combien le secours des dieux lui est nécessaire pour ne point manquer à sa naissance ni à ses devoirs, et quel peu de mérite nous avons dans les actions qui nous honorent le plus aux yeux des hommes? Par le choix du sujet Fénelon mettait sans cesse son élève en présence de lui-même; par la création du personnage de Mentor il l'instruisait à rapporter tout l'honneur de ses belles actions à la protection divine; en lui inspirant le bien, il lui en ôtait l'orgueil. Par l'intérêt des détails, la grâce des descriptions, la variété des aventures, il le ramenait, à son insu, et comme par mille chemins agréables, au même but, à cet idéal sévère de la royauté juste, pacifique, bienfaisante, maîtresse de ses passions et dévouée au bien des peuples.

Dans le plan de Fénelon, cette invention de l'Olympe, que nous trouvons un peu froide, était heureuse et appropriée. Le jeune prince avait l'imagination accoutumée aux dieux d'Homère et de Virgile; lui en donner des portraits vivants, dans un récit tout plein des usages, des mœurs, du beau ciel de la Grèce, c'était tout ensemble graver plus avant dans son esprit les beautés de ces grands poëtes, et lui enseigner la vie par les images qui lui étaient le plus familières.

L'objet du roman y fait excuser pareillement le mé-lange des deux morales. L'âge du jeune prince et son peu de savoir lui dérobant ce manque de vérité locale, l'effet de la morale sur son cœur n'était point affaibli par des scrupules d'érudition ou de goût. Ce n'était, après tout, que de la morale divine mêlée à de l'excellente morale. Il y a même plus d'un endroit où ce mélange a produit les plus grandes beautés. Telle est la peinture du bonheur des justes dans les champs Élysées. Là Fénelon n'a point suivi Homère et Virgile. Ceux-ci font consister ce bonheur dans la paisible continuation des soins qui occupaient les justes pendant leur vie. Les héros n'ont pas cessé d'aimer la guerre : les uns continuent de prendre soin de leurs armes et de mener paître leurs chevaux (1); les autres exercent leurs membres dans les jeux; ils luttent sur l'arène, ou bien ils dansent aux accents de la lyre d'Orphée. Ce bonheur, fort grossier, est plus dans l'esprit du paganisme que les douces joies de la contemplation, que Fénelon prête aux âmes heureuses dans des champs Élysées, fort semblables au paradis chrétien; mais telle est l'excellence de l'art dans cette fiction que, loin d'y être choqué de voir des héros païens heureux à la manière de nos saints, on croit lire quelques pages sublimes de Platon, rêvant pour l'âme de Socrate, délivrée des liens ter-

(1) . . . . Quæ gratia currum
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos.
(Virgile, *Æn.*, VI.)

estres, quelque félicité proportionnée à son intelligence et digne de sa vertu.

Enfin on trouve encore à louer, par l'intention de l'auteur, sa retenue dans la peinture de l'amour. Si les traits généraux en sont d'ailleurs exacts, et si la vérité se fait sentir sous la chasteté des images, comment ne pas savoir gré à Fénelon de n'avoir pas chatouillé, par de fortes peintures de cette passion, un jeune cœur qu'il formait pour y résister? Ne point toucher à l'amour dans un plan d'éducation eût été d'un précepteur éludant le plus délicat de ses devoirs ; le peindre trop au vif, c'était risquer de faire sortir le mal du remède même. L'esprit infini de Fénelon et ce tact admirable que donne la vertu lui suggérèrent une peinture modérée, qui avertissait son élève sans le troubler, et qui le prévenait contre l'amour avant qu'il eût à s'en défendre.

Ce mérite de discrétion est commun à tout l'ouvrage. Tout ce qui est du monde s'y voit au naturel, et il ne s'y voit rien qui fasse baisser les yeux. Nos biens et nos maux, nos ambitions, nos poursuites, les difficultés de la vertu, les douceurs du plaisir si rapides et sitôt changées en amertumes, tout y est peint avec une liberté chaste, qui donne la connaissance sans la faire payer de l'innocence. Tant de périls qui nous sont signalés par ce livre, tant d'embûches, tant d'issues si surprenantes des desseins les mieux calculés, tant d'attention à avoir sur soi-même pour se garder des autres et

de soi, tout cela nous ferait haïr le monde, ou nous en donnerait trop de crainte, si en même temps, par la beauté du spectacle des choses humaines, par la douceur que Fénelon a su attacher à l'activité, au devoir, aux victoires remportées sur soi, au bien qu'on fait, à l'espérance, on ne se sentait porté d'une généreuse ardeur à affronter les combats qui nous y attendent. L'impression générale que doit recevoir de la lecture du *Télémaque* tout jeune homme intelligent est un mélange d'appréhension et de résolution, qui le prépare efficacement aux luttes de la vie.

Telles sont les beautés du *Télémaque* comme ouvrage d'éducation. S'il est vrai que le lecteur cultivé et mûr peut en sentir les parties défectueuses, combien plus souvent n'est-il pas charmé par tant de rapidité dans le récit, de vérité dans les caractères, de grâce et de fraîcheur dans les descriptions, par la profondeur sans affectation, par cette facilité qui nous donne la sensation d'une source jaillissante et intarissable!

Il est tel livre où Fénelon n'est pas moins inventeur qu'Homère, et n'a pas moins de douceur et d'éclat que Virgile. Son Télémaque est brillant, fier, passionné, solide. S'il a plus de délicatesse d'esprit et de sentiment que les héros d'Homère, on ne lui en sait pas plus mauvais gré qu'à l'Iphigénie de Racine d'être plus ingénieuse et plus tendre que ne l'était une jeune fille au temps d'Agamemnon. Les deux grands épiques anciens

n'ont pas créé de caractère plus intéressant que celui de Philoclès, sacrifié par Idoménée aux intrigues et aux calomnies de son favori Protésilas. Cet homme, tombé de la toute-puissance qu'il avait exercée avec modération, exilé dans un coin de l'île de Samos, où il vit du travail de ses mains; puis, par un retour de fortune, ramené en triomphe à Salente, où il retrouve la faveur du prince et la puissance, et ne s'en sert pas contre ses ennemis; enfin, se retirant dans une solitude, non pour s'y dérober à ses devoirs envers sa patrie, qu'il continue à servir par ses conseils à Idoménée, mais pour échapper par l'obscurité à l'injustice et à l'envie, c'est là une création que rendent vraisemblable certains exemples de la sagesse antique, et à laquelle l'esprit chrétien, habilement caché sous une mise en scène grecque, donne une grandeur inconnue des héros comme des sages du paganisme.

En parlant de la mise en scène du *Télémaque*, j'en ai indiqué l'attrait le plus durable. La mythologie grecque est restée la religion de l'imagination chez les peuples modernes. Le génie grec est encore notre idéal dans les arts. Tout livre qui nous en donne des images sensibles trouve en nous une préparation et une conformité d'éducation première. Ni l'abus qu'on en a fait, ni tant d'imitations maladroites n'ont pu nous en dégoûter. Une statue qui rappelle la beauté noble et naïve de la statuaire grecque donne à l'artiste qui la crée

le premier rang dans les arts. Quelques pièces d'André Chénier, douces et savoureuses comme le miel de l'Hymette et qui reflètent le beau ciel sous lequel était née sa mère, ont rendu son nom immortel. C'est ce même ciel dont tout le *Télémaque* est éclairé, c'est cette présence du génie grec à toutes les pages, ce sont toutes ces images agréables ou sérieuses par lesquelles l'antiquité nous a préparés à la connaissance de la vie, qui donnent un mérite d'éternelle nouveauté à ce livre charmant, espèce de vase antique où la main de Fénelon semble avoir composé un bouquet des plus belles fleurs de la Grèce.

CHAPITRE QUINZIÈME.

§ I. Lettres et Mémoires. — Guy-Patin, madame de Motteville, Retz. — *Lettres* de madame de Sévigné. — *Mémoires* de Saint-Simon. — § II. Balzac et Voiture comparés à madame de Sévigné. — § III. Caractère de madame de Sévigné. — Du *précieux* et de l'esprit dans ses lettres. — Jugement de Napoléon 1er sur madame de Sévigné et madame de Maintenon. — § IV. *Mémoires* de Saint-Simon. — Saint-Simon et Bossuet. — § V. Fin du règne de Louis XIV. — Saint Simon et Tacite. — § VI. Du rôle politique de Saint Simon. — § VII. De ses récits, comparés à ceux des historiens de l'antiquité. — § VIII. Des portraits de Saint-Simon. — § IX. De la langue, dans les *Mémoires*. — § X. Par quel côté Saint-Simon appartient au XVIIIe siècle.

§ I.

LETTRES ET MÉMOIRES. — GUY-PATIN, MADAME DE MOTTEVILLE, RETZ. — LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ. — MÉMOIRES DE SAINT-SIMON.

Il n'a rien manqué à la gloire du dix-septième siècle. Après avoir servi d'idéal à tant d'ouvrages d'art, il lui restait à être représenté lui-même sous ses propres traits. Après tant de belles peintures de l'homme en général, il restait à peindre l'individu, dans cette société qui lui donnait tant de valeur, le Français à une époque où la France a été si grande. L'esprit français, dans les monuments que je viens d'apprécier, c'est l'esprit humain sous la forme française; il restait à le voir avec sa propre physionomie, non plus à la recherche d'un idéal littéraire, mais se prenant lui-même pour sujet unique de son étude. C'était l'affaire des Lettres et des Mémoires.

Le dix-septième siècle en a produit beaucoup. Tandis que Balzac et Voiture se disputaient laborieusement à qui écrirait le mieux une lettre sans objet, un médecin philosophe, esprit piquant, satirique, peu ami des puissances, sauf le roi, penseur plus que libre, qui ne voyait dans les réjouissances du jubilé que « force crottes et catarrhes, et de la pratique pour les médecins (1) ; » un type de l'esprit d'opposition dans notre pays, qui sait beaucoup mieux ce qu'il ne veut pas que ce qu'il veut; Guy-Patin donnait, sans s'en douter, le premier modèle de lettres simples, naturelles, écrites à des amis pour le plaisir de s'épancher, et non à des indifférents pour leur faire les honneurs de son esprit; d'un style agréable, parce que l'auteur est sans aucun souci de style ni d'ornements, et parce qu'il n'y employait, comme il le dit lui-même, « ni Phébus ni Balzac (2). »

Dans le même temps que La Rochefoucauld se glaçait par trop de soins donnés à ses *Mémoires*, madame de Motteville écrivait, d'une plume facile, élégante et ferme en plus d'un endroit, la chronique de la cour d'Anne d'Autriche. Avec plus de bruit et plus d'attente, le fameux cardinal de Retz, dans sa retraite de Commercy, égarait quelques belles pages, trop visiblement imitées de Salluste, dans cet écheveau embrouillé

(1) Lettre 184, édition Réveillé-Parise.
(2) Lettre 184.

appelle ses *Mémoires*, image du rôle qu'il dans la Fronde. Retz n'avait, de l'écrivain ne du politique, que de belles parties; pour istifier il ne réussit qu'à s'obscurcir. Livres s à consulter, qui n'appellent pas le lecteur, attendent qu'on ait besoin d'eux.

armi les recueils de lettres, un seul est marqué ces qualités qui font lire pour eux-mêmes les rages d'esprit : ce sont des lettres de madame Sévigné.

Parmi les Mémoires, ceux de Saint-Simon sont ıls écrits avec cette force de pensée et d'expres-n qui élève les Mémoires au rang des ouvrages d'art. Ces deux recueils ne sont littéraires que parce l'ils n'ont pas eu la prétention de l'être. C'est nsi qu'un document administratif, une dépêche plomatique, devient littéraire par le soin même l'on a pris d'en exclure tout ornement. Le dix-ptième siècle nous en offre plus d'un modèle ns telles instructions émanées d'un Colbert, dans lle pièce de chancellerie sortie de la plume d'un onne, et qui sont d'utiles sujets d'étude, même ur le langage. Ni madame de Sévigné, quoique énage lui eût appris le latin et que l'hôtel de mbouillet l'eût faite un moment bel esprit; ni int-Simon, quoiqu'il ait mis en tête de ses *Mé-ires* des considérations fort peu claires sur l'his-re, et comme une déclaration d'historien, n'ont ulu ni cru être des auteurs. C'est peut-être pour la qu'ils ont été de grands écrivains.

Tous deux ont raconté les principau
ments du règne de Louis XIV, en mettant au
plan les détails de l'histoire intérieure d
et chacun l'a fait selon son caractère et sa
Madame de Sévigné donne des nouvelles c
quelquefois de l'armée, quand elle y a s
ses amis. Ce sont des ouï-dire qu'elle tie
sonnes qui les tiennent d'autres : elle vo
chose des premières loges. Personne c
moitié, et moins par elle-même que par le
les relations qu'elle y a, n'en étant pas
jusqu'à s'inquiéter de ne pas tout savoir,
troduisant point par des efforts de pénétr
s'en occupe parce que tout le monde s'en
mais elle sait très-bien n'y pas vivre ; un p
grâce, dit-on, à cause de ses amitiés dans l
et faute surtout de se montrer assez (1). S
sont une agréable gazette, où les grands év
sont touchés comme les nouvelles de cour
velles de cour comme les grands événemen
dix-septième siècle dans une corresponda
deux femmes d'esprit qui n'y connaissen
plus important que leurs propres affaires,
lent Louis XIV, Turenne, Condé, les gue
France et de l'Empire, à des détails de
une grossesse, à un projet de mariage, au

(1) « Je ne le vois jamais, » disait Louis XIV d
qu'on lui recommandait pour un poste. Il voulait v
pour les connaître et pour en être vu.

›s officiels de la gouvernante de Provence, ›me de Grignan.

int-Simon veut avoir vu tout ce qu'il raconte › tenir de la bouche des premiers rôles, et il e en confident là où il ne parle pas en acteur. ›u'il ne sait pas d'original, il le devine ; s'il n'est historien, il prétend du moins fournir à l'histoire plus sûrs renseignements. Ses *Mémoires* ont été, plus d'une page, fort au delà de ce mérite ; s'ils rendent pas impossible une histoire raisonnée › règne de Louis XIV, ils détourneront à jamais ›ut homme sensé d'en entreprendre l'histoire pit›oresque.

Madame de Sévigné et Saint-Simon ont peint les individus, l'une d'une main qui esquisse, l'autre avec tout le luxe de couleurs qui rend les tableaux saisissants. Les deux pinceaux ont quelquefois rivalisé dans les portraits des grandes âmes. Une fois même le pinceau de la femme a eu l'avantage ; Turenne est plus grand dans les *Lettres* que dans les *Mémoires*, où l'on ne voit pas sans étonnement Saint-Simon lui disputer la qualité de prince, et remarquer, dans l'intérêt des titres, « que la majesté de ses obsèques et de sa sépulture n'ont eu aucun rapport à sa naissance (1). »

(1) Chap. CLXXII.

§ II.

BALZAC ET VOITURE COMPARÉS A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Les lettres de Balzac et de Voiture étaient de pièces d'éloquence. Le correspondant n'y fourni guère que les formules de politesse du commence ment et de la fin ; le corps de la lettre pourrait être envoyé à tout autre. On dirait un auteur préparant des échantillons de son style pour tous les collec teurs d'autographes. Ces lettres ne nous apprennent rien sur ceux à qui elles sont adresées, fort peu d chose sur celui qui les écrit. Il n'y a pas de lien ent le correspondant et l'auteur. Je vois d'un côté u bel esprit qui se donne en spectacle, de l'autre un personne du monde qui lui a demandé une lett pour s'en faire honneur dans les ruelles. L'a teur, qui s'y attend, écrit sa lettre comme on éc une harangue. Aussi que de soins pour faire v son esprit et pour cacher son âme ! Ces jeux-là réu sissent rarement. On ne montre pas, quoiqu'on veuille, tout l'esprit qu'on a, et on en montre qu' n'a pas. C'est le châtiment de la vanité qui f écrire de telles lettres, que, pour vouloir y br ler, on laisse dans l'ombre ce qu'on a de meille

Combien de nobles lettres Balzac aurait laisser, et Voiture combien d'aimables, s'ils n'eu sent écrit qu'à ceux auxquels ils avaient affaire !

Une des peines attachées à ces lettres sans suje que la mode arrachait à la vanité, c'est le trav

›s exigeaient. Aussi Balzac et Voiture s'y dé- ›nt-ils tant qu'ils peuvent, à moins qu'ils n'y uelque intérêt d'amour-propre pressant. J'ai leurs le mot de Voiture à mademoiselle de ›uillet qui attend une lettre de lui, pour la et pour le compliment qu'on lui en fera dans ı bleu de sa mère. « Qu'écrire à une femme, il, si on ne lui peut parler ni d'affaires ni d'a- 1) ? » Balzac plus fait pour cet apparat, n'en pas moins sa chaîne. Il lui en coûtait cher de ıccoutumé à n'écrire que dans le sublime ; il yait de son trépied. Voiture, du moins, en plus à son aise ; il raille la mode, tout en lui ınt. Mais voilà deux hommes que leur répu- rend parfois bien misérables ! Balzac m'at- t lorsque, jetant un coup d'œil sur sa table ⁄ail, il voit cet entassement de lettres qui de- ›nt des réponses, « mais des réponses élo- ›s, des réponses à être montrées, à être co- à être imprimées (2). » Exemple piquant de la ie de la mode envers ses favoris ! N'est-il pas ıt d'entendre Balzac et Voiture, gorgés de ›s comme le Vert-Vert de Gresset, se lamenter ır bonheur ?

ame de Sévigné, au lieu de se soustraire aux ›es, les provoque la première. Elle écrit des parce qu'elle ne sait pas penser toute seule et

ıv. III, chap. I, § VI.
ntretiens, VII.

qu'elle a toujours à qui faire ses confidences. Il y a qui sont datées du coche qui la mène de Tour Nantes par la Loire, en tête à tête avec le bon ab de Coulanges, qui lit son bréviaire tandis que cousine écrit. Aussi rien de plus soudain, de pl impétueux, de plus écrit à propos que ses lettres. y en a toujours une toute prête au bout de sa plum celle-ci partie, la suivante est commencée : mad de Sévigné ne compte pas avec ses correspondants. Pour elle, penser à sa fille et lui écrire, c'est to un. Elle lui mande tout ce qu'elle lui eût dit de vi voix ; il n'y a pas de petites nouvelles ni de petit sujets. Si elle n'a rien à dire, c'est encore un suj que de le dire. D'ailleurs une lettre est si bonne e tous lieux, en province surtout ; et il y a si peu de frais à faire entre gens séparés qui s'aiment !

C'est ainsi que s'est fait ce recueil célèbre, pour lequel on a épuisé l'éloge. On se connaît en style épistolaire dans notre pays : aussi madame de Sévigné y a-t-elle trouvé ses meilleurs juges, et, parmi les femmes, les plus favorables et les plus compétents. C'est une de leurs gloires, et, pour en bien juger, il suffit d'être mère, il suffit d'être femme. Que peut-on dire de madame de Sévigné qui n'ait été dit ? N'est-ce pas écrire sans sujet que d'écrire sur un sujet si épuisé ? J'en veux dire pourtant quelque chose. Si ce quelque chose est à tout le monde, ce sera d'autant plus vrai. On sait que je n'estime, dans ce que je pense, que ce que les autres peuvent penser comme moi.

§ III.

ÈRE DE MADAME DE SÉVIGNÉ; DU PRÉCIEUX ET DE L'ESPRIT SES LETTRES. — JUGEMENT DE NAPOLÉON I[er] ET DE M. ROYER RD.

ı n'est plus charmant dans les lettres de ma- de Sévigné que celle qui les écrit. Sensibilité nais passagère et sans vapeurs; raison nourrie ètre profonde, n'enfonçant guère dans les ;, mais parfois, et de la première vue, en toucher le fond; gaieté, sans rien d'éventé; ɔuce mélancolie, qui se forme et se dissipe ɔment où elle s'exprime; pas de vieillesse, ı prétention de ne pas vieillir; beaucoup de ıté, avec un fond et comme un lest de bon ui écarte de la conduite l'imagination et les es; du goût pour les gens en disgrâce, mais ancune contre les puissants; faisant de l'op- ɔn, quand elle en fait, comme tous les fron- pardonnés, qui n'osaient ni se plaindre ni ter, et qui, dans un fond de disgrâce irrépa- se ménageaient toujours pour un retour de e; le cœur de la meilleure mère qui fut jamais, ju'on en ait dit; capable d'amitiés persévé- , et qui craignit l'amour plutôt qu'elle ne l'i- ; tels sont les principaux traits de ce carac- ɔù le solide se fait sentir sous l'aimable, et où ble ne déguise jamais un mauvais fonds.

cun de ces traits se peint tour à tour dans ses ;, ou plutôt il n'est pas une lettre qui ne soit

toute cette aimable femme un moment. Je ne contredirai pas pourtant ceux qui ont noté dans son recueil des traces de précieux : on ne respirait pas impunément l'air de l'hôtel de Rambouillet. Bossuet lui-même n'en avait-il pas emporté quelques fleurs, qu'on retrouverait fanées dans ses premiers sermons? Madame de Sévigné y avait pris, avec le goût pour le relevé, qui en était le beau côté, la recherche du rare, qui en était le travers. Mais, tandis que les autres se fatiguaient à la poursuite de ce rare, elle le trouvait sans le chercher, par quelque préjugé de jeunesse, comme son amour pour les romans de mademoiselle de Scudéry. Elle ne se défiait pas du précieux, parce que sa mémoire le lui glissait à son insu, et que, tout en écrivant de ce style qui veut donner aux choses plus de prix qu'elles n'en ont, aucun effort ne l'avertissait qu'elle n'était plus dans son naturel.

Un usage conservé de l'hôtel de Rambouillet l'entretint dans cette habitude, même après qu'elle eut appris, dans les écrits de Port-Royal, ce que c'est qu'un style proportionné aux choses. Les lettres, même de la confidence la plus secrète, étaient communiquées; on en faisait circuler des copies. On aimait tant l'esprit qu'il n'était permis à personne de n'en avoir que pour soi ou dans son petit cercle. C'est ce qui fit que les lettres de madame de Sévigné furent lues tout d'abord de tant de gens. On en venait prendre des copies jusque sur sa table, avant que le cachet y fût mis; et les voilà courant de

mains en mains. Celle qui les écrivait n'ignorait pas qu'elles seraient montrées; celle qui les recevait souffrait qu'on y jetât les yeux; car comment résister au plaisir de laisser voir aux autres qu'on est aimée? C'est ainsi que madame de Grignan laissa copier plus d'une lettre où sa mère parlait de sa beauté comme eût fait un amant, et de l'esprit de sa fille comme on parlait du sien.

Madame de Sévigné avait trop de naturel pour ne pas sentir la gêne de cet usage. « Je vous envoie cette relation, écrit-elle à sa fille, à cinq heures du soir. Je fais mon paquet toute seule. M. de Coulanges viendrait ce soir et voudrait la copier. Je hais cela comme la mort (1). » Ne la croyons qu'à demi. Elle savait s'arranger de façon à être naturelle et approuvée; elle aimait même qu'autour d'elle on n'écrivît que ce qui pouvait être montré. « J'avais fait l'autre jour, dit le jeune marquis de Sévigné, une réponse à M. de Grignan; mais ma mère, avec beaucoup de raison, la trouva si peu digne de ce qu'il m'avait écrit qu'elle l'a brûlée (2). » Un tel soin devait laisser des traces. Il était difficile de ne pas dire un peu plus qu'on ne pensait, et que le cœur même ne parlât pas comme quelqu'un qui se sent écouté. Tout cela s'écrivait de fougue, je le veux bien, et d'une plume « à qui on a mis la bride sur le cou; » mais cette facilité même pouvait être un piége de plus; car à la louange d'écrire

(1) Lettre 390, édit. Monmerqué.
(2) Lettre 733, ibid.

des choses charmantes s'ajoutait celle de l s écrire vite. Et, d'ailleurs, écrire vite n'est pas toujours la bonne méthode pour écrire naturellement.

Le seul tort que ce mélange de précieux ait fait à madame de Sevigné, c'est d'avoir autorisé des doutes sur sa sincérité. Les expressions mêmes de sa tendresse maternelle, par cette variété qui rappelle aux esprits prévenus la diversité laborieuse des formules de politesse dans les lettres de Balzac et de Voiture, ont paru trop sentir l'art pour venir toujours du cœur. Je ne me plains pas qu'on aime le naturel dans notre pays jusqu'à n'en pas trouver assez chez madame de Sévigné. Pourquoi même n'y a-t-il pas plus de gens qui fassent ainsi bonne garde contre tout ce qui n'en a que l'apparence ou tout ce qui tend à l'altérer? Mais on a passé toutes les bornes en doutant du cœur de madame de Sévigné. Le précieux, dans ses lettres, n'est qu'un ruban de trop dans une toilette simple et élégante. Peut-être jouissait-elle de son cœur comme d'autres de leur esprit. Les douceurs qu'elle dit à sa fille sont comme les petits mots caressants qu'on dit aux enfants; l'imagination les suggère peut-être, mais le cœur est dessous.

Au reste, avec madame de Sévigné il faut s'accoutumer à voir tout passer par l'esprit. Cet esprit, c'est autre chose encore que l'art de donner un tour piquant à des sentiments vrais ou à des pensées justes. Celui-là, où notre pays excelle, et qui est son cachet, le recueil de madame de Sévigné en

plein. L'autre, qui est le don de choisir parmi les pensées justes celles qui le sont pour les esprits les plus exquis; de saisir des vérités qui échappent à la foule et de se rendre personnelles celles qui lui appartiennent; d'être subtil dans le vrai, sans raffiner; de dire du nouveau et d'être cru; de sentir plus délicatement que tout le monde ce que tout le monde sent; d'avoir un naturel à soi, que les autres reconnaissent néanmoins par le leur; cet esprit, qui est celui des personnes cultivées dans notre pays, madame de Sévigné en a plus que sa part, elle le personnifie.

Elle ne peut pas être tendre sans être ingénieuse; c'est même la femme d'esprit qui a fait suspecter la mère. Nous voudrions que madame de Sévigné aimât sa fille un peu plus à la façon dont nos mères nous aiment, et sans ces flatteries qui paraissent trahir le besoin de louanges dans la fille, sans ces précautions de la civilité la plus scrupuleuse en donnant des conseils, ni ces mille gentillesses, comme pour éviter d'aimer tout bonnement. Mais quoi? Fallait-il que madame de Sévigné eût de l'esprit pour tout le monde excepté pour sa fille, et en toutes choses excepté dans ses sentiments les plus vrais? Valait-il mieux que, pour échapper au reproche d'aimer ingénieusement, elle eût affecté une naïveté arrangée qui l'eût rendue plus suspecte, ou un emportement qui ne sied pas à l'amour maternel? Il est vrai qu'elle fait tout avec son esprit; c'est son langage, son air, sa physionomie, mais ce n'est pas tout son fond.

On ne se défie pas du moins de cet esprit dans ces charmants récits où le siècle de Louis XIV nous est débité en anecdotes, ni dans ces portraits esquissés d'une main si légère et si sûre. Nous sommes au milieu de la société la plus polie qui fut jamais; nous la voyons dans les personnes qui donnent le ton et sur qui tout se modèle; nous l'entendons parler des bruits du jour, de ce qu'on rapporte de l'armée, des fils ou du mari qu'on y a, de la cour, des faiblesses du roi : sur ce dernier point, les précautions et le respect n'empêchent pas un grain de malice. Nous voyons les occupations graves auxquelles on se porte par mode : les sermons fort courus, surtout ceux de Bourdaloue, « qui frappe comme un sourd (1); » les discussions sur les ouvrages d'esprit, les partisans de Corneille aux prises avec ceux de Racine; les lectures : c'est le Port-Royal qui est le plus lu, après les poëtes et avec les romans. On y voit même l'opposition; mais ce qui en perce dans les confidences de madame de Sévigné ressemble un peu à celle qu'on faisait à Racine par amour pour Corneille : c'est le regret du passé, mêlé de je ne sais quel dépit d'avoir à admirer et à craindre ce qui l'a remplacé.

Tout cela est léger, glisse, caresse en passant, et s'oublie, non sans nous laisser le désir d'y revenir. Il est plus d'une lettre qu'on croit lire pour la première fois et qu'on relit. Les plus fortes lais-

(1) Lettre du 16 août 1675, édit. Monmerqué.

sent des impressions plus durables ; mais le tout demeure à la surface de l'esprit. « Ce sont, a dit Napoléon, des œufs à la neige, dont on peut se rassasier sans se charger l'estomac (1). » Il préférait de beaucoup les lettres de madame de Maintenon. Quand ces lettres sont pleines, on est de l'avis du grand empereur ; elles sont alors à l'image, non de la vieille épouse clandestine de Louis XIV, toute composée, tout en son rôle, tout occupée à accroître et à cacher sa puissance, mais de la veuve de Scarron, alors qu'elle avait besoin de son amabilité pour attirer la fortune, et que madame de Sévigné parlait de son esprit aimable et merveilleusement droit (2). » Elles ont je ne sais quoi de plus sensé, de plus simple, de plus efficace. On n'y est pas ébloui de la mobilité féminine, et le naturel en plaît davantage, parce qu'il vient de la raison, qui dédaigne les gentillesses sans se priver des vraies grâces. Mais où le sujet manque, ces lettres sont courtes, sèches, sans épanchement. C'est d'un cœur fermé, et d'un esprit qui n'a pas connu l'abandon. On y voit la femme d'affaires, qui excelle à donner des conseils, à parler de l'économie d'une maison, et qui n'estime de l'esprit que le profit qu'on en tire.

Aussi, pour le rang à donner aux deux recueils, je m'en rapporte plus volontiers à un autre juge excellent des ouvrages d'esprit, Royer-Collard, lequel,

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène.*

(2) Lettre du 13 janvier 1672, édit. Monmerqué.

sur la fin de sa belle vie, lisait, chaque soir, après une page de Tacite, quelque lettre de madame de Sévigné. Il l'aimait par le plaisir qu'elle fait à tous les esprits délicats et par des raisons qui lui étaient propres; il l'aimait à cause du dix-septième siècle, dont on a dit qu'il était le dernier, et dont ces lettres sont remplies. Il l'aimait pour son aimable langue, qu'il pratiquait, et pour son esprit, dont il avait le tour, étant lui-même, pour les gens auxquels il s'ouvrait, rare sans être extraordinaire, et donnant du prix à ce qu'on pensait en commun avec lui. Il aimait madame de Sévigné par cette idée vraie et charmante que, dans les choses où les femmes sont supérieures, elles le sont aux hommes les plus habiles, outre la grâce du sexe, qu'elles gardent jusque dans la force. Enfin Royer-Collard aimait madame de Sévigné comme j'imagine qu'elle dut être aimée à Port-Royal.

§ IV.

LES MÉMOIRES DE SAINT-SIMON. — SAINT-SIMON ET BOSSUET.

Voilà un auteur qui eût été bien surpris, si on lui eût dit qu'un siècle après sa mort on le priserait, non comme le meilleur défenseur qu'ait eu le parti des ducs et pairs, mais comme un grand écrivain. Cette gloire ne le tente pas, il ne s'y croyait pas propre. « Je ne fus jamais un sujet académique, » dit-il à la fin de ses *Mémoires*. Il n'eut pas même la curiosité de savoir ce qu'on pensait de ce travail,

et il n'en fit rien paraître de son vivant. S'il compta sur quelque gloire, ce fut plutôt sur celle du dernier des grands seigneurs de France que sur une des premières places parmi ce qu'il appelait les lettrés du dix-septième siècle.

Le plus près de Bossuet par le tour d'esprit, la nourriture chrétienne, la fougue, l'abondance, le sentiment de la vie, Saint-Simon a plus d'un trait commun avec ce grand homme. Tous deux sont admirables, toute proportion gardée, par tout ce qu'ils ont tiré de subtilité, d'émotion, de force, de la pensée qui les possédait. De même que Bossuet trouvait, dans sa croyance passionnée à la tradition de l'Église, la sagacité historique qui en apercevait l'enchaînement sous la mobilité et les contradictions des grands corps qui la perpétuent, le sens du moraliste qui découvrait au fond des cœurs les causes de la longue obéissance des peuples; l'intelligence qui comprenait les grands orthodoxes, et je ne sais quelle amitié, à travers les siècles, qui faisait de lui leur frère d'armes dans leurs luttes théologiques; de même la prévention de Saint-Simon pour une monarchie absolue, appuyée sur la noblesse, lui inspira une pénétration impitoyable pour découvrir les vices de la monarchie absolue remplaçant par des roturiers la noblesse disgraciée. Mais la grandeur de la cause que défend Bossuet se communique à tout ce qu'il écrit pour elle, au lieu que la cause de Saint-Simon est si petite et si personnelle qu'en lui donnant toute l'ardeur qu'un homme supé-

rieur met à sa défense, le dépit éloquent, l'art de faire ressortir les fautes, des couleurs vives pour peindre ses ennemis, le feu, l'emportement, l'éloquence des regrets, elle ne lui donne pas ce qu'elle n'a pas, la grandeur.

Un autre avantage de Bossuet sur Saint-Simon, c'est que Bossuet sait admirer et que Saint-Simon l'ignore. A voir de quelle hauteur le premier regarde les choses, on pourrait croire qu'il n'aperçoit rien sur la terre qui soit digne d'admiration, sinon ce qu'il appelle le dessein de Dieu dans les choses humaines. Aucun homme plus grand n'a pourtant trouvé plus à admirer. Au-dessus, par le caractère, de toutes les passions comme de tous les mécontentements qui offusquent notre esprit et qui nous préviennent même contre les choses indifférentes, il a, comme le grand Corneille, l'intelligence des choses admirables. Où la plupart des esprits ne voient que les mauvais côtés, soit manque d'élévation, soit envie, il voit les bons, et son admiration n'est que la forte impression qu'il en reçoit. Elle semble lui échapper comme à son insu, tant l'expression en est soudaine et naïve; mais regardez-y bien : il y est amené par la raison, et ce qui éclate tout à coup dans son discours, c'est plutôt la force de la conviction que la surprise.

Saint-Simon nie ou critique; il n'admire pas. Vrai type d'un certain esprit d'opposition, il est mécontent de tout ce qui se fait autour de lui, et pour remède au mal il ne sait proposer qu'une uto-

le. Il dit le bien par esprit de justice, et le mal par passion. S'il y a tant de choses et de personnes à admirer dans ses *Mémoires*, elles le doivent à son honnêteté, peut-être même à ses pieuses retraites de tous les ans au couvent de la Trappe, d'où il rapportait, sinon la charité, du moins l'horreur pour la calomnie; elles le doivent à ce désintéressement des grands peintres, qui, en présence du modèle, ne sont, à certains moments, qu'un œil sûr et une main fidèle au service du vrai.

§ V.

FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV. — SAINT-SIMON ET TACITE.

Ce n'est pas d'ailleurs la faute de son humeur s'il y avait plus à blâmer qu'à admirer dans le temps dont il a tracé la chronique. Quand Saint-Simon parut à la cour, toutes les grandeurs du règne de Louis XIV étaient éclipsées; les grands généraux, les grands ministres avaient disparu; le roi restait, toujours majestueux, mais sans son escorte d'hommes supérieurs, entouré et obscurci de parvenus choisis par les caprice ou donné par le hasard, qui le flattaient dans sa passion d'être le maître, et dans la plus grande faute de sa vie, son mariage avec madame de Maintenon. Saint-Simon reçut des impressions de décadence non moins fortes que les impressions de grandeur qu'avaient reçues les contemporains de la première moitié de ce règne. Il voyait la royauté humiliée à l'étranger, affaiblie au dedans, et la ja-

lousie d'être obéie survivant aux grandes choses qui avaient rendu l'obéissance facile et glorieuse. Il voyait un État ruiné, la médiocrité dans les conseils et à l'armée, l'hypocrisie religieuse, et tout ce qu'elle ajoute d'odieux aux vices communs à tous les temps; le peu qui restait de génie disgracié, s'il ne s'abaissait pas à faire sa cour par la dévotion. Son chagrin naturel s'aigrit à la vue de ces ruines faites par la même main qui avait relevé la France; et si, à force de voir le mal, il lui arriva de l'exagérer ou de le supposer quelquefois, n'était-il pas plus près de la vérité que ceux qui ne voulaient voir que le bien?

Saint-Simon était l'historien né de cette fin du règne de Louis XIV. Il lui faut des ruines à peindre, des fautes à raconter. Les caractères abaissés, les influences des cabinets secrets, la servitude des courtisans, les ministres portés au conseil par leur habileté au jeu de billard, les gens de guerre qui ont peur du feu (1), une vieille femme qui se rend puissante auprès du maître le plus jaloux en affectant de ne vouloir que ce qu'il veut; les fortunes faites par les petits moyens, depuis que les grands sont devenus suspects; les anecdotes innombrables, depuis que les grandes actions sont devenues rares, voilà la matière où se plaît Saint-Simon et où il excelle. Je doute qu'il eût été aussi à l'aise dans la première moitié du règne de Louis XIV. Il est

(1) D'Antin, par exemple. Voyez son portrait par Saint-Simon

trop grand seigneur pour aimer les grands hommes. Turenne ne lui paraît pas un prince *vérifié;* on l'a vu faire des réserves sur le rang, à propos des tentures de ses funérailles, par jalousie de duc et pair à prince douteux. Il mentionne Bossuet en termes nobles, mais en passant, quoique ce fût la plus grande gloire de la fin du règne et que tout le génie du siècle se fût retiré là; mais il peint avec détail Fénelon, à cause des faiblesses qui gâtent ce bel original. Son esprit pénétrant, subtil, actif, est comme l'instrument naturel pour fouiller dans cette corruption, où il porte l'âpre investigation du confesseur, avec la liberté philosophique de l'historien. Ses défauts mêmes, cette humeur difficile, ces scrupules, cet entêtement pour les titres, presque plus de crainte de déroger que d'être malhonnête homme, une ambition par tentations et par velléités, soit qu'il aimât mieux être jugé capable des places que de les prendre, soit que ce fût sa vocation de s'en approcher d'assez près pour voir ce qui s'y fait, et de n'y pas atteindre, pour avoir le temps d'en écrire; tout semblait l'inviter à être le grand peintre d'une époque de décadence.

C'est son trait de ressemblance avec Tacite, auquel on l'a comparé, égalé même. Tacite se plaît, comme peintre, aux spectacles qui l'affligent comme citoyen. Honnête homme sans enthousiasme, comme Saint-Simon, timide et sans éclat dans les grands emplois, sévère pour ceux qui agissent et qui ont l'ambition périlleuse, quel historien de conspira-

tions ! quel peintre des crimes ! quel scrutateur d motifs secrets ! On l'a même soupçonné d'y av enchéri.

Tous deux se ressemblent encore par leurs regr pour le passé. Mais Tacite regrette le plus gr gouvernement qui ait existé ; Saint-Simon, en plorant que les nobles ne fussent plus les asso et les soutiens nécessaires de la royauté, et a elle, les maîtres du gouvernement, Saint-Simon grettait l'anarchie. Tacite d'ailleurs ne désire nu ment la restauration de l'ancienne Rome ; il a mé absous l'empire, et il en a proclamé la légitir dans ces belles paroles du commencement des *nales :* « Auguste recueillit, sous le pouvoir (seul, le monde fatigué des guerres civiles (1). » ne peut donner plus explicitement tort au pa Tacite ne paraît désirer qu'une chose : de l princes dans l'empire, devenu légitime héritie la république. Donnez-lui Trajan, Nerva, et « heureux temps, dit-il, où l'on peut penser ce l'on veut et dire ce que l'on pense (2), » il ne grettera pas une forme de gouvernement qui pas su durer. Saint-Simon rêve le rétabli ment de la noblesse, mais sans l'espérer ; en

(1) *Cuncta discordiis civilibus fessa... in imperium recepit.* lib. I, cap. I. A quoi il faut ajouter ce qu'il dit au premier cha des *Histoires* : *Omnem potentiam ad unum conferri pacis i fuit.*

(2) *Ubi sentire quæ velis et quæ sentias dicere licet. Hist.*, l cap. I.

pendant, il dispute pour lui conserver, à défaut du pouvoir, les avantages de l'étiquette et la suprématie du tabouret. Il prévoit la chute de la monarchie; mais on ne peut pas lui en faire un mérite: car ce sont des causes qu'il n'avait point discernées qui ont donné raison à son dépit. J'y vois moins de pénétration politique que de ressentiment contre une société où il n'était pas écouté; c'est plutôt de la menace que de la prophétie. Saint-Simon est un de ces défenseurs éminents des causes perdues, lesquels croient que tout doit finir le jour où finit leur influence, et que le monde n'est pas assez fortement constitué pour leur survivre.

§ VI.

DU RÔLE POLITIQUE DE SAINT-SIMON.

Il n'était ni un politique supérieur, ni un homme d'État, comme les Lyonne et les Colbert. Louis XIV le jugeait bien. « C'est un homme qui ne songe qu'aux rangs, » disait-il. Il avait l'humeur trop indépendante, il aimait trop la vérité comme un avantage et un droit sur les autres, il croyait trop en chrétien à la liberté humaine, pour être propre à la politique. Saint-Simon est un exemple d'un très-honnête homme et très-capable qui ne se mêle guère que de politique, et qui n'y réussit pas. L'honnêteté même, sans un certain mélange d'adresse et d'indifférence, peut être un obstacle en politique, soit que l'honnête homme juge les autres par lui-même, soit qu'il ne

puisse jouir tranquillement de sa propre estime, et que, de peur de paraître dupe, il se fasse agressif. Saint-Simon ne fut pas exempt de ce travers; il n'était pas content de sa vertu s'il ne s'y mêlait un peu d'humeur contre les vices des autres; il ne pouvait pas s'estimer sans mépriser quelqu'un.

Molière avait peint Saint-Simon dans Alceste. C'est, en tout cas, un exemple qui doit nous rendre indulgents pour les vrais politiques, et nous faire estimer ces qualités de gouvernement qui n'excluent ni l'honnêteté, ni l'amour du vrai, ni l'indépendance, mais qui les accommodent à la nécessité des affaires, et qui n'ajoutent pas aux difficultés des choses en blessant les personnes.

Saint-Simon était pourtant capable d'affaires; il savait les comprendre et les démêler. Aucune circonstance ne lui échappait, aucune apparence ne lui dérobait les vrais mobiles. Il voyait même trop de choses dans les affaires, et, dans la même, des nuances à l'infini; il s'y portait en homme qui semblait recueillir des notes pour des mémoires. Il est plus d'une petite affaire qu'il a prise pour une grande, surtout parmi celles qui touchaient son préjugé. Il ne s'employait à aucune modérément, mesurant toujours leur importance à l'intérêt qu'il y prenait.

Mais ce défaut de conduite a fait le piquant de ses Mémoires. Il n'est pas en effet de petites affaires dans son récit, parce qu'il n'en est pas une qui ne mette en jeu quelque passion. Jusqu'aux querelles de tabouret, tout y intéresse, à cause des grosses con-

voitises qui se disputent de si petits avantages. On regrette seulement que l'historien y ait figuré comme acteur. Il se commet, à son insu, dans plus d'un récit, parce qu'au lieu d'avoir vu les choses de la galerie il y a été mêlé de sa personne, et qu'il a sa part du ridicule qu'il observait.

§ VII.

DES RÉCITS DE SAINT-SIMON COMPARÉS A CEUX DES HISTORIENS DE L'ANTIQUITÉ.

Les récits de Saint-Simon ne ressemblent point à ceux des historiens de l'antiquité, ni à l'idée qu'on s'est faite, d'après leurs exemples, de l'histoire narrative. Les anciens ne racontent que les événements publics, la vie publique, soit autour de la tribune, soit sur les champs de bataille. Peu de détails sont donnés à la négociation, aux conseils, aux causes cachées des événements. S'ils en parlent, c'est par conjecture plutôt que sur des renseignements authentiques. Les motifs qui font agir les hommes sont exposés dans des discours que l'historien leur prête, soit sur ouï-dire, soit d'invention. La vie de ce travail ne vient pas du vrai, mais du vraisemblable. Saint-Simon raconte ce qui ne se voit pas, ou ce qui a peu de témoins : négociations, intrigues, vues secrètes, et non-seulement les intentions exprimées par les paroles, mais celles que les paroles servent à déguiser; les vrais mobiles des actions, non d'après certains lieux communs de morale, mais sur

ce qu'il en a surpris ou pénétré ; les passions, avec les nuances qu'elles reçoivent des situations et des caractères. Quant à l'histoire des événements publics, des campagnes militaires, par exemple, il y est embarrassé et éteint.

Si l'on voulait avoir quelque modèle du genre de ses récits chez les anciens, il faudrait les chercher dans les lettres de Cicéron, qui sont autant de fragments des Mémoires de son temps, ou, parmi les historiens, dans le seul Tacite. Il n'y avait guère plus de vie politique en France au temps de Saint-Simon qu'à Rome au temps de Tacite. L'empire romain, comme la France, était à la cour. Deux situations seulement pour les personnes publiques ; la faveur du prince ou sa disgrâce ; dès lors une seule émulation, la flatterie. Je ne parle pas des différences, toutes à l'honneur de la France et de Louis XIV. Mais, à Rome ainsi qu'à Versailles, l'humeur du prince donnait seule le prix aux choses ; le vrai n'était vrai que s'il était selon la raison du maître, et la vertu qui ne songeait pas à plaire n'était pas innocente. Les arrière-pensées, les doubles conduites, les sourdes menées, l'influence par les affranchis ou par les valets intérieurs, tous ces grands traits des gouvernements absolus sont communs aux deux époques, et il semble quelquefois que le même original ait posé devant les deux peintres.

Mais les récits de Saint-Simon n'ont pas cette brièveté de Tacite, si pleine et si éloquente, ni cet art merveilleux qui donne à l'histoire l'intérêt d'un

ҫcit et l'aspect saisissant d'un tableau, ni ces pro-
›ndes maximes qui en sont la moralité, et où Ta-
ite est sans égal. En revanche, ils nous font vivre
lus près des personnages, et presque respirer le
ıême air.

Le journal de la mort de Louis XIV nous trans-
›orte au milieu de sa cour et jusque dans sa
hambre. Tout ce mouvement autour du mourant,
l'abord de respect et d'intérêt pour une vie de si
;rande importance, puis, à mesure que les chances
le guérison diminuent, d'ambition et de précautions
ıvec le règne futur; ces appartements du duc d'Or-
léans encombrés « à n'y pas mettre une épingle »
quand le roi est désespéré, vides et déserts sur le
bruit qu'il est mieux; ces valets qui pleurent, les
seuls vrais amis du monarque; la froide et triste oc-
togénaire qui assiste l'œil sec à sa longue agonie, ti-
rant crédit de ces soins suprêmes pour faire ajouter
à la part des bâtards, et, quand le roi n'est plus
qu'un moribond qui ne peut plus ôter ni donner,
n'attendant pas la fin et se sauvant à Saint-Cyr; ces
grandes et touchantes paroles du roi; cette attente
de la mort dans la majesté qu'il mettait à toutes ses
actions, sans défaillances, sauf celles de la nature
quand le combat va finir; cette inquiétude du chré-
tien, qui craint que ses souffrances ne soient une
trop faible expiation de ses fautes; tout cela raconté
au jour le jour, dans l'ordre où chaque chose arrive,
au milieu de détails sur le service intérieur, l'éti-
quette, les allées et les venues des courtisans et des

gens de service, les messes entendues dans le lit et les derniers repas du mourant; tout cela, dans son abandon, égale l'art le plus consommé.

Le hasard du sujet, non le propos de l'auteur, a donné une forme plus régulière au récit de la mort de Monseigneur, le plus beau morceau peut-être de ces *Mémoires*. Quel tableau que celui de ces espérances détruites par la mort du prince; de ce règne dévoré d'avance; de ces dettes contractées sur une succession qui ne doit pas s'ouvrir; de ce deuil extérieur de tous, qui cache tant de pensées diverses et la profonde joie de quelques-uns; de ce vieux roi qui pleure à la porte de son fils! L'historien est lui-même en scène ; il était d ceux qui se réjouissaient, et il nous le dit, en s reprochant, comme chrétien, le contentement d politique qui voyait la France échapper à un prin médiocre. A la différence de Tacite, qui s'émeut par réflexion, de choses dont il n'a pas été témoi c'est l'âme même de Saint-Simon, toute troubl de ce qu'il vient de voir ou d'apprendre, qui se r pand sur le papier. Mais l'art de Tacite n'en e que plus étonnant ; et celui-là sera toujours le pr mier des historiens qui a su se rendre présent par l'imagination et la sensibilité, des événemen si loin de lui, et qui nous émeut de morts ar vées, il y a deux mille ans, dans la famille d Césars, presque autant que Saint-Simon de c morts qui réduisaient en quelques semaines la f mille de Louis XIV à un vieillard et un enfant.

§ VIII.

DES PORTRAITS DE SAINT-SIMON.

C'est encore dans Tacite seulement qu'on trouve les premiers modèles des portraits de Saint-Simon, la partie la plus excellente de ses *Mémoires*. Salluste et Tite-Live en ont tracé quelqes-uns qui sont célèbres : ceux de Catilina, de Sempronia, les portraits parallèles de César et de Caton, dans le premier; Annibal, Scipion, dans le second. Ce sont des morceaux achevés, et, pour quiconque estime le beau langage, la précision, la netteté des nuances, la justesse des contrastes, la force du coloris, l'art ne peut aller au delà. Cependant ces portraits ne nous donnent pas tout le personnage; ils ont été faits, non en face du modèle, mais par induction. La conduite générale du personnage a fourni les traits principaux; le mélange du bien et du mal, dans la même vie, a fourni les contrastes : on dirait un portrait qu'un peintre habile aurait fait d'un inconnu, d'après une tradition. Il y a moins de convention dans les portraits de Tacite, et les traits qu'il a choisis sont si propres à la personne et si caractéristiques qu'ils nous mettent en présence de l'original.

Je préfère pourtant, même à cette brièveté sublime, la fougue du pinceau de Saint-Simon; cette abondance négligée qui n'est jamais vaine; ces portraits qui peignent et qui racontent, qui nous mon-

trent la physionomie des gens, le tour d visage et jusqu'à leur démarche, et qui no troduisent dans leur vie cachée; cette succ sur la même toile, des qualités et des défauts, vant, se démentant, comme dans la vie réelle ce pêle-mêle de la peinture et du récit, dans surnage le trait principal du héros, le tr domine toutes les contradictions de son ca et de son humeur, et qui est comme le mo bonne ou de sa mauvaise renommée. Les c porains n'ont pas mieux connu les origin Saint-Simon, d'après le mal ou le bien q ont reçu, que la postérité, sur ce qu'il no dit.

Il n'a pas composé ces portraits dans u régulier, à la façon du peintre qui trace ce dessin, modèle ensuite la figure, et met leur en dernier lieu. Un critique qui, aprè première impression de vérité et de vie, v faire des réserves au nom du goût, trouv noter dans ces portraits plus d'une infract règles de l'art et plus d'un effet illégiti règle de la gradation, par exemple, n'y es respectée; le plus y vient avant le moins, avant le commencement; plus d'une chose indiquée figure à côté d'une chose terminé d'un trait n'arrive pas au moment précis o du discours le voudrait; mais tout arrive. Il probable que ces portraits n'ont pas été f une fois. A chaque rencontre avec ses orig

Saint-Simon mettait en note soit quelque trait nouveau, soit ceux d'habitude; rentré chez lui, sa plume fidèle les consignait sur le papier. Quand venait le moment de les introduire dans le récit, je suppose qu'il reprenait toutes ces esquisses successives, et qu'au lieu de les modifier, de les compléter l'une par l'autre, il les entassait dans le même portrait. C'est ainsi que s'expliquent et les choses indiquées à peine, qui, plus loin, vont être fortement accusées, et les répétitions, avec quelques nuances qui renforcent la peinture.

Aucune littérature, et, nous pouvons le dire, aucune société, n'a offert une galerie plus riche et plus variée. Quel honneur ne fait-elle pas à notre pays, même au prix de tout le mal qui s'y mêle au bien ! Sans parler du grand nombre des honnêtes gens, même au contrôle de Saint-Simon, honnêtes gens vraiment *vérifiés*, combien d'intelligences supérieures, d'esprits fermes ou délicats! Que de raison, de sens, d'insinuation, de politesse! Quelle force de discours! Quel enchaînement! Quelle science d'eux-mêmes et des autres! Que d'esprit, de ressources, de stratégie, dans ces guerres d'intrigue où sont jetés tous les personnages de marque ! Quels causeurs admirables que les interlocuteurs de Saint-Simon, puisque ni sa verve, ni sa pénétration, ni sa prodigieuse abondance sur toute matière qui le touchait, n'en trouvaient aucun sans réplique ! Quel siècle enfin que celui qui, après avoir enfanté tant de grands hommes, et, pour

toutes les fonctions de la guerre et de la paix, des hommes de génie, produisait dans sa vieillesse, e jusque dans sa décrépitude, une tête de société forte et si capable! Grand enseignement d'ailleu pour les gouvernements qu'un pays si fécond e core après avoir tant produit, et où la décaden ne venait que du mauvais emploi de forces ir puisables.

§ IX.

DE LA LANGUE, DANS LES *Mémoires* DE SAINT-SIMON.

La langue des *Mémoires* me ramène à ma co paraison du commencement entre Saint-Simon Bossuet. C'est la même audace dans le tour même imprévu dans l'expression, la même do nation sur la langue française. Mais Bossuet la mine en sentant son génie et en s'y assujettiss: Aucun écrivain n'a plus respecté cette langue, mieux parlé de ces caprices de la mode, coı laquelle il faut la défendre. Il voulait que l'A démie française s'y employât, et que ce « con réglé et perpétuel » prît pour tâche « de répri les bizarreries de l'usage, et de tempérer les « réglements de cet empire trop populaire (1 Celui-là ne s'est pas avisé de trouver notre lan timide et insuffisante, et, là où nous disons figure qu'il la domine, il ne fait que la dévelop

(1) Discours de réception. J'en ai parlé au chap. XIV.

par son propre fonds. C'est en la mettant au-dessus de lui qu'il s'en rend maître, et, pour la langue comme pour la doctrine, c'est de sa libre obéissance qu'il tire son autorité. La grammaire peut être étonnée de plus d'un de ses tours, mais la langue s'y reconnaît ; et ce qu'il paraît usurper, elle le lui donne libéralement.

Si Saint-Simon la domine le plus ordinairement comme Bossuet, quelquefois il l'entraîne où elle hésite à le suivre, et nous avons le spectacle d'un cheval mal conduit qui se débat sous le cavalier. Notre langue n'aime pas les vues confuses, le demi-jour; elle ne prête sa clarté qu'aux choses bien conçues : Saint-Simon écrit quelquefois comme s'il parlait à demi-mot à un confident. Mais le lecteur n'est pas un confident; il ne faut pas lui demander les grandes vertus, et l'effort de réflexion en est une. Saint-Simon ne pense pas toujours au public. Sa langue pèche surtout par le tour; une fois entré dans la phrase, on ne sait si l'on en sortira, ni comment, et, quoiqu'il soit fort habile à tirer son lecteur du labyrinthe où il l'a engagé, il y a plus d'un moment d'embarras et d'inquiétude. Il est loin d'être irréprochable, comme Bossuet, sur la propriété des termes ; mais c'est moins pour être resté, faute de force, en deçà de l'expression juste, que pour s'être emporté au delà. Saint-Simon ne se piquait pas d'ailleurs de bien écrire ; il en fait l'aveu, quoique sans humilité, en grand seigneur qui croirait déroger s'il était, comme il dit, un sujet acadé-

mique. Il sentait néanmoins qu'il eût pu rendre son style plus correct; « mais il faudrait, dit-il, refondre tout l'ouvrage, et ce travail passerait mes forces, et courrait risque d'être ingrat (1). »

Saint-Simon a bien fait; cette révision nous aurait coûté plus d'une beauté. Il est des écrivains qui se rendent plus forts et plus agréables en se corrigeant. La pensée ne leur arrive pas d'abord dans sa plénitude; une première expression la tire en quelque sorte du fond de leur esprit, et la leur montre, incertaine encore, dans une sorte de demi-jour. Une seconde, quelquefois une troisième, l'amène à la pleine lumière. Ainsi a fait plus d'un homme de génie parmi ceux qui ont traité de matières de spéculation, comme Descartes, ou qui ont fait des ouvrages d'art proprement dits. Leur feu n'est point cette ardeur fébrile du cerveau qui précipite les pensées; c'est l'émotion qui croît à mesure qu'ils s'approchent du vrai. Semblables aux coureurs antiques, leur élan redouble à l'approche du but. Il en est d'autres chez qui la promptitude de l'esprit est un effet de la chaleur du sang. Si la pensée leur arrive complète, c'est tant mieux, car ils ne savent pas recommencer et s'y reprendre à plusieurs fois; ils ne retrouvent pas pour les retouches la verve du premier jet. Les premiers s'échauffent par la révision; les seconds s'y refroidissent.

(1) *Mémoires*, conclusion.

C'est ce qui serait arrivé aux deux plus étonnants des écrivains rapides du dix-septième siècle, Saint-Simon et madame de Sévigné, quoique celle-ci, par plus de modération et plus d'étude, soit plus correcte dans la même rapidité. Tous deux avouent leur impuissance à se corriger. « Je n'ai jamais le courage de relire mes lettres, dit madame de Sévigné ; je ne me reprends que pour faire plus mal. » Et Saint-Simon, dans sa conclusion : « Je n'ai jamais pu me défaire d'écrire rapidement. » Cette vivacité d'impression, ce feu d'esprit n'est guère compatible avec le travail de correction. Ces sortes d'écrivains, en voulant trop regarder leurs pensées, les dissiperaient ou finiraient par s'en défier. En prétendant à la perfection des penseurs, ils perdraient les fraîches beautés de l'improvisation et ces grâces d'un écrit rapide qui part d'une main exercée. C'est l'avantage de la fresque sur la peinture à l'huile, si poétiquement exprimé par Molière :

La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur ;.....
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Mais la fresque est pressante, et veut, sans complaisance,
Qu'un peintre s'accommode à son impatience ;
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout au premier coup se doit exécuter (1).

(1) *La Gloire du dôme du Val-de-Grâce.*

Ne cherchons donc pas ce qui manque à la langue de Saint-Simon ; admirons-y plutôt cette *justesse rapide*, *ces grands traits non tâtés*, *ces mâles appas* que Molière admire dans la fresque. C'est un fort petit mérite de moins que des fautes qu'un secrétaire habile eût pu corriger. On peut être un grand écrivain en ne sachant que médiocrement la grammaire ; Saint-Simon en est la preuve. Non que la grammaire ait jamais rien gâté aux bons écrits ; mais on ne lit guère les ouvrages dont elle est le seul mérite, et, quant à ceux où la langue est écrite de génie, on ne s'avise guère que la grammaire y est maltraitée.

La remarque n'en est peut-être pas hors de propos dans notre pays, même à une époque où il est imprudent d'ôter à la langue une défense. Nous attachons trop de prix au mérite de la correction. Que de fois n'ai-je pas entendu des puristes, ou qu croyaient l'être, triompher des fautes de grammair dans un auteur ! Ce sont les fautes contre le géni de la langue qu'il faut relever. Il peut n'y avoi rien de moins français qu'un écrit irréprochabl pour la grammaire. Ne transigeons pas sur la clart et la propriété ; mais, pour le reste, laissons l'écri vain libre, et, n'eût-il point appris la grammaire s'il sent sa langue, il sera toujours assez correct. U modèle de langue serait comme un type d'écritur pour toutes les mains. La phrase doit être libre c'est la physionomie de l'écrivain. Seules, la clart et la propriété sont deux conditions dont nul n'e

mpt. C'est ce qui appartient en propre à la na-
ı pour laquelle on écrit; l'auteur doit les rendre
ı langue telles qu'il les a reçues.

Toute la langue du dix-septième siècle est dans
; *Mémoires* de Saint-Simon : Descartes y aurait
connu sa période longue et chargée d'incidentes,
à la clarté se fait par une lecture répétée; Bos-
uet, sa hardiesse et son accent; La Bruyère, son
coloris; madame de Sévigné, sa légèreté de main
dans les anecdotes et toutes les grâces de son style familier. Saint-Simon est à la fois traînant et plein de fougue; c'est un torrent qui paraît embarrassé par les débris qu'il charrie, mais qui n'en court pas moins vite. Il semble plus appartenir au règne de Louis XIII qu'à celui de Louis XIV. Il y a pris un certain archaïsme qu'il a gardé jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, comme une mode du temps. C'est là sa date.

§ X.

PAR QUEL CÔTÉ SAINT-SIMON APPARTIENT AU XVIIIe SIÈCLE.

Mais, si la langue de Saint-Simon est du dix-septième siècle, avec les nuances que j'ai marquées, son esprit, à beaucoup d'égards, est déjà du dix-huitième. Saint-Simon est un réformateur, et par là il ressemble à Fénelon, duquel il diffère essentiellement par le style. Ce sont, si l'on peut parler ainsi, deux réformateurs rétrogrades. Grands seigneurs tous les deux, et fort pleins de leurs titres,

l'orgueil de la naissance est au fond de le
position. Ils regrettaient le passé, parce qu
voyaient plus considérés et plus puissants. Un
attachement pour le duc de Bourgogne les u
malgré des défiances réciproques, dans l'esp
de ce règne futur, qui devait restaurer la nc
et rendre les affaires aux évêques et aux ducs
deux secouent le joug sous lequel les plus
têtes d'alors se sont courbées, Fénelon rêvai
Salente où il eût joué le rôle de Mentor, et p
schismatique dans l'Église gallicane; Saint-
faisant de la politique féodale, et inclinant a
sénisme. Mais ce n'est pas seulement par ce
position commune au gouvernement de Lou
qu'ils appartiennent au dix-huitième siècle;
sont les précurseurs par tout ce qu'ils ont pe
exprimé de durable sur les devoirs des gou
ments envers les peuples, et par des maximes
manité, de justice, de patriotisme, dont la p
gation a été la gloire du dix-huitième sièc
dont l'application est la tâche et le devoir du

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME.

LIVRE TROISIÈME (SUITE).

CHAPITRE VIII.

§ I. Quels perfectionnements pouvait recevoir la tragédie après Corneille — Les tragédies de Quinault. — § II. De la sensibilité dans les ouvrages de l'esprit. — § III. Débuts de Racine. — *Les Frères ennemis* et *Alexandre*. — § IV. *Andromaque*. — En quoi cette pièce parut une nouveauté. — Différences générales entre le théâtre de Racine et celui de Corneille. — § V. Du rôle d'*Andromaque*. — *Hermione*. — § VI. De l'importance des rôles de femmes dans le théâtre de Racine. — § VII. Des trois passions principales qu'il leur a données. — § VIII. Des caractères d'hommes. — § IX. Quelle idée se formait Racine d'une excellente tragédie. — De la simplicité d'action. — § X. Que faut-il penser des trois unités? — § XI. *Athalie*. — § XII. De la langue de Racine, et de quelques illusions que produit lieu la perfection de ses ouvrages....... 1

CHAPITRE IX.

§ I. De la comédie au temps de Corneille. — Ce qu'il en en fit. — *Le Menteur*. — Ce qu'il laissait à faire. — § II. De trois sortes de comédie dans Molière. — La comédie d'intrigue. — *L'Étourdi*. — § III. La comédie de caractère et de mœurs. — *L'École des Maris*. — *L'École des Femmes*. — § IV. De la haute comédie. — *Le Misan-*

thrope. — *Tartuffe.* — *Les Femmes savantes.* — Des autres | Molière. — § V. Des sources de Molière. — § VI. Pourquoi, grands poëtes dramatiques du dix-septième siècle, Molière moins perdu au théâtre? ....

CHAPITRE X.

§ I. Pourquoi rien n'a péri dans les fables de La Fontaine. —: la fable, et de son attrait particulier. — Des fabulistes fran treizième et quatorzième siècles. — De la fable dans Ésope Phèdre. — § III. De la forme que La Fontaine a donnée à la l § IV. De la morale dans les fables de La Fontaine. — § V. Il est Français de tous nos poëtes. — § VI. Le plus inspiré des a — § VII. Le poëte du dix-septième siècle qui a eu le plus de g § VIII. Des *Contes* de La Fontaine et de ses autres poésies...

CHAPITRE XI.

§ I. Des temps où florissent les moralistes. — De la société f au XVII[e] siècle. — § II. La Rochefoucauld, spéculatif jeté par nements dans l'action. — Ses Mémoires. — § III. Des *Maximes*, qui en fait un ouvrage durable. — § IV. De quelles sortes sont l tés dans les *Maximes*, et de la pensée générale du livre. — § quatre éditions publiées du vivant de l'auteur. — Esprit des chements et des corrections qu'il y a faits. — § VI. De la vé *Maximes* dans leur rédaction dernière, et sous quelles réser faut admettre. — § VII. Du style des *Maximes*.............

CHAPITRE XII.

§ I. La Bruyère comparé à Pascal, à La Rochefoucauld, à Nicole, moraliste. — § II. Contraste expliqué entre l'obscurité de s l'éclat de son recueil. — § III. Comparaison entre l'époqu Bruyère prend ses portraits et celle qui a inspiré La Rochefc — § IV. La Bruyère, moraliste littérateur. En quoi il diffère, rapport, de ses devanciers. — § V. Des changements et des a dans les diverses éditions des *Caractères*. Détail de l'art de la l — § VI. Du style des *Caractères*, et du jugement qu'en M. Suard. — § VII. Des défauts de La Bruyère, et pourqu lieu de les noter...... ....

CHAPITRE XIII

§ I. De l'union des deux antiquités dans Bossuet. — § II. Du caractère propre et distinctif de ce grand homme. — § III. Comment il échappe au doute et à l'ascétisme. — § IV. Bossuet, théologien sans formules et mystique sans illusions. — § V. Il est le prosateur le plus naturel et le plus varié du dix-septième siècle. — § VI. Des premiers travaux de Bossuet. — § VII. Caractère de ses Sermons. — § VIII. Des ouvrages composés pour l'éducation du Dauphin : 1° *Discours sur l'Histoire universelle ;* 2° *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même.* — § IX. *Oraisons funèbres.* — § X. Travaux de l'épiscopat de Bossuet. — Constitution de l'Église gallicane. — Sermon sur l'*Unité de l'Église*. — *Histoire des Variations.* - § XI. De l'*Histoire des Variations*, considérée comme un ouvrage d'art. — § XII. Défense de ce livre, et *Avertissements aux protestants.* — § XIII. Des doctrines politiques de Bossuet. — Comment ce grand homme a tort et raison à la fois. — § XIV. De la querelle du quiétisme. — Influence des querelles religieuses au dix-septième siècle sur la langue et la littérature. — § XV. Fénelon et madame Guyon. — § XVI. De la lutte entre Bossuet et Fénelon, et de leurs partisans. — § XVII. Comment Bossuet est le défenseur de la tradition, et Fénelon celui du sens individuel. — Influence de la victoire de Bossuet sur l'esprit francais et la langue. — § XVIII. Correspondance entre Leibniz et Bossuet. — § XIX. Des ouvrages de direction et de spiritualité de Bossuet. — § XX. Conclusion..... 221

CHAPITRE XIV.

Caractère général des écrits de Fénelon. — § I. Fénelon chimérique dans la religion. — § II. Dans la politique théorique. — § III. Dans la politique de conduite. — § IV. Ses erreurs de direction. — *Examen de conscience sur les devoirs de la royauté.* — De l'influence de Fénelon sur le caractère et la conduite du duc de Bourgogne. — § V. Direction des particuliers. Lettres spirituelles. — § VI. Du chimérique dans les doctrines littéraires de Fénelon. — § VII. Par quelles qualités Fénelon appartient au dix-septième siècle. — § VIII. Le *Télémaque*.. 339

CHAPITRE XV.

§ I. Lettres et Mémoires. — Guy-Patin, madame de Motteville, Retz. — *Lettres* de madame de Sévigné. — *Mémoires* de Saint-Simon. —

§ II. Balzac et Voiture comparés à madame de Sévigné. — § III. tère de madame de Sévigné. — Du *précieux* et de l'esprit dans se tres. — Jugement de Napoléon 1er sur madame de Sévigné et ma de Maintenon. — § IV. *Mémoires* de Saint-Simon. — Saint-Sim Bossuet. — § V. Fin du règne de Louis XIV. — Saint Simon et cite. — § VI. Du rôle politique de Saint Simon. — § VII. De ses réc comparés à ceux des historiens de l'antiquité. — § VIII. Des portr de Saint-Simon. — § IX. De la langue, dans les *Mémoires*. — § X. l quel côté Saint-Simon appartient au dix-huitième siècle........ 4

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.





